This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Educ T 50.750.20

Standard French Works.

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

THE ESSEX INSTITUTE
TEXT-BOOK COLLECTION

GIFT OF

GEORGE ARTHUR PLIMPTON
OF NEW YORK

JANUARY 25, 1924

nsive
sophical
n Intro-
French

to the
phonetic
the exer-

lection of
. 12mo.

12mo.

12mo.

mo. 202

Introduc-
ct Tales,
ctionary.

s of the
ary of all
ges.

lited by

Method

guage:
r. By G.

3 2044 096 988 779

Standard French Works.

Ollendorff's New Method of Learning to Read, Write, and Speak the French Language.* With full Paradigms of the Regular and Irregular, Auxiliary, Reflective, and Impersonal Verbs. By J. L. JEWETT. 12mo. 498 pages.

KEY TO EXERCISES. Separate volume.

Ollendorff's New Method of Learning to Read, Write, and Speak the French Language.* With numerous Corrections, Additions, and Improvements, suitable for this Country. To which are added, Value's System of French Pronunciation, his Grammatical Synopsis, a new Index, and short Models of Commercial Correspondence. By V. VALUE. 12mo. 588 pages.

KEY TO EXERCISES. Separate volume.

The Ollendorff System is founded in nature, and follows the same course that a child pursues in first acquiring his native tongue. It teaches inductively, understandingly, interestingly. It does not repel the student in the outset by obliging him to memorize dry abstract language which conveys little or no idea to his mind, but it imparts its lessons agreeably as well as efficiently by exercises which teach the principles successively involved more clearly than any abstract language can. VALUE's and JEWETT's works are essentially the same, though differing somewhat in their arrangement and the additions that have been made to the original.

Prof. GREENE's Introduction will be found useful for young beginners. In it are presented the fundamental principles of the language, carefully culled out, and illustrated with easy exercises. It paves the way for the larger works, preparing the pupil's mind for their more comprehensive course, and awakening in it a desire for further knowledge.

Rowan's Modern French Reader: With a Vocabulary of the New and Difficult Words and Idiomatic Phrases adopted in Modern French Literature. Edited by J. L. JEWETT. 12mo. 341 pages.

Roemer's Elementary French Reader. With an Analytical Study of the French Language, a Treatise on French Poetry, and a Dictionary of Idioms, Proverbs, Peculiar Expressions, &c. By J. ROEMER, LL.D., Professor of the French Language and Literature in the New York Free Academy. 12mo. 297 pages.

Roemer's Second French Reader. Illustrated with Historical, Geographical, and Philological Notes. 478 pages.

☞ SEE END OF THIS VOLUME.

0

POLYGLOT READER,

AND

GUIDE FOR TRANSLATION:

CONSISTING OF A SERIES OF

ENGLISH EXTRACTS,

WITH THEIR TRANSLATION INTO

FRENCH, GERMAN, SPANISH, AND ITALIAN.

THE SEVERAL PARTS DESIGNED TO SERVE AS

MUTUAL KEYS.

By J. ROEMER, LL. D.

PROFESSOR OF THE FRENCH LANGUAGE AND LITERATURE, AND HEAD OF THE DEPARTMENT OF MODERN LANGUAGES IN THE NEW YORK FREE ACADEMY.

FRENCH TRANSLATION.

NEW YORK:
D. APPLETON AND COMPANY,
549 & 551 BROADWAY.
1872.

T 1518.72.730

T
0.20

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
GEORGE ARTHUR PLIMPTON
JANUARY 25, 1924

Entered according to Act of Congress, in the year 1855, by
D. APPLETON & COMPANY,
in the Clerk's Office of the District Court of the United States, for the Southern District of New York.

PRÉFACE.

"Il serait à souhaiter que l'on composât, exprès pour les commençants et les étrangers, une méthode claire, précise et facile, qui ne renfermât que les règles et les exemples les plus nécessaires." (*Rollin.*)

"Nous implorons les secours d'une main habile et bienveillante, pour la réforme de la grammaire et des livres élémentaires qu'on met entre les mains des écoliers. C'est une pitié que de les voir se morfondre à apprendre par cœur des théories, des définitions, des règles qu'il leur est impossible de comprendre." (*Miss Edgeworth.*)

"Figurez-vous cet enfant dont les progrès vous sont chers, tantôt cloué sur une syntaxe inintelligible, tantôt égaré dans les détours d'un lugubre dictionnaire, où il ne trouve point ce qu'il cherche, et où ce qu'il trouve le remplit de perplexités. S'il veut en faire l'application à sa matière, il y a tant de procédés à observer, tant de dangers à éviter, qu'il ne sait où il en est. Le choix du verbe, la voix, le mode, le temps, le nombre, la personne, tout cela débrouillé, il ne tient qu'un mot. Nouvelles méditations sur le suivant. Le pauvre enfant ne voit que des précipices, et, en se détournant de l'un, il donne tête baissée dans un autre." (*Pluche.*)

"De tous les exercises que l'usage a autorisés, il n'y en a peut-être point qui fasse moins d'honneur à l'esprit humain que celui-là . . . La voie des thèmes pour commencer était si désapprouvée que l'Université n'indique pas une seule méthode qui y ait rapport : et il n'est pas concevable comment cet usage a pu continuer, n'étant surtout fondé que sur une infinité de règles fausses, réfutées par les plus célèbres grammairiens." (*Chompré.*)

"Les enfants sauraient faire des définitions comme Aristote, et des analyses comme Locke et Condillac, qu'ils n'en seraient pas plus habiles pour cela ; ils seraient, comme bien des hommes, savants en spéculation, et non savants en réalité. Toute science, tout art, ne s'acquiert que par la prati-

que. Vouloir enseigner aux enfants la langue par la grammaire, c'est vouloir leur enseigner la vertu par la théorie de la morale, et à marcher par les lois de l'équilibre. Sur tous les points, leurs mères nourrices leur feraient faire certainement plus de progrès que tous les professeurs des académies. L'âme, comme le corps, ne se développe que par l'expérience. Il faut commencer l'étude de la langue par la pratique même de la langue : la théorie n'en appartient qu'aux docteurs. C'est donc parce qu'ils ne renferment que des idées abstraites, que les rudiments et les traités de grammaire ne conviennent point aux enfants. Pour former leur langage, il faut leur montrer d'abord des modèles de toutes les façons de parler, de tous les genres d'élocution et de style. On leur en développera ensuite le mécanisme ; il sera facile alors de les exercer à rendre d'une manière simple et correcte ce qu'ils ont vu et pensé." (*Bernardin de St Pierre.*)

Depuis l'époque où les réflexions qui précèdent ont été écrites, l'enseignement des langues, et surtout celui des langues modernes, a fait, nous le savons, de grands progrès ; mais l'abus qu'elles signalent n'a pas disparu assez complètement pour leur ôter tout à propos. Le système qui a fait de la grammaire la base de l'étude des langues, a dû sa naissance au latin longtemps après la renaissance des lettres : c'est vers le milieu du dix-septième siècle qu'il prévalut, et sa prédominence nuisit singulièrement à la connaissance pratique de l'idiôme qui cessa désormais d'être parlé et employé comme langue vivante parmi les lettrés. Le premier mode d'enseignement des langues modernes se forma sur un plan analogue. Les grammairiens modernes, trouvant dans la grammaire latine une classification et une nomenclature toutes faites, les adoptèrent sans s'inquiéter si les formes de leur propre langue correspondaient toujours parfaitement avec celles du latin. En subordonnant ainsi les faits au système, au lieu de subordonner le système aux faits, ils confondirent tous les principes de la science grammaticale, et leurs livres mirent de nouvelles entraves aux progrès des élèves déjà si sérieusement compromis par le mode même d'instruction. En effet, savoir la grammaire, c'est savoir si un mot est *nom*, *adjectif*, *pronom* ou *verbe* ; c'est avoir passé en revue les mille-et-une subdivisions de ce qu'on appelle les parties du discours ; c'est être capable de dire les propriétés de chaque mot, ses accidents, ses modifications, etc. etc. Or, tout cela peut être fort utile comme science ; mais à coup sûr cela ne mène pas le moins du monde vers le

but qu'on se propose, celui de *savoir parler et écrire correctement.* Commencer l'étude d'une langue par celle de la grammaire, c'est absolument comme si apprendre par cœur un traité d'équitation, avant même d'avoir enfourché un cheval, pouvait vous rendre un cavalier solide.

Qu'une pareille méthode se soit jamais introduite, cela peut déjà paraître assez étrange ; mais qu'elle se soit maintenue si longtemps, cela ne peut s'expliquer que par "obstination avec laquelle on persévère dans les erreurs que la routine a établies et que le temps a sanctionnées.

Il ne faudrait toutefois pas conclure des observations précédentes que nous dédaignons la grammaire ; nous voudrions seulement qu'on la considérât, non pas comme le point de départ, mais comme le dernier instrument dont il faut nous servir pour compléter et perfectionner la connaissance pratique d'une langue que nous possédons déjà. A notre sens, elle ne convient nullement à l'esprit de la jeunesse, et n'est point faite pour servir d'introduction à une langue étrangère. Il nous paraît donc indispensable d'intervertir complètement l'ordre que l'on suit d'habitude.

Ceux qui, dans la maturité de leur raison, ont étudié une langue par le moyen de sa grammaire, n'ont pas manqué de reconnaître que les définitions et les règles de cette grammaire sont souvent obscures par elles-même, et qu'elles ne deviennent un peu claires qu'à l'aide des exemples que l'on donne comme *illustrations.* On pourra bien prétendre qu'on a ainsi sous la main le remède au mal, et que les exemples aident à comprendre les règles grammaticales ; toutefois les deux ou trois exemples qu'on adjoint d'ordinaire à chaque règle dans les grammaires particulières ne sauraient suffire à préserver les jeunes gens de toute méprise. Il en faut un bien plus grand nombre pour présenter une règle sous tous ses aspects, et pour la renfermer dans ses justes limites. En fait, c'est la phraséologie qui enseigne les règles ; ce ne sont pas les règles qui enseignent la phraséologie. Si bien que dans une grammaire véritablement conforme à l'analyse et aux principes d'induction sur lesquels elle s'appuie, les exemples devraient précéder les règles ; les expressions des bons écrivains devraient figurer en première ligne comme éléments essentiels.

Ces observations montrent suffisamment la route qu'il faut suivre pour étudier une langue étrangère. Si, conformément aux lois du bon sens, on fait aborder immédiatement aux élèves la traduction, les formes de la langue

se trouvant indiquées par de nombreuses expressions, se graveront clairement et solidement dans leur esprit, tandis qu'ils oublieraient bien vite des règles sèches, abstraites et rebutantes. En un mot, ils doivent au début procéder par analyse, et non par synthèse ; ils doivent apprendre la grammaire par la langue, et non pas la langue par la grammaire.

Dans une introduction sur l'étude des langues, placée en tête de la partie anglaise de ce recueil,—introduction qui présente le résumé de ce qui a été écrit de mieux sur ce sujet, en y joignant le résultat de nos propres observations et de notre expérience—cette question a été traitée avec quelque développement ; et le livre que nous offrons aujourd'hui au public, a été préparé comformément aux principes qui y sont exposés et notamment en vue de la *double traduction*.

Les nombreuses et graves autorités que nous avons invoquées en faveur de cette méthode nous dispensent de revenir ici sur son but et son emploi. Disons seulement qu'en embrassant dans notre plan les plus usuels des idiômes modernes : l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol et l'italien, notre pensée a été surtout d'en faciliter l'acquisition respective. Il est bien évident en effet que la facilité à apprendre augmentera avec chaque nouvelle langue que l'on abordera, attendu qu'on sera mis à même de mieux saisir les points par où ressemblent et diffèrent les langues déjà connues et celle qu'on étudie. L'emploi de notre livre devra naturellement varier suivant les circonstances où se trouvera placé l'élève ou la classe : cet emploi est donc laissé à la discrétion du maître ; bien que la traduction orale, soit dans la langue maternelle, soit dans la langue étrangère, en doive être toujours l'objet principal. De quelque façon d'ailleurs qu'on se serve de ce livre, le perfectionnement qu'il apportera dans la connaissance de la langue maternelle ne sera pas l'un de ses moindres avantages ; et c'est afin de le rendre sous ce rapport, spécialement favorable à l'étudiant américain que nous avons adopté comme base le texte anglais : il aura ainsi, en traduisant d'une langue étrangère, le profit d'une leçon de style donnée par l'un des auteurs qu'il est le plus à même d'apprécier.

Les meilleurs orateurs et les meilleurs écrivains sont ceux qui, tout en possédant les facultés d'imitation et d'imagination largement développées, ont eu la bonne fortune de recontrer fréquemment de bons modèles, et ont appliqué toutes les ressources de leur esprit d'abord à lutter contre eux, puis

à les vaincre. D'après cette vérité, l'exercise le plus efficace sera celui qui fournira le moyen le plus direct d'imiter les bons écrivains, et parmi les exercices recommandés pour atteindre ce but, il n'y en a pas de plus profitable que celui de la traduction. " Par la traduction, " dit Goldsmith, " l'étudiant se familiarisera de plus en plus avec les beautés de style et les expressions idiômatiques de la langue qu'il traduit ; en même temps, il formera son style, et, en exerçant son talent d'expression, il se rendra plus parfaitement maître de sa langue maternelle." " C'est souvent en traduisant," ajoute De Gérando, " que les jeunes gens s'initient le mieux à toutes les lois de l'art d'écrire."

Comme preuve de cette vérité, nous voyons que la plupart des écrivains renommés ont commencé leur carrière littéraire par des traductions. La première publication de Walter Scott fut une traduction de *Götz de Berlinchingen*, l'un des premiers drames de Goethe. Guizot, encore très jeune, traduisit *la Décadence et la Chute de l'Empire Romain* de Gibbon. Dugald Stewart, le biographe d'Adam Smith, nous apprend que, dans le but de perfectionner son style, ce célèbre économiste s'occupait souvent de traductions principalement du français ; et cet exercice, il le recommande à tous ceux qui cultivent l'art de la composition. Parmi les écrivains qui se sont préparés par des traductions à leurs compositions originales, il faut encore mentionner J. J. Rousseau et Chateaubriand. Et l'avantage de cet exercice a été compris de tout temps : n'est-ce pas en effet, en traduisant les orateurs grecs, que Cicéron, comme il nous l'apprend lui même, développa les ressources de son magnifique talent ?

Mais la traduction doit être aussi cultivée pour elle-même. Une nation prise isolément ne suffit pas à son propre développement : la philosophie et l'histoire, les sciences et les arts, les œuvres d'imagination, les créations poëtiques des hommes qui vivent dans d'autres climats ou qui ont vécu dans d'autres siècles, sont utiles, non seulement pour en completer la civilisation, mais aussi pour contrebalancer ce puissant préjugé qui, sous le nom de patriotisme ou d'orgueil national, a été trop vanté, et ne sert guères qu'à entretenir des sentiments hostiles entre les hommes de pays différents. La littérature des traductions serait un moyen efficace de développer les sympathies internationales, tout en forçant les peuples à secouer le joug d'étroites doctrines littéraires : par un échange réciproque de perfectionne-

ments et de découvertes, elle les unirait dans des vues communes de progrès moral et intellectuel.

La renaissance des lettres dans l'Europe moderne a été en grande partie l'œuvre de la traduction, et cet art est destiné à rendre encore d'autres services à l'humanité : son importance ne peut manquer de s'accroître, à mesure que les diverses nations de la terre avanceront respectivement dans les voies de la civilisation. Déjà l'utilité en est universellement sentie ; et bon nombre d'ouvrages remarquables ont trouvé des interprètes chez la plupart des nations civilisées. Sur ce point toutefois les Allemands sont en avance de tous les autres peuples : la flexibilité et la richesse de leur langue qui s'assimile si facilement à tous les autres idiômes, ont contribué à relever à leurs yeux l'art du traducteur. Des hommes tels que Goethe, Schiller, Wieland, Voss, Schlegel, Tieck, n'en ont pas dédaigné les honneurs, et ont jeté de l'éclat sur cette branche de la littérature. Byron, Carlyle, Longfellow, Bancroft, et d'autres encore, ont montré ce que l'anglais peut faire dans ce genre. Et le mérite de cet art n'a pas échappé non plus à l'académie française : cette société, toujours la première lorsqu'il s'agit de défendre les grands intérêts de l'humanité et d'encourager toute espèce de mérite littéraire, accorde annuellement un prix à la meilleure traduction.

Un traducteur élégant et fidèle devrait tenir une place élevée dans la république des lettres. La mission qu'il se donne implique en effet des qualités qui se trouvent bien rarement réunies : il se consacre sans ostentation à une tâche d'un véritable intérêt public ; il se dévoue aux plaisirs de ses concitoyens en mettant à leur portée d'éminentes productions ; il songe à la gloire de sa patrie en enrichissant sa littérature ; il témoigne de son estime pour les autres pays en cherchant à en populariser les chefs d'œuvre ; bref il déploie un soin, un jugement, une flexibilité de talent et une puissance de style qui ne sont pas toujours nécessaires pour les ouvrages originaux ; et le tout est relevé par un singulier cachet de modestie, puisque c'est à peine s'il aspire au titre d'auteur.

Par le fait, traduire demande des facultés mentales et des connaissances de l'ordre le plus élevé. Certes il est fort difficile pour un peintre de faire passer dans une copie les beautés d'un original, bien qu'il emploie les mêmes couleurs et ne vise qu'à une fidèle imitation de son modèle. La tâche du traducteur est bien autrement difficile ; en effet il se sert d'autres matériaux

que ceux qui ont servi à son modèle, et pourtant l'on exige de lui une reproduction d'une parfaite ressemblance. Il faut non seulement qu'il sache à fond les deux idiômes, mais encore que, pour s'identifier avec l'auteur dont il veut être l'interprète, pour transporter l'esprit et l'essence de sa composition dans une autre langue, il faut qu'il entre avec un chaleureux dévouement dans tous ses sentiments et dans toutes ses idées. Il n'y a qu'un homme de génie qui puisse dignement traduire un homme de génie. Voltaire a dit quelque part qu'après une bonne tragédie il n'y a rien de plus difficile à écrire qu'une bonne traduction. "De tous les livres," dit M. de Lamartine, "le plus difficile à écrire, c'est une bonne traduction."

Si nous citons ces opinions, c'est que nous espérons qu'elles vaudront à notre travail l'indulgence de nos lecteurs; certes nous n'avons rien négligé pour le rendre le moins imparfait possible; mais nous sommes loin de nous flatter d'avoir toujours réussi. Plus d'un passage pourra devenir l'objet de justes critiques; mais, lors même qu'un maître aura dû signaler quelque défaut, nous ne pourrons que féliciter les élèves qui, grâce à lui, apprendront à mieux faire; et si nos efforts obtiennent la faveur publique, nous nous féliciterons d'avoir, soit par les idées que nous aurons suggérées, soit par l'exemple que nous aurons donné, contribué pour notre faible part à faire marcher la jeunesse vers *l'art de parler et d'écrire correctement.*

New-York, *Free Academy*, Aôut, 1855.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGE

PRÉFACE, ... iii

PREMIÈRE PARTIE.

ANECDOTES, CONTES, etc.

1. Maximes, proverbes et réflexions morales, . . . 13
2. Vraie politesse, ... 16
3. Une bonne excuse, ... 16
4. Une plaisanterie couteuse, ... 16
5. Une menace alarmante, ... 16
6. Etrange comparaison, ... 17
7. Le philosophe en défaut, ... 17
8. Riposte courtoise, ... 17
9. Une pauvre satisfaction, ... 18
10. Un procès embrouillé, ... 18
11. Patriotisme, ... 18
12. Un corps de vétérans, ... 19
13. Eloquence navale, ... 19
14. Une réplique de matelot, ... 19
15. Stratagème, ... 20
16. La loi du talion, ... 20
17. Un combat à mort, ... 20
18. Une épée de bois, ... 21
19. Une blessure dangereuse, ... 21
20. Point de guérison, point d'argent, ... 21
21. Une passion dominante, ... 22
22. Une heureuse comparaison, ... 22
23. Probité, ... 22
24. Charité, ... 23
25. Distraction, ... 23

26. Ignorance, ... 23
27. Une leçon, ... 24
28. Piquante réplique, ... 24
29. Manière d'obtenir une place près du feu, . . 25
30. Insinuation indirecte, ... 25
31. Franchise d'un condamné, ... 26
32. Un quaker intrepide, ... 26
33. Un bon fils, ... 27
34. Petites causes, grands effets, ... 27
35. Différence entre l'avarice et l'économie, . . 28
36. Les commissions non remplies, ... 28
37. Un astrologue rusé, ... 29
38. Dangers de la chimie, ... 29
39. L'aveugle clairvoyant, ... 30
40. Une preuve écrasante, ... 31
41. Un associé en participation, ... 31
42. Un témoin en justice, ... 33
43. Manière de se servir de l'almanac, ... 34
44. Méprise d'un étranger, ... 34
45. Utilité d'une langue étrangère, . . . *Smollett.* 35
46. Franklin racontant son étude des langues, . *Franklin.* 36
47. Une pratique malhonnête, . . . *Washington Irving.* 37
48. Extrait d'un journal d'un homme de loisir, . . *Steele.* 37
49. Maximes et exercises des oisifs, . . . *Parnell.* 38
50. La jeunesse est le temps des progrès, . . . *Blair.* 38
51. La machine à vapeur, ... *Arnott.* 39
52. Le derviche et le roi, ... *Addison.* 40
53. Une promesse est sacrée, ... *Gibbon.* 41
54. Tolérance, parabole contre la persécution, . . *Paley.* 42
55. Introduction des soirées en Russie, . . . *Goldsmith.* 43
56. Une frayeur mortelle, ... 44
57. Un sorcier du dix-huitième siècle, ... 45
58. Aventure d'un maçon, ... *Washington Irving.* 47
59. L'homme timide, ... 50
60. Le petit Narcisse, ... *N. Hawthorne.* 55

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE ET ROMAN.

			PAGE
61.	Découverte de l'Amérique,	*Robertson.*	65
62.	Entrée triomphale de Colomb à Barcelone,	*Wash. Irving.*	71
63.	L'antique cité de Mexico et la cour de Montezuma,	*Prescott.*	74
64.	Hospitalité Indienne,	*Theod. Irving.*	81
65.	Culte Indien,		84
66.	Force d'âme d'un Indien,		86
67.	Destinée de la race Indienne,	*Story.*	88
68.	Les Etats-Unis d'Amérique,	*Bancroft.*	90
69.	Les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre,	*Grahame.*	92
70	Anniversaire de l'établissement à Plymouth,	*Webster.*	97
71.	Souvenirs nationaux,	*Edward Everett.*	98
72.	Reddition de Lord Cornwallis,	*Marshall.*	100
73.	Combat du Lac Champlain,	*J. T. Headley.*	105
74.	Le corsaire Américain " Général Armstrong,"	*H. K. F.*	110
75.	L'océan,	*N. P. Willis.*	114
76.	Un homme à la mer,	*Mitchell.*	116
77.	Capture d'une baleine,	*Cooper.*	118
78.	Une nuit chez les Cannibales,	*Melville.*	123
79.	Un gentilhomme Nukuhévien,	*Wyse.*	126
80.	New-York au temps des Hollandais,	*Wash. Irving.*	129
81	Un tour à Paris,	*Geo. W. Curtis.*	131
82.	Un tournoi,	*Walter Scott.*	136
83.	Un gentilhomme campagnard au dix-septième siècle.	*Macaulay.*	143
84.	Un parvenu de 1712.	*Addison.*	148
85.	L'Angleterre vue par un Chinois,	*Goldsmith.*	151
86.	Le vicaire de Wakefield et sa famille,	*Goldsmith.*	155
87.	Une excursion à la campagne,	*Dickens.*	157
88.	Les voleurs de grand chemin,	*Bulwer.*	162
89.	Les aventures de Timothy à la recherche de Japhet,	*Marryat.*	169
90.	Martha la Bohémienne,	*Theodore Hook.*	177
91.	Le nouvel an,	*Dickens.*	193

TROISIÈME PARTIE.

DRAME ET POÉSIE.

			PAGE
92.	Les deux Thompson,	*Caroline Boaden*	199
93.	Le Fiancé Spectre,	*W. J. Moncrieff.*	218
94.	L'homme nerveux et l'homme de nerf,	*W. B. Bernard.*	244
95.	Scène du Marchand de Venise,	*Shakespeare.*	281
96.	Hymne à la nativité,	*Milton.*	284
97.	Vérité des écritures,	*Dryden.*	284
98.	La prière universelle,	*Pope.*	285
99.	Une dame du temps jadis,	*Swift.*	287
100.	Les frelons de la société,	*Shelley.*	287
101.	La fille de l'auberge,	*Southey.*	288
102.	Le voyageur assasiné,	*W. C. Bryant.*	290
103.	Le donjon,	*Coleridge.*	291
104.	Un naufrage,	*Byron.*	291
105.	Le monde n'est qu'illusion,	*Moore.*	293
106.	Nous sommes sept,	*Wordsworth.*	294
107.	Requête d'André à Washington,	*N. P. Willis.*	295
108.	Marco Bozzaris,	*Fitz-Greene Halleck.*	296
109	Psaume de vie,	*H. W. Longfellow.*	297
110	Hymne du soir,	*Anne C. Lynch.*	298

GUIDE POLYGLOTTE

DE

LECTURE ET DE TRADUCTION

PREMIÈRE PARTIE.

ANECDOTES, CONTES, ETC.

GUIDE POLYGLOTTE.

PREMIÈRE PARTIE.

ANECDOTES, CONTES, ETC.

I.—MAXIMES, PROVERBES ET RÉFLEXIONS MORALES.

1. A l'homme résolu, rien n'est impossible.

2. Avec le temps et la patience, la feuille du mûrier devient du satin.

3. La mule patiente, qui voyage nuit et jour, finit par aller plus loin que le coursier Arabe.

4. Quels que soient vos talents, soyez modeste.

5. Usez de votre savoir comme de votre montre; si on vous demande l'heure qu'il est, tirez-la de votre poche et dites-le; mais ne la tirez jamais uniquement pour montrer que vous en avez une.

6. L'homme sage est celui qui sait des choses utiles, non celui qui sait beaucoup de choses.

7. Lancez-vous dans la manière de vivre qui est la plus utile, et l'habitude en fera la plus agréable.

8. Apprenez de bonne heure l'art de faire de l'argent.

9. La dépendance pécuniaire est la plus humiliante de toutes; elle dégrade l'esprit et déprave le cœur.

10. Prenez la résolution de ne pas être pauvre; quel que soit votre revenu, que votre dépense soit moindre.

11. Les égards que nous montrons pour l'économie ressemblent à ceux que nous montrons pour une vieille tante, qui doit à la fin nous laisser quelque chose.

12. Celui-là est riche, dont le revenu excède la dépense; et celui-là est pauvre, dont la dépense excède le revenu.

13. Soyez économe par devers vous-même, afin de pouvoir être libéral envers les autres.

14. Sans un ami, le monde est un désert.

15. Si vous voulez conserver votre ami, honorez-le lorsqu'il est présent, louez-le lorsqu'il est absent, et assistez-le dans le besoin.

16. Quiconque a flatté son ami avec succès, doit se regarder comme un misérable et regarder son ami comme un sot.

17. La flatterie corrompt également et celui qui la reçoit et celui qui la donne, et l'adulation n'est pas plus profitable au peuple qu'aux rois.

18. Celui qui ment pour faire du mal à un autre, est un misérable méchant; celui qui ment pour se sauver lui-même est un lâche coupable.

19. Un menteur commence par donner au mensonge l'apparence de la vérité et finit par donner à la vérité elle-même l'apparence du mensonge.

20. Tenez-vous toujours strictement à la vérité; mais tout en exprimant ce qui est vrai, exprimez-le d'une manière agréable. La vérité, c'est le tableau; la manière de la dire est le cadre qui la fait voir à son avantage.

21. Un homme n'a pas plus le droit de dire une chose incivile que d'en faire une; il n'a pas plus le droit de dire une chose irrespectueuse à un autre, que de le renverser d'un coup de poing.

22. Celui qui est vraiment poli sait contredire avec respect et plaire sans adulation; il est également loin d'une insipide complaisance et d'une familiarité commune.

23. Prenez soin de corriger chez vous même tout ce que vous n'aimez pas chez les autres.

24. Pardonner chez nous-mêmes ces absurdités que nous ne pouvons souffrir chez les autres, c'est vouloir être nous mêmes des sots, plutôt que de laisser les autres l'être.

25. Observez avec soin la conduite et les manières de ceux qui sont distingués par leur bonne éducation, et efforcez-vous d'imiter les perfections réelles de la bonne compagnie dans laquelle vous pouvez vous trouver.

26. La différence entre un homme bien élevé et un homme mal élevé est celle-ci : l'un attire immédiatement votre sympathie, l'autre votre aversion. Vous aimez l'un jusqu'à ce que vous trouviez une raison de le haïr ; vous haïssez l'autre jusqu'à ce que vous trouviez une raison de l'aimer.

27. Quelques dons utiles ou attrayants que vous possédiez, la vertu est nécessaire pour les faire briller de tout leur éclat.

28. L'amour de la vertu est l'amour de nous-mêmes.

29. Aucune action ne peut être appelée vertueuse, si elle n'est accompagnée du sentiment de notre approbation intime.

30. Ne faites rien de honteux, ni en présence des autres, ni seul ; respectez-vous vous-même et les autres vous respecteront.

31. Rappelez-vous que si jamais vous sauvez votre vie aux dépens de la vertu, vous n'êtes pas certain d'avoir prolongé votre existence d'un seul instant ; mais vous êtes certain d'en avoir rendu le reste méprisable.

32. Enrichissez de bonne heure votre esprit de maximes de sagesse quotidienne et d'axiômes d'obligation religieuse : la perfection de notre conduite vient de la pureté et de la sagesse de nos pensées habituelles.

33. Soyez vertueux pour vous-même, quand même personne ne le saurait, de même que vous vous nettoieriez pour vous-même, quand même personne ne vous verrait.

34. Il n'y a rien de si délicat que la réputation morale d'un homme, et rien qu'il soit autant de son intérêt de conserver pur.

35. Faites ce qui est juste, dites ce qui est vrai, soyez ce que vous paraissez être et montrez-vous ce que vous êtes.

36. Si quelqu'un parle mal de toi, réfugie-toi dans ta conscience et examine ton cœur : si tu es coupable, c'est une juste punition ; si tu ne l'es pas, c'est une bonne leçon ; profite de l'une et de l'autre, et tu distilleras le miel du fiel et tu te feras un ami secret d'un ennemi déclaré.

II.—VRAIE POLITESSE.

Le Président Jefferson, marchant un jour dans la rue avec un négociant, rendit d'un air de bonté le salut d'un nègre qui passait. "Comment," dit le négociant, "votre Excellence condescend-elle à saluer un esclave?" "Je serais assurément très fâché," répondit le Président, "qu'un esclave me surpassât en politesse."

III.—UNE BONNE EXCUSE.

Sheridan étant en visite chez un de ses amis, à la campagne, une demoiselle d'un certain âge prit à cœur de lui tenir compagnie dans une promenade. Il s'excusa d'abord à cause du mauvais temps. Bientôt après, cependant, la dame le surprit, tentant de s'échapper sans elle. "Eh! bien," dit-elle, "je vois que le temps s'est éclairci." "Oui," répondit-il, "le temps s'est éclairci assez pour un, mais pas assez pour deux."

IV.—UNE PLAISANTERIE COÛTEUSE.

Dominique, le bouffon favori de Louis XIV, admis un soir en présence du roi pendant le souper, ne disait pas une parole, ne proférait pas la moindre remarque, mais paraissait entièrement absorbé dans la contemplation d'un plat de perdrix d'exquise apparence. Le roi, apercevant ce qui attirait si vivement son attention, et voulant le faire parler, dit: "Donnez ce plat à Dominique."—"Et les perdrix aussi, sire?" —"Et les perdrix aussi," répliqua le magnifique monarque, enchanté de son esprit. Le plat était en or.

V.—UNE MENACE ALARMANTE.

Un étudiant en médecine ayant perdu un procès important, éclata en paroles des plus violentes contre ses juges, et dit qu'il en coûterait probablement la vie à plus de mille personnes. Il fut aussitôt arrêté, en conséquence de cette alarmante menace, et une explication lui fut demandée. "Rien de plus simple," dit-il, "en me retirant tout mon bien, vous ne me laissez d'autre ressource que de devenir médecin."

VI.—ÉTRANGE COMPARAISON.

Les Médecins, dit le Spectateur, sont la classe d'hommes la plus formidable. Ce corps peut être assimilé à l'armée Bretonne au temps de César. Les uns tuent en voiture, les autres à pied. Si l'infanterie fait moins de ravages que les hommes en chariot, c'est qu'elle ne peut se transporter aussi vite dans tous les quartiers de la ville, ni expédier autant de besogne en aussi peu de temps. Outre ce corps de troupes régulières, il y a les fourrageurs qui, sans être dûment enrégimentés et enrôlés, font grand mal à ceux qui sont assez mal heureux pour tomber entre leurs mains.

VII.—LE PHILOSOPHE EN DÉFAUT.

Un savant philosophe étant très occupé dans son cabinet, une petite fille vint lui demander un peu de feu. "Mais," dit le docteur, "vous n'avez rien pour le prendre." Comme il allait chercher quelque chose à cet effet, la petite fille se baissa vers le foyer, et prenant un peu de cendre froide dans une main, de l'autre elle mit dessus quelques charbons ardents. Le docteur, voyant cela, laissa tomber ses livres d'étonnement et s'écria : "Avec toute ma science, je n'aurais jamais trouvé cet expédient."

VIII.—RIPOSTE COURTOISE.

On sait que Pope était très petit et contrefait. Un soir, étant au café de Burton, avec Swift, Arbuthnot et quelques autres amis, à parcourir un manuscrit du Grec Aristophane, ils trouvèrent une phrase qu'ils ne purent comprendre.

Comme ils parlaient assez haut, un jeune officier, qui se tenait près du feu, entendit la conversation et demanda la permission de voir le passage. "Oh," dit Pope, d'un air de sarcasme, "très volontiers ; laissez regarder ce jeune homme." Sur quoi l'officier prit le livre, et, ayant réfléchi un moment, dit qu'il ne manquait qu'un point d'interrogation, pour rendre le sens intelligible. "Et dites-moi, monsieur," dit Pope, piqué d'être pris en défaut par un militaire, "qu'est-ce qu'un point d'interrogation ?" "Un point d'interrogation," répliqua le jeune homme, d'un air de profond mépris, "est une petite chose crochue qui fait des questions."

IX.—UNE PAUVRE SATISFACTION.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, étant en querelle avec François Ier, Roi de France, résolut d'envoyer à ce prince un ambassadeur, avec un message conçu en termes hautains et menaçants, et désigna à cet effet le chancelier Sir Thomas More. Le chancelier ayant fait observer à Henri que son ambassade en cette circonstance pourrait lui coûter la tête :— "Ne craignez rien, mon cher !" dit le roi, "si François vous ôte la vie, je raccourcirai de la tête tous les Français qui se trouvent dans mes domaines." "Ce serait bien là une petite satisfaction," répliqua le facétieux chancelier, "mais je doute fort, sire, que, parmi toutes ces têtes, il s'en trouvât une qui allât sur mes épaules aussi bien que la mienne."

X.—UN PROCÈS EMBROUILLÉ.

Un jeune étudiant en droit fut obligé, par le sort, d'inscrire son nom parmi certaines recrues de l'armée impériale autrichienne. Il envoya une pétition à l'empereur, exposant que, comme il était sur le point d'être appelé au barreau, il se flattait de pouvoir être plus utile à son pays comme homme de loi que comme soldat. "Mon brave ami," dit l'empereur, "vous n'ignorez pas que je suis engagé dans un procès très embrouillé contre la Convention Française et que j'ai besoin de l'aide d'hommes comme vous paraissez être. Ayez la bonté d'accepter ces douze ducats. Faites votre devoir et je vous promets de l'avancement."

XI.—PATRIOTISME.

Quand les Anglais étaient en possession de Boston, au commencement de la guerre de la Révolution, Washington, dans le but de chasser l'ennemi, consulta le Congrès sur la convenance de bombarder la ville. John Hancock présidait alors. Un membre proposa que le Président donnât le premier son opinion, comme se trouvant fortement intéressé. "Messieurs," dit-il, "tout ce que je possède est à Boston ; cependant, je me réjouirai de voir cette ville en cendres si, par ce moyen, les Anglais doivent être chassés de notre pays."

XII.—UN CORPS DE VÉTÉRANS.

PENDANT la guerre de l'indépendance, quatre-vingts vieux soldats Allemands, qui, après avoir longtemps servi sous différents monarques d'Europe, s'étaient retirés en Amérique, et avaient converti leurs épées en socs de charrue, se formèrent volontairement en compagnie, et se distinguèrent dans diverses actions, dans la cause de l'indépendance. ..Le capitaine était âgé de près de cent ans, avait été quarante ans dans l'armée et assisté à dix-sept batailles. Le tambour avait quatre-vingt quatorze ans et l'homme le plus jeune de la troupe touchait à sa soixante-dixième année. Au lieu de cocarde, chaque homme portait un morceau de crêpe noir, en signe de leur regret d'être obligés de porter les armes, à une époque si avancée de leur vie. "Mais," disaient les vétérans, "nous manquerions de gratitude, si nous n'agissions pas pour la défense d'un pays qui nous a donné un généreux asile et nous a protégés contre la tyrannie et l'oppression." Pareil corps de soldats n'avait peut-être jamais paru auparavant sur un champ de bataille.

XIII.—ELOQUENCE NAVALE.

A L'ÉPOQUE où il était capitaine, l'amiral Blake fut envoyé aux Antilles avec une petite escadre, pour une expédition secrète contre les établissements espagnols. Dans un engagement, il arriva qu'un navire sauta, ce qui refroidit le courage des équipages; mais Blake, qui n'était pas homme à plier sous un évènement malheureux, dit à ses hommes: "Eh! bien, mes garçons, vous avez vu sauter un navire anglais; voyons maintenant quelle figure fera un bâtiment espagnol dans la même situation." Cette harangue pleine d'à-propos releva immédiatement les esprits et en moins d'une heure il incendia un de ses adversaires. "Là, mes garçons," dit-il, "je savais que nous aurions bientôt notre revanche."

XIV.—UNE RÉPLIQUE DE MATELOT.

COMME un matelot était sur le point de s'embarquer pour un long voyage, un de ses amis lui dit: "Je suis étonné que vous osiez vous confier à la mer, quand votre père, votre aïeul et votre bisaïeul ont tous péri dans des naufrages." "Mon brave," demanda le matelot, "où votre père est-il mort?"

" Dans son lit, de même que tous ses ancêtres avaient fait avant lui." " Et comment, alors, osez-vous vous confier à un lit, quand votre père, votre aïeul et votre bisaïeul y sont morts ? "

XV.—STRATAGEME.

Lafontaine avait l'habitude de manger tous les soirs une pomme grillée. Un jour, on l'appela et il mit la pomme sur la cheminée. Pendant son absence, un de ses amis entra dans la chambre, vit la pomme et la mangea. Lafontaine de retour, ne trouvant plus le fruit, devina ce qui s'était passé, et s'écria en affectant une grande émotion : " Que peut être devenue la pomme que j'ai laissée ici?" "Je n'en sais rien," dit l'autre. " J'en suis enchanté, car j'y ai mis de l'arsenic pour tuer les rats." " Grand dieu ! Je suis empoisonné," reprit le visiteur, dans la plus grande alarme ; " vite, envoyez chercher un docteur." "Mon cher," dit Lafontaine, "calmez-vous ; maintenant je me rappelle que j'ai oublié d'en mettre : toutefois, je suis fâché qu'il ait fallu un mensonge pour découvrir la vérité."

XVI.—LA LOI DU TALION.

Un couvreur Turc, étant à l'ouvrage sur le toit d'une maison, tomba dans la rue sur un riche vieillard, qu'il tua, sans se faire grand mal à lui-même. Le fils du défunt le fit arrêter et conduire devant le Cadi, auprès duquel il employa toute son influence pour faire condamner le pauvre homme : bien que l'innocence de ce dernier fût clairement établie, rien ne pouvait le satisfaire, sinon la loi du talion. Le Cadi condamna, en conséquence, le couvreur à se mettre exactement à la même place où se trouvait le vieillard au moment de l'accident—" et vous," dit-il au fils, "allez sur le toit de la maison, tombez sur le couvreur, et tuez-le, si vous pouvez."

XVII.—UN COMBAT À MORT.

Un apothicaire, qui n'avait jamais tiré un coup de pistolet ni dégainé une épée, fut appelé en duel, par un officier. Il se rendit au lieu désigné pour la rencontre, et faisant observer à son adversaire qu'il ne savait pas se battre, lui dit qu'il avait un autre moyen d'arranger l'affaire. Il tira alors de sa

poche une boîte de pilules et, en prenant deux, dit à l'officier. "Comme vous êtes homme d'honneur, je sais que vous ne désirez pas profiter de vos avantages sur moi. Voici deux pilules ; l'une est composée d'un poison mortel ; l'autre est inoffensive. Si chacun de nous en avale une, le combat sera égal. Veuillez choisir." Il est inutile d'ajouter que toute l'affaire se termina par des éclats de rire.

XVIII.—UNE ÉPÉE DE BOIS.

Un vantard, qui était dans l'habitude d'effrayer les jeunes gens, et de tâcher de les provoquer à se battre, sachant bien que pas un ne voudrait se prendre de querelle avec lui, offensa un jour inopinément une personne qui le défia en duel. Obligé d'avoir une rencontre avec son adversaire, il se trouva d'abord dans une grande anxiété ; mais, après avoir réfléchi à tous les plans possibles pour éviter la rencontre, il se décida enfin pour le moyen suivant. Il mit une lame de bois dans le fourreau de son épée, et quand il fut arrivé au lieu désigné, en présence de son adversaire, il s'écria en s'agenouillant par terre : "Grand dieu ! faites que la lame de mon épée se change en bois ; autrement, je serai obligé de tuer cet homme." Il tira alors son épée et dit à son adversaire, qui semblait étonné de ce miracle apparent : "Rendez grâce au Ciel, monsieur, de ce que ma prière a été exaucée, car autrement vous auriez soupé ce soir avec Pluton."

XIX.—UNE BLESSURE DANGEREUSE.

Un chirurgien, ayant été mandé par une personne qui avait reçu une blessure légère dans un duel, donna ordre à son domestique d'aller chez lui en toute hâte et de lui apporter certain emplâtre. Le malade devint un peu pâle et dit : "Ciel ! monsieur, j'espère qu'il n'y a pas de danger." "Certainement il y en a," dit le chirurgien, "car si le maraud ne se dépêche pas, la blessure sera cicatrisée avant son retour."

XX.—POINT DE GUÉRISON, POINT D'ARGENT.

La femme d'un pauvre homme étant tombée dangereusement malade, il alla trouver un médecin également connu pour son talent et pour sa sordide avarice. Pensant que le docteur

craignait qu'il ne pût le payer pour sa peine, le brave homme tira une vieille bourse et lui dit: "J'ai là vingt dollars, qui sont tout ce que je possède au monde; soit que vous tuiez ma femme ou que vous la guérissiez, je vous les donnerai. Le docteur, ayant accepté l'offre, alla voir la femme, mais sans succès: au bout de peu de jours, elle mourut. Il réclama alors les vingt dollars au mari, qui lui demanda s'il avait tué sa femme. "Non, certainement," répondit le docteur. "L'avez-vous guérie?" "Non." "Alors, vous n'avez aucun droit à l'argent, et je suis réellement surpris que vous osiez venir le réclamer."

XXI.—UNE PASSION DOMINANTE.

Un joueur au lit de mort, ayant sérieusement dit adieu à son médecin, qui lui disait qu'il ne pouvait vivre au-delà du lendemain à huit heures du matin, réunit le peu de forces qui lui restaient, pour rappeler le docteur. Y étant parvenu avec peine, car il pouvait à peine élever la voix—"Docteur," ajouta-t-il, "je vous parie vingt dollars que je vis jusqu'à neuf heures."

XXII.—UNE HEUREUSE COMPARAISON.

Hume se plaignait un jour à quelques amis de ce qu'il se considérait comme maltraité par le monde, par sa censure injuste et déraisonnable, ajoutant qu'il avait écrit de nombreux volumes, dans tout le contenu desquels il n'y avait qu'un petit nombre de pages que l'on pût accuser de contenir quelque chose de répréhensible; cependant, pour ces quelques pages, il se voyait injurié et déchiré. L'auditoire demeura un moment silencieux; mais enfin une personne fit observer sèchement que cela lui rappelait une de ses vieilles connaissances, un notaire public, qui, condamné à être pendu pour faux, se lamentait sur l'injustice et la dureté extrêmes de son destin, attendu qu'il avait écrit bien des milliers de feuilles inoffensives, et que maintenant il allait être pendu pour une seule ligne.

XXIII.—PROBITÉ.

Passant une nuit le long des remparts, le maréchal Turenne fut attaqué par une bande de voleurs, qui lui enlevèrent tout, à l'exception d'un diamant de valeur, qu'ils lui permirent

de conserver, sur sa promesse de leur donner cent louis, le lendemain. Dans le courant de la journée, un des voleurs eut l'audace de se présenter chez lui et de lui réclamer tout bas, au milieu d'une compagnie nombreuse, l'accomplissement de sa promesse. Turenne donna ordre de payer la somme et lui laissa le temps de s'échapper, avant de raconter l'aventure. Chacun parut surpris d'un tel procédé. "Un honnête homme," dit-il, "ne doit jamais manquer à sa parole, même vis à vis de coquins."

XXIV.—CHARITÉ.

Un pauvre homme demandait à un Quaker la charité ou du travail. Le Quaker dit: "Ami, je ne sais ce que je puis te donner à faire. Voyons; tu peux porter en haut ce bois qui est dans la cour et je te donnerai un demi dollar." Le pauvre homme le fit avec joie et cette tâche l'occupa jusques vers midi: alors il alla dire au Quaker que le travail était fait et lui demanda s'il n'avait rien de plus à faire. "Ami, laisse-moi réfléchir," dit le bienfaisant Quaker: "oh! tu peux redescendre le bois, et je te donnerai un autre demi dollar."

XXV.—DISTRACTION.

Newton, ayant extrêmement froid un soir d'hiver, attira sa chaise très près de la grille, dans laquelle un grand feu venait d'être allumé. Par degrés, le feu ayant entièrement pris, Newton sentit une chaleur d'une intensité intolérable et sonna avec une violence inusitée. Son domestique n'était pas à portée en ce moment, mais il parut bientôt. A ce moment, Newton était presque littéralement grillé. "Enlevez la grille, paresseux vaurien!" s'écria-t-il, d'un ton d'irritation très rare chez cet aimable et conciliant philosophe: "Enlevez la grille, avant que je ne sois brûlé à mort." "Permettez maître," dit le domestique, "ne pourriez-vous pas plutôt reculer votre chaise?" "Sur ma parole," dit Newton en souriant, "je n'y avais pas pensé."

XXVI.—IGNORANCE.

Korsakof, favori de l'impératrice Catherine, possédait un belle figure et une tournure très élégante, mais était entièrement dénué de connaissances. Dès qu'il eut été appelé à la cour, il pensa qu'un homme comme lui devait nécessairement

avoir une bibliothèque. En conséquence, il fit venir sans délai le libraire le plus renommé de Saint Pétersbourg et l'informa qu'il avait besoin de livres pour sa maison de Vasiltchilof, dont l'impératrice venait de lui faire présent. Le libraire lui demanda quels livres il voulait. "Vous connaissez cela mieux que moi," répondit-il; "c'est votre affaire; mais il faut qu'il y ait de grands livres en bas et de petits en haut, comme chez l'impératrice."

XXVII.—UNE LEÇON.

Un ami du Doyen Swift lui envoya un jour un turbot en présent, par un domestique qui avait souvent fait des commissions semblables, mais qui n'avait jamais reçu la moindre marque de générosité du Doyen. Après avoir obtenu accès dans la maison, il ouvrit la porte du cabinet et posant brusquement le poisson, cria d'une voix bourrue: "Mon maître vous envoie un turbot." "Jeune homme," dit le Doyen, en se levant de son grand fauteuil, "est-ce là la façon dont vous vous acquittez de votre message? Laissez-moi vous enseigner de meilleures manières; asseyez-vous dans mon fauteuil; nous changerons de rôles et je vous montrerai à vous conduire à l'avenir." Le garçon s'assit, et le Doyen, allant à la porte, s'avança jusqu'à la table d'un pas respectueux et faisant un profond salut, dit: "Monsieur, mon maître vous présente ses compliments affectueux, espère que vous vous portez bien et vous prie d'accepter un petit présent." "Vraiment?" dit le garçon; "reportez lui mes remercîments sincères, et voici une demi-couronne pour vous." Le Doyen, ainsi poussé à un acte de générosité, rit de tout son cœur et donna au garçon une couronne, pour son esprit.

XXVIII.—PIQUANTE RÉPLIQUE.

Peu après la fin de la Révolution Américaine, une députation de chefs indiens, ayant quelques affaires à traiter avec le gouverneur, fut invitée à dîner avec divers fonctionnaires à Philadelphie. Pendant le repas, les yeux d'un jeune chef furent attirés par un moutardier, dans lequel se trouvait une cuiller prête à servir. Tenté par sa couleur brillante, il l'attira doucement vers lui et en eut bientôt une pleine cuillerée dans sa bouche. Découvrant aussitôt sa méprise, il eut cependant le courage d'avaler la moutarde, bien qu'elle lui fît

venir les larmes aux yeux. Un chef assis en face de lui à table, qui avait vu l'effet, mais non pas la cause, lui demanda "pourquoi il pleurait?" Il répondit "qu'il pensait à son père, tué dans un combat." Bientôt après, le questionneur lui-même, poussé par la curiosité, fit la même expérience, avec le même résultat, et fut à son tour interrogé par le jeune sachem "pourquoi il pleurait?" "Parce que vous n'avez pas été tué lorsque votre père le fut," lui fut-il vivement répondu.

XXIX.—MANIÈRE D'OBTENIR UNE PLACE PRÈS DU FEU.

Un voyageur Yankee, arrivant à une auberge de campagne, complètement trempé par la pluie, trouva le feu si étroitement entouré d'hôtes, qu'il ne put s'en approcher, jusqu'à ce qu'il eut imaginé un expédient pour les disperser. Ayant appelé le valet d'écurie, il lui ordonna à haute voix de donner immédiatement à son cheval six douzaines d'huîtres. "Mais un cheval ne mange jamais d'huîtres," répondit le garçon. "Faites ce que je vous dis," répliqua le voyageur, "et vous verrez." Un pareil fourrage pour un cheval excita une grande surprise, et aussitôt que les huîtres furent prêtes, la compagnie entière se leva et se rendit à l'écurie, pour voir un cheval manger des huîtres. Le voyageur, alors, prit tranquillement la meilleure place près du feu. Comme on pouvait s'y attendre, le garçon revint immédiatement lui dire que le cheval ne voulait pas manger les huîtres. "N'importe," fit le voyageur, "apportez-les ici, je les mangerai."

XXX.—INSINUATION INDIRECTE.

Un ecclésiastique, qui était dans l'habitude de prêcher dans diverses parties du pays, se trouvait un jour dans une auberge, où il observa un maquignon qui s'efforçait de mettre dedans un monsieur, en lui faisant prendre un cheval poussif pour une bête en bon état. Le ministre connaissait la mauvaise réputation du maquignon; prenant l'étranger à part, il lui dit de se méfier de la personne avec qui il traitait. Le monsieur finit par refuser l'achat et le maquignon, piqué au vif, murmura: "Ministre, j'aimerais beaucoup mieux vous entendre prêcher, que de vous voir intervenir ainsi en particulier dans un marché d'homme à homme." "Eh! bien," répliqua le

ministre, "si vous aviez été, dimanche dernier, où vous devriez être, vous auriez pu m'entendre prêcher." "Où était ce?" demanda le maquignon. "Dans la prison d'Etat,' répliqua le ministre.

XXXI.—FRANCHISE D'UN CONDAMNÉ.

Le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, passant un jour par Barcelone, alla visiter les galériens. Il interrogea beaucoup d'entr'eux et demanda quel crime chacun d'eux avait commis. Tous s'efforcèrent de paraître innocents. L'un dit qu'on l'avait envoyé là par erreur; un autre que son juge avait été suborné pour le condamner; un troisième qu'il était là par trahison; bref, tous étaient parfaitement innocents et victimes, suivant leur dire. Enfin, le duc arriva à un pauvre diable, d'apparence plus humble que tout le reste, auquel il demanda aussi pourquoi il était là. "Monseigneur," répondit-il, "je ne puis nier que je n'aie mérité d'être ici; car, me trouvant en grand besoin d'argent, j'ai volé la bourse d'un moine qui se rendait à Tarragone." Le duc prenant un air sévère, lui dit: "Coquin que vous êtes, que faites-vous ici, parmi tous ces honnêtes gens? Quittez leur compagnie au plus vîte, afin de ne pas les gâter." Il fut ainsi mis en liberté, tandis que les autres restèrent aux galères.

XXXII.—UN QUAKER INTRÉPIDE.

Dans la guerre de 1812, un navire marchand de New York fut poursuivi par un corsaire anglais; ayant quatre canons et quantité d'armes, on résolut d'affronter la lutte avec l'ennemi, plutôt que d'être fait prisonnier. Entr'autres passagers, il y avait un Quaker athlétique, qui, tout en repoussant toutes les sollicitations de prendre part au combat, comme chose contraire à ses principes religieux, ne cessa de marcher de long en large sur le pont, sans aucune apparence de crainte tout le temps que l'ennemi fit pleuvoir sa mitraille. A la fin, les navires s'étant étroitement rapprochés l'un de l'autre, l'Anglais manifesta des dispositions à l'abordage, qui se réalisèrent bientôt. Alors le Quaker, qui avait l'œil au guet, s'élança inopinément sur le premier homme qui sauta à bord, et, le saisissant vigoureusement au collet, il lui dit froidement: "Ami, tu n'as rien à faire ici," et en même temps, il le lança par dessus bord.

XXXIII.—UN BON FILS.

Tandis que les troupes françaises étaient campées à Boulogne, l'attention publique fut excitée par l'audacieuse tentative d'évasion que fit un matelot anglais. Cet homme, s'étant échappé du dépôt et ayant gagné le bord de la mer, où les bois lui servirent à se cacher, construisit, sans autre outil qu'un couteau, un canot tout en écorces d'arbres. Quand le temps était beau, il montait sur un arbre et cherchait au loin le drapeau anglais; ayant enfin observé un croiseur britannique, il courut au rivage, avec son canot sur son dos et était sur le point de se confier aux flots dans son frêle esquif, lorsqu'il fut poursuivi, arrêté et chargé de chaînes. Tout le monde, dans l'armée, voulut voir le bateau et Napoléon, ayant à la fin entendu parler de l'affaire, fit venir le matelot et l'interrogea. "Il faut," dit Napoléon, "que vous ayez un grand désir de revoir votre patrie, pour avoir pu vous résoudre à vous risquer sur la mer dans une barque si frêle. Je suppose que vous y avez laissé une bonne amie." "Non," dit le matelot, "mais une pauvre mère infirme, que je brûlais de revoir." "Et vous la reverrez," dit Napoléon, qui donna en même temps l'ordre de le mettre en liberté et de lui donner une somme d'argent considérable pour sa mère, faisant observer que "celle qui avait un si bon fils devait être une bonne mère."

XXXIV.—PETITES CAUSES, GRANDS EFFETS.

Un visir, ayant offensé son maître, fut condamné à une captivité perpétuelle, dans une haute tour. La nuit, sa femme vint pleurer sous sa fenêtre. "Cessez de vous chagriner," dit le sage; "rentrez maintenant à la maison et revenez quand vous vous serez procuré un escarbot vivant, un peu de miel et trois pelotons—un de la soie la plus fine, un autre de gros fil à paquet et un troisième de fouet—et enfin un gros rouleau de corde." Quand elle revint au pied de la tour pourvue de ces objets, il lui ordonna de toucher la tête de l'insecte avec un peu de miel, de lui attacher un bout de la soie autour du corps et de le placer sur le mur de la tour. Séduit par l'odeur du miel, qu'il pensait être emmagasiné quelque part au-dessus de lui, l'escarbot continua à monter, jusqu'à ce qu'il fût arrivé en haut et mit ainsi le visir en

possession d'un bout du fil de soie; à l'aide de la soie, il tira à lui le fil à paquet; à l'aide du fil à paquet la petite ficelle, et à l'aide de la ficelle une grosse corde, susceptible de porter son propre poids; et il finit ainsi par s'échapper du lieu de son emprisonnement.

XXXV.—DIFFÉRENCE ENTRE L'AVARICE ET L'ÉCONOMIE.

Comme on était en train de faire une collecte pour construire un hôpital pour les pauvres, ceux qui s'employaient à obtenir des souscriptions arrivèrent à une petite maison, dont la porte était à demi ouverte. De l'entrée, ils entendirent un vieillard gronder sa servante, qui, après avoir ouvert un paquet, en avait jeté l'enveloppe dans le feu, sans songer qu'elle pouvait peut-être encore servir. Après s'être un moment divertis en prêtant l'oreille à la dispute, ils frappèrent et se présentèrent devant le vieillard. Dès qu'il eut appris l'objet de leur visite, il les pria de s'asseoir, tandis qu'il écrivait un bon de cinq cents dollars. Les quêteurs, étonnés de cette générosité, à laquelle ils s'attendaient peu, ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise et dirent au vieillard ce qu'ils avaient entendu. "Mes amis," dit il, "votre surprise est occasionée par quelque chose de bien simple. Je tiens maison et j'économise ou dépense à ma manière; l'un me fournit les moyens de faire l'autre, et les deux choses répondent également à mes penchants.—En fait de bienfaisance et de dons, attendez toujours davantage des gens prudents, qui comptent avec eux-mêmes."

XXXVI.—LES COMMISSIONS NON REMPLIES.

Une personne, qui allait pour quelques mois en Europe, était assiégée de tous côtés de prières d'acheter quantité d'articles qu'on ne peut avoir qu'à Paris. "Faites seulement une petite note de ce que vous voulez," disait il, "et je serai heureux de m'en occuper." En conséquence, chacun fit sa liste; un seul y joignit l'argent nécessaire pour payer les objets demandés. Le voyageur employa cette somme suivant les indications reçues; il n'acheta rien pour les autres. A son retour, tous vinrent à lui pour recevoir leurs affaires, mais furent vivement désappointés en apprenant l'accident qui l'avait privé du plaisir de remplir leurs commissions. "Par

une belle matinée," dit il, "comme j'étais sur le pont du navire, je tirai mon portefeuille, pour jeter un coup d'œil sur vos notes et les mettre en ordre, quand soudain un coup de vent les prit et les emporta à la mer." "Cependant," observa quelqu'un, "je croyais que vous aviez apporté pour un tel tout ce qu'il vous avait demandé." "Cela est vrai," répondit le voyageur, "mais ç'a été par pure chance et simplement grâce à ce qu'il avait mis dans sa note un peu d'argent, dont le poids l'empêcha d'être emportée par dessus bord."

XXXVII.—UN ASTROLOGUE RUSÉ.

Sous le règne de Louis XI., un astrologue ayant fait quelques prédictions désagréables au roi, sa majesté, pour se venger, résolut de le mettre à mort. Le lendemain, il fit venir l'astrologue et ordonna à ses serviteurs de le jeter par la fenêtre, à un signal donné. Dès que l'astrologue entra, le roi s'adressa à lui en ces termes: "Vous qui prétendez être si savant et connaître si parfaitement la destinée des autres, peut-être pourrez vous me dire quelle sera la vôtre et combien de temps vous avez à vivre?" L'astrologue, qui commençait à appréhender quelque danger, répondit avec une grande présence d'esprit, "Je connais ma destinée; je dois mourir trois jours avant votre majesté." Le roi, dès ce moment, loin de le faire jeter par la fenêtre, prit le plus grand soin de lui, et fit tout ce qui était en son pouvoir, pour retarder la mort d'un homme qu'il devait suivre de si près.

XXXVIII.—DANGERS DE LA CHIMIE.

Un professeur de chimie répétait un jour, devant sa classe, une expérience avec des substances combustibles, lorsque tout à coup le mélange fit explosion et la fiole qu'il tenait à la main vola en mille pièces. "Messieurs," dit le docteur à ses élèves avec la gravité la plus naturelle, "j'ai souvent fait cette expérience avec la même fiole, et ne l'ai jamais vue se briser entre mes mains auparavant." La simplicité de cette remarque, parfaitement superflue, provoqua un rire général, auquel le savant professeur, qui en reconnut sur le champ le motif, se joignit de tout son cœur.

Quelque chose de plus grave arriva à M. Roelle, éminent chimiste français, mais opérateur des moins prudents. Un jour, en faisant quelques expériences, il dit à ses auditeurs: "Messieurs, vous voyez ce chaudron sur ce fourneau; eh! bien, si je cessais un seul instant de le remuer, il s'en suivrait une explosion qui nous lancerait tous en l'air." L'assistance avait à peine eu le temps de réfléchir sur cette agréable nouvelle, qu'il oublia de remuer et sa prédiction s'accomplit. L'explosion eut lieu avec un horrible fracas; toutes les fenêtres du laboratoire volèrent en éclats, et deux cents auditeurs furent emportés dans le jardin. Par bonheur, aucun ne reçut de blessures sérieuses, la plus grande violence de l'explosion s'étant produite dans la direction de la cheminée. Le démonstrateur s'en tira sans autre mal que la perte de sa perruque.

XXXIX.—L'AVEUGLE CLAIRVOYANT.

Un aveugle, ayant économisé une somme considérable d'argent, l'enterra dans un petit jardin derrière sa maison, où il avait l'habitude d'aller visiter son trésor de temps en temps, pour s'assurer qu'il était en sûreté, et y ajouter ses petites épargnes. Un voisin découvrit le dépôt et se l'appropria. L'aveugle s'aperçut qu'on avait volé son trésor, et soupçonnant son voisin d'être le voleur, résolut de s'en assurer, et de le surpasser en finesse s'il était possible. Il alla donc chez lui et lui dit qu'il était venu demander son avis sur un sujet important. "Eh! bien," dit l'autre, "qu'est ce?" "Eh! bien," reprit l'aveugle, "j'ai une somme d'argent, que j'ai cachée en lieu sûr; mais elle ne me rapporte rien: maintenant, ayant reçu dernièrement un legs, je suis dans le doute de savoir s'il vaut mieux l'enterrer avec le reste ou placer le tout dans les fonds publics, où cela me rapportera quelque intérêt." Le voisin lui conseilla de ne point risquer son argent dans les fonds, qui étaient sujets à des fluctuations et incertains, mais de le déposer en lieu sûr, comme il avait fait pour le reste." Aussitôt que l'aveugle l'eut quitté, le voleur replaça soigneusement l'argent qu'il avait pris, pensant par ce moyen s'assurer les deux sommes. L'autre, qui s'attendait à ce résultat, prit son argent. Peu de temps après, il alla rendre une visite à son voisin, lui dit qu'ayant soudainement changé d'idée, il avait maintenant trouvé pour son argent un endroit

qu il supposait devoir être plus sûr encore, et lui demanda s'il ne pensait pas qu'après tout les aveugles étaient quelquefois les plus clairvoyants ?

XL.—UNE PREUVE ÉCRASANTE.

Un Espagnol, qui traversait une partie déserte du Mexique sur un cheval maigre et écrasé de fatigue, rencontra un Indien, extrêmement bien monté, sur un jeune et vigoureux coursier. L'Espagnol demanda à l'Indien de changer de cheval avec lui ; mais l'échange ayant été refusé, il eut recours à la violence et s'empara de l'animal par force. L'Indien, qui était extraordinairement agile à pied, resta sur les talons de son oppresseur, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au prochain village, où il se plaignit à l'alcade de l'injustice qu'on lui avait faite. L'Espagnol, cependant, eut l'impudence de réclamer la bête comme sienne et comme il n'y avait d'autre preuve du contraire que la seule parole de l'Indien, de peu de valeur contre celle d'un Espagnol, le magistrat était sur le point de le renvoyer, lorsque, tout d'un coup, paraissant se souvenir de quelque chose, il ôta son manteau et s'écria : " Le cheval est à moi, et je le prouverai." Enveloppant, au même instant, la tête de l'animal, il se retourna vers l'Espagnol et lui dit : " Puisque vous soutenez que le cheval est à vous, dites au magistrat s'il est borgne de l'œil droit ou de l'œil gauche ?" " Du droit," répondit l'Espagnol. " C'est faux !" reprit l'Indien, " il n'est borgne ni de l'un ni de l'autre ;" et enlevant immédiatement son manteau, il convainquit le magistrat qu'il était le véritable propriétaire.

XLI.—UN ASSOCIÉ EN PARTICIPATION.

Un marquis Italien ayant invité la noblesse du voisinage à une grande fête, on s'était en conséquence procuré toutes les choses les plus succulentes que fournissait la saison. Plusieurs personnes de la compagnie étaient déjà arrivées, afin de présenter de bonne heure leurs respects à son excellence, lorsque le majordome entra précipitamment dans la chambre.

" Monseigneur," dit-il, " il y a en bas un pêcheur extraordinaire, qui a apporté, je crois, un des plus beaux poissons qu'on trouve en Italie, mais il en demande un prix !"

"Ne faites pas attention," s'écria le marquis, "payez-le sur le champ."

"C'est ce que j'aurais fait, votre seigneurie, mais il refuse de prendre de l'argent."

"Comment! que veut-il donc?"

"Cent coups d'estrapade à nu sur ses épaules, monseigneur; il dit qu'il n'en rabattra pas un seul coup."

A ces mots, tout le monde s'empressa de descendre, pour voir un pêcheur si extraordinaire.

"Le beau poisson!" s'écria le marquis.

"Que demandez-vous, mon ami?—Vous serez payé sur le champ."

"Pas un sou, monseigneur; je ne prendrai pas d'argent. Si vous voulez mon poisson, vous me ferez donner cent coups d'estrapade sur le dos, à nu; sinon, j'irai m'adresser ailleurs."

"Plutôt que de perdre le poisson," dit sa seigneurie, "satisfaisons le caprice de ce garçon. Holà!" cria-t-il à un de ses valets; "exécutez la demande de ce brave homme; mais frappez doucement."

Le pêcheur se dépouilla et le valet s'apprêta à exécuter les ordres de son maître.

"Maintenant, mon camarade," s'écria le pêcheur, "tenez bien compte, je vous prie, car je ne convoite pas un seul coup au-delà de ce qui m'est dû."

Tout le monde demeura dans la stupéfaction tandis que l'opération s'accomplissait. Enfin, au moment où l'exécuteur venait de donner le cinquantième coup: "Arrête," s'écria le pêcheur, "j'ai reçu ma part du prix."

"Votre part?" demanda le marquis, "que voulez-vous dire par là?"

"Eh! bien, monseigneur, il faut que vous sachiez que j'ai un associé dans cette affaire. J'ai engagé mon honneur de lui donner la moitié de ce que j'obtiendrais; et je crois que votre seigneurie reconnaîtra tout à l'heure que ce serait dommage de lui voler un seul coup."

"Et dites-moi, mon ami, quel est cet associé?"

"Monseigneur, c'est le portier qui garde la grille extérieure du palais de votre excellence. Il a refusé de me laisser entrer, sinon sous la condition de recevoir la moitié de ce que j'aurais pour mon poisson."

"Oh! oh!" s'écria le marquis, en éclatant de rire, "par le ciel, il aura le double en plein de ce qu'il a demandé."

Là-dessus, le portier fut mandé et mis à nu, et deux

valets l'entreprirent, jusqu'à ce qu'ils l'eussent mis en état d'être béatifié comme un second Saint Barthélemy. Le marquis donna alors, à son majordome, l'ordre de payer au pêcheur vingt livres, et lui dit de venir chercher chaque année pareille somme, en récompense du bon service qu'il lui avait rendu.

XLII.—UN TÉMOIN EN JUSTICE.

Il y a un point au-delà duquel ne peut aller la patience humaine et les caractères les plus égaux peuvent parfois sortir des gonds. A une session des assises de Lincoln (Angleterre), le juge et l'avocat avaient eu l'un et l'autre la plus grande peine à faire parler les témoins d'une cause assez haut pour être entendus du jury ; il est possible que, par suite, le caractère de l'avocat se trouvât jeté hors de son égalité ordinaire. Après qu'il eut passé par les diverses phases de la défense, amadoué, menacé et même malmené les témoins, on appela sur la sellette un garçon d'écurie qui paraissait être la simplicité personnifiée. " Maintenant, monsieur," dit l'avocat, d'un ton qui, en toute autre circonstance eût été signalé comme vulgairement élevé, " j'espère que nous n'aurons point de difficulté à vous faire parler." " J'espère que non," cria ou plutôt beugla le témoin, d'une voix qui ébranla presque le bâtiment. " Comment osez-vous parler de la sorte ?" dit l'avocat. " Vraiment, monsieur, je ne puis parler plus haut," répliqua le témoin surpris, en s'efforçant de parler plus haut encore que la première fois et croyant évidemment que son défaut était de parler trop doucement. " Avez-vous bu ce matin ?" s'écria l'avocat, qui avait maintenant perdu le peu de patience qui lui restait. " Oui, *m'sieu*," fut la réponse. " Et qu'avez-vous bu ?" " Du café, *m'sieu*." " Et qu'aviez-vous dans votre café, monsieur ?" cria l'avocat exaspéré. "*Une cuiller, m'sieu !*" rétorqua innocemment le témoin, de son diapason le plus élevé, au milieu des éclats de rire de la cour tout entière, à l'exception du seul avocat, maintenant tout à fait hors de lui, qui jeta là son dossier et s'élança hors du tribunal.

XLIII.—MANIÈRE DE SE SERVIR DE L'ALMANACH.

Il y a environ cent ans, vivait en Angleterre un célèbre faiseur d'almanachs, nommé Partridge. Un jour, voyageant à cheval, il s'arrêta pour dîner dans une auberge de campagne et demanda ensuite son cheval, pour gagner la ville prochaine, où il comptait passer la nuit.

"Si vous voulez suivre mon conseil, monsieur,' dit le garçon d'écurie au moment où il allait monter à cheval, "vous resterez où vous êtes pour la nuit, car vous allez être sûrement pris par une pluie battante."

"Niaiserie, niaiserie," s'écria le faiseur d'almanachs, "voilà six pence pour vous, mon honnête garçon, et bonsoir."

Il continua sa route et fut réellement trempé par une averse. Partridge fut frappé de la prédiction de cet homme, et toujours préoccupé de l'intérêt de son almanach, tourna bride sur le champ; il fut reçu par le garçon d'écurie avec un gros sourire.

"Eh! bien, monsieur, vous voyez que j'avais raison, après tout."

"Oui, mon garçon, vous avez eu raison, et voici une couronne pour vous; mais je vous la donne à condition que vous me direz comment vous saviez qu'il pleuvrait."

"Certainement, monsieur," répondit l'homme. "Eh! bien, le fait est que nous avons à la maison un almanach intitulé 'Almanach de Partridge,' et ce gaillard-là est un menteur tellement notoire, que toutes les fois qu'il nous promet une belle journée, nous savons que ce sera juste le contraire. Or, votre honneur, aujourd'hui, 21 juin, est marqué dans notre almanach comme 'beau fixe, point de pluie.' J'ai vu cela avant d'amener le cheval de votre honneur, et me suis ainsi trouvé en mesure de vous mettre sur vos gardes."

XLIV.—MÉPRISE D'UN ÉTRANGER.

C'était chez Frédéric le Grand, une habitude, toutes les fois que, dans ses revues, il remarquait un soldat de belle apparence, qu'il n'avait pas encore vu, de lui faire ces trois questions: "Quel âge avez-vous?" "Depuis combien de temps êtes-vous à mon service?" "Recevez-vous régulièrement votre paie et votre habillement?" Un jeune Français ayant demandé à être admis dans les gardes, fut accepté à

cause de sa prestance remarquablement belle, bien qu'il ne comprît pas un mot d'Allemand. Il se passa une année, pendant laquelle il se montra noble soldat sous tous les rapports; mais quant à la langue, il ne put jamais l'apprendre. Une revue générale ayant alors été ordonnée, son capitaine, sachant qu'il serait questionné par le roi, lui conseilla d'apprendre au moins par cœur les trois réponses qu'il aurait à faire. Le jour arriva et, comme on s'y attendait, Frédéric s'arrêta devant notre Français et, après l'avoir regardé un moment s'approcha. Mais il lui advint de commencer par la seconde question :—" Depuis combien de temps êtes-vous à mon service ?" " Vingt-un ans," répondit le soldat. Le roi, ne supposant pas qu'il pût avoir porté le mousquet si long temps, demanda d'un air de surprise: " Quel âge avez vous, donc ?" " Un an, votre majesté." Frédéric, encore plus étonné, s'écria: " L'un de nous a perdu l'esprit." Le soldat, qui prit cette remarque pour la troisième question, reprit avec la plus grande gravité : " L'un aussi bien que l'autre." " Eh ! bien," dit Frédéric, " voici la première fois que l'on me traite de fou à la tête de mon armée." Le soldat, qui avait épuisé sa pro vision d'Allemand, garda le silence ; quand le roi l'interrogea de nouveau, pour éclaircir le mystère, il lui dit, en Français, qu'il ne comprenait pas l'Allemand. Frédéric se mit à rire, lui conseilla d'apprendre la langue qu'on parlait dans ses domaines, et l'exhorta avec beaucoup de bonté, à se distinguer sous ce rapport, aussi bien que sur le champ de bataille.

XLV.—UTILITÉ D'UNE LANGUE ÉTRANGÈRE.

Le fait singulier suivant se passa lors de l'expédition anglaise contre Québec, au débarquement des troupes sur les hauteurs d'Abraham. Les Français avaient posté des sentinelles le long du rivage, pour reconnaître les embarcations et les navires et donner l'alarme au besoin. La première embarcation qui contenait les troupes anglaises ayant été hélée en conséquence, un capitaine du régiment de Fraser, qui avait servi en Hollande, et qui était parfaitement au courant de la langue et des habitudes françaises, répondit sans hésiter *France* au *qui vive?* qui est leur mot de reconnaissance. Il ne fut pas plus embarrassé de répondre à la seconde question, qui était plus spéciale et plus difficile. Quand la sentinelle demanda *quel régiment?* le capitaine ré-

pondit *de la Reine*, qu'il savait, par hasard, être un de ceux qui composaient le corps commandé par Bougainville. Le soldat crut que c'était le convoi attendu, et disant *passe*, laissa toutes les embarcations continuer leur route sans autres questions. Les autres sentinelles furent trompées de la même manière; cependant l'une d'elles, plus alerte que les autres, accourut jusqu'au bord de l'eau et demanda, "*Pourquoi ne parlez-vous pas plus haut?*" A cette question, qui impliquait un doute, le capitaine répondit avec une présence d'esprit admirable: "*Tais-toi, nous serons entendus!*" Ainsi prévenue la sentinelle se retira sans autre investigation. SMOLLETT.

XLVI.—FRANKLIN RACONTANT SON ÉTUDE DES LANGUES

"J'avais commencé," dit-il, "en 1733, à étudier les langues. Je devins bientôt assez fort en Français, pour être en état de lire facilement les livres écrits en cette langue. J'entrepris alors l'Italien. Une de mes connaissances, qui l'apprenait aussi, me proposait souvent de jouer aux échecs. Trouvant que ce jeu me prenait trop du temps que je pouvais épargner pour l'étude, je finis par refuser de jouer désormais, sinon sous condition que le vainqueur de chaque partie aurait le droit d'imposer une tâche, soit en portions de grammaire à apprendre par cœur, soit en traductions, etc.;—tâche que le vaincu s'engagerait sur l'honneur à accomplir avant notre prochaine rencontre. Comme nous jouions à peu près de force égale, de défaite en défaite, nous sûmes bientôt réciproquement cette langue. J'appris ensuite, avec un peu de peine, ce qu'il fallait d'Espagnol pour lire aussi les livres en cette langue. J'ai déjà dit que je n'avais eu qu'une année d'instruction en Latin, et cela quand j'étais encore très jeune, après quoi je négligeai entièrement cette langue. Mais quand je connus le Français, l'Italien et l'Espagnol, je fus surpris de trouver, en parcourant un Testament en Latin, que je comprenais cette langue mieux que je ne l'imaginais, ce qui m'encouragea à m'appliquer de nouveau à l'étudier; je le fis avec d'autant plus de succès que les langues précédentes m'avaient grandement aplani la route." FRANKLIN.

XLVII.—UNE PRATIQUE MALHONNÊTE.

" Je prends la liberté, monsieur, d'en appeler à vous sur un sujet qui, bien que considéré comme une bonne plaisanterie, m'a causé beaucoup d'ennuis et de dépenses. Je veux parler de l'échange de chapeaux qui a lieu dans les bals et les soirées. Il y a, je crois, certains jeunes gens qui regardent les réunions fashionables comme de simples occasions de troquer les vieux chapeaux. Tout dernièrement encore, j'allai à un bal particulier avec un chapeau neuf, et lorsque je le demandai, au moment de partir, le domestique me répondit, avec un gros rire, que les chapeaux neufs étaient partis depuis une demi-heure et que l'on était maintenant à ceux de troisième qualité. Je fus donc obligé de me contenter de ce que je pus trouver. Je crois, Monsieur l'Editeur, que les dames feraient bien de mettre sur leurs cartes d'invitation : 'L'échange des chapeaux et des châles est positivement interdit.'

" Votre, etc.,

" A l'Editeur du " W. Irving."
" Knickerbocker Magazine."

XLVIII.—EXTRAIT DU JOURNAL D'UN HOMME DE LOISIR.

Lundi, 8 heures. Je me suis habillé et suis entré dans le salon.

9 heures. Attaché mes boucles de genoux et lavé mes mains. De 10 à 11 heures et midi. Fumé trois cigares. Lu le Times et le Morning Chronicle. Les choses vont mal dans le nord. Opinion de M. Nisby à ce sujet.

1 heure de l'après-midi. Grondé Frank pour avoir égaré mon porte-cigares.

2 heures. A table pour dîner, trop de prunes, et pas de graisse. Excellent vin.

De trois à quatre. Fait ma sieste.

De quatre à six. Promené dans St. James's Park. Vent sud sud-ouest.

De six à dix. Au café. Opinion de M. Nisby touchant la paix.

Dix heures. Je me suis couché ; — dormi d'un profond sommeil.

Steele.

XLIX.—MAXIMES ET EXERCICES DES OISIFS.

La maxime fondamentale, sur laquelle repose tout leur système, est que le temps étant l'ennemi implacable et le destructeur de toutes choses, il faut lui rendre la monnaie de sa pièce et l'anéantir, le tuer sans merci, par tous les moyens imaginables. Un autre de leurs dires favoris, c'est que les affaires ont été uniquement inventées pour les manants et l'étude pour les imbéciles. Un troisième axiôme, qui paraît risible, mais qui exerce une grande influence sur leur existence, c'est que le diable est au logis. Voici maintenant un ou deux de leurs principaux exercices. Les plus vieux adeptes s'occupent à inspecter les manières de tout le monde, à connaître toutes les enseignes, toutes les fenêtres de la ville; quelques-uns sont arrivés à une science si profonde, qu'ils peuvent dire toutes les fois qu'un boucher tue un veau, toutes les fois que la chatte d'une vieille femme fait ses petits; et mille autres choses de même importance. Les disciples plus jeunes, toutefois, se contentent de borner encore leurs observations aux galeries de quilles, aux billards, et autres lieux semblables. Mais de tous, on peut dire qu'ils laissent passer le temps, plutôt qu'ils ne l'emploient, sans s'inquiéter du passé, ni regarder dans l'avenir. Parnell.

L.—LA JEUNESSE EST LE TEMPS DES PROGRÈS.

C'est en vain que les jeunes gens sont doués des plus grandes aptitudes, s'il leur manque l'activité pour les mettre en œuvre. Impuissantes seront, dans ce cas, toutes les règles qu'on pourra leur donner, pour leur bien-être temporel ou spirituel. C'est dans la jeunesse que les habitudes de travail s'acquièrent le plus facilement. - C'est dans la jeunesse qu'on y est le plus vivement sollicité, par l'ambition et par le devoir, par l'émulation et par l'espérance, par toutes les perspectives qu'offre le début de la vie. Si, sourd à ces appels, vous languissez déjà dans une indolente inaction, qu'est-ce qui pourra activer le courant plus inerte des années qui s'avanceront?

Le travail n'est pas seulement le moyen de progresser; il est aussi la base du plaisir. Rien de plus opposé à la jouissance réelle de la vie, que l'état de faiblesse et de relâchement d'un esprit indolent. L'homme étranger au travail peut posséder, mais il ne peut pas jouir; car c'est le travail seul

qui donne du piquant au plaisir. C'est la source manifeste de tout bien pour l'homme. C'est la condition indispensable pour posséder un esprit sain dans un corps sain. La paresse est tellement incompatible avec ces deux choses, qu'il est difficile de déterminer à quoi elle est le plus contraire, de la vertu ou du bonheur et de la santé. Tout inactive qu'elle est en elle-même, ses effets sont d'une puissance fatale. Bien que ce paraisse être un ruisseau qui coule lentement, elle mine cependant tout ce qui est stable et florissant. Non seulement elle sape le fondement de toute vertu, mais elle fait pleuvoir sur vous un déluge de crimes et de maux. Elle ressemble à l'eau, qui se putréfie d'abord par la stagnation, puis exhale des vapeurs funestes et imprègne de mort l'atmosphère.

Fuyez donc l'oisiveté, comme la mère commune des fautes et de la ruine. Et dans l'oisiveté se trouvent compris, non seulement la simple inaction, mais tout ce cercle d'occupations futiles, dans lesquelles trop d'hommes gaspillent leur jeunesse, perpétuellement livrés à une société frivole ou aux amusements publics, aux travaux de leur toilette ou à l'ostentation de leur personne. Sont-ce là les fondements que vous jetez pour être plus tard un homme utile et estimé ? Est-ce par de semblables qualités que vous espérez vous recommander à la partie pensante du monde, et répondre à l'attente de vos amis et de votre pays ? La jeunesse demande des plaisirs. Il serait vain, il serait cruel de les lui interdire ; mais bien qu'admissibles comme récréation, ils sont extrêmement coupables dès qu'ils sont l'occupation d'un jeune homme ; car ils deviennent le gouffre du temps et le poison de l'esprit. Ils fomentent les mauvaises passions. Ils affaiblissent les mâles facultés. Ils dégradent la vigueur native de la jeunesse en une méprisable faiblesse efféminée. BLAIR.

LI.—LA MACHINE À VAPEUR.

DANS l'état de perfection actuel de la machine à vapeur, où le fertile génie de Watt a combiné des miracles de simplicité et d'utilité, elle paraît une chose presque douée d'intelligence. Elle règle avec une exactitude et une uniformité parfaites le nombre de ses mouvements dans un temps donné ; de plus, elle les compte et les enregistre, pour dire le travail qu'elle a fait, comme une pendule note les battements de son balancier ; elle règle la quantité de vapeur mise en action, la

vivacité du feu, l'alimentation d'eau dans la chaudière, l'alimentation de charbon dans le feu; elle ouvre et ferme ses soupapes avec une précision absolue de temps et de mouvement; elle huile ses jointures; elle enlève l'air qui peut entrer dans les parties où doit exister le vide; et quand quelque chose va mal, sans qu'elle puisse elle-même le rectifier, elle en avertit ses surveillants, par le bruit d'une sonnette: cependant, avec tous ces talents, et toutes ces qualités, et même lorsqu'elle possède la puissance de six cents chevaux, elle obéit à la main d'un enfant; elle s'alimente de charbon de terre, de charbon de bois, de bois ou de tout autre combustible; elle ne consume rien quand elle est oisive; elle ne se fatigue jamais et n'a pas besoin de sommeil; elle n'est point sujette à maladie, lorsqu'elle est bien faite dans l'origine, et ne refuse de travailler que lorsqu'elle est usée par l'âge; elle est également active dans tous les climats et fera tous les genres de travail; c'est une pompe à eau, un mineur, un marin, un cardeur de coton, un tisserand, un forgeron, un meunier, etc.; et l'on peut voir une petite machine, remplissant le rôle de poney à vapeur, traîner derrière elle, sur un chemin de fer, cent tonnes de marchandises ou un régiment de soldats, avec une plus grande vîtesse que nos voitures les plus rapides. C'est la reine des machines; c'est la réalisation des génies de la fable orientale, dont la puissance était, dans certaines circonstances, aux ordres de l'homme. ARNOTT.

LII.—LE DERVICHE ET LE ROI.

UN derviche, qui voyageait en Tartarie, étant arrivé dans la ville de Balk, entra par erreur dans le palais du roi, croyant que c'était une hôtellerie publique ou caravansérail. Après avoir regardé quelque temps autour de lui, il entra dans une longue galerie, où il déposa sa besace et étendit son tapis, pour s'y reposer à la manière des nations orientales. Il n'avait pas été long temps dans cette posture, lorsqu'il fut découvert par quelques-uns des gardes, qui lui demandèrent ce qu'il faisait-là? Le derviche leur dit qu'il avait l'intention de loger pour la nuit dans ce caravansérail. Les gardes lui firent connaître, d'un ton très irrité, que l'édifice où il se trouvait n'était pas un caravansérail, mais le palais du roi. Il advint que le roi lui-même passa par la galerie durant ce débat, et souriant à la méprise du derviche, il lui demanda com-

ment il pouvait être assez simple pour ne pas distinguer un palais d'un caravansérail ? " Sire," répondit le derviche, " permettez-moi d'adresser à votre majesté une question ou deux. Quelles sont les personnes qui ont logé dans cette maison à l'époque où elle fut construite ? " " Mes ancêtres," répliqua le roi. " Et," dit le derviche, " quelle est la dernière personne qui a logé ici ? " " Mon père," répliqua le roi. " Et," dit le derviche, " qui est-ce qui y loge actuellement ? " Le roi répondit que c'était lui-même. " Et," reprit le derviche, " qui est-ce qui y sera après vous ? " " Le jeune prince, mon fils," répondit le roi. " Ah ! Sire," dit le derviche, " une maison qui change si souvent d'habitants et reçoit une succession perpétuelle d'hôtes n'est pas un palais, mais bien un caravansérail." ADDISON.

LIII.—UNE PROMESSE EST SACRÉE.

UN cavalier espagnol, ayant assassiné un noble maure, prit aussitôt la fuite pour échapper à la justice. Il fut vigoureusement poursuivi ; mais profitant d'un brusque détour de la route, il sauta, sans être vu, pardessus le mur d'un jardin. Le propriétaire, qui était aussi un Maure, était en ce moment à se promener dans le jardin ; l'Espagnol, tombant à genoux devant lui, le mit au courant de son affaire et, du ton le plus pathétique, le supplia de le cacher. Le Maure l'écouta avec compassion et lui promit généreusement assistance. Il l'enferma ensuite dans un pavillon et le quitta en l'assurant que, la nuit venue, il pourvoirait à sa fuite. Quelques heures après, on lui apporta le cadavre de son fils ; le signalement du meurtrier s'accordait parfaitement avec l'extérieur de l'Espagnol qu'il avait sous clef. Il cacha l'horreur et les soupçons qu'il ressentait et, se retirant dans sa chambre, y demeura jusqu'à minuit. Se rendant alors secrètement dans le jardin, il ouvrit la porte du pavillon et aborda le cavalier en ces termes : " Chrétien, le jeune homme que vous avez tué était mon fils unique. Votre crime mérite le plus sévère châtiment. Mais j'ai solennellement engagé ma parole de ne pas vous trahir et ne veux pas violer un engagement téméraire, même vis-à-vis d'un ennemi." Il conduisit alors l'Espagnol à ses écuries, et lui donnant une de ses mules les plus rapides : " Fuyez," lui dit-il, " tandis que les ténèbres de la nuit vous cachent. Vos mains sont souillées de sang ; mais Dieu est juste ; je le remercie humblement de ce que ma foi reste sans tache, et d'avoir remis votre jugement entre ses mains."

GIBBON

LIV.—TOLÉRANCE, PARABOLE CONTRE LA PERSÉCUTION

Imitation du langage de l'Ecriture.

1. Et il advint après ces choses qu'Abraham était assis à la porte de sa tente, vers le coucher du soleil.

2. Et voici qu'un homme, courbé par l'âge, arriva par la route du désert, s'appuyant sur un bâton.

3. Et Abraham se leva et alla à sa rencontre, et lui dit : " Entre, je te prie, et lave tes pieds, et passe la nuit entière et tu te lèveras demain de bonne heure pour continuer ta route."

4. Mais l'homme dit : " Non, je logerai sous cet arbre."

5. Et Abraham le pressa grandement; de sorte qu'il se retourna et ils entrèrent dans la tente; et Abraham fit cuire du pain sans levain et ils mangèrent.

6. Et quand Abraham vit que l'homme ne bénissait pas Dieu, il lui dit : " D'où vient que tu n'adores pas Dieu, créateur du ciel et de la terre ? "

7. Et l'homme répondit et dit : " Je n'adore pas le Dieu dont tu parles et je n'invoque pas son nom; car je me suis fait un Dieu, qui demeure toujours dans ma maison et me pourvoit de toutes choses. "

8. Et le zèle d'Abraham fut enflammé contre l'homme et il se leva et il le chassa avec des coups dans le désert.

9. Et à minuit Dieu appela Abraham, disant : " Abraham, Abraham, où est l'étranger ? "

10. Et Abraham répondit et dit : " Seigneur, il n'a pas voulu t'adorer, et il n'a pas voulu invoquer ton nom; c'est pourquoi je l'ai chassé devant moi dans le désert."

11. Et Dieu dit : " Je l'ai toléré pendant cent quatre-vingt-dix-huit années et je l'ai vêtu, nonobstant sa rebellion contre moi; ne pouvais-tu, toi qui es toi-même un pécheur, le tolérer une nuit ?"

12. Et Abraham dit : " Que la colère du Seigneur ne soit pas sur son serviteur; hélas ! j'ai péché; pardonne-moi, je te prie."

13. Et Abraham se leva, et alla dans le désert, et chercha activement l'homme, et il le trouva et il revint avec lui dans la tente; et après l'avoir traité avec bonté, il le renvoya le lendemain avec des présents. PALEY.

LV.—INTRODUCTION DES SOIRÉES EN RUSSIE.

Lorsque Catherine première devint impératrice de Russie, les femmes étaient en état absolu de servage : mais elle entreprit d'introduire des réunions mixtes, comme il en existait dans d'autres parties de l'Europe ; elle modifia l'habillement des femmes, en lui substituant les modes de l'Angleterre ; au lieu de fourrures, elle fit adopter l'usage du taffetas et du damas, et celui des cornettes et des commodes, au lieu des coiffures de martre. Les femmes ne furent plus enfermées dans des appartements séparés, mais virent compagnie, se visitèrent l'une l'autre et assistèrent à tous les divertissements.

Mais comme les lois décrétées à cet effet s'adressaient à un peuple sauvage, il est assez amusant de voir en quels termes étaient conçues les ordonnances. Les soirées étaient complètement inconnues ; la czarine se contenta de les introduire, car elle trouva impossible de les rendre polies. Il fut en conséquence publié une ordonnance, en rapport avec leurs notions d'éducation, que nous donnerons à nos lecteurs, comme une curiosité.

I. La personne dans la maison de laquelle la soirée doit avoir lieu, devra le faire savoir, en suspendant un écriteau, ou en donnant quelqu'autre avis public, en manière d'annonce aux personnes des deux sexes.

II. La soirée ne pourra commencer avant quatre ou cinq heures de l'après-midi, ni se prolonger plus tard que dix heures du soir.

III. Le maître de la maison ne sera pas obligé d'aller à la rencontre de ses hôtes, ni de les reconduire, ni de leur tenir compagnie ; mais bien qu'il soit exempt de tout cela, il doit leur fournir des chaises, des chandelles, des liqueurs, et autres choses nécessaires que la compagnie pourra demander ; il doit également leur fournir des cartes, des dés, et tout ce qui est nécessaire pour jouer.

IV. Il n'y aura pas d'heure fixée pour l'arrivée ou le départ ; il suffit qu'une personne paraisse dans la réunion.

V. Chacun sera libre de s'asseoir, de se promener ou de jouer, à son plaisir ; et personne n'ira l'obséder, ou critiquer ce qu'il fait, sous peine de vider le grand aigle (bol contenant une pinte d'eau-de-vie) ; il suffira également, à l'entrée et à la sortie de saluer la compagnie.

VI. Les personnes de distinction, les nobles, les officiers supérieurs, les marchands et les trafiquants de marque, les

chefs d'atelier, spécialement les charpentiers, et les personnes employées dans les bureaux, auront libre entrée dans la ré union, ainsi que leurs femmes et leurs enfants.

VII. Un endroit spécial sera assigné aux domestiques, excepté ceux de la maison, afin qu'il y ait assez de place dans les appartements destinés à la réunion.

VIII. Aucune dame ne devra être ivre, sous quelque prétexte que ce soit; les messieurs ne devront pas être ivres avant neuf heures.

IX. Les dames qui joueront aux gages, petits jeux etc., ne devront pas être tumultueuses; et personne ne devra menacer de frapper une femme dans l'assemblée, sous peine d'exclusion à l'avenir. GOLDSMITH.

LVI.—UNE FRAYEUR MORTELLE.

UN très riche étranger, nommé Sunderland, autrefois banquier en Russie, était en très grande faveur auprès de la Reine. Un matin, de bonne heure, il apprit que sa maison était entourée d'une garde et que le commandant de la police désirait lui parler. Cet officier, nommé Relieu, entra d'un air chagrin. "Monsieur," dit-il, "je regrette d'avoir été chargé, par ma gracieuse souveraine, de l'exécution d'un ordre extrêmement sévère, et j'ignore comment vous avez excité, à un pareil degré, le ressentiment de sa majesté." "Je l'ignore comme vous. Mon étonnement surpasse le vôtre. Mais quels sont vos ordres?" "Monsieur, j'ai à peine le courage de vous les dire." "Comment! ai-je perdu la confiance de l'Impératrice?" "Si c'était là tout, je ne serais pas si embarrassé pour vous l'apprendre." "Eh! bien, veut-elle me renvoyer dans mon pays?" "Ce ne serait pas là une punition, puisque, avec votre fortune, vous pouvez bien vivre partout." "Hélas! Elle me bannit en Sibérie." "Non! Pis encore que cela." "Grand Dieu! Dois-je recevoir le knout?" "Ce serait terrible; mais cela ne vous coûterait pas la vie." "Est-il possible, dit le banquier avec un sanglot, que ma vie doive être sacrifiée? La douce et gracieuse Impératrice, qui m'a accosté avec tant de politesse, il y a deux jours encore, peut-elle?.... Mais je ne puis le croire. Au nom du ciel, dites-moi tout, à moins que vous ne vouliez me rendre fou." "Eh! bien," dit l'officier avec douleur, "ma souveraine m'a ordonné de vous écorcher et d'empailler votre peau." "Grand Dieu! Il faut que vous

ayez perdu votre raison, ou que la Reine ait perdu la sienne. Vous ne pouvez assurément avoir reçu un ordre semblable, sans protester contre sa barbarie." "Hélas! mon pauvre ami, j'ai fait tout ce que j'ai osé : j'ai exprimé ma surprise et mon horreur; j'ai même hasardé quelques humbles remontrances; mais l'Impératrice irritée m'a reproché mon hésitation, et m'a ordonné de partir à l'instant, en ajoutant ces mots, qui résonnent encore à mon oreille : "Allez sur le champ, et n'oubliez pas qu'il est de votre devoir d'accomplir, sans délai, toute commission dont je daigne vous charger." Il serait impossible de dépeindre la surprise, la rage et le désespoir du pauvre banquier. Après s'être un moment abandonné au plus violent chagrin, il apprit de l'officier qu'une demi-heure seulement lui serait accordée pour mettre ordre à ses affaires. Alors Sunderland supplia qu'il lui fût permis d'écrire à la Reine, et Relieu, après bien des instances, consentit enfin à porter un billet. L'ayant reçu, il sortit en l'emportant, mais n'osant paraître devant sa souveraine sans avoir accompli ses ordres, il se rendit en toute hâte chez le comte Bruce son ami. Celui-ci fut profondément surpris de toute l'histoire, mais promit d'aller sur le champ auprès de l'Impératrice. Catherine reçut la lettre, la lut et s'écria : "Dieu du ciel! Pour sûr, Relieu a perdu le sens! Courez, comte, et ordonnez à ce fou de délivrer sur le champ mon banquier de sa peur et de le mettre en liberté." Le comte s'empressa d'exécuter l'ordre, revint et trouva Catherine en proie à un fou rire. "J'ai enfin découvert, dit-elle, la cause d'une scène aussi plaisante qu'extraordinaire. J'ai eu, depuis plusieurs années, un petit chien favori, que j'appelais Sunderland, parce qu'il m'avait été donné par mon banquier. Ce chien est mort la semaine dernière. J'ai ordonné à Relieu de le faire empailler; et, comme il hésitait, je me mis en colère, supposant qu'il considérait, par un fol orgueil, cette commission au-dessous de sa dignité. Le stupide m'a mal comprise. Empailler mon pauvre banquier! N'est-ce pas par trop drôle?"

LVII.—UN SORCIER DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Vers la fin du siècle dernier, un voyageur, à l'apparence et au bagage modestes, s'arrêta dans la principale taverne de Wurtzburg, petite ville d'Allemagne, et demanda une chambre, dans une partie reculée du bâtiment, où personne ne pût

le déranger. Cela seul aurait suffi pour exciter la curiosité mais tout, dans cet homme, était tellement étrange et mystérieux, que tout le monde en fut frappé, dès l'instant où il entra dans la maison. On pouvait dès l'abord découvrir, malgré la simplicité de son costume, quelque chose qui décelait l'homme de distinction. Bien que ce ne fût pas un jeune homme, il portait les cheveux longs, comme les étudiants de l'Université, et son pâle et mélancolique visage avait une sombre expression, même lorsqu'il souriait. Le lendemain de son arrivée, au lieu de demander à son hôtesse, comme tous les autres voyageurs, l'adresse de quelque citoyen, pour lui porter ses lettres, ou bien les curiosités et les antiquités qu'il y avait à voir dans la ville, il était sorti sans dire un mot, et quand il revint à l'heure du souper, ses habits poudreux témoignaient qu'il avait marché tout le jour. Le jour suivant, il fit la même chose. Un petit berger rapporta qu'il l'avait vu marcher rapidement sur les bords du Rhin, puis s'arrêter soudainement, gesticuler et agiter les bras comme un possédé; les jeunes filles passaient tout près de lui, sans qu'il leur accordât la moindre attention.

Tout cela, il faut l'avouer, était plus qu'il n'en fallait pour éveiller les conjectures touchant l'étranger. Tout ce que l'hôtesse pouvait dire de lui, c'est que c'était un homme très sobre et très tranquille, toujours satisfait de ce qu'on lui servait. La curiosité, cependant, continuait à croître. On observa que l'inconnu rentrait dans sa chambre immédiatement après le souper, mais ne se mettait pas au lit; il arriva même que quelques personnes de la famille, qui se trouvaient éveillées vers le milieu de la nuit, aperçurent une lumière dans sa chambre. Une des plus jeunes servantes descendit un soir l'escalier en courant, horriblement effrayée, et se précipita dans la salle où se tenaient sa maîtresse et deux ou trois voisins. Elle protesta solennellement que l'étranger parlait vivement avec quelqu'un dans sa chambre, " bien que personne autre que lui ne fût entré,—du moins par la porte," ajouta-t-elle. Ceci fit trembler les auditeurs. La petite friponne fut rudement grondée par sa maîtresse, pour avoir écouté à la porte de l'hôte; mais le lendemain soir, la bonne dame y alla elle-même, afin de mieux s'en assurer, et ayant appliqué l'oreille au trou de la serrure, elle entendit—quoi ? personne ne le saura jamais. Le fait est qu'elle descendit l'escalier plus troublée qu'on ne l'avait vue depuis la mort de son mari. Elle mit son manteau et se rendit en hâte chez le bourgmestre.

Le lendemain matin, le voyageur sortit comme d'habitude et, à son retour, le soir, entra tranquillement dans sa chambre; mais, cette fois, on avait pris des précautions : de chaque côté de la porte étaient deux hommes de police, quelques-uns des vaillants citoyens de Wurtzburg, et sur les escaliers, dans la salle, dans la rue, étaient toutes les femmes de la ville connues pour leur curiosité. Le nombre en était très grand.

Soudain, on entendit la voix de l'étranger, s'élevant et s'abaissant tour à tour, comme s'il avait conversé avec quelqu'un. Ceux qui étaient près de la porte entendirent cette horrible évocation : " Ici !—toi que j'ai si longtemps cherché—tu ne m'échapperas plus.—Réponds-moi, puissance infernale.—Démon !—montre-toi et parle à ton maître."

A cet appel, une voix aiguë, perçante, qui semblait venir des régions inférieures, répondit avec une ironique humilité : " Maître, que veux-tu de ton serviteur ? "

Aussitôt, toutes les femmes qui entendirent la terrible voix s'enfuirent avec des cris de terreur. Les hommes enfoncèrent la porte, bien qu'elle ne fût pas verrouillée et saisirent le voyageur, qu'ils trouvèrent assis dans un fauteuil, à une petite distance de la table. Quant au démon, il avait disparu; mais il restait une forte odeur de soufre, à ce que nombre de témoins attestèrent.

L'étranger fut traîné devant un magistrat, et accusé de faire usage de magie et de sorcellerie, et d'entretenir commerce avec le diable. Voici quelle fut sa réponse :

" J'avais commencé une tragédie; mais comme mes amis me troublaient constamment à Weimar, où je demeure, je suis venu l'écrire ici. Le héros de ma tragédie est un homme qui évoque le diable et auquel le diable apparaît. J'avoue que j'ai la malheureuse habitude (dont je demande pardon aux habitants de Wurtzburg) de lire tout haut ce que je compose, à mesure que je l'écris. Quant à évoquer personnellement l'esprit du mal, je suis trop bon chrétien pour le faire, et vous, M. le bourgmestre, trop éclairé pour le croire."

Le sorcier s'appelait Goethe, l'auteur de Werther, etc., et il s'occupait alors de composer Faust.

LVIII.—AVENTURE D'UN MAÇON.

Il y avait une fois, à Grenade, un pauvre maçon ou briquetier, qui observait tous les jours de saints et de fête, et le saint Lundi par-dessus le marché; cependant, avec toute sa

dévotion, il devenait de plus pauvre en plus pauvre et pouvait à peine gagner du pain pour sa nombreuse famille. Une nuit, il fut éveillé de son premier sommeil par un coup frappé à sa porte. Il l'ouvrit et vit devant lui un prêtre de haute taille, maigre, au visage cadavérique.

" Ecoute ici, mon honnête ami ! " dit l'étranger ; " j'ai observé que tu es un bon chrétien, un homme auquel on peut se fier ; veux-tu entreprendre un travail cette nuit même ? "

" De tout mon cœur, Señor Padre, à condition que je serai payé en conséquence."

" Tu le seras ; mais il faut que tu te laisses bander les yeux."

Le maçon n'y mit aucun obstacle ; en conséquence, après qu'on lui eut mis un bandeau, il fut guidé par le prêtre à travers diverses ruelles mal pavées et de nombreux détours, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant le portail d'une maison. Le prêtre prit alors une clé, fit jouer une serrure criarde et ouvrit quelque chose qui résonna comme une porte massive. Ils entrèrent ; la porte fut fermée et verrouillée, et le maçon fut conduit, à travers un corridor sonore et une vaste salle, dans la partie intérieure du bâtiment. Là, on enleva le bandeau de ses yeux, et il se trouva dans une cour faiblement éclairée par une seule lampe. Au centre, était le bassin vide d'une vieille fontaine mauresque, sous lequel le prêtre lui ordonna de pratiquer un petit caveau, les briques et le mortier étant tout prêts à cet effet. Il travailla donc toute la nuit, mais sans achever sa tâche. Un peu avant le point du jour, le prêtre lui mit une pièce d'or dans la main, et lui ayant de nouveau bandé les yeux, le reconduisit à sa demeure.

" Veux-tu," lui dit-il, " revenir et achever ton travail ? "

" De grand cœur, Señor Padre, pourvu que je sois aussi bien payé."

" Eh ! bien donc, demain à minuit, je reviendrai."

Il revint en effet et le caveau fut achevé.

" Maintenant," dit le prêtre, " il faut que tu m'aides à apporter les corps qui doivent être enterrés dans ce caveau."

A ces mots les cheveux du pauvre maçon se dressèrent sur sa tête ; il suivit le prêtre, d'un pas tremblant, dans une chambre écartée de la maison, s'attendant à avoir sous les yeux quelque spectacle de mort ; mais il fut soulagé, en apercevant trois ou quatre vastes cruches, rangées dans un coin. Elles étaient évidemment pleines d'argent, et ce fut avec grande peine que le prêtre et lui parvinrent à les transporter

et à les confier à la tombe. Le caveau fut alors scellé, les dalles replacées et toutes traces du travail effacées. Le maçon eut de nouveau les yeux bandés et fut reconduit par une route différente de celle par laquelle il était venu. Après avoir long temps erré à travers un labyrinthe de ruelles et d'allées, ils s'arrêtèrent. Le prêtre lui mit alors deux pièces d'or dans la main : " Attends ici," dit-il, " jusqu'à ce que tu entendes la cloche de la cathédrale sonner matines. Si tu as l'audace de découvrir tes yeux avant ce moment, il t'arrivera malheur." Ainsi parlant, il s'éloigna. Le maçon attendit fidèlement, s'amusant à peser les pièces d'or dans sa main et à les faire sonner l'une contre l'autre. A l'instant où la cloche de la cathédrale sonna le coup de matines, il ôta son bandeau et se trouva sur les bords du Xenil, d'où il reprit comme il put le chemin de sa maison et fit, pendant quinze jours, bombance avec sa famille, du produit de ses deux nuits de travail; après quoi il se retrouva aussi pauvre que jamais.

Il continua à travailler un peu, à prier beaucoup et à observer les saints et les jours de fête, d'année en année, tandis que sa famille devenait aussi maigre et aussi déguenillée qu'une bande de bohémiens.—Comme il était assis un soir à la porte de sa mâsure, il fut accosté par un vieux et riche harpagon, connu pour posséder nombre de maisons et pour être un propriétaire rapace. L'homme d'argent fixa sur lui pendant un instant un regard inquiet qui se glissait sous l'ombre de deux épais sourcils.

" On me dit, l'ami, que tu es très pauvre."

" Il n'y a pas à nier le fait, Señor, il parle de lui-même."

" Je présume alors que tu seras content d'avoir un travail et que tu le feras à bon marché."

" A aussi bon marché, mon maître, que n'importe quel maçon de Grenade."

" C'est ce qu'il me faut. J'ai une vieille maison tombée en ruines, qui me coûte en réparations plus d'argent qu'elle ne vaut, car personne ne veut y vivre ; il faut donc que je tâche de la replâtrer et de la maintenir debout à aussi peu de frais que possible."

Le maçon fut en conséquence conduit dans une grande maison déserte qui semblait tomber en ruines. Passant à travers diverses salles et chambres vides, il entra dans une cour intérieure, où son regard fut frappé par une vieille fontaine mauresque. Il s'arrêta un moment, car un vague souvenir de cet endroit lui revenait.

" Pardon," dit-il. " Qui occupait autrefois cette maison ? "

" La peste soit de lui," s'écria le propriétaire ; " c'était un vieil avare de prêtre, qui ne se souciait de personne que de lui-même. On le disait immensément riche et, comme il n'avait point de parents, on pensait qu'il laisserait toutes ses richesses à l'Eglise. Il mourut subitement, et prêtres et moines se présentèrent en foule, pour prendre possession de sa fortune ; mais ils ne purent trouver que quelques ducats dans une bourse de cuir. Le plus mauvais lot m'est échu, car, depuis sa mort, le vieux ladre continue à occuper ma maison sans payer de loyer, et il n'y a pas de loi qui tienne contre un mort. Les gens prétendent entendre toute la nuit le cliquetis de l'or dans la chambre où le vieux prêtre couchait, comme s'il comptait son argent, et parfois des murmures et des plaintes dans la cour. Vraies ou fausses, ces histoires ont donné mauvaise réputation à la maison, et pas un locataire ne veut y rester."

" Cela suffit," dit hardiment le maçon ; " laissez-moi demeurer dans votre maison, sans payer de loyer, jusqu'à ce qu'un meilleur locataire se présente, et je m'engage à la réparer et à calmer l'esprit troublé qui la hante. Je suis un bon chrétien et un pauvre homme, et ne me laisserais pas effrayer par le diable lui-même, dût-il se présenter sous la forme d'un gros sac d'argent."

L'offre de l'honnête maçon fut acceptée de grand cœur ; il emménagea dans la maison avec sa famille et remplit tous ses engagements. Peu à peu, il remit la maison dans son premier état ; le cliquetis de l'or ne se fit plus entendre la nuit dans la chambre du défunt prêtre, mais commença à se faire entendre, de jour, dans la poche du maçon vivant. En un mot, sa fortune s'accrut rapidement, à l'admiration de tous ses voisins, et il devint un des hommes les plus riches de Grenade. Il donna de grandes sommes à l'Eglise, dans le but, sans doute, de satisfaire sa conscience, et ne révéla jamais le secret du caveau, si ce n'est sur son lit de mort, à son fils à qui il laissa sa fortune. WASHINGTON IRVING.

LIX.—L'HOMME TIMIDE,

DÉCRIT PAR LUI-MÊME DANS UNE LETTRE A UN AMI.

JE lutte contre une espèce de malheur, qui finira, je le crains, par me chasser de la société dans laquelle j'ai le plus grand désir de paraître ; mais je vous donnerai, de mon ori-

gine et de ma situation présente, une rapide esquisse, qui vous permettra de juger de mes embarras.

Mon père était un fermier de fortune médiocre, et sans autre instruction que celle qu'il avait acquise à un école de charité; mais, comme ma mère était morte et que j'étais fils unique, il résolut de me donner l'avantage qu'il imaginait devoir le rendre heureux : une éducation savante. Je fus envoyé à une école latine de village et de là à l'Université, dans la vue de me préparer aux ordres sacrés. Là, n'ayant qu'une faible pension de mon père, et étant d'un caractère timide et modeste, je n'eus point occasion de perdre par le contact cette gaucherie native qui est la cause fatale de tout mon malheur, et qui, je commence à le craindre maintenant, ne pourra jamais se corriger. Il faut que vous sachiez que je suis, de ma personne, grand et maigre, avec un teint blanc et des cheveux blond cendré, mais tellement sensible à la honte que, pour le moindre sujet de confusion, tout mon sang se porte à mes joues et j'ai l'air d'une rose épanouie. La conscience de cette malheureuse faiblesse me fit éviter la société, et je m'épris de la vie de collége, surtout lorsque je réfléchis que les rudes manières de la famille de mon père étaient peu faites pour améliorer mes allures. J'avais donc résolu de vivre à l'Université et de prendre des élèves, lorsque deux évènements imprévus changèrent grandement la position de mes affaires : ces évènements furent la mort de mon père et l'arrivée d'un oncle venant des Indes.

J'avais rarement entendu mon père mentionner cet oncle, et l'on croyait généralement qu'il était mort depuis longtemps, quand il arriva en Angleterre, seulement une semaine trop tard pour fermer les yeux de son frère. Je suis honteux d'avouer—ce qu'ont, je crois, ressenti souvent les personnes dont l'éducation avait été meilleure que celle de leurs parents —que l'ignorance et le langage vulgaire de mon père m'avaient souvent fait rougir de penser que j'étais son fils; et à sa mort je ne fus pas inconsolable de la perte de celui que j'avais fréquemment eu honte d'avouer. Mon oncle fut peu affecté, car il avait été trente ans séparé de son frère, et dans cet intervalle il avait acquis une fortune, dont il avait l'habitude de se vanter en disant qu'elle pourrait faire le bonheur d'un nabab : bref, il avait apporté avec lui la somme énorme de trente mille livres sterling, et il fondait là-dessus ses espérances de bonheur sans fin. Tandis qu'il faisait ses plans de grandeur et de délices, soit que le changement de climat

l'eût affecté, soit par toute autre cause que j'ignore, il fut enlevé à ses rêves de joie par une courte maladie dont il mourut, me laissant héritier de toute sa fortune. Et maintenant. Monsieur, voyez-moi, à l'âge de vingt-cinq ans, bien bourré de Latin, de Grec et de Mathématiques, possesseur d'une ample fortune, mais si gauche et si étranger à tous les talents d'un homme du monde, que tous ceux qui me voient me désignent sous le nom du *riche et savant manant.*

J'ai dernièrement acheté une propriété de campagne qui abonde en ce qu'on appelle voisinage fashionable : si vous songez à mon origine et à mes manières empruntées, vous croirez à peine combien ma compagnie est recherchée par les familles des environs, spécialement par celles qui ont des filles à marier. J'ai reçu de ces Messieurs des visites familières et les plus pressantes invitations, et, bien que je désirasse accepter l'amitié qu'ils m'offraient, je me suis constamment excusé, sous le prétexte que je n'étais pas complètement établi : la vérité est qu'après m'être mis en route, en voiture ou à pied, avec l'intention arrêtée de rendre leurs diverses visites, le cœur m'a manqué à l'approche de leurs portes, et je suis souvent revenu chez moi, en formant la résolution d'essayer de nouveau le lendemain.

Je déterminai cependant, à la fin, de surmonter ma timidité, et j'acceptai, il y a trois jours, une invitation à dîner pour aujourd'hui, de la part d'un voisin dont la manière franche et ouverte ne me permettait pas de mettre en doute le cordial accueil. Sir Thomas Friendly, qui demeure à environ deux milles, est un Baronet, possesseur d'une propriété d'environ deux mille livres de revenu, qui touche à celle que j'ai achetée. Il a deux fils et cinq grandes filles, qui vivent avec leur mère et une vieille fille, sœur de Sir Thomas, à *Friendly Hall*, à la charge de leur père. Ayant la conscience de ma gauche tournure, j'ai pris depuis quelque temps des leçons particulières d'un professeur qui montre à danser aux " hommes faits "; bien qu'au début j'aie trouvé des difficultés extraordinaires dans l'art qu'il enseigne, ma connaissance des mathématiques m'a prodigieusement servi pour apprendre l'équilibre de mon corps et l'ajustement convenable du centre de gravité dans les cinq positions. Ayant maintenant appris l'art de marcher sans chanceler, et de faire une revérence, je m'aventurai résolument à accepter l'invitation du Baronet à un dîner de famille, ne doutant pas que mes nouveaux talents ne me permissent de voir les dames avec

une intrépidité tolérable. Mais hélas! combien vaines sont toutes les espérances de la théorie, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la pratique et l'habitude! Comme j'approchais de la maison, un coup de cloche annonçant le dîner éveilla en moi la crainte d'avoir gâté le dîner par un manque de ponctualité. Pénétré de cette idée, je devins du cramoisi le plus foncé, à mesure que mon nom était successivement annoncé par les divers domestiques en livrée qui m'introduisirent dans la bibliothèque, sachant à peine quoi ou qui je voyais. A peine entré, j'appelai à moi tout mon courage, et fis ma révérence nouvellement apprise à Lady Friendly; malheureusement, en ramenant mon pied gauche à la troisième position, je marchai sur l'orteil goutteux du pauvre Sir Thomas, qui m'avait suivi de près pour me dénombrer sa famille. La confusion que ceci m'occasionna peut à peine se concevoir, car les hommes timides seuls peuvent juger de ma détresse, et le nombre en est, je crois, très petit. La politesse du Baronet dissipa par degrés mon embarras, et je fus surpris de voir à quel point le savoir-vivre pouvait lui permettre de contenir ses sentiments et de paraître parfaitement à son aise, après un si pénible accident.

L'amabilité de Lady Friendly et la causerie familière des jeunes personnes m'entraînèrent à mettre de côté ma réserve et mon air penaud, si bien qu'à la fin je me hasardai à me joindre à la conversation et même à mettre de nouveaux sujets sur le tapis. La bibliothèque étant richement garnie de livres élégamment reliés, je pensai que Sir Thomas était un homme lettré et me hasardai à émettre mon opinion touchant les diverses éditions des classiques grecs, en quoi les idées du Baronet coïncidèrent exactement avec les miennes. Je fus amené sur ce sujet, par la vue d'une édition de Xénophon en seize volumes qui éveilla vivement ma curiosité, attendu que je n'avais jamais entendu parler de rien de semblable, et je me levai pour examiner ce que ce pouvait-être. Sir Thomas vit mon intention et voulant (à ce que je supposai) m'épargner la peine, se leva pour prendre le livre; cela me rendit plus empressé à le prévenir et mettant la main sur le premier volume, je le tirai avec force; mais, ô surprise! au lieu de livres, une planche, à laquelle on avait donné l'apparence de seize volumes à l'aide de cuir et de dorures, dégringola et vint malheureusement plonger dans un encrier de porcelaine, qui se trouvait sur une table au-dessous. En vain Sir Thomas m'assura qu'il n'y avait pas de mal. Je vis l'encre couler

d'une table de marqueterie sur le tapis de Turquie, et, sa chant à peine ce que je faisais, je tentai de l'arrêter avec mon mouchoir de batiste. Au plus fort de cette confusion, on nous annonça que le dîner était servi et je compris alors avec joie que la cloche qui avait d'abord excité si vivement mes craintes n'était que la cloche préparatoire.

En me rendant à la salle à manger à travers le corridor et une file d'appartements, j'eus le temps de recueillir mes sens éperdus; on me fit prendre place à table entre Lady Friendly et sa fille aînée. Depuis la chute du Xenophon de bois, ma figure avait été constamment enflammée comme un tison et je commençais à peine à me remettre et à éprouver une fraîcheur confortable, lorsqu'un accident inattendu ralluma toutes mes ardeurs et mes rougeurs. Ayant placé mon assiette à soupe trop près du bord de la table, j'en renversai tout le brûlant contenu sur mes genoux, en m'inclinant devant Miss Dinah, qui me complimentait poliment sur le dessein de mon gilet. En dépit d'une provision de serviettes, immédiatement fournies pour essuyer la surface de mes vêtements, ma culotte de soie noire n'était pas assez épaisse pour me défendre des effets de cette soudaine fomentation, et pendant quelques minutes, mes jambes et mes cuisses furent comme étuvées dans un chaudron d'eau bouillante; mais me rappelant la manière dont Sir Thomas avait dissimulé sa torture quand je lui avais marché sur le pied, je supportai fermement mon supplice en silence et m'assis avec mes membres inférieurs à moitié cuits, au milieu des rires étouffés des dames et des domestiques.

Je ne rapporterai pas les diverses bévues que je commis durant le premier service, ni les malheurs qu'occasionna la prière qu'on me fit de découper une volaille et de servir divers plats à ma portée, opérations dans lesquelles je répandis une saucière et renversai une salière; laissez-moi plutôt arriver au second service, où m'accablèrent de nouveaux désastres.

J'avais au bout de ma fourchette un morceau d'excellent pudding sucré, lorsque Miss Louisa Friendly me pria de lui passer un pigeon placé près de moi. Dans mon empressement, sachant à peine ce que je faisais, je fourrai dans ma bouche le pudding, aussi chaud qu'un charbon ardent; il fut impossible de cacher ma souffrance; mes yeux sortaient de leurs orbites. A la fin, en dépit de la honte et de ma résolution, force me fut de rejeter sur mon assiette la cause de mon

tourment. Sir Thomas et les dames prirent tous part à mon malheur et chacun conseilla un remède différent. L'un recommandait de l'huile, l'autre de l'eau, mais tous tombèrent d'accord que le vin était la meilleure chose pour enlever l'ardeur, et l'on m'apporta du buffet un verre de Xérès que je saisis avec vivacité; mais comment dirai-je ce qui suivit? Soit que le maître d'hôtel se fût trompé par accident, soit qu'il eût le dessein prémédité de me rendre fou, il me donna l'eau-de-vie la plus forte, dont je remplis ma bouche déjà dépouillée et pleine d'ampoules. Totalement inaccoutumé à toute espèce de liqueurs fortes, et avec la langue, la gorge, le palais aussi à vif que de la viande de bœuf, que pouvais-je faire? Je ne pus avaler; mettant mes mains sur ma bouche, la liqueur maudite jaillit comme une fontaine, sur tous les plats, par mon nez et à travers mes doigts—et je fus écrasé sous des éclats de rire partis de tous côtés. En vain Sir Thomas réprimanda-t-il les domestiques et Lady Friendly gronda-t-elle ses filles, la mesure de ma honte et de leur divertissement n'était pas encore comblée. Pour me soulager de l'intolérable état de transpiration où m'avait mis cet accident, sans penser à ce que je faisais, je m'essuyai le visage avec ce malencontreux mouchoir encore humide des conséquences de la chute du Xenophon, et me couvris la figure de raies d'encre en tous sens. Le Baronet lui-même ne put résister à ce coup et se joignit avec sa femme au rire général, tandis que je m'élançais de table désespéré, me précipitais hors de la maison et courais chez moi, dans une angoisse de confusion et de honte que n'aurait pu exciter le plus poignant sentiment de culpabilité.

LX.—LE PETIT NARCISSE.

Narcisse fut ainsi appelé parce que, dans sa nature, il ressemblait à une fleur, qu'il n'aimait à faire que ce qui était beau et agréable, et qu'il ne trouvait de plaisir dans aucune espèce de travail. Mais, pendant que Narcisse était encore un petit garçon, sa mère l'envoya loin de son agréable demeure et le confia aux soins d'un maître d'école très sévère, qui avait nom M. Travail. Ceux qui le connaissaient le mieux affirmaient que ce M. Travail était une très digne personne et qu'il avait fait plus de bien que n'importe qui au monde, tant aux enfants qu'aux hommes faits. Il avait certainement vécu assez long-

temps pour faire beaucoup de bien, car, si toutes les histoires sont vraies, il a constamment habité sur la terre depuis le jour où Adam fut chassé du jardin d'Eden.

Néanmoins, M. Travail était d'un aspect sévère et peu gracieux, spécialement pour les petits garçons ou les hommes qui avaient du penchant à la paresse; sa voix, aussi, était dure, et toutes ses allures, toutes ses habitudes parurent très désagréables à notre ami Narcisse. Tout le long du jour, ce vieux et terrible maître d'école était assis à son pupître, surveillant les élèves, ou rôdait par la classe, avec certaine terrible verge de bouleau à la main. Tantôt c'était un coup qui tombait sur les épaules d'un gamin que M. Travail avait surpris à jouer; tantôt il punissait une classe entière, qui s'était trouvée en retard pour ses leçons; bref, à moins qu'un écolier ne se décidât à s'occuper attentivement et constamment de son livre, il n'avait nulle chance de jouir d'un seul instant de tranquillité dans l'école de M. Travail.

" Ça ne pourra jamais m'aller," pensa Narcisse.

Or, la vie entière de Narcisse s'était écoulée jusques-là avec sa chère mère, qui avait un visage bien plus doux que celui du vieux M. Travail, et qui avait toujours été très indulgente pour son petit garçon. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le pauvre Narcisse trouvât un désolant changement à être envoyé loin de la bonne dame et confié aux soins de ce laid maître d'école, qui ne lui donnait jamais ni pommes ni gâteaux, et qui semblait croire que les petits garçons avaient été créés uniquement pour apprendre des leçons.

" Je ne puis le supporter plus longtemps," se dit Narcisse, lorsqu'il eut passé environ une semaine à l'école. " Je vais me sauver et tâcher de trouver ma chère mère; dans tous les cas, je ne rencontrerai jamais personne qui soit de moitié aussi désagréable que ce vieux M. Travail."

Ainsi donc, dès le lendemain matin, le pauvre Narcisse décampa et commença ses courses à travers le monde, avec un peu de pain et de fromage pour son déjeûner et très peu d'argent dans sa poche pour payer ses dépenses. Mais il n'avait encore parcouru qu'une petite distance, lorsqu'il rejoignit un homme d'apparence grave et posée, qui suivait la route d'un pas modéré.

" Bonjour, mon petit garçon," dit l'étranger; et sa voix semblait dure et sévère, tout en ayant une sorte d'accent de bonté. " D'où venez-vous si matin et où allez-vous ? "

Le petit Narcisse était un garçon très ingénu, et jamais

on ne l'avait entendu dire un mensonge dans sa vie. Il ne mentit pas non plus dans cette circonstance. Il hésita un moment, mais finit par avouer qu'il s'était sauvé de l'école, par suite de la grande répulsion que lui inspirait M. Travail, et qu'il était résolu à trouver quelque coin du monde où il ne revît jamais le vieux maître d'école et n'entendît plus jamais parler de lui.

" Oh! très bien, mon petit ami," dit l'étranger. " Alors, nous irons ensemble, car moi aussi, j'ai eu beaucoup affaire avec M. Travail, et je serais enchanté de trouver un endroit où l'on n'ait jamais entendu parler de lui."

Notre ami Narcisse aurait mieux aimé un compagnon de son âge, avec lequel il aurait pu cueillir des fleurs sur le bord du chemin, ou poursuivre les papillons, ou faire quelque autre chose pour rendre le voyage agréable. Mais il avait assez de sagesse pour comprendre qu'il se tirerait beaucoup mieux d'affaire dans le monde en ayant un homme d'expérience pour lui montrer la route. Il accepta donc la proposition de l'étranger, et ils poursuivirent amicalement leur chemin ensemble.

Ils n'avaient pas été bien loin, lorsque la route vint à passer le long d'un champ où des faucheurs étaient occupés à abattre les hautes tiges du foin et à l'étendre au soleil pour le faire sécher. Narcisse fut ravi du doux parfum de l'herbe fraîchement fauchée et pensa qu'il serait bien plus agréable de faire les foins au soleil, sous le ciel bleu et avec les oiseaux chantant dans les arbres et les buissons du voisinage, que d'être enfermé dans une sombre classe, à apprendre des leçons toute la journée et à être grondé sans cesse par le vieux M. Travail. Mais, au milieu de ces pensées, comme il s'arrêtait pour regarder par-dessus le mur de pierres, il se recula vivement et saisit la main de son compagnon.

" Vite, vite!" s'écria-t-il; " sauvons-nous où il va nous rattraper."

" Qui nous rattrapera?" demanda l'étranger.

" M. Travail, le vieux maître d'école," répondit Narcisse. " Ne le voyez-vous pas au milieu des faucheurs?"

Et Narcisse montra du doigt un homme âgé, qui paraissait être le propriétaire du champ et le maître des ouvriers au travail. Il avait ôté son habit et son gilet et travaillait activement en manches de chemise. Les gouttes de sueur perlaient sur son front; mais il ne se donnait pas un moment de repos et ne cessait de crier aux faucheurs de faire le foin tandis que

le soleil brillait. Or, chose étrange ! la tournure et les traits de ce vieux fermier étaient précisément les mêmes que ceux du vieux M. Travail, qui, dans cet instant même, aurait dû être en train d'entrer dans sa classe.

" N'ayez pas peur," dit l'étranger. " Ce n'est pas M. Travail, le maître d'école, mais un frère à lui, qui a reçu l'éducation de fermier. On dit qu'il est le plus désagréable des deux. Cependant, il ne vous inquiétera pas, à moins que vous ne deveniez travailleur sur la ferme."

Le petit Narcisse crut ce que son compagnon lui disait; il fut enchanté, néanmoins, lorsqu'ils furent hors de vue du vieux fermier, qui avait une si singulière ressemblance avec M. Travail. Les deux voyageurs n'étaient pas allés beaucoup plus loin, lorqu'ils arrivèrent à un endroit où des charpentiers étaient en train de construire une maison. Narcisse pria son compagnon de s'arrêter un instant, car c'était un très-joli coup-d'œil que de voir avec quelle adresse les charpentiers travaillaient avec leurs haches, et leurs scies, et leurs rabots, et leurs marteaux, découpant les portes, plaçant les châssis des fenêtres, clouant les planches; et il ne put s'empêcher de penser qu'il aimerait à prendre une hache, une scie, un rabot et un marteau, et à se bâtir une maison; et lorsqu'il aurait une maison à lui, le vieux M. Travail n'oserait jamais le molester.

Mais au moment où il se délectait dans cette idée, le petit Narcisse aperçut quelque chose qui lui fit saisir la main de son compagnon, avec un mouvement de peur.

" Dépêchons-nous ! Vite, vite !" s'écria-t-il: " le voilà encore."

" Qui ? " demanda très tranquillement l'étranger.

" Le vieux M. Travail," dit Narcisse en tremblant: " Là ! celui qui surveille les charpentiers. C'est mon vieux maître d'école, aussi sûr que je suis vivant."

L'étranger jeta les yeux du côté où Narcisse étendait le doigt, et il vit un homme âgé, avec une régle et un compas de charpentier à la main. Cet homme allait et venait dans la maison commencée, mesurant des pièces de bois, marquant le travail à faire et exhortant sans cesse les autres charpentiers à faire diligence. Et partout où il montrait son visage rude et ridé, les hommes semblaient sentir qu'ils avaient un maître qui les surveillait, et ils sciaient, ils martelaient, ils rabotaient, comme s'il y était allé de leur vie.

" Oh ! non; ce n'est pas M. Travail, le maître d'école,"

dit l'étranger. " C'est un autre frère à lui, qui fait le métier de charpentier."

" Je suis enchanté de l'apprendre," reprit Narcisse " Mais si vous voulez bien, Monsieur, j'aimerais à m'éloigner de lui aussitôt que possible."

Ils allèrent alors un peu plus loin, et entendirent bientôt le son d'un tambour et d'un fifre. Narcisse dressa l'oreille et pria son compagnon de presser le pas, pour ne pas manquer de voir les soldats. En conséquence, ils firent toute la hâte possible et rencontrèrent bientôt une compagnie de soldats, brillamment habillés, avec de belles plumes à leurs chapeaux, et des mousquets étincelants à leur épaule. Devant, marchaient deux tambours et deux fifres, battant et jouant de toute leur force, et faisant une musique si gaie, que le petit Narcisse les aurait suivis de grand cœur jusqu'au bout du monde. Si seulement j'étais soldat, se disait-il en lui-même, jamais le vieux M. Travail n'oserait seulement me regarder en face.

" Pas accéléré ! En avant, marche ! " cria une grosse voix.

Le petit Narcisse tressaillit avec grande angoisse, car la voix qui avait parlé aux soldats avait exactement le même son que celle qu'il avait entendue chaque jour dans la classe de M. Travail, sortant de la bouche même de M. Travail. Et, tournant les yeux vers le capitaine de la compagnie, qu'aperçut-il ? sinon l'image de M. Travail, avec un beau chapeau et une plume sur la tête, une paire d'épaulettes d'or à ses épaules, un habit galonné sur son dos, une ceinture pourpre autour de la taille, et une longue épée à la main, au lieu de la verge de bouleau. Et, bien qu'il portât la tête haute, et qu'il paradât comme un coq d'Inde, il avait néanmoins l'air aussi laid et aussi désagréable que lorsqu'il écoutait les leçons dans la salle de l'école.

" C'est certainement le vieux M. Travail," dit Narcisse d'une voix tremblante. " Sauvons-nous, de crainte qu'il ne nous enrôle dans sa compagnie."

" Vous vous trompez encore, mon petit ami," répliqua l'étranger avec un grand calme. " Ce n'est pas M. Travail, le maître d'école, mais un frère à lui, qui a servi toute sa vie dans l'armée. On dit que c'est un homme terriblement sévère ; mais ni vous ni moi n'avons rien à craindre de lui."

" Bien, bien ; " dit le petit Narcisse, " mais, s'il vous plaît, Monsieur, je n'ai pas envie de voir plus longtemps les soldats."

Ainsi l'enfant et l'étranger reprirent leur voyage, et peu après ils arrivèrent à une maison, sur le bord du chemin, où nombre de gens se divertissaient. Des jeunes gens et des jeunes filles aux joues de rose, au visage souriant, dansaient au son du violon. C'était le plus agréable spectacle que Narcisse eût encore rencontré, et cela le consola de toutes ses déceptions.

" Oh ! arrêtons-nous ici," cria-t-il à son compagnon ; " jamais M. Travail n'osera montrer sa figure là où il y a un violon et où les gens dansent et s'amusent. Nous serons tout à fait en sûreté ici."

Mais ces derniers mots expirèrent sur les lèvres de Narcisse ; car ayant, par hasard, porté les yeux sur le joueur de violon, que vit-il encore ? sinon l'image de M. Travail, tenant un archet au lieu d'une verge, et s'en servant avec autant d'aisance et de dextérité que s'il avait été toute sa vie joueur de violon ! Il avait quelque chose de l'air d'un Français, mais ressemblait néanmoins exactement au vieux maître d'école, et Narcisse s'imagina même qu'il lui adressait des signes de tête et des clignement d'yeux, et lui faisait signe de se mêler à la danse.

" Bon Dieu ! " murmura-t-il en pâlissant. " On dirait qu'il n'y a que M. Travail au monde. Qui aurait jamais pensé lui voir jouer du violon."

" Ce n'est pas votre vieux maître d'école," dit l'étranger, " mais un autre de ses frères, qui a été élevé en France, où il a appris la profession de joueur de violon. Il rougit de sa famille et se fait en général appeler M. Le Plaisir, mais son véritable nom est Travail, et ceux qui l'ont le mieux connu le considèrent comme encore plus désagréable que ses frères."

" Je vous en prie, allons un peu plus loin," dit Narcisse. " Je n'aime pas du tout l'air de ce joueur de violon. '

Si bien que l'étranger et le petit Narcisse continuèrent à errer le long de la grande route, et par des sentiers ombreux et à travers de jolis villages ; et partout où ils allaient ils rencontraient l'image du vieux M. Travail. Dans les champs, il se dressait comme un épouvantail. S'ils entraient dans une maison, il était assis dans le salon ; s'ils regardaient dans une cuisine, il était là. Il s'installait comme chez lui dans chaque chaumière et se glissait, sous un déguisement ou sous un autre, dans les plus splendides demeures. Partout il y avait infailliblement quelqu'un qui ressemblait à M. Travail, et qui

à ce qu'affirmait l'étranger, était un des innombrables frères du vieux maître d'école.

Le petit Narcisse était presque brisé de fatigue, quand il aperçut des gens nonchalamment étendus dans un endroit ombragé, sur le côté de la route. Le pauvre enfant pria son compagnon de consentir à s'asseoir là et à prendre un peu de repos.

" Le vieux M. Travail ne viendra jamais ici," dit-il, " car il déteste de voir les gens prendre leurs aises."

Mais tandis qu'il parlait encore, les yeux de Narcisse tombèrent sur un homme qui semblait le plus paresseux, le plus appesanti, le plus engourdi de tout ce monde paresseux, appesanti et engourdi, qui s'était étendu pour dormir à l'ombre. Et qui était-ce? sinon l'image même de M. Travail.

" C'est une très nombreuse famille, que celle de ces Travails," observa l'étranger. " Celui-ci est encore un des frères du vieux maître d'école, qui a été élevé en Italie, où il a pris des habitudes tout à fait paresseuses, et qui se fait appeler le Signor Far Niente. Il prétend mener une vie agréable, mais c'est en réalité l'être le plus misérable de toute la famille."

" Oh! Ramenez-moi, ramenez-moi!" s'écria le pauvre petit Narcisse éclatant en pleurs. " S'il n'y a que Travail dans le monde, il vaut autant que je retourne à l'école."

" La voilà là-bas,—voilà l'école," dit l'étranger; car bien que lui et le petit Narcisse eussent fait bien des pas, ils avaient voyagé en cercle, au lieu d'aller en ligne droite. ' Venez; nous retournerons ensemble à l'école."

Il y avait, dans la voix de son compagnon, quelque chose que le petit Narcisse reconnaissait maintenant, et il était étrange qu'il ne l'eût pas reconnu plus tôt. Il le regarde au visage et voilà encore l'image de M. Travail; en sorte que le pauvre enfant avait été toute la journée en compagnie du Travail, alors même qu'il faisait de son mieux pour le fuir. Quelques personnes, auxquelles j'ai raconté l'histoire du petit Narcisse, sont d'avis que le vieux M. Travail était un magicien et possédait la faculté de se multiplier en autant de formes qu'il lui convenait.

Quoi qu'il en soit, le petit Narcisse avait reçu une bonne leçon et, à partir de ce moment, il s'appliqua à sa tâche avec diligence, parce qu'il savait que la diligence n'est pas le moins du monde plus fatigante que le plaisir ou la paresse. Et lorsqu'il eut fait plus ample connaissance avec M. Travail,

il commença à trouver que ses allures n'étaient pas après tout si désagréables, et que le sourire d'approbation du vieux maître d'école rendait son visage presqu'aussi agréable que celui même de la mère de Narcisse. N. HAWTHORNE.

GUIDE POLYGLOTTE.

DE

LECTURE ET DE TRADUCTION.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE ET ROMAN.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE ET ROMAN

LXI.—DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

Le lendemain au matin, qui était le Vendredi troisième jour d'août de l'année 1492, Colomb mit à la voile, un peu avant le lever du soleil, en présence d'une foule immense de spectateurs, qui adressaient au ciel leurs supplications pour l'heureuse issue du voyage, qu'ils souhaitaient, plutôt qu'ils ne l'espéraient. Colomb fit route directement pour les îles Canaries et y arriva sans incident qui eût mérité d'être mentionné en toute autre occasion. Mais dans un voyage de tant d'avenir et d'importance, chaque circonstance était un objet d'attention.

Le 1er Octobre, on se trouvait, d'après l'estime de l'amiral, à sept cent soixante-dix lieues à l'ouest des Canaries; mais de peur que ses hommes ne fussent intimidés par la prodigieuse longueur de la navigation, il déclara qu'on n'avait fait que cinq cent quatre-vingt quatre lieues: heureusement pour Colomb, ni son pilote, ni ceux des autres navires n'avaient assez de connaissances pour corriger cette erreur et découvrir la ruse. Ils étaient alors en mer depuis plus de trois semaines; ils s'étaient avancés beaucoup plus loin que les navigateurs n'avaient tenté ou cru possible de le faire jusques-là; tous leurs pronostics de découvertes, tirés du vol des oiseaux ou d'autres circonstances, s'étaient trouvés démentis; les apparances de terre dont leur propre crédulité ou l'artifice de leur

chef les avait bercés et amusés de temps à autre, avaient été complétement illusoires ; et la perspective du succès semblait maintenant aussi éloignée que jamais. Ces réflexions revenaient souvent à des hommes qui n'avaient autre chose à faire que de raisonner et de discourir sur le but et les circonstances de leur expédition. Elles firent d'abord impression sur les ignorants et les timides, puis s'étendant par degrés aux plus instruits et aux plus résolus, la contagion finit par se propager d'un navire à l'autre. Des paroles à voix basse et des murmures, ils passèrent aux cabales ouvertes et aux plaintes publiques. Les matelots taxaient leur souveraine de crédulité inconsidérée, pour avoir prêté crédit aux vaines promesses et aux conjectures aventureuses d'un étranger indigent, au point de risquer la vie d'un si grand nombre de ses propres sujets, à la poursuite d'une idée chimérique. Ils affirmaient qu'ils avaient pleinement fait leur devoir en se hasardant aussi loin dans une direction inconnue et sans but possible, et qu'ils ne pouvaient encourir aucun blâme en refusant de suivre plus longtemps un téméraire aventurier vers une perte certaine. Ils prétendaient qu'il fallait penser à retourner en Espagne, pendant que leurs navires à moitié disjoints étaient encore en état de tenir la mer ; mais ils exprimaient leur crainte que la tentation ne fût vaine, attendu que le vent, qui avait jusques-là favorisé leur marche, devait rendre impossible la marche dans une direction contraire. Tous étaient d'accord qu'il fallait contraindre Colomb, par la force, à prendre cette mesure, d'où dépendait le salut commun. Quelques uns des plus audacieux proposaient de le jeter à la mer, comme moyen plus expéditif et plus certain d'en finir une fois pour toutes avec ses remontrances, persuadés que, à leur retour en Espagne, la mort d'un aventurier qui n'avait pas réussi ferait peu de sensation, et n'exciterait guère les recherches et la curiosité.

Colomb comprenait parfaitement sa périlleuse situation. Il avait observé, avec grande inquiétude, le fatal effet qu'avaient eu l'ignorance et la peur, de semer la désaffection parmi ses équipages, et voyait maintenant cette désaffection prête à dégénérer en mutinerie ouverte. Il conservait néanmoins complétement sa presence d'esprit. Il affectait de paraître ignorer leurs machinations. Nonobstant l'agitation et l'anxiété de son propre esprit, il se montrait avec un aspect riant, comme un homme satisfait du chemin qu'il avait fait et assuré du succès. Parfois, il employait toutes les ressources de l'insinuation pour calmer ses hommes. Parfois, il tâchait d'agir sur leur ambi-

tion et leur convoitise, par de magnifiques descriptions de la gloire et de la richesse qu'ils allaient acquérir. Dans d'autres occasions, il prenait un ton d'autorité et les menaçait de la vengeance de leur souveraine, si, par leur lâche conduite, ils faisaient échouer cette noble tentative d'exalter la gloire de Dieu et d'élever le nom Espagnol par-dessus celui de toutes les autres nations. Même avec des matelots séditieux, les paroles d'un homme qu'ils avaient été habitués à respecter avaient du poids et une influence persuasive, et non seulement elles les détournaient des violents excès qu'ils méditaient, mais elles obtenaient d'eux qu'ils suivissent leur amiral quelque temps encore.

A mesure qu'ils avançaient les indications d'une terre prochaine semblaient devenir plus certaines et excitaient l'espérance en proportion. Les oiseaux commençaient à apparaître par troupes, se dirigeant vers le sud-ouest. A l'exemple de certains navigateurs Portuguais, qui avaient été guidés dans leurs découvertes par le vol des oiseaux, Colomb modifia sa route, du plein ouest, vers le point où paraissait tendre leur course. Mais, après avoir suivi pendant plusieurs jours cette nouvelle direction, sans plus de succès qu'auparavant, n'ayant vu depuis trente jours autre chose que le ciel et l'eau, les espérances de ses compagnons tombèrent plus vîte qu'elles ne s'étaient relevées ; leurs craintes revinrent avec une nouvelle force ; l'impatience, la rage et le désespoir se lurent dans chaque contenance ; tout sentiment de subordination fut perdu. Les officiers, qui avaient jusqu'alors partagé l'avis de Colomb et soutenu son autorité, prirent maintenant parti avec les hommes ; ils s'assemblèrent tumultueusement sur le pont, firent entendre à leur commandant des plaintes mêlées de menaces, et le sommèrent de virer de bord sur le champ et de retourner en Europe. Colomb comprit qu'il serait inutile de recourir à aucun des moyens qui, ayant été mis tant de fois en œuvre, avaient perdu leur efficacité, et qu'il était impossible de ranimer aucun zèle pour le succès de l'expédition, parmi des hommes dans le sein desquels la crainte avait éteint tout sentiment généreux. Il vit qu'il serait également vain de penser à comprimer, par la douceur ou la sévérité, une mutinerie aussi générale et aussi violente. Il fallait, par toutes ces raisons, apaiser des passions sur lesquels il n'avait plus d'empire, et laisser libre cours à un torrent trop impétueux pour pouvoir être contenu. Il promit donc solennellement à ses hommes de se rendre à leur requête, pourvu qu'ils consentissent à le suivre et

à lui obéir pendant trois jours encore ; et si, dans ce temps, on ne découvrait pas la terre, il abandonnerait l'entreprise et ferait route pour l'Espagne.

Malgré l'exaltation et l'impatience où étaient les matelots, de tourner de nouveau leurs visages vers la terre natale, cette proposition ne leur parut pas déraisonnable ; Colomb, de son côté, ne risquait pas beaucoup en se renfermant dans un si court délai. Les présages d'une terre à découvrir étaient maintenant si nombreux et si pleins de promesses qu'il les tenait pour infaillibles. Depuis plusieurs jours, la sonde trouvait fond, et le fond qu'elle rapportait indiquait que la terre n'était pas à une grande distance. Les troupes d'oiseaux augmentaient et se composaient, non pas seulement d'oiseaux de mer, mais de certains oiseaux de terre qu'on ne pouvait supposer voler bien loin du rivage. L'équipage de la Pinta aperçut un jonc flottant, qui semblait avoir été récemment coupé, ainsi qu'une pièce de bois sculptée avec art. Les matelots à bord de la Niña recueillirent une branche d'arbre chargée de baies rouges parfaitement fraîches. Les nuages autour du soleil couchant prenaient un nouvel aspect ; l'air était plus doux et plus chaud, et, pendant la nuit, le vent devenait inégal et variable. D'après tous ces symptômes, Colomb avait tellement la confiance de se trouver près de terre, que le soir du onze octobre, après une prière publique pour demander le succès, il donna ordre de carguer toutes les voiles, de mettre en panne, et de maintenir une stricte surveillance, de peur d'être poussé à la côte pendant la nuit. Durant cet intervalle de suspens et d'attente, pas un homme ne ferma les yeux ; tous restèrent sur le pont le regard tendu dans la direction où ils espéraient découvrir cette terre, qui avait été si longtemps l'objet de leurs vœux.

Environ deux heures avant minuit, Colomb, debout sur le gaillard d'avant, crut voir au loin une lumière et la montra en particulier à Pedro Gutierrez, page de la garde-robe de la reine. Gutierrez l'aperçut, et, appelant Salcedo, contrôleur de la flotte, tous trois la virent se mouvoir, comme si on la portait d'un endroit à l'autre. Un peu après minuit, on entendit le cri joyeux terre ! terre ! venant de la Pinta, qui était toujours en avant des autres navires. Mais après avoir été si souvent trompé par de fallacieuses apparences, chacun était maintenant devenu incrédule, et l'on attendit le retour du jour dans toutes les angoisses de l'incertitude et de l'impatience. Dès que l'aube parut, tous les doutes et toutes les craintes

s'évanouirent. De tous les navires, on aperçut, à environ deux lieues au nord, une île dont les plaines verdoyantes, bien garnies de bois et arrosées de nombreux ruisseaux, offraient l'aspect d'un pays enchanteur. L'équipage de la Pinta entonna aussitôt le *Te Deum*, comme une hymne d'actions de grâce à Dieu, et ceux des autres navires s'y joignirent avec des larmes de joie et des transports d'allégresse. Ce devoir de gratitude envers le Ciel fut suivi d'un acte de justice envers leur commandant. Ils se jetèrent aux pieds de Colomb, avec un sentiment de remords mêlé de respect. Ils le prièrent de leur pardonner l'ignorance, l'incrédulité et l'insolence qui lui avaient causé tant d'inutiles inquiètudes et entravé tant de fois la poursuite d'un plan si bien conçu ; passant d'un extrême à l'autre, dans la chaleur de leur admiration, ils proclamaient maintenant que l'homme qu'ils avaient si récemment encore insulté et menacé était une personne douée par le Ciel d'une sagacité et d'un courage surhumains, pour accomplir un dessein tellement au-dessus des idées et de la conception de tous les siècles passés.

Aussitôt que le soleil fut levé, toutes les embarcations furent équipées et armées. Elles se dirigèrent vers l'île, leurs couleurs déployées, avec une musique guerrière et toute la pompe martiale. En approchant de la côte, on la vit couverte d'une multitude de gens réunis par la nouveauté du spectacle, et dont les attitudes et les gestes exprimaient l'admiration et l'étonnement des objets étranges qui s'offraient à leur vue. Colomb fut le premier Européen qui mit le pied sur le Nouveau Monde qu'il avait découvert. Il débarqua richement habillé et une épée nue à la main. Ses hommes le suivirent et, s'agenouillant, ils baisèrent tous la terre qu'ils avaient si longtemps désiré voir. Ils plantèrent ensuite un crucifix, et, se prosternant devant, rendirent grâces à Dieu d'avoir conduit leur voyage à une si heureuse issue. Ils prirent ensuite possession solennelle de la contrée, pour la couronne de Castille et de Léon, avec toutes les formalités que les Portuguais avaient coutume d'observer dans les actes de ce genre, dans leurs nouvelles découvertes.

Pendant toutes ces cérémonies, les Espagnols étaient entourés de nombre de naturels, qui regardaient avec une silencieuse admiration des actions qu'ils ne pouvaient comprendre et dont certes ils ne prévoyaient pas les conséquences. Le costume des Espagnols, la blancheur de leur peau, leurs barbes, leurs armes, tout semblait étrange et surprenant.

Les vastes machines dans lesquelles ils avaient traversé l'océan, qui semblaient se mouvoir sur les eaux avec des ailes, et lançaient un son terrible semblable au tonnerre, accompagné d'éclairs et de fumée, les frappaient d'une telle terreur, qu'ils commençèrent à vénérer leurs nouveaux hôtes comme des êtres d'un ordre supérieur, et en vinrent à conclure que c'étaient des enfants du soleil, descendus pour visiter la terre.

Les Européens étaient à peine moins stupéfaits de la scène qui se déroulait devant eux. Chaque herbe, chaque buisson, chaque arbre était différent de ceux qui poussaient en Europe. Le sol semblait riche, mais portait peu de traces de culture. Le climat était chaud, même pour des Espagnols, bien que délicieux à l'extrême. Les habitants se montraient dans toute l'innocence de la nature, entièrement nus. Leurs cheveux noirs, longs et sans frisure, flottaient sur leurs épaules, ou étaient attachés en tresses sur leurs têtes. Ils n'avaient pas de barbe, et toutes les parties de leur corps étaient parfaitement lisses. Leur teint était d'une couleur de cuivre foncé, leurs traits singuliers plutôt que désagréables, leur aspect doux et timide. Sans être grands, ils étaient actifs et bien decouplés. Leurs visages et diverses parties de leur corps étaient fantastiquement peints de couleurs brillantes. Au premier abord, la crainte les rendit timides, mais ils devinrent bientôt familiers avec les Espagnols, et reçurent d'eux, avec des transports de joie, des grelots, des verroteries et d'autres bagatelles; en retour, ils donnèrent les provisions qu'ils pouvaient avoir et un peu de fil de coton, seul article de valeur qu'ils pouvaient produire. Vers le soir, Colomb retourna à ses navires, accompagné d'un grand nombre d'insulaires dans leurs embarcations, qu'ils appelaient des canots, et qu'ils manœuvraient avec une dextérité surprenante, bien que faits grossièrement d'un seul tronc d'arbre. Ainsi, dans la première entrevue entre les habitants de l'ancien monde et ceux du nouveau, tout se passa amicalement et à leur satisfaction mutuelle. Les premiers, éclairés et ambitieux, se faisaient déjà une vaste idée des avantages qu'ils pourraient retirer des régions qui commençaient à se dérouler à leurs yeux. Les seconds, simples et candides n'avaient aucune prévision des calamités et de la désolation qui allaient fondre sur leur pays. ROBERTSON.

LXII.—ENTRÉE TRIOMPHALE DE COLOMB À BARCELONE.

La lettre de Colomb aux monarques espagnols, annonçant sa découverte, avait produit la plus grande sensation à la cour. L'évènement dont elle apportait la nouvelle était considéré comme le plus extraordinaire de ce règne de prospérité, et suivant de si près la conquête de Grenade, on déclara que c'était une marque insigne de la faveur divine, en récompense du triomphe remporté pour la cause de la vraie foi. Les souverains eux-mêmes furent un moment éblouis et étourdis de cette soudaine et facile acquisition d'un empire dont l'étendue était indéfinie et dont les richesses paraissaient sans bornes; et leur première pensée fut de s'en emparer de manière à défier toute contestation et toute concurrence. Peu après son arrivée à Séville, Colomb reçut d'eux une lettre dans laquelle ils lui exprimaient toute leur joie et le priaient de se rendre immédiatement à la cour, pour concerter le plan d'une seconde et plus vaste expédition. Comme l'été avançait et que le temps était favorable pour un voyage, ils désiraient qu'il prit, à Séville ou ailleurs, toutes les dispositions propres à activer l'expédition, et qu'il leur fît savoir, par le retour du courrier, ce qu'ils devaient faire de leur côté, cette lettre lui était adressée sous le titre de " Don Christophe Colomb, notre amiral de l'océan, vice-roi et gouverneur des îles découvertes dans les Indes; " on lui promettait, en même temps, d'autres récompenses. Colomb ne perdit point de temps pour accomplir les ordres de son souverain. Il envoya un état des navires, des hommes et des munitions qui allaient être nécessaires, et ayant pris à Séville toutes les dispositions que permettaient les circonstances, il se mit en route pour Barcelone, emmenant avec lui les six Indiens et les diverses curiosités et produits qu'il avait rapportés du Nouveau-Monde.

Le bruit de sa découverte s'était répandu dans toute la nation, et comme la route qu'il suivait passait à travers plusieurs des plus belles et des plus populeuses provinces d'Espagne, son voyage ressemblait à la marche d'un souverain. Partout les habitants de la contrée environnante s'empressaient sur son passage, bordaient la route et remplissaient les villages. Dans les grandes villes, les fenêtres, les balcons étaient remplis de spectateurs avides, qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations. Sa marche était constamment arrêtée par la multitude qui se pressait pour le voir, ainsi que

les Indiens, que l'on regardait avec autant d'admiration que s'ils eussent été des habitants d'une autre planète. Il était impossible de rassasier l'ardente curiosité qui, à chaque pas, l'assaillaient, lui et sa suite, de questions innombrables; comme d'habitude, la rumeur populaire, avait exagéré la vérité et peuplé la contrée nouvellement découverte de toutes sortes de merveilles.

Ce fut vers le milieu d'avril que Colomb arriva à Barcelone, où tout avait été préparé pour lui faire une solennelle et magnifique réception. La beauté et la sérénité du temps, dans cette délicieuse saison et sous ce climat favorisé, contribuaient à augmenter l'éclat de cette mémorable cérémonie. A son approche de la ville, nombre des plus jeunes courtisans et de vaillants hidalgos, accompagnés d'un immense concours de peuple, se portèrent à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue. Son entrée dans cette noble cité a été comparée à l'un de ces triomphes que les Romains avaient coutume de décerner aux conquérants. Au premier rang marchaient les Indiens, peints à leur mode sauvage, décorés de plumes d'oiseaux des tropiques et avec leurs ornements nationaux en or; derrière eux on portait diverses espèces de perroquets vivants, ainsi que des oiseaux et des animaux empaillés d'espèces inconnues, et des plantes rares, auxquelles on supposait des vertus précieuses; en même temps, on avait eu grand soin de faire un grand étalage de couronnes, de bracelets et d'autres ornements en or, qui pouvaient donner une idée de la richesse des régions nouvellement découvertes. Derrière, venait Colomb, à cheval, entouré d'une brillante cavalcade de la chevalerie espagnole. Les rues étaient presque entièrement obstruées par une multitude innombrable; les fenêtres et les balcons étaient envahis par les dames; les toits mêmes étaient couverts de spectateurs. Il semblait que les yeux du public ne pussent se rassasier de la vue de ces trophées d'un monde inconnu, ou de celle de l'homme remarquable par qui ce monde avait été découvert. Il y avait, dans cet événement, quelque chose de sublime, qui mêlait la joie publique d'un sentiment solennel. On le considérait comme une récompense immense et signalée, accordée par la Providence à la piété des souverains; et l'aspect majestueux et respectable de l'auteur de la découverte, si différent de la jeunesse et de la fière prestance qu'on s'attend généralement à trouver chez les héros d'une entreprise lointaine, semblait en harmonie avec la grandeur et la dignité du fait qu'il avait accompli.

Pour le recevoir avec toute la pompe et la distinction convenables, les souverains avaient fait placer leurs trônes en public, sous un riche dais de brocard d'or, dans un vaste et splendide salon. C'est là que le roi et la reine attendaient son arrivée, assis en grand apparat, avec le prince Jean à leur côté, environnés de tous les dignitaires de leur cour et de la principale noblesse des royaumes de Castille, de Valence, de Catalogne et d'Aragon, tous impatients de voir l'homme qui avait rendu un si incalculable service à la nation. Enfin, Colomb entra dans la salle, entouré d'une foule de brillants cavaliers, au milieu desquels, dit Las Casas, il se faisait remarquer par sa haute et imposante stature, qui, jointe à l'air vénérable que lui imprimaient ses cheveux gris, lui donnait l'aspect auguste d'un sénateur de Rome. Un sourire modeste animait son visage et montrait qu'il jouissait de l'éclat et de la gloire qui l'escortaient; et certes rien ne pouvait être plus propre à émouvoir profondément un esprit enflammé d'une noble ambition et ayant la conscience d'avoir fait de grandes choses, que ces témoignages de l'admiration et de la gratitude d'une nation ou plutôt d'un monde entier. A l'approche de Colomb, les souverains se levèrent, comme s'ils recevaient une personne du rang le plus élevé. Pliant le genou, il demanda à leur baiser la main, mais il y eut quelque hésitation de la part de leurs majestés à permettre cet acte de vasselage. Le relevant de la manière la plus gracieuse, ils lui ordonnèrent de s'asseoir en leur présence, honneur bien rare dans cette fière et pointilleuse cour.

A la demande de leurs majestés, Colomb fit alors le récit des événements les plus remarquables de son voyage et la description des îles qu'il avait découvertes. Il montra les spécimens qu'il avait rapportés d'oiseaux et d'autres animaux inconnus, de plantes rares à vertus médicinales et aromatiques, d'or natif en poudre, en blocs bruts ou travaillé en grossiers ornements, et par-dessus tout, les naturels de ces contrées, qui offraient un objet d'intense et inépuisable intérêt, car il n'y a rien de si curieux pour l'homme que les variétés de sa propre espèce. Il déclara que ce n'étaient là que de simples avant-coureurs de découvertes plus grandes qu'il avait encore à faire et qui devaient ajouter des royaumes d'une richesse incalculable aux domaines de leurs majestés et amener des nations entières de prosélytes à la vraie foi.

Les paroles de Colomb furent écoutées avec une profonde emotion par les souverains. Lorsqu'il eut achevé, ils tom-

bèrent à génoux, et levant leurs mains jointes vers le ciel, les yeux remplis de larmes de gratitude et de joie, ils adressèrent louanges et prières à Dieu pour un si grand bienfait; tous ceux qui etaient présents suivirent leur exemple; un profond et solennel enthousiasme envahit cette assemblée splendide et empêcha toute acclamation commune de triomphe. L'hymne du *Te Deum laudamus*, chantée par le chœur de la chapelle royale, avec le mélodieux accompagnement des instruments, s'éleva du sein de la foule en un flot d'harmonie sacrée, portant en quelque sorte vers le ciel les sentiments et les pensées des auditeurs, "en sorte," dit le vénérable Las Casas, "qu'ils semblaient à cette heure avoir part aux délices célestes." Telle fut la solennelle et pieuse manière dont la brillante cour d'Espagne célébra cet événement sublime, exprimant sa reconnaissance par un tribut de prière et de mélodie et rendant gloire à Dieu pour la découverte d'un autre monde.

WASHINGTON IRVING.

LXIII.—L'ANTIQUE CITÉ DE MEXICO ET LA COUR DE MONTEZUMA.

L'ANTIQUE cité de Mexico s'élevait à la même place qu'occupe la capitale moderne. Les grandes chaussées la touchaient aux mêmes points; les rues couraient à peu près dans la même direction, presque exactement du nord au sud et de l'est à l'ouest; la cathédrale de la *plaza mayor* s'élève sur le terrain même que couvrait le temple du Dieu de la guerre des Aztecs; et les quatre principaux quartiers de la ville sont encore connus par leurs anciens noms, parmi les Indiens. Cependant, un Aztec des jours de Montezuma, qui pourrait voir la métropole moderne sortie des cendres de l'ancienne, avec une splendeur qui rappelle la fable du phénix, n'en reconnaîtrait pas l'emplacement pour être celui de sa Tenochtitlan. Cette dernière était, en effet, entourée par les flots salés de Tezcuco, qui coulaient dans de larges canaux, à travers presque toutes les parties de la ville, tandis que le Mexico de nos jours est sur un sol sec et élevé, en pleine terre ferme, et éloigné de l'eau de près d'une lieue, à son point central. La cause de ce changement apparent de position vient de l'abaissement du lac, abaissement que la rapidité de l'évaporation, dans ces hautes régions, avait déjà rendu perceptible avant la conquête, mais qui a été grandement accéléré depuis lors. par des moyens artificiels.

Les grossiers fondateurs de Tenochtitlan construisirent leurs frêles demeures de joncs et de roseaux sur le groupe de petites îles qui se trouvait à l'extrémité occidentale du lac. Avec le temps, elles furent supplantées par des bâtiments plus durables. On ouvrit, dans le voisinage, une carrière d'une amygdaloïde rouge et poreuse, appelée *tetzontli*, et l'on en tira une petite pierre tendre, qui se travaillait sans difficulté. C'est de cela que furent construits leurs édifices, avec quelque recherche de solidité architecturale, sinon d'élégance. Mexico était la résidence de grands chefs, que, par une politique facile à comprendre, le souverain encourageait ou plutôt contreignait à passer une partie de l'année dans la capitale. C'était aussi le séjour temporaire des grands seigneurs de Tezcuco et de Tlacopan, qui partageaient, au moins nominalement, la souveraineté de l'empire. Les résidences de ces dignitaires et des principaux nobles étaient d'une magnificence grossière en harmonie avec leur position. A la vérité, elles étaient basses, avaient rarement plus d'un étage et n'allaient jamais au-delà de deux. Mais elles s'étendaient sur un vaste espace de terrain ; elles étaient disposées sur un plan quadrangulaire avec une cour au centre, et entourées de portiques ornés de porphyre et de jaspe, qu'on trouve aisément dans le voisinage ; il n'était pas rare de voir une fontaine d'eau cristalline, placée au centre, répandre dans l'atmosphère une agréable fraîcheur. Les demeures du commun de la population étaient aussi bâties sur des fondations de pierres, qui s'élevaient à une hauteur de quelques pieds, et auxquelles succédaient ensuite des rangées de briques non cuites, entremêlées ça et là de pièces de bois. La plupart des rues étaient pauvres et étroites ; quelques-unes, néanmoins, étaient larges et d'une grande longueur. La rue principale, partant de la grande chaussée du sud, traversait en droite ligne toute la longueur de la ville, et offrait un noble coup d'œil, dans lequel les longues et basses rangées d'édifices en pierre étaient rompues, à intervalles, par des jardins établis sur des terrasses, et déployaient toute la pompe de l'horticulture Aztèque.

Les grandes rues, revêtues d'un ciment dur, étaient intersectées par de nombreux canaux. Quelques-uns de ceux-ci étaient flanqués d'une voie solide, qui servait de chemin pour les passants et de débarcadères où les bateaux déchargeaient leurs cargaisons. D'espace en espace s'élevaient de petits bâtiments, qui servaient de stations aux douaniers chargés de

percevoir les droits sur diverses marchandises. Les canaux étaient traversés par des ponts, dont un grand nombre pouvaient se lever et couper ainsi les communications entre différentes parties de la cité.

Une vigilante police veillait à la salubrité et à la propreté de la ville. Mille personnes étaient, dit-on, employées tous les jours à arroser et balayer les rues, en sorte que—pour employer le langage d'un vieil Espagnol—un homme " pouvait les parcourir avec aussi peu de risque de se salir les pieds que les mains." Dans une ville baignée de tous côtés par des lacs salés, l'eau était excessivement saumâtre. Mais un bon approvisionnement d'eau pure venait de Chapultepec, " la colline des sauterelles," distante de moins d'une lieue. Elle était amenée par un conduit en terre, le long d'une digue construite à cet effet. Pour qu'une chose si essentielle ne vînt pas à manquer en cas de réparation, on avait établi un double conduit. Une colonne d'eau, du volume du corps d'un homme, était ainsi amenée au cœur de la capitale, où elle alimentait les fountaines et les réservoirs des principales résidences.

Tout en encourageant chez ses nobles le goût de la magnificence architecturale, Montezuma avait contribué pour sa bonne part à l'embellissement de la ville. C'est sous son règne que la fameuse pierre astronomique, qui pesait probablement près de cinquante tonnes dans son état primitif, fut transportée, de sa carrière native, éloignée de plusieurs lieues, jusques dans la capitale, où elle est encore un des monuments les plus curieux de la science des Aztecs. Assurément, si l'on réfléchit à la difficulté d'arracher une masse aussi énorme de son lit de basalte, sans l'aide d'outils en fer, et de la transporter à une pareille distance par terre et par eau, sans le secours d'aucun animal, on peut se sentir pénétré d'admiration pour l'habileté mécanique et l'esprit d'entreprise du peuple qui a accompli un tel ouvrage.

Non content de la spacieuse résidence de son père, Montezuma en éleva une autre, sur un plan plus magnifique encore. Ce bâtiment, ou, pour le qualifier plus correctement, cet amas de bâtiments, s'étendait sur un espace de terrain tellement vaste que, d'après le dire d'un des conquérants, son toit en terrace aurait fourni ample carrière à trente chevaliers, pour courir dans un tournoi régulier. Attenant à cet édifice, s'en trouvaient d'autres consacrés à divers objets. L'un était un arsenal, rempli des armes et des costumes militaires que portaient les Aztecs, le tout gardé dans l'ordre le plus

parfait et prêt à servir instantanément. L'empereur était lui-même très habile dans la manœuvre de la *maquahuitl* ou épée indienne, et prenait grand plaisir à voir les exercices athlétiques et les simulacres de guerre exécutés par sa jeune noblesse. Un autre bâtiment servait de grenier et certains autres d'entrepôts pour les differentes contributions de vivres et de vêtements que fournissaient les districts chargés de l'entretien de la maison royale.

Il y avait aussi des édifices appropriés à des usages tout différents. Entre autres on voyait une immense volière, dans laquelle étaient réunis des oiseaux au brillant plumage, venus de toutes les parties de l'empire. Là se trouvaient le cardinal écarlate, le faisan doré, la famille sans fin des perroquets, avec toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et ce miracle en miniature de la nature, l'oiseau-mouche, qui voltige sous les berceaux de chèvrefeuille de Mexico. Cette volière était confiée à trois cents surveillants, qui avaient soin de s'instruire de la nourriture propre à chacun de ses habitants, qu'ils se procuraient souvent à grands frais, et recueillaient précieusement pendant la mue, ces beaux plumages, qui, avec leurs nuances multiples, devenaient les matériaux du peintre Aztec.

Un bâtiment séparé était réservé aux formidables oiseaux de proie, à la tribu des voraces vautours et aux aigles énormes qui habitent les régions neigeuses des Andes. On ne consacrait pas moins de cinq cents dindons par jour—la viande la moins chère de Mexico—à la consommation quotidienne de ces tyrans de la race aîlée.

Attenant à cette volière, se trouvait une ménagerie d'animaux sauvages, amenés des forêts, des montagnes et même des marais lointains de la *Tierra Caliente* ou région chaude. La collection était encore grossie par un grand nombre de reptiles et de serpents, remarquables par leur grosseur et leurs qualités venimeuses, parmi lesquels les Espagnols purent contempler le terrible petit animal "avec des castagnettes à sa queue," terreur du désert américain. Les serpents étaient renfermés dans de longues cages garnies de duvet ou de plume, ou dans des auges de boue et d'eau. Les bêtes féroces et les oiseaux de proie étaient pourvus de compartiments assez grands pour leur permettre de se mouvoir et contenus par de forts treillages, qui laissaient librement passer la lumière et l'air. Le tout était placé sous la surveillance de nombreux gardiens, qui se mettaient au courant des habitudes de leurs prisonniers, et pourvoyaient à leur bien-être et à leur propreté.

Je ne dois pas passer sous silence une collection étrange de monstres humains, de nains et d'autres malheureux, dans l'organisation desquels la nature avait capricieusement dévié de ses lois normales. Ces hideuses anomalies étaient considérées par les Aztecs comme un accessoire à la pompe royale. On dit même, que dans certains cas, elles étaient le résultat de moyens artificiels employés par des parents dénaturés, pour assurer une existence à leur progéniture, en la rendant propre à occuper une place dans le musée royal.

Autour de ces bâtiments s'étendaient de vastes jardins, remplis de fleurs et d'arbustes odorants et spécialement de plantes médicinales. Aucun pays n'a fourni autant d'espèces de ces dernières que la Nouvelle-Espagne, et leurs vertus étaient parfaitement connues des Aztecs, chez lesquels on dit que la botanique médicinale était étudiée comme une science. A travers ce labyrinthe de bosquets et de buissons odorants, on pouvait voir des fontaines d'eau transparente qui lançaient en l'air leurs jets étincelants et saupoudraient les fleurs de leur rosée. Dix grands étangs, bien garnis de poisson, offraient sur leurs bords une retraite à diverses familles d'oiseaux aquatiques, des habitudes desquels on tenait si bien compte que plusieurs de ces étangs étaient d'eau salée, semblable à celle qu'ils aimaient le mieux à fréquenter. Une mosaïque de marbre entourait les vastes bassins, dominés par de légers pavillons de fantaisie, qui laissaient entrer les brises parfumées du jardin et offraient au monarque un agréable abri pendant les accablantes chaleurs de l'été.

La vie intérieure de Montezuma était sur la même échelle de splendeur barbare que tout le reste de son entourage. Il pouvait faire parade d'autant de femmes qu'on en compte dans le harem d'un sultan oriental. Ces femmes étaient logées dans des appartements particuliers et pourvues de tout ce qui, dans leurs idées, constituait le comfort personnel et la propreté. Elles employaient leur temps aux travaux féminins habituels de tissage et de broderie, et spécialement aux charmants ouvrages en plumes, pour lesquels les volières royales offraient de si riches matériaux. Le palais était pourvu de bains nombreux et Montezuma donnait personnellement l'exemple d'ablutions fréquentes. Il se baignait au moins une fois et changeait de vêtements, dit-on, quatre fois par jour. Il ne mettait jamais deux fois le même costume, mais le donnait à ses serviteurs.

Outre cette nombreuse suite féminine, les salles et les

anti-chambres étaient remplies de nobles constamment de service auprès de sa personne, qui formaient une sorte de garde du corps. Il avait été d'usage que certains plébéïens de mérite occupassent certains emplois dans le palais. Mais le hautain Montezuma refusa d'être servi par personne autre que des hommes de naissance noble. C'étaient souvent les fils des grands chefs, et ils restaient en ôtage pendant l'absence de leurs pères, servant ainsi à un double but d'apparat et de sûreté.

L'empereur prenait ses repas seul. Le parquet garni d'une natte d'un vaste salon était couvert de centaines de plats. Quelquefois Montezuma lui-même, mais plus souvent son intendant indiquait ceux qu'il préférait, et on les tenait chauds, au moyen de réchauds. Outre les animaux domestiques, la carte royale comprenait du gibier de lointaines forêts et des poissons qui, la veille, nageaient dans le Golfe du Mexique. Le tout était accommodé de différentes manières, car les *artistes* Aztecs avaient pénétré très-avant dans les secrets de la science culinaire.

Les viandes étaient apportées par des serviteurs de sang noble, qui cédaient alors l'honneur de servir le monarque à des vierges choisies pour leur grâce et leur beauté. Un écran de bois richement doré et sculpté était abaissé autour de lui afin de le cacher pendant le repas aux yeux du vulgaire. Il était assis sur un coussin, et le dîner était placé sur une table basse et recouverte d'un fin tissu de coton. Les plats étaient fabriqués de la poterie la plus rare de Cholula. Il avait un service en or qui était réservé pour les célébrations religieuses. Mais ses revenus, tout princiers qu'ils étaient, lui auraient cependant difficilement permis d'employer ce service dans les occasions ordinaires, car il n'était pas d'usage que son service de table reparût une seconde fois ; il était d'habitude distribué parmi les gens qui le servaient. Le salon était éclairé par des torches de bois résineux, qui répandaient une douce odeur, et probablement une assez grande fumée lorsqu'elles brûlaient. Pendant le repas, cinq ou six de ses anciens conseillers le servaient ; ils se tenaient debout à une distance respectueuse, répondant à ses questions, et de temps en temps, honorés de quelques-uns des plats qu'il faisait ôter de sa table pour les leur présenter.

Ce premier service de mets solides était remplacé par un autre de patisserie et de confitures, pour la confection desquelles les cuisiniers Aztecs, ayant à leur disposition le-

ingrédients nécessaires, tels que la farine de maïs, les œufs et le sucre succulent de l'alviez, étaient fameux. L'empereur ne prenait d'autre boisson que du chocolat parfumé avec de la vanille et d'autres épices, et préparé de telle sorte qu'il était réduit à une mousse de la consistence du miel qui se fondait par degrés dans la bouche. Ce breuvage, si on pouvait l'appeler ainsi, était servi dans des gobelets en or avec des cuillères du même métal ou d'écaille de tortue délicatement travaillées. L'empereur était très amateur de cette boisson, s'il faut en juger par ce qu'il en consommait ;—on lui en préparait chaque jour quelque chose comme cinquante pots pour son usage personnel ! On en allouait deux milles de plus aux gens de la maison.

L'arrangement général des repas semble ne pas s'éloigner beaucoup des usages Européens. Mais il n'y a pas de prince en Europe qui pourrait mettre sur sa table des desserts pareils à ceux de l'empereur Aztec. Car on les recueillait tout frais des climats les plus opposés. Sa table déroulait aux yeux les produits de la région tempérée qu'il habitait, et les fruits savoureux des tropiques, cueillis le jour précédent dans les vertes forêts de la *tierra caliente*, et transmis à la capitale par des courriers qui franchissaient les distances avec une rapidité égalée par la vapeur seule. C'était comme si une bonne fée venait embellir nos banquets d'aujourd'hui avec les produits succulents qui, hier encore, s'épanouissaient sous le soleil radieux d'une île de la mer des Indes.

Après que l'appétit royal était satisfait, des femmes lui présentaient de l'eau dans un bassin d'argent, ainsi qu'au commencement du repas ; car les Aztecs étaient aussi zélés observateurs de ces ablutions que n'importe quelle nation de l'Orient. Des pipes faites de bois richement doré et verni étaient alors apportées, et l'empereur exhalait, quelquefois par le nez, d'autres fois par la bouche, la fumée d'une feuille enivrante, appelée " Tabac," qu'il mêlait avec de l'ambre liquide. Tout en continuant cette opération, l'empereur jouissait des spectacles que lui donnaient les bouffons et les jongleurs, dont une troupe régulière était attachée au palais. Il n'y a pas de peuple, pas même ceux de la Chine et de l'Hindostan, qui ait jamais surpassé les Aztecs dans les tours d'agileté et de jonglerie.

Quelquefois il s'amusait avec son fou, car le Monarque Indien avait ses bouffons aussi bien que les plus raffinés de ses frères d'Europe à cette époque. Il avait l'habitude de

dire qu'il y avait plus d'instruction à gagner avec eux qu'avec des hommes plus sages, parce qu'ils osaient dire la vérité. D'autres fois, il assistait aux danses gracieuses de ses femmes, ou prenait plaisir à écouter la musique,—si l'on peut donner ce nom à la rude harmonie des Mexicains,—avec accompagnement d'un chant à mesure lente et grave, célébrant les faits héroïques des grands guerriers Aztecs, ou de la vie du prince lui-même.

Lorsqu'il avait suffisamment rafraîchi ses esprits par ces distractions, il se disposait à dormir, car il était, dans sa *sieste*, aussi régulier qu'un espagnol. A son réveil, il donnait audience aux ambassadeurs des Etats étrangers ou des ses villes tributaires, ou bien aux caciques qui avaient des réclamations à lui adresser. Ils étaient introduits par les jeunes nobles de service, et quel que fût leur rang, à moins qu'ils n'eussent du sang royal dans les veines, ils étaient obligés de se soumettre à l'humiliation de couvrir leurs riches vêtements sous un grossier manteau de *nequen* et d'entrer nu-pieds et les yeux baissés, pour se présenter devant lui. L'empereur adressait de rares et brèves remarques aux solliciteurs, et leur répondait généralement par ses secrétaires. Les postulants se retiraient ensuite avec la même révérence obséquieuse, ayant soin de conserver leurs visages tournés vers le Monarque. Cortés pouvait bien s'écrier qu'il n'y avait pas de cour au monde, pas même celle du Grand Turc ou de tout autre infidèle, qui eût jamais déployé aux yeux un cérémonial aussi pompeux et aussi compliqué. PRESCOTT.

LXIV.—HOSPITALITÉ INDIENNE.

A la pointe du jour, De Soto se mit en marche avec cent hommes d'infanterie et cent cavaliers, afin de reconnaître le village. Lorsqu'ils furent arrivés sur la rive opposée, Juan Ortiz et Pedro, le petit Indien, crièrent aux indigènes de passer l'eau pour recevoir un message destiné à leur Cacique.

Les Indiens, pleins de terreur à la vue étrange des Espagnols et de leurs chevaux, retournèrent en courant au village pour y répandre la nouvelle. Un moment après, un grand canot fut lancé à l'eau, et traversa la rivière en droite ligne, manœuvré par plusieurs rameurs. Six Indiens d'une noble apparence, tous âgés d'environ quarante à cinquante ans, en descendirent sur la rive.

Le gouverneur, s'aperçevant qu'ils étaient des personnages d'importance, les reçut en grande cérémonie, assis sur une espèce de siége d'apparat, qu'il faisait toujours porter avec lui pour les occasions de ce genre. En s'avançant, les Indiens firent trois profonds saluts ; l'un au soleil, en tournant leurs visages vers l'orient ; le second à la lune, en s'inclinant vers l'occident ; le troisième au gouverneur. Alors ils lui demandèrent, suivant l'usage, "s'il venait pour la paix ou pour la guerre." Il répondit qu'il voulait la paix et un passage libre à travers leurs terres. Il sollicita en outre des vivres pour son escorte, et des embarcations et des radeaux pour la mettre à même de traverser la rivière.

Les Indiens répondirent que leurs provisions étaient peu abondantes, le pays ayant été ravagé l'année précédente par une épidémie qui avait contraint la plus grande partie de la population à abandonner les maisons et le village pour chercher refuge dans les bois, sans même prendre soin de planter le maïs. Ils ajoutèrent qu'ils étaient gouvernés par une jeune femme, précisément en âge de contracter mariage, qui venait d'hériter du pouvoir. Ils déclarèrent qu'ils allaient retourner au village et répéter à leur souveraine toutes les circonstances de l'entrevue, et qu'ils ne doutaient pas que sa généreuse et sage nature ne la portât à faire tout ce qui serait en son pouvoir pour rendre service aux étrangers. Après ces paroles, ils se retirèrent.

A peine étaient-ils de retour au village que les Espagnols s'aperçurent que des préparatifs se poursuivaient. Ils remarquèrent bientôt sur le bord de l'eau une sorte de litière portée par quatre hommes. De cette litière descendit la Reine Cacique, puis elle entra dans une embarcation somptueusement décorée. Une espèce de procession nautique se forma alors. Un vaste canot, contenant les six ambassadeurs, et manœuvré par un grand nombre d'Indiens, ouvrit la marche, remorquant derrière lui la barque royale de la princesse qui reposait sur des coussins à l'arrière de l'embarcation, sous un dais supporté par une lance. Elle était accompagnée de dix femmes, ses suivantes. Un grand nombre de bateaux remplis de guerriers fermait le cortège.

La jeune princesse mit pied à terre, et, à son approche, les Espagnols demeurèrent frappés d'admiration. Elle était parfaite de formes, belle par son maintien, pleine de grâce et de dignité à la fois. Après avoir fait un salut au gouverneur, elle s'assit sur une sorte de tabouret disposé par les femmes

de sa suite, et elle entra en conversation avec lui au milieu du silence respectueux de ses sujets.

Sa conversation confirma ce qui avait été dit par les ambassadeurs. Le pays avait été ravagé par une épidémie pendant l'année précédente, et les vivres étaient fort rares. Elle offrit, toutefois, de partager avec les étrangers une quantité de maïs recueilli pour le soulagement des pauvres de son village, et de les aider à obtenir les mêmes approvisionnements dans d'autres villages. En outre, elle mit sa propre maison à la disposition du gouverneur pour qu'il en fît sa résidence, et la moitié du village à celle des officiers et des principeaux soldats, promettant que des cabanes en écorce et en branches seraient construites pour le reste de l'expédition. Elle ajouta que des embarcations et des radeaux seraient disposés le lendemain pour le transport de l'armée à travers la rivière. De Soto était enthousiasmé de la générosité de la princesse, et s'efforça de lui exprimer le mieux qu'il put combien il était sensible à ses offres si affectueuses d'hospitalité, l'assurant de la constante amitié de son souverain et de la sienne propre. Les cavaliers aussi écoutèrent son discours avec un intérêt plein d'admiration, ainsi que les réponses faites par elle aux diverses questions qui lui avaient été adressées sur sa province. Elle les laissa aussi charmés de son intelligence et de son jugement qu'ils l'avaient été d'abord de sa beauté; ils s'étonnèrent de rencontrer autant de grâce, de dignité, de véritable courtoisie, dans une sauvage élevée dans les déserts.

Tandis que la princesse de Cofachiqui conversait avec le gouverneur, elle retira lentement un collier de grosses perles qui faisait trois tours autour de son cou, et descendait jusqu'à sa ceinture. La conférence terminée, elle pria Juan Ortiz, l'interprête, d'offrir ce collier au général. Ortiz remarqua que le présent augmenterait de valeur s'il était offert de sa propre main; mais elle hésita à le faire, craignant d'enfreindre la réserve qu'une femme doit toujours garder. Quand De Soto eut connaissance de ses scrupules, il chargea Ortiz de dire à la princesse qu'il attacherait plus de prix à la faveur de recevoir ce présent de sa main même, qu'au joyau lui-même, et qu'elle ne commettrait aucune infraction au décorum, car ils étaient étrangers l'un à l'autre, et traitant de paix et d'amitié.

Ceci lui ayant été traduit, elle se leva et plaça le collier de perles autour du cou de De Soto; le dernier se leva également; et, retirant d'un de ses doigts une bague en or surmontée d'un rubis, la présenta à la princesse comme un gage de

paix et d'amitié. Elle le reçut avec un grand respect et le plaça à l'un de ses doigts. La cérémonie terminée, elle retourna à son village, laissant les Espagnols frappés de son talent naturel et de sa beauté. THEODORE IRVING.

LXV.—CULTE INDIEN.

Discours du chef SA-GU-YU-WHAT-HAH, appellé *Jaquette Rouge*, en réponse à l'offre d'un Missionnaire Américain, qui lui proposait d'enseigner aux Indiens les principes du Christianisme.

AMI ET FRÈRE—C'était la volonté du Grand-Esprit que nous fussions réunis ensemble aujourd'hui. Il ordonne toutes choses, et nous a donné un beau jour pour notre entrevue. Il a retiré son manteau de la face du soleil, afin que cet astre brillât sur nous avec éclat. Nos yeux sont ouverts pour voir clairement ; nos oreilles sont attentives, et nous avons entendu distinctement les paroles que vous avez prononcées. Pour toutes ces faveurs, nous remercions le Grand-Esprit, et lui seulement.

Frère—Ecoute ce que nous allons dire. Il fut un temps où nos ancêtres possédaient cette grande île. Leurs domaines s'étendaient du soleil levant au soleil couchant. Le Grand-Esprit avait créé ce domaine pour l'usage des Indiens. Il avait également créé, pour leur nouriture, le buffle, le daim, et d'autres animaux. Il avait fait l'ours et le castor. Leurs peaux servaient à nous couvrir. Il avait répandu ces animaux sur la surface de la terre, et nous apprit comment nous pouvions les prendre. Il a fait produire à la terre du maïs d'où sort le pain. Tout ceci, il l'avait créé pour ses enfants à peau rouge, parce qu'il les aimait. Mais un jour fatal a lui pour nous. Vos ancêtres ont traversé le grand lac et débarqué sur cette île. Leur nombre était restreint. Ils ont trouvé des amis, non des ennemis. Ils nous ont dit qu'ils s'étaient enfuis de leur pays par crainte des méchants, et qu'ils venaient ici pour jouir de leur religion. Ils demandèrent un petit domaine. Nous les avons pris en pitié et accédé à leur demande ; ils s'établirent parmi nous. Nous leur avions donné du maïs et de la viande ; en retour, ils nous ont donné du poison.

Les hommes blancs avaient alors trouvé le chemin de notre pays. Ils envoyèrent des nouvelles à leurs frères qui vinrent en plus grands nombres. Cependant nous ne les

craignions pas. Nous les considérions comme des amis. Ils nous appelaient frères. Nous avons eu confiance en eux, et nous leur avons donné un vaste domaine. A la fin leur nombre s'est considérablement accru. Ils avaient besoin de plus de terres. Ils voulaient notre pays. Nos yeux se sont ouverts, et nous commençames à être inquiets. Des guerres eurent lieu. On paya des Indiens pour combattre des Indiens, et une grande partie de notre population fut détruite. On apporta aussi parmi nous des liqueurs fortes, dont l'effet puissant a tué des milliers d'hommes.

Frère—Nos domaines jadis étaient vastes et les vôtres très limités. Vous êtes maintenant devenus un grand peuple, tandis que nous, il nous reste à peine un coin de terre pour étendre nos couvertures de laine. Vous avez pris possession de notre pays, et pourtant vous n'êtes pas encore satisfaits; vous voulez nous imposer votre religion.

Frère—Continuez à m'écouter. Vous dites que vous êtes envoyé pour nous enseigner la manière la plus certaine d'adorer et d'être agréable au Grand-Esprit; et vous prétendez que si nous n'exerçons pas la religion que vous, hommes pâles, vous enseignez, nous n'aurons pas de bonheur dans l'avenir. Vous affirmez que vous êtes dans la bonne voie et nous dans la mauvaise. Comment pouvons-nous savoir si cela est vrai? Nous avons compris que votre religion est écrite dans un livre. S'il en est ainsi, pourquoi le Grand-Esprit n'a-t-il donné ni à nous ni à nos ancêtres la connaissance de ce livre et les moyens de le bien comprendre? Nous ne savons sur ce livre que ce que vous nous dites. Après avoir été si souvent trompés par les hommes pâles, comment discernerons-nous ce que nous devons croire?

Frère—Vous dites qu'il n'y a qu'une seule manière d'adorer et de servir le Grand-Esprit. S'il n'y a qu'une religion unique, pourquoi, hommes blancs, différez-vous tant sur ce sujet? Pouvant tous lire le livre, pourquoi n'êtes-vous pas tous d'accord?

Frère—Nous ne comprenons pas ces choses. On nous a dit que votre religion avait été donnée à vos ancêtres, et qu'ils l'avaient transmise de père en fils à leurs descendants. Nous aussi nous avons une religion qui nous a été donnée par nos aïeux, et qui a été enseignée à leurs enfants. Notre culte se borne à ceci: Il nous enseigne à être reconnaissants pour toutes les faveurs que nous recevons; à nous aimer les uns les autres, et à être unis. Nous ne nous querellons jamais à propos de religion.

Frère—Le Grand-Esprit nous a tous créés, mais il a établi une grande différence entre ses enfants pâles et ses enfants à peau rouge. Il nous a faits avec un caractère différent et des coutumes différentes. A vous, il a donné les arts. Mais il a fermé nos yeux sur ces biens. Nous savons que cela est vrai. Du moment qu'il a établi une si grande différence entre nous à l'égard d'autres choses, pourquoi ne pourrions-nous pas conclure qu'il nous a donné une religion differente de la vôtre et en rapport avec notre intelligence? Le Grand-Esprit ne se trompe pas. Il sait ce qui convient le mieux à ses enfants. Nous sommes satisfaits.

Frère—Nous ne désirons pas détruire votre religion, ou vous l'enlever. Nous désirons seulement jouir de la nôtre.

Frère—On nous a dit que vous aviez prêché aux visages pâles en ce pays. Ces hommes sont nos voisins; nous les connaissons. Nous attendrons quelque temps, et nous verrons quel effet vos paroles produiront sur eux. Si nous trouvons qu'elles opèrent du bien, qu'elles les rendent honnêtes et moins disposés à tromper les Indiens, nous réfléchirons de nouveau à ce que vous nous avez dit.

Frère—Vous connaissez maintenant notre réponse à votre discours. C'est-là tout ce que nous avons à dire pour le présent. Au moment de nous séparer, nous vous présentons la main et faisons des vœux pour que le Grand-Esprit vous protège dans votre voyage et vous ramène sain et sauf à vos amis.

LXVI.—FORCE D'AME D'UN INDIEN.

ALLOCUTION DE BLACK HAWK (FAUCON NOIR) AU GÉNÉRAL STREET.

Vous m'avez fait prisonnier avec tous mes guerriers. J'en suis profondément affligé; car je comptais, sinon vous vaincre, du moins vous tenir tête plus longtemps, et vous faire plus de mal avant de me rendre. J'ai fait mon possible pour vous attirer dans mes embûches, mais votre dernier général comprenait trop bien la guerre Indienne. Je m'étais donc décidé à me jeter sur vous, et à vous combattre face à face. Je me suis rudement battu. Mais vos fusils étaient pointés juste. Les balles volaient ainsi que des oiseaux dans l'air, et sifflaient à nos oreilles comme le vent d'hiver à travers les arbres. Mes guerriers tombaient autour de moi; tout semblait devenir fatal. Je voyais poindre mon jour de malheur Le soleil

s'était levé blafard sur nous ; le soir il se coucha enseveli dans un nuage sombre, et ressembla à une boule de feu. Ce soleil était le dernier qui devait briller sur Faucon-Noir. Son cœur est mort, et ne bat plus rapide dans sa poitrine. Il est maintenant le prisonnier des hommes pâles ; ils feront de lui ce qu'ils voudront. Mais il peut supporter la torture, et n'a pas peur de la mort. Il n'est pas un lâche. Faucon Noir est un Indien.

Il n'a jamais rien fait dont un Indien ait à rougir. Il a combattu pour ses compatriotes contre les hommes blancs qui sont venus, chaque année, pour les tromper et leur prendre leurs terres. Vous savez pourquoi nous faisons la guerre. Tous les hommes blancs le savent. Ils, devraient en être honteux. Les visages pâles méprisent les Indiens et les chassent de leurs foyers. Ils sourient au pauvre Indien, mais c'est pour mieux le tromper ; ils lui prennent la main pour gagner sa confiance, l'enivrent et le trahissent. Nous leur avons dit de s'éloigner de nous et de nous laisser en paix ; mais ils ont suivi de tous côtés nos traces et se sont enlacés autour de nous comme des serpents. Ils nous ont empoisonnés par leur contact. Nous n'avions plus de sécurité. Notre vie était en danger. Nous implorâmes le Grand-Esprit. Nous nous adressâmes à notre père, et il a relevé notre courage. Son Grand-Conseil nous a fait entendre de belles paroles et de grandes promesses ; mais nous n'avons pas obtenu satisfaction, et les choses sont devenues pires. Il n'y avait plus de cerfs dans les forêts. La sarigue et le castor s'étaient enfuis. Les sources se desséchaient ; nos femmes et nos enfants n'avaient plus de vivres pour combattre la faim.

Nous avons convoqué un grand conseil et allumé un grand feu. L'esprit de nos ancêtres s'est levé et nous a dit de venger nos maux ou de mourir. Nous avons poussé le cri de guerre et déterré le *tomahawk ;* nos couteaux étaient prêts, et le cœur de Faucon-Noir battait fort dans sa poitrine lorsqu'il conduisit ses guerriers au combat. Il est satisfait maintenant. Il ira content dans le monde des esprits, car il a accompli sa tâche. Là il rencontrera son père qui le comblera de louanges. Faucon-Noir est un vrai Indien, et dédaigne de pleurer comme une femme. Il regrette sa femme, ses enfants et ses amis, mais son propre sort lui est indifférent. Il s'inquiète pour sa nation et pour les Indiens, car ils sont destinés à souffrir. Il déplore leur sort. Adieu pour toujours o ma Nation ! Faucon-Noir a essayé de vous sauver et

de vous venger. Il a bu le sang de plus d'un blanc. Il a été fait leur prisonnier, et ses plans sont détruits Il ne peut rien faire de plus. Il approche de sa fin. Son soleil se couche et ne se levera plus. Adieu à Faucon-Noir !

LXVII.—DESTINÉE DE LA RACE INDIENNE.

Il y a, vraiment, dans la destinée de ces êtres infortunés bien des considérations faites pour éveiller nos sympathies et jeter le trouble dans la sagesse de nos jugements ; bien des motifs qu'on peut faire valoir pour pallier les atrocités qu'ils ont commises ; bien des traits dans leur caractère qui provoque en nous une admiration involontaire. Quoi de plus mélancolique que leur histoire ? Par une loi de leur nature, ils semblent voués à une destruction lente mais certaine. Partout, à l'approche de l'homme blanc, ils disparaissent. Nous entendons le bruissement de leurs pas, semblable à celui que font les feuilles desséchées de l'automne, puis ils sont partis pour toujours. Ils passent près de nous mornes et silencieux, et ne reviennent plus.

Il y a deux siècles, la fumée de leurs *wigwams* (cabanes) et les feux de leurs conseils se voyaient dans chaque vallée, depuis les bords de la Baie d'Hudson jusqu'aux extrémités de la Floride ; de l'océan au Mississippi et aux Lacs. Les chants de victoire et les danses de guerre résonnaient à travers les montagnes et les clairières. Les flèches innombrables et le *tomahawk* meurtrier sifflaient dans les forêts ; la trace du chasseur campé dans l'ombre effarouchait les bêtes fauves dans leurs tanières. Les guerriers restaient debout dans leur gloire. Les jeunes gens écoutaient les chansons d'autrefois. Les mères jouaient avec leurs enfants et contemplait la scène avec d'ardentes espérances d'avenir. Les vieillards étaient assis ; mais ils ne pleuraient pas. Ils attendaient avec calme le jour du repos dans des régions plus belles, où le Grand-Esprit a préparé un asile pour les braves au-dessus du ciel d'occident.

Jamais il n'y a existé d'hommes plus braves ; jamais des hommes plus hommes n'ont manié l'arc. Ils avaient du courage, de la grandeur d'âme, de la sagacité, et de la persévérance plus qu'aucune autre race humaine. Ils ne reculaient devant aucun danger, et ne redoutaient aucune fatigue. S'ils avaient les vices de la vie sauvage, ils en avaient aussi les

vertus. Ils étaient dévoués à leur pays, à leurs amis et à leur famille. S'ils n'oubliaient jamais une injure, ils n'oubliaient pas non plus un bienfait. Autant leur vengeance était terrible, autant leur fidélité et leur générosité étaient grandes. Leur amour, comme leur haine, durait jusqu'au tombeau.

Mais où sont-ils? Où sont les villages, les guerriers et les jeunes gens; les sachems et les tribus; les chasseurs et leurs familles? Ils ont péri. Ils sont anéantis. La maladie seule n'a pas accompli l'œuvre de destruction. Non; pas plus que la guerre et la famine. Il y a eu une puissance plus forte que celles-là, un cancer moral, qui a pris racine et rongé leurs cœurs; une plaie que le contact des blancs leur a communiquée; un poison qui les a séduits et entraînés lentement à la ruine. Les vents de l'Atlantique ne rafraîchissent plus une seule région qu'ils puissent appeler leur domaine. Déjà les faibles débris de leur race se préparent à émigrer au delà du Mississipi. Je les vois abandonnant leurs misérables villages; tous partent, les vieillards, les infirmes, les femmes, et les guerriers; ils sont languissants et peu nombreux, mais toujours fiers et sans crainte.

La cendre de leur foyer natal est refroidie. La fumée ne s'élève plus de leurs humbles cabanes en serpentant dans l'air. Ils se mettent lentement en route d'un pas indécis. L'homme blanc est sur leurs talons, les intimidant et les pourchassant; mais ils n'y prennent pas garde. Ils se retournent sur leurs pas pour contempler une dernière fois leurs villages désertés. Ils jettent un regard d'adieu sur la tombe de leurs aïeux, mais sans verser une larme, sans proférer un cri, sans faire entendre un murmure. Il se passe au fond de leur cœur un drame que des paroles ne sauraient exprimer. Il y a dans leurs regards quelque chose qui n'exprime ni la vengeance ni la soumission, mais une sorte de douleur accablante qui étouffe tout autre sentiment, qui suffoque tout murmure, et qui n'a pourtant ni but ni règle déterminée. C'est pour ainsi dire le courage absorbé par le désespoir. Ils hésitent, mais leur hésitation ne dure qu'un instant. Leur regard est fixement porté en avant. Ils ont passé le fleuve fatal. Ils ne le repasseront jamais—non, jamais! Pourtant, il n'existe pas entre eux et nous un abîme infranchissable. Ils savent et ils sentent qu'ils ont encore une dernière étape à faire, dont l'heure n'est pas éloignée et qui est visible à leur intelligence. C'est celle qui les conduira au désert où leur race sera ensevelie pour toujours.

STORY.

LXVIII.—LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Les Etats-Unis d'Amérique constituent une partie essentielle d'un grand système politique qui embrasse toutes les nations civilisées de la terre. A une époque où la force de l'opinion morale grandit rapidement, ces Etats ont la préséance dans la pratique et dans la défense des droits de l'homme à l'égalité. La souveraineté du peuple est ici un axiome accepté, et les lois, établies sur cette base, sont aimées avec un patriotisme sincère. Tandis que les nations de l'Europe aspirent au changement, notre constitution inspire au peuple par lequel elle a été établie l'admiration la plus profonde. La prospérité est la conséquence même de l'exécution de la justice; l'invention devient plus rapide par la liberté de la concurrence; le travail est récompensé par des résultats certains et sans exemple au monde. La paix intérieure est maintenue sans l'aide d'une institution militaire; le sentiment public ne permet que l'existence d'une armée très limitée et confinée sur les bords de la mer et sur les frontières. Une marine vaillante protège notre commerce dont le pavillon flotte sur tous les océans, et dont le génie d'entreprise s'étend à tous les climats. Nos relations diplomatiques nous mettent sur un pied d'égalité et d'honorable amitié avec les principales puissances du globe, et, en même temps, nous font éviter toute participation à leurs intrigues, à leurs passions et à leurs guerres. Nos richesses nationales se développent par une culture sérieuse des arts de la paix. Chaque homme jouit des fruits de son industrie; chaque esprit est libre de publier ses convictions. Notre gouvernement, par son organisation même, s'identifie nécessairement avec les intérêts du peuple, et compte exclusivement sur l'attachement des citoyens pour sa durée et pour sa force. Les ennemis mêmes de l'Etat, s'il en existe quelques-uns parmi nous, ont la liberté d'exprimer leurs opinions sans être persécutés; on les tolère sans s'en inquiéter, car la raison est également libre de combattre leurs erreurs. Notre Constitution n'est pas une lettre morte, irrévocablement inaltérable; elle porte en elle-même le progrès; et, en adoptant toutes les réformes que le temps et la volonté publique pourraient prescrire, elle demeurera jeune et forte tant que cette volonté conservera son énergie. Des Etats nouveaux se forment dans les déserts; des canaux sillonnent nos plaines, et, traversant nos montagnes, ouvrent de nombreuses commu-

nications à notre commerce intérieur; l'industrie manufacturière prospère le long de nos cours d'eau; l'usage de la vapeur sur nos rivières et sur nos chemins de fer, en accélérant les moyens de transport, fait disparaître en quelque sorte les distances. Notre bien-être et notre population, en nous plaçant déjà au rang des premières nations, s'accroissent si rapidement que tous les vingt-deux ou vingt-trois ans notre richesse matérielle est quadruplée et le nombre de nos citoyens doublé. Il n'existe pas de dette nationale; la nation est dans l'opulence, le gouvernement économique, et le trésor public plein. La religion, libre de persécutions, et, ne recevant aucun subside de l'Etat, est soutenue par une foi éclairée dans l'intérêt de la morale. L'intelligence est répandue universellement et dans une proportion sans exemple; une presse libre répand partout les productions les plus choisies de toutes les nations et de tous les siècles. Il y a aux Etats-Unis seulement plus de journaux quotidiens que dans le reste du monde entier. Un document public d'intérêt général est, avant qu'un mois ne se soit écoulé, reproduit à plus d'un million d'exemplaires, et mis à la portée de tous les citoyens du pays. Un concours immense d'émigrants de diverses origines afflue constamment sur nos côtes; et les principes de la liberté, unissant tous les intérêts sous l'empire de lois égalitaires, fondent tous les éléments hétérogènes en une harmonieuse union. Les autres gouvernements sont inquiétés par les innovations et les réformes de leurs voisins; notre Constitution, au contraire, fondée sur l'affection du peuple dont elle émane, neutralise l'influence des principes étrangers, et offre sans crainte un asile aux hommes vertueux, aux malheureux aussi bien qu'aux opprimés de toutes nations.

Et cependant il y a un peu plus de deux siècles seulement que le plus ancien de nos Etats a fondé sa première colonie permanente. Avant cette époque notre territoire n'était dans toute son étendue qu'un désert stérile. Les arts n'avaient pas élevé un seul monument sur toute sa surface. Ses habitants n'étaient rien autre chose que quelques tribus éparses de barbares ignorants, sans force, et dépourvus de tous rapports commerciaux et politiques. La hache et la charrue étaient choses inconnues. Le sol, dont la fertilité ne provenait que du repos des siècles, prodiguait sa vigueur en une végétation splendide mais inutile. Au point de vue de la civilisation, cet immense domaine n'était qu'un désert. . . . .

BANCROFT.

LXIX.—LES PREMIERS COLONS DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Quelques-uns des Puritains ayant conçu le dessein d'émigrer en Virginie, où ils espéraient que la distance mitigerait au moins la violence de l'oppression, un petit détachement d'entre eux partit alors pour ce point ; un plus grand nombre se préparait à les suivre, lorsque Bancroft, informé de leur intention, obtint une proclamation du Roi qui déclarait qu'aucun de ses sujets ne pourrait s'établir en Virginie sans y être autorisé par une licence expresse scellée du grand sceau royal. C'est alors que, découragés et persécutés en Angleterre, se voyant refuser un refuge en Virginie, les Puritains commencèrent à se retirer par bandes considérables dans les Etats Protestants du Continent Européen. En 1610, une congrégation de Brownistes, expulsés de leur pays natal par la tyrannie royale et cléricale, se transféra à Leyde, où il lui fut permis de s'établir sous le Ministère de son pasteur, John Robinson. Conseillés et dirigés par cet homme excellent, les exilés anglais composant cette congrégation demeurèrent là pendant dix ans, vivant dans la plus parfaite harmonie entre eux et en paix avec leurs voisins. Mais à la fin de cette période, les mêmes raisons de piété qui avaient inspiré leur départ d'Angleterre, les décidèrent à entreprendre une émigration plus lointaine. Ils appréhendaient très sérieusement l'influence des mœurs qui prévalaient autour d'eux, et qu'ils considéraient comme relachées et profanes ; et plus particulièrement la négligence des Hollandais en ce qui concernait l'observance stricte du Dimanche ; et ils envisageaient avec anxiété le danger auquel leurs enfants étaient exposés par suite de la contagion que des mœurs aussi incompatibles avec la sérieuse piété répandraient naturellement parmi eux. Leur pays aussi était encore cher à leurs affections ; et c'est avec répugnance qu'ils entrevoyaient que leur postérité se mêlerait et s'identifierait un jour avec la population Hollandaise. Leur petit nombre et les difficultés provenant de la différence des langues leur avait fait perdre l'espoir de jamais arriver à propager en Hollande les principes qu'ils avaient maintenus au prix de tant de souffrances et de dangers ; d'un autre côté, la conduite du Gouvernement anglais éteignait en eux toute espérance d'être tolérés dans leur pays natal. Dans ces circonstances, il leur vint à la pensée qu'ils pourraient peut-être concilier leur attachement à leur pays avec la propagation de

leurs principes religieux, en s'établissant dans quelque coin lointain et retiré des domaines britanniques ; après plusieurs jours d'instantes prières au Ciel pour lui demander des conseils et des inspirations, ils se déterminèrent d'un accord unanime à se transporter eux et leurs familles sur le territoire d'Amérique. Il fut résolu qu'une fraction choisie de la congrégation partirait en avant pour organiser et préparer la colonie, tandis que la plus grande partie continuerait à vivre à Leyde sous les auspices de leur pasteur. Ils hésitèrent quelque temps à décider quel point ils choisiraient pour leur etablissement. Ils balançaient entre le territoire de la Guyane dont Sir Walter Raleigh avait publié la plus séduisante des descriptions, (description puisée surtout à la source de sa brillante et fertile imagination,) et la province de Virginie à laquelle ils donnèrent finalement la preférence ; mais la Providence avait décrété que leur résidence s'établirait dans la Nouvelle-Angleterre.

Par l'intervention d'agents qu'ils députèrent pour solliciter la sanction du Gouvernement anglais à leur entreprise, ils représentèrent au Roi " qu'ils étaient bien sevrés du lait délicat de leur mère patrie, et brisés aux difficultés des pays étrangers ; qu'ils étaient liés les uns aux autres par un contrat strict et solennel, en vertu du quel chacun d'eux était obligé de veiller au bien-être réciproque et de la communauté ; et qu'il n'en était pas d'eux comme des autres hommes que peu de choses découragent, ou qui, au moindre sujet de mécontentement, désirent revenir au pays." Le Roi, indécis entre le désir d'encourager la colonisation de l'Amérique, et sa répugnance à permettre que la conscience d'aucun de ses sujets fut affranchie de son contrôle, refusa d'accorder une charte qui assurât aux postulants pleine jouissance de la liberté ecclésiastique ; mais il promit de tolérer leurs pratiques religieuses et de ne pas les persécuter. Alors, après s'être procuré de la Compagnie de Plymouth la concession d'un morceau de terre située, ainsi qu'il était supposé, dans les limites de sa patente, quelques membres de la congrégation vendirent leurs propriétés et en employèrent l'argent à équiper deux vaisseaux sur lesquels cent-vingt d'entre eux furent désignés à s'embarquer d'un port de l'Angleterre pour l'Amérique du Nord.

Tous les préparatifs faits, ce détachement partit de Delfthaven, où ils prirent congé des autres members de la congrégation, et se dirigea sur le port définitif d'embarquement. Avant de mettre à la voile, Robinson et ses co-religionnaires

consacrèrent leur dernière assemblée en Europe à une cérémonie solennelle et religieuse par laquelle ils implorèrent la bénédiction Divine sur leur hasardeuse entreprise. Après la cérémonie, le pasteur échangea des embrassements et des paroles affectueuses d'adieu avec les émigrants ; puis, s'agenouillant avec eux sur le rivage de la mer, il les recommenda dans une fervente prière à la miséricorde et à la protection du Ciel. Tels étaient les hommes que le monarque d'Angleterre chassait de ses domaines ; et tels les exemples de sagesse et de piété que la volonté de la Divine Providence tirait de la folie, de l'arrogance et de la bigoterie d'un tyran.

Les émigrants furent d'abord contraints par une tempête qui détruisit l'un de leurs navires à revenir sur leurs pas ; mais, finalement, après s'être réembarqués à Plymouth sur l'autre navire, le 6 Septembre, ils parvinrent, après un long et dangereux voyage, à gagner la côte d'Amérique (le 9 Novembre, 1620). La rivière d'Hudson était le point où ils s'étaient proposés de débarquer, et c'est sur ses rives qu'ils avaient l'intention de s'établir ; mais les Hollandais, qui revendiquaient la primauté du droit à ce territoire, parce qu'il avait été découvert par le Capitaine Hudson, avaient maintenu là pendant quelques années un petit comptoir commercial, dont ils s'efforçaient alors d'accroître l'importance, et qu'ils n'étaient ni disposés à abandonner, ni préparés encore à défendre. Dans le but de déjouer les plans des Anglais, ils gagnèrent le capitaine du navire dans lequel étaient embarqués les émigrants, afin qu'il les transportât plus au Nord, et il s'en acquitta si bien que la première terre où ils jetèrent l'ancre fut le Cap Cod, région, non seulement au delà des limites de leur concession, mais encore au dehors des territoires de la compagnie dont émanait cette concession. L'époque avancée de l'année et les maladies occasionnées par les fatigues d'un long voyage décidèrent les aventuriers à s'établir d'une fois sur le sol où ils avaient été ainsi conduits, et qui semblait avoir été expressément préparé et abandonné en leur faveur par suite d'une épidémie dont la fureur, pendant plusieurs des années précédentes, avait emporté les neuf-dixièmes de la population sauvage et idolâtre de cette contrée. Après avoir exploré la côte, ils choisirent pour leur résidence un endroit qui fut plus tard compris dans la province de Massachusetts auquel ils donnèrent le nom de New-Plymouth, en commémoration de la ville à laquelle s'associaient leurs derniers souvenirs de l'Angleterre. Afin de suppléer, jusqu'à un certain

point, à l'absence d'un titre plus formel, ils rédigèrent et signèrent un document par lequel ils déclaraient le but dans lequel ils étaient venus en Amérique, reconnaissaient l'autorité souveraine de la Couronne d'Angleterre, et exprimaient qu'ils s'étaient formés en un corps politique déterminé, non seulement à faire des lois sages et justes, mais encore à les mettre en vigueur et à les faire respecter avec une stricte obéissance.

L'approche rapide et l'intense sévérité de leur premier hiver en Amérique convainquit les colons qu'une époque plus défavorable de l'année ne pouvait être choisie pour fonder leur colonie, et que les maigres provisions dont ils s'étaient munis étaient, non seulement au-dessous de ce qu'il fallait pour leur fournir une subsistance confortable, mais que même elles étaient totalement insuffisantes pour les mettre à même de lutter avec avantage contre les rigueurs du climat. Leurs efforts pour se procurer des habitations convenables furent paralysés quelque temps par les attaques hostiles des Indiens du voisinage ; les colons avaient à peine réussi à les repousser, que des maladies, provenant de l'insuffisance de leurs provisions, et tout le cortège sans cesse croissant des horreurs de l'hiver, fondirent sur eux. Ces dernières calamités étaient moins dangereuses pour leur vertu, mais plus fatales que les périls de la guerre à leur sécurité et à leur population. Plus de la moitie de la colonie, y compris John Carver, le premier Gouverneur, périt de faim ou de maladies avant le retour du printemps. Pendant toute la durée de l'hiver, quelques-uns seulement furent capables de subvenir à leurs besoins et de prêter quelque assistance aux autres ; mais l'espérance et le courage restèrent debout dans tous les cœurs, et, retrempant leur vigueur dans l'excès et la grandeur même des souffrances, surmontèrent et ennoblirent chaque détresse. Ceux qui avaient conservé leur énergie devinrent les serviteurs des faibles, des affligés et des mourants ; aucun ne se distingua plus dans cette œuvre d'humanité que Carver, le Gouverneur. C'était un homme possédant de grandes richesses, mais doué d'une bienveillance plus grande encore ; il avait dépensé toute sa fortune pour le projet de colonie ; et, à cette époque, sacrifiant volontiers sa vie à l'accomplissement de ce projet, il épuisa son corps débile en se chargeant des emplois les plus humbles et les plus pénibles, mais en même temps les plus utiles et les plus charitables envers les malades. Il fut remplacé par William Bradford, qui, héritant du talent et de la popularité de son prédécesseur

fut réélu au même emploi pendant plusieurs années successives malgré son ardent désir d'en être déchargé. Il répétait souvent à ce sujet que " si cet emploi était un honneur, il devrait être partagé par ses concitoyens ; que si c'était une charge, il serait juste qu'il n'eût pas toujours à en soutenir le fardeau."

Au retour de l'été, la santé des colons se rétablit, et leurs rangs continuèrent à se grossir de temps à autre par des émigrations successives de Puritains opprimés venant d'Europe. Mais ces renforts n'arrivèrent pas en aussi grande quantité qu'ils l'avaient espéré d'abord. Quant à l'accroissement de population qu'ils comptaient voir se réaliser principalement par l'adjonction du reste de la congrégation établie à Leyde, ce fut malheureusement un autre désappointment. La mort inattendue de Robinson, leur pasteur, priva les puritains du seul chef dont les conseils et l'influence auraient pu surmonter la timidité que leur inspirait le récit des fatigues et de la misère auxquelles leurs amis avaient été en butte dans la Nouvelle-Angleterre. A la suite de cet événement, la plus grande partie de ceux qui étaient restés à Leyde allèrent rejoindre les autres exilés anglais à Amsterdam, et fort peu d'entre eux eurent le courage de s'embarquer pour New-Plymouth. Cette petite colonie, cependant, avait déployé une énergie rare qui prouvait qu'elle était faite pour durer. Après avoir surmonté ses premières infortunes, elle continua à fleurir dans la pratique de la piété et dans la jouissance de la liberté politique et religieuse. Un attachement généreux fut voué au sol qui avait été si difficilement acquis, et à la société dont l'existence attestait une lutte si virile et si glorieuse contre des maux de toutes sortes. Tout en démontrant leur respect pour les droits des habitants primitifs de ce pays, en leur achetant le territoire sur lequel s'étendait leur établissement, les colons ne négligèrent aucun moyen de défendre par la force ce qu'ils avaient acquis par la justice. Alarmés par le récit du massacre de leurs concitoyens en Virginie, ils élevèrent un fort en troncs d'arbres, et adoptèrent d'autres mesures prudentes pour leur sécurité. Cet achat fait à des sauvages qui traversaient occasionnellement le territoire plutôt qu'ils ne l'occupaient d'une manière permanente, est, peut-être, le premier exemple historique de la prédominance absolue des principes de justice dans un traité conclu entre des hommes civilisés et un peuple barbare.

GRAHAME.

LXX.—ANNIVERSAIRE DE L'ÉTABLISSEMENT À PLYMOUTH.

Nos aïeux sont venus ici sur une terre qu'ils étaient destinés à ne plus quitter. Là ils avaient apporté, et là ils devaient fixer leurs espérances, leurs attachements, leurs aspirations. Ils ont versé quelques larmes bien naturelles lorsqu'ils ont abandonné les foyers aimés de leurs ancêtres, et leurs cœurs ont secrètement battu d'émotion alors que les rochers blancs de leur pays natal, apparaissant pour la dernière fois à leurs yeux, s'évanouissaient insensiblement à l'horizon. Mais ils agissaient d'après une ferme résolution. Quels qu'aient été les regrets, les hésitations passagères et les craintes qui souvent viennent ébranler avec force les âmes les plus résolues, ils ne s'en confièrent pas moins au ciel et aux éléments; et bientôt un océan de mille lieues, interposant sa barrière, les séparaient du pays où ils étaient nés. Une nouvelle existence les attendait ici; et, lorsqu'ils virent ces rivages froids, âpres, barbares et stériles comme ils l'étaient alors, ils se trouvaient en face de leur nouvelle patrie. Ce sentiment multiple et puissant que nous appelons l'amour de la patrie, et qui généralement ne s'éteint jamais dans le cœur de l'homme, produisit ici des résultats salutaires et atteignit son véritable but. Tout ce qui constitue *la Patrie*, à l'exception de la terre et du soleil, c'est-à-dire toutes les causes morales d'affection et d'attachement qui agissent sur le cœur, les puritains les avaient apportées avec eux dans leur nouvelle demeure. Ici se trouvaient désormais leurs familles, leurs amis, leurs foyers et leurs biens. Avant de toucher le rivage, ils avaient établi les bases d'un système social, et les formes de leur culte religieux étaient arrêtées déjà depuis longtemps. Au moment du débarquement, ils possédaient déjà, par conséquent, des institutions de Gouvernement et des institutions religieuses. Or, lorsque l'on possède amis et familles, et des institutions religieuses et sociales établies par un consentement mutuel et fondées sur un choix libre, ne réalise-t-on pas presque complètement toutes les idées qui se rattachent au mot Patrie! Le rayon matinal qui dissipa la première nuit de leur repos trouva les Pélerins entièrement établis dans leur pays. Les institutions politiques, la liberté civile, et le culte religieux, existaient déjà. La poésie n'a jamais rien imaginé de plus précis et de plus caractérisque dans les pérégrinations des héros. Ici l'homme était réellement sans protection, et sans ressources sur une côte âpre et sauvage; mais cet homme

était un être intelligent, politiquement et socialement élevé Tout était civilisé excepté la nature physique. Des institutions, embrassant en substance tout ce que les siècles avaient fait pour le gouvernement des hommes, étaient établies dans une forêt. Des esprits cultivés étaient appelés à agir sur une nature inculte; et, plus que tout celà, un gouvernement et une nation allaient naître et s'établir sur des fondements jetés à la lueur divine de la religion Chrétienne. Augures heureux d'un heureux avenir! Qui voudrait que l'existence de son pays eût commencé autrement? Qui désirerait avoir le pouvoir de revenir aux temps fabuleux? Qui ambitionnerait une origine se perdant dans les ombres de l'antiquité? Qui voudrait pour son pays un autre blason, ou d'autres insignes de noblesse généalogique que le droit de dire que l'intelligence a présidé à son berceau, que son premier souffle a été inspiré par la liberté, et son premier principe fondé sur la croyance dans la vérité divine? WEBSTER.

LXXI.—SOUVENIRS NATIONAUX.

COMMENT l'esprit d'un peuple libre peut-il se former, s'animer, et s'enthousiasmer, si ce n'est en fouillant dans les richesses de ses souvenirs historiques? Serons-nous toujours à prodiguer des louanges à Marathon et aux Thermopyles; et remonterons-nous sans cesse vers le passé pour chercher dans les textes obscurs de la Grèce ou de Rome des exemples de vertus patriotiques? Je remercie Dieu de ce que nous puissions les trouver plus près, dans notre propre patrie, sur notre propre sol; je le remercie de ce que les parfums des plus nobles sentiments, qui aient jamais dilaté la poitrine d'un homme, s'échappent vers nous de chaque page de l'histoire de notre pays dans l'éloquence native de notre langue maternelle; et de ce que les assemblées coloniales ou provinciales d'Amérique nous présentent des modèles de cet esprit et de ce caractère qui ont donné à la Grèce et à Rome leur nom et leur renommée parmi les nations. C'est la que nous devons remonter pour notre instruction; la leçon est simple; elle est claire et applicable. Lorsque nous parcourons l'histoire ancienne, nous sommes dépaysés par la différence des mœurs et des institutions. Nous voulons payer notre tribut d'admiration à la mémoire de Léonidas qui tomba noblement pour sa patrie à la face de l'ennemi. Mais quand nous le suivons

dans ses foyers, nous demeurons confondus à cette réflexion que ce même héroïsme spartiate, qui le faisait se sacrifier aux Thermopyles, l'aurait conduit à arracher son propre enfant du sein de sa mère, si cet enfant eût été par hasard maladif—circonstance qui réveille d'ordinaire dans le cœur de l'homme tout ce qui est tendre et bon—pour l'apporter en pâture aux loups du Taygète. Nous éprouvons une admiration pleine d'enthousiasme à la vue de l'héroïsme déployé à Marathon par dix milles champions de la Grèce envahie ; mais nous ne pouvons oublier que la dixième partie de ces combattants étaient des esclaves, affranchis des ateliers de travail et de la garde des maisons de leurs maîtres, pour aller se battre pour la liberté. Je ne veux pas dire par là que ces exemples puissent en rien détruire l'intérêt avec lequel nous lisons l'histoire des temps passés ; ils accroissent plutôt cet intérêt par les contrastes qui en ressortent. Mais ils nous stimulent, si tant est que nous ayions besoin de stimulant, à rechercher chez-nous nos grands exemples de patriotisme dans les exploits et les sacrifices dont notre pays est le théâtre ; dans les caractères de nos propres ancêtres. Oui, nous les connaissons ces citoyens-héros à l'âme élevée, simple, sans affectation. Nous savons quels heureux foyers ils abandonnaient pour les fatigues des camps. Nous savons avec quels habitudes pacifiques ils affrontaient les périls du champ de bataille. Il n'y a pas de mystère, de fictions, de fureur décorées du nom de chevalerie chez-eux. Tout est en eux fermeté, et résistance virile au nom de la conscience et de la liberté, non seulement à un pouvoir tyrannique, mais aussi à toutes les forces de coutumes enracinées depuis longtemps ; tout enfin est en eux amour inné pour l'ordre et pour la paix.

Avant tout, leur sang nous appelle des profondeurs de la terre que nous foulons ; il bat dans nos veines ; il nous crie, non pas seulement par la voix émouvante d'une des premières victimes de cette cause,—" Mes enfants, défiez et méprisez l'esclavage ! "—mais avec une éloquence plus entraînante encore—" Mes enfants, n'oubliez pas vos aïeux ! " Vite, trop vite, hélas ! malgré tous nos efforts pour l'empêcher, leur précieux souvenir s'efface. En dépit de nos nombreuses annales écrites, une grande partie de ce que nous savons de ces temps orageux ne subsiste plus que dans la mémoire de quelques rares survivants qu'on révère, mais qui disparaissent emportant rapidement avec eux dans la tombe ces fragments

oubliés et irréparables du passé ! Que de prudents conseils conçus au jour du danger, que de paroles sorties du cœur et prononcées alors que la liberté s'appellait trahison, que d'actions de bravoure et de patriotisme accomplies au temps où la corde, et non pas le laurier, était la seule récompense promise au courage des patriotes, sont déjà perdus et ensevelis dans le tombeau de leurs auteurs ! Combien peu,—quoiqu'il nous ait été donné de recueillir les récits des vénérables héros encore vivants de ce temps-là,—combien peu nous savons des heures sombres et pénibles de leur existence, de leurs secrètes méditations, des épisodes pleins de périls et d'anxiété de cette lutte suprême ! Et tandis qu'ils tombent autour de nous comme des feuilles d'automne, tandis que c'est à peine si une semaine se passe sans qu'un vide ne se fasse dans les rangs de ces vétérans, déjà si tristement éclaircis, ne ferons-nous aucun effort pour transmettre à nos enfants les traditions de leur héroïque existence ; pour passer la torche de la liberté,—que nous avons reçue dans toute la splendeur de son premier éclat,—brillante et flamboyante encore à ceux qui nous suivront ; afin que, lorsque nous viendrons à être ensevelis à notre tour dans la poussière où nos aïeux reposent, nous puissions dire à nos fils et à nos petits-fils, " si nous ne l'avons pas augmenté, du moins n'avons-nous pas gaspillé votre héritage de gloire ! "

EDW. EVERETT.

LXXII—REDDITION DE LORD CORNWALLIS.

LE 25 Septembre, la dernière division des troupes arriva à James River, et fut débarquée au quai près de Williamsburg. Peu de temps après, les préparatifs du siège furent terminés.

York est un petit village situé sur le côté-sud de la rivière qui porte ce nom, à un endroit où la longue péninsule, comprise entre les rivières James et York, a seulement huit milles de large. Dans cette vaste et majestueuse rivière, un vaisseau de ligne peut mouiller en sureté. Ses rives du côté du sud sont élevées, et, sur la côte opposée, se trouve Gloucester Point, une langue de terre qui en pénétrant fort avant dans la rivière, la rétrécit, à cet endroit, de manière à ne laisser qu'un passage de la largeur d'un mille. Ces deux positions étaient occupées par Lord Cornwallis. Toute communication entre elles était gardée par ses batteries, et par quelques vaisseaux de guerre qui étaient à l'ancre sous ses canons.

Le corps principal de son armée était campé près de Yorktown sur un terrain ouvert entre une double rangée de redoutes extérieures et de travaux de camp calculés pour commander la Péninsule, et empêcher l'approche des assaillants; et le lieutenant-colonel Dundass, avec un petit détachement consistant en six ou sept cents hommes, gardait la position à Gloucester Point. Il fut ensuite renforcé par le lieutenant-colonel Tarlton.

La légion de Lauzun, et une brigade de milice sous les ordres du Général Weedon, le tout commandé par le Général Français de Choisé, avait pour mission de surveiller l'ennemi du côté de Gloucester; et, le 28, la grande armée combinée opéra un mouvement vers le côté-sud de la rivière en se portant, par différentes routes, sur Yorktown. Vers le milieu du jour, les têtes de colonnes arrivèrent sur le terrain qui leur était respectivement assigné; et, après avoir culbuté les piquets et quelques avant-postes de cavalerie, campèrent pour la nuit. Le jour suivant, l'aile droite, composée d'Américains, se déploya plus en avant sur la droite, et occupa le terrain à l'Est de Beaverdam Creek; tandis que l'aile gauche, consistant de Français, stationnait sur le côté occidental de ce courant d'eau. Dans le courant de la nuit, Lord Cornwallis se retira de ses lignes extérieures; et les travaux qu'il avait évacués furent, le jour suivant, occupés par l'armée assiégeante qui investit complètement la ville de ce côté-là.

Deux milles hommes étaient réunis du côté de Gloucester dans le but de maintenir un blocus rigoureux. En approchant des lignes, une vive escarmouche eut lieu qui se termina au désavantage des Anglais; après quoi ils demeurèrent retranchés derrière leurs travaux de défense, et ne firent aucune tentative pour interrompre le blocus.

Dans la nuit du 6 Octobre, date jusqu'à laquelle l'armée assiégeante avait été incessamment occupée à débarquer sa grosse artillerie et ses munitions de guerre, et à les conduire au camp, la première parallèle fut commencée à six cents yards des lignes anglaises. Cette opération fut conduite dans un si grand silence qu'il paraît qu'elle ne fut aperçue de la garnison qu'après le retour de la lumière du jour; et à cette heure les tranchées étaient déjà si avancées qu'elles couvraient les hommes. Dans l'après midi du 9, plusieurs batteries et redoutes furent complétées, et l'effet de leur feu ne tarda pas à être aperçu. De nouvelles batteries furent ouvertes le jour suivant, et la cannonade devint si nourrie que les assiégés re-

tirèrent leurs canons des embrasures, et retournèrent à peine un seul coup de feu. Des bombes et des boulets rouges lancés par les batteries de l'armée alliée atteignirent les navires en rade, et, dans la soirée, mirent le feu au Charon, de quarante-quatre canons, et à trois grands transports qui furent entièrement consumés. Une estime réciproque et un fort esprit d'émulation entre les Français et les Américains, ayant été cultivés avec soin par le commandant-en-chef, le siège fut conduit avec rapidité. La seconde parallèle fut ouverte dans la nuit du 11 à trois cents yards des lignes anglaises. Les trois jours suivants furent consacrés à compléter cette parallèle; et, pendant ce temps, le feu de la garnison, qui avait ouvert plusieurs nouvelles embrasures, devint plus destructeur qu'auparavant. Les hommes dans les tranchées étaient surtout molestés par deux redoutes qui s'avançaient de trois cents yards sur le front des œuvres anglaises et qui flanquaient la seconde parallèle des assiégeants. Des préparatifs furent faits le 14 pour enlever d'assaut ces deux redoutes. L'attaque de l'une fut confiée aux Américains, celle de l'autre aux Français. Le Marquis de Lafayette commandait le détachement américain, et le Baron de Viominel les Français. Vers la fin du jour, les deux détachements marchèrent à l'assaut avec une égale fermeté. Le colonel Hamilton, qui, pendant toute la campagne, avait commandé un bataillon d'infanterie légère, conduisait le corps avancé des Américains; et le colonel Laurens tourna la redoute à la tête de quatre-vingts hommes, afin de prendre la garnison par derrière et lui couper la retraite. Les troupes s'élancèrent à la bayonnette sans brûler une cartouche, et sans même donner aux sapeurs le temps d'abattre les palissades. Passant par-dessus, elles assaillirent les retranchements avec une irrésistible impétuosité, et de tous les côtés à la fois, et y pénétrèrent avec une telle rapidité que leurs pertes furent insignifiantes. Cette redoute était défendue par le major Campbell avec quelques officiers inférieurs et quarante-cinq soldats. Le major, un capitaine, un officier subalterne, et dix-sept simples soldats, furent faits prisonniers; huit soldats furent tués au moment où les assaillants pénétraient dans les travaux.

La redoute attaquée par les Français était défendue par un plus grand nombre d'hommes. La résistance étant plus grande, elle ne put être surmontée aussi promptement et avec aussi peu de pertes. Cent vingt hommes commandés par un lieutenant-colonel étaient dans ces retranchements; dix-huit

furent tués, et quarante-deux, y compris un capitaine et deux officiers subalternes, faits prisonniers. Les assaillants perdirent, en tués et blessés, près de cent hommes.

Pendant la même nuit, ces redoutes furent incorporées dans la seconde parallèle ; et dans le courant du jour suivant, quelques obusiers y furent placés, lesquels commencèrent, vers cinq heures de l'après midi, à tirer sur la place assiégée.

La situation de Lord Cornwallis était devenue désespérée. Les travaux de siège s'écroulaient de toutes parts sous le feu des assiégeants. Les batteries, déjà en pleine action contre lui, avaient fait taire presque toutes ses bouches à feu, et la seconde parallèle, dont la canonnade était sur le point de s'ouvrir, allait, avant quelques heures peut-être, rendre impossible la défense de la ville. Afin de retarder une catastrophe qui apparaissait presqu'inévitable, il résolut d'empêcher la seconde parallèle d'être achevée, en tentant une vigoureuse sortie contre deux batteries qui paraissaient être presqu'entièrement achevées et étaient gardées par des troupes françaises. Le détachement qui opéra cette sortie était commandé par le lieutenant-colonel Abercrombie, qui attaqua les deux batteries avec une grande impétuosité, vers quatre heures du matin, et emporta l'une et l'autre sans éprouver de pertes sensibles ; mais les gardes placées dans les tranchées s'avançant immédiatement sur les assaillants, ces derniers battirent en retraite sans avoir pu rien faire d'important.

Vers quatre heures de l'après midi, les assiégeants ouvrirent plusieurs batteries dans leur seconde parallèle, et il paraissait évident que dans le courant du jour suivant la ligne entière des batteries de cette parallèle serait prête à jouer sur la ville. Les travaux des assiégés n'étaient pas en état de soutenir un feu aussi terrible. Dans cette extrémité, Lord Cornwallis forma le hardi projet de s'ouvrir de vive force la route de New-York.

Il se décida à laisser ses malades et ses bagages derrière lui, et, passant la rivière de nuit avec son effectif, de débarquer à la pointe de Gloucester, puis d'attaquer De Choisé. Après avoir mis en pièces ou dispersé les troupes sous les ordres de ce général, il avait l'intention de monter son infanterie sur les chevaux pris à ce détachement, et sur ceux dont on se rendrait maître le long de la route, et, par une marche rapide, de gagner les gués des grandes rivières ; puis, enfin se forçant un passage à travers le Maryland, la Pennsylvanie, et le Jersey, d'opérer une jonction avec l'armée de New-York.

Cette tentative désespérée était extrêmement hasardeuse mais la situation du général anglais était devenue si désespérée que, quelque parti qu'il prît pour la changer, ce parti était préférable.

Des bateaux préparés sous d'autres prétextes furent prêts à dix heures du soir à recevoir les troupes et les porter sur l'autre rive. Les arrangements avaient été faits si secrètement que la première embarcation aborda la pointe sans être aperçue, et une partie des troupes était débarquée lorsqu'un orage violent et soudain interrompit l'exécution de ce plan hardi, et entraîna les canots vers le bas de la rivière. L'orage continua jusqu'au point du jour à peu près, et les embarcations revinrent. Mais le projet fut nécessairement abandonné, et les bateaux furent envoyés pour ramener les soldats qui furent débarqués de nouveau sur la rive méridionale dans le courant de la matinée et sans beaucoup de pertes.

Dans la matinée du 17, plusieurs nouvelles batteries furent ouvertes dans la seconde parallèle, et elles vomirent un irrésistible torrent de feu. La place n'étant plus tenable, Lord Cornwallis, vers dix heures du matin, fit battre la chamade et proposa une suspension d'hostilités pour vingt-quatre heures, afin que des commissaires pussent se réunir à Moore's House qui se trouvait précisément sur le derrière de la première parallèle, et là s'entendre sur les termes de la reddition des postes de York et de Gloucester. A cette lettre le général Washington répondit immédiatement déclarant "qu'il désirait ardemment éviter une plus grande effusion de sang, et qu'il était prêt à souscrire à toutes conditions qui seraient admissibles;" mais que, vu l'état critique de la situation, il ne pouvait consentir à perdre un seul instant à des négociations sans résultats; il désirait par conséquent "qu'avant la réunion des commissaires, la proposition de l'honorable Lord lui fût transmise par écrit, et, dans ce but, on accorderait une suspension d'hostilités de deux heures." Les propositions générales établies par Lord Cornwallis, et, formant la base de la capitulation, quoiqu'elles ne fussent pas toutes admissibles, étant de nature à faire supposer qu'il n'y aurait pas grande difficulté à en arrêter les termes, la suspension des hostilités fut prolongée jusqu'à la nuit. Pendant ce temps, afin d'éviter les lenteurs d'une discussion inutile, le commandant-en-chef rédigea et proposa les articles tels qu'il était disposé à les accorder. Ces articles furent transmis à Lord Cornwallis avec une déclaration d'après laquelle, s'il les approuvait, des commissaires

pourraient être immédiatement nommés pour les régulariser et les transcrire.

En conséquence de ce message, le Vicomte de Noailles et le lieutenant-colonel Laurens se rencontrèrent le lendemain avec le colonel Dundas et le major Ross ; mais, ne pouvant parvenir à arrêter définitivement les termes de la capitulation, on en prépara simplement un brouillon imparfait, qui devait être soumis à l'examen du général anglais. Déterminé à ne pas s'exposer aux accidents que le temps peut produire, le général Washington ne voulut pas accorder un plus long délai à Lord Cornwallis. Il ordonna donc immédiatement qu'on transcrivît au net le brouillon des articles préparés par les commissaires, et les envoya au noble Lord de bonne heure dans la matinée suivante, les accompagnant d'une lettre exprimant qu'il comptait que ces articles seraient signés à onze heures, et que la garnison évacuerait la position à deux heures de l'après-midi. Voyant que toutes tentatives pour obtenir des conditions plus avantageuses seraient inutiles, Lord Cornwallis céda à une nécessité qu'il ne pouvait plus conjurer, et le 19 Octobre, il rendit les positions de Yorktown et de Gloucester Point avec leurs garnisons, et les vaisseaux de la rade avec leurs équipages, aux forces de terre et de mer de l'Amérique et de la France. MARSHALL.

LXXIII.—COMBAT DU LAC CHAMPLAIN.

PENDANT l'été de 1814, les Anglais dans la partie septentrionale, et les Américains dans la partie méridionale du lac, avaient été occupés à construire des navires pour se disputer la prépondérance sur cette nappe d'eau dont la tête pénètre si profondément au sein de New-York. Les derniers avaient à la longue rassemblé une flotille consistant en quatre vaisseaux —dont le plus grand portait vingt-six canons—et de dix galères, le tout commandé par Macdonough. Après quelques escarmouches, cette petite flotte, qui, au commencement de la saison, était ancrée à Otter-Creek, fut transférée dans le lac et fit voile pour Plattsburg Bay, afin de soutenir Macomb dans sa défense de la ville. Cette baie s'ouvre du côté du sud, et, au lieu de couper la terre ferme à angles droits, court vers le nord, presque parallèlement au lac lui-même. Une langue de terre étroite dont l'extrémité prend le nom de Cumberland-Head sépare la baie des eaux principales. Précisément à

l'entrée de cette baie, et presque en face du point où le turbulent Saranac se précipite dans le lac, Macdonough mit ses vaisseaux à l'ancre le 2 Septembre. Entre lui et la terre-ferme se trouvait des bas-fonds et une île qui fermaient complètement de ce côté le passage aux navires.

La flotte anglaise envoyée pour l'attaquer se composait aussi de quatre bâtiments—le plus grand portant trente-deux canons—et de treize galères. Les forces américaines, tout compris, étaient de quatorze navires, armés de quatre-vingt six bouches à feu et de huit-cent-cinquante hommes, tandis que les Anglais possédaient dix-sept navires, portant quatre-vingt-seize canons et mille hommes. Le plus grand de ces navires, La Confiance, était pontée en frégate, et par sa dimension et sa force supérieures, aussi bien que par ses trente longs canons de vingt-quatre, était considérée comme pouvant tenir, seule, tête à deux des navires de l'escadre de Macdonough.

Le capitaine Downie, qui commandait l'escadre anglaise, réunit ses chaloupes canonnières à l'Ile-au-Motte, le 8 Septembre, où il resta à l'ancre jusqu'au 11. Pendant ce temps, Prévost, dont les batteries étaient toutes montées, demeurait silencieux derrière ses travaux, attendant l'arrivée de la flotte avant de commencer le feu.

Pendant ces nuits d'insomnie et ces jours pleins d'agitation, le jeune Macdonough surveillait avec calme l'approche d'un adversaire supérieur en forces, et Macomb déployait toute l'énergie possible pour compléter son système de défense. Sans peur, franc et plein d'aménité, le jeune général parcourait les rangs de ses soldats avec tant d'activité et de confiance, qu'il leur transmit l'ardeur qui l'animait ; ainsi que les volontaires des Montagnes Vertes et les miliciens de New-York à la bataille de Saratoga, ils résolurent de défendre leurs foyers jusqu'à la dernière extrémité.

Enfin, le Dimanche matin, 11 Septembre, précisément à l'heure où le soleil se levait sur les montagnes de l'orient, on vit le canot de ronde américain qui était de service, se diriger à force de rames vers l'intérieur du port. Il apporta la nouvelle que l'ennemi était en vue. Les tambours battirent immédiatement le branle-bras, et chaque navire se prépara à l'action. Les préparatifs une fois terminés, le jeune Macdonough appela ses officiers auprès de lui, et là, sur le pont du Saratoga, il lut les prières du rituel avant d'engager la bataille, et cette voix, qui, peu de temps après, résonna comme un clairon au milieu de la mêlée, lança vers le ciel ces ferventes paroles,—" Prépare ta force, o seigneur, et viens à

notre aide, car tu ne donnes pas toujours le gain de la bataille aux plus forts;—tu la réserves, au gré de ta volonté, au plus nombreux ou au parti le plus faible." C'était un spectacle solennel et imposant tel qu'on n'en avait jamais vu auparavant sur un navire de guerre prêt à l'action. Un jeune commandant, qui avait le courage de braver ainsi les quolibets et l'ironie qu'un pareil acte devait certainement provoquer, allait combattre avec son navire tant qu'une planche y serait laissée pour se tenir debout. De tous les actes audacieux accomplis ce jour-là, aucun peut-être ne trahissait un cœur plus hardi et plus ferme que cet acte de respect religieux.

A huit heures, les équipages des différents navires purent voir, par-dessus la langue de terre qui séparait la baie du lac, les voiles de hunes de l'ennemi qui venait directement à eux. On les avait également vues de terre, et tous les lieux élevés des environs étaient couverts de spectateurs dans l'anxiété. La maison de Dieu était déserte, et la lumière de cette brillante et tranquille matinée du Sabbat éclaira une scène à la fois pittoresque et terrible. D'un côté l'escadre ennemie s'avançait au son de la musique,—de l'autre côté, les armées se présentaient sur la rive en ordre de bataille avec leurs bannières flottantes,—et entre ces deux camps, la petite flotte de Macdonough silencieusement à l'ancre, tandis que les collines d'alentour étaient couvertes de spectateurs qui contemplaient cet étrange et menaçant panorama.

Les navires anglais, grâce à un bon vent, doublèrent l'un après l'autre Cumberland-Head, et, mettant en panne, attendirent l'approche des galères.

Comme Macdonough était à l'ancre avec ses navires rangés en ligne du nord au sud, tandis que ses galères reposant sur leurs avirons formaient une seconde ligne en arrière, la flotte anglaise, lorsqu'elle doubla le promontoire, fut forcée d'approcher en présentant ses bossoirs d'avant. L'Aigle était ancré le plus haut dans la baie, le Saratoga venait en second, le Ticonderoga en troisième, et le Preble en quatrième. Le silence solennel qui planait sur la flotte américaine fut enfin interrompu par l'Aigle, qui lâcha ses bordées. Epouvanté par le bruit, un coq qui se trouvait à bord du Saratoga, et qui s'était échappé du poulailler, s'envola sur un affût de canon et se mit à chanter. Un rire bruyant et trois acclamations poussées de tout cœur accueillirent ce favorable présage, et répandit la confiance sur le navire. Macdonough, voyant que l'ennemi était à une trop grande distance pour être atteint par

ses canons, réserva sa bordée, et, surveillant la Confiance, attendit avec fermeté qu'elle se trouva à portée. Alors il pointa lui-même un long canon de vingt-quatre, et fit feu. Le lourd boulet parcourut le pont de la Confiance dans toute sa longueur, tuant plusieurs de ses hommes et brisant son gouvernail en mille pièces. Ce fut le signal pour chaque navire de commencer le feu, et en un instant cette baie tranquille fut couverte d'un bruit effroyable. La Confiance, quoique sévèrement endommagée, ne retourna pas le coup de canon, mais continua à s'avancer hardiment jusqu'à ce qu'elle fût à un quart de mille de distance. Alors, jetant ses ancres, elle vira de manière à présenter toute sa batterie au Saratoga. Seize longs canons de vingt-quatre vomirent à la fois le feu avec un horrible vacarme. Le Saratoga fut ébranlé sous la terrible décharge de la quille aux hunes. A peu près la moitié de son équipage fut renversé par cette bordée, et cinquante hommes, parmi lesquels le lieutenant Gamble, furent ou tués ou blessés. Il était occupé à pointer un canon quand un boulet entra par le sabord et le frappa raide-mort. L'effet de cette première bordée fut effroyable, et le Saratoga pour un moment demeura complètement déconcerté. Toutefois, il riposta bientôt par une décharge dirigée avec tant de précision et de succès qu'elle fut fatale au navire anglais. Mais ce dernier commença aussitôt un feu si nourri qu'il paraissait être enveloppé de flammes. L'Aigle ne put y tenir, changea sa position et se rapprocha de terre, laissant le Saratoga presque seul à soutenir tout le poids de ce combat inégal. Il rendit bordée pour bordée, mais, n'ayant pas l'avantage du calibre, il menaçait à chaque instant de couler. Son pont présenta bientôt une scène affreuse de carnage. Les vivants avaient à peine le temps de descendre les blessés dans les écoutilles, tant ils tombaient avec rapidité. Enfin, au moment où une nouvelle décharge venait de foudroyer le navire en détresse, un cri de désespoir se fit entendre de l'avant à l'arrière, "le commodore est tué!—le commodore est tué;" il était en effet gisant sur le pont rouge de sang, privé de connaissance, et en apparence sans vie, au milieu des morts. Un espar coupé en deux par un boulet de canon était tombé sur lui et l'avait étourdi. Mais après deux ou trois minutes, il recouvra ses sens, et, interpellant ses hommes, reprit sa place auprès de son canon favori qu'il avait pointé lui-même depuis le commencement de l'action. Comme les hommes le virent encore une fois à son poste, ils reprirent de nouveau courage.

Mais quelques minutes après, le cri de "le commodore est tué," parcourut de nouveau le navire. Tous les yeux se portèrent immédiatement sur un groupe d'officiers amassés autour de Macdonough, qui était couché dans les dalots entre deux canons arrosés de sang. Il avait été renversé et jeté de l'autre côté du navire avec une force suffisante pour le tuer. Il revint à lui, et, se traînant près d'un canon, se mit avec calme à continuer le feu contre son antagoniste. Mutilé et souffrant, il combattit encore, donnant ainsi un exemple qui a toujours pour effet de transformer en héros les hommes auxquels on commande.

A la fin, tous les canons du Saratoga tournés du côté de l'ennemi firent silence, à l'exception d'un seul; et encore celui-là, à une nouvelle décharge, brisa ses amarres, et alla rouler dans les écoutilles. Le navire était en feu, et il ne restait plus un seul canon en état de continuer la lutte. On voyait inévitablement approcher le moment où il faudrait se rendre. Macdonough cependant, résolut de virer de bord, afin de se défendre avec son autre batterie. Il échoua dans sa première tentative, mais l'officier Brum, chargé de la manœuvre, s'avisa d'un expédient qui réussit, et le navire criblé vira lentement par l'arrière jusqu'à ce que les canons qui n'avaient pas souffert se trouvèrent en ligne. La Confiance, voyant la manœuvre, l'imita, mais ne put réussir, et demeura exposée avec tout son flanc mutilé au feu du Saratoga.

Le capitaine Downie était tombé il y avait déjà quelque temps; pas un seul canon ne put être mis en état de faire feu; le navire avait essuyé *cent cinq* boulets en plein bois, et la moitié de ses hommes étaient ou tués ou blessés. Une résistance plus longue devenait inutile, et la Confiance se rendit.

L'Aigle, commandé par le capitaine Henley, se comporta bravement pendant le combat; de son côté, le Ticonderoga, sous les ordres du lieutenant Cassin, manœuvra de manière à étonner tous ceux qui l'observèrent. Ce brave officier parcourait le pont de son navire de l'avant à l'arrière, encourageant ses hommes, dirigeant le feu, et paraissant indifférent aux boulets qui sifflaient et faisaient tout craquer autour de lui. Le feu de sa batterie était si rapide, si nourri, qu'à plusieurs reprises on crut que le navire était en feu.

La reddition de la Confiance termina virtuellement le combat qui avait duré deux heures un quart; et comme les navires amenèrent le pavillon l'un après l'autre, les galères bordèrent leurs avirons et s'échappèrent.

A cette terrible canonnade, venait, par intervalles, se joindre l'explosion des batteries du rivage. Le premier coup de canon tiré dans la baie fut, pour Prevost, qui se trouvait à terre, le signal du feu; et comme les foudres de sa lourde artillerie se mêlaient aux décharges incessantes des escadres, le sol même du rivage tremblait, et au loin sur le lac, au milieu des fermes tranquilles du Vermont, les échos répétaient cet effroyable bruit, et portaient la crainte et l'inquiétude au sein de centaines de familles. Les bords du lac étaient couverts de spectateurs, regardant avec curiosité du côté de Plattsburg, comme si des masses de fumée qui s'élevaient vers le ciel, on pouvait inférer de quel côté la victoire allait se décider.

Pour les spectateurs placés sur les hauteurs qui dominaient les alentours de Plattsburg, la scène était terrible et émouvante au-delà de toute expression. On aurait dit que sous leurs pieds deux volcans se déchaînaient pour transformer cette tranquille matinée du Sabbat en un sauvage et hideux combat de démons. Mais lorsque la canonnade cessa dans la baie, qu'on vit le pavillon américain flottant encore et l'Union Jack amené, une acclamation immense s'éleva dans les airs et ébranla les collines. Du lac au rivage, et du rivage au lac, on se renvoyait des cris d'allégresse que les échos répétaient. L'armée américaine poussa à son tour une clameur énergique qui domina la voix du canon, et répandit le désespoir et la surprise au milieu du camp ennemi.

Les pertes éprouvées par les Américains, tant en morts qu'en blessés, fut de cent dix hommes, tous appartenant, moins vingt hommes, aux équipages du Saratoga et de l'Aigle. On n'a jamais su exactement la perte du côté des Anglais, bien qu'on la suppose avoir été du double à peu près.

J. T. HEADLEY.

LXXIV.—LE CORSAIRE AMÉRICAIN "GÉNÉRAL ARMSTRONG."

Lettre d'un Anglais habitant Fayal, à WILLIAM COBBETT, *de Londres.*

Fayal, 15 Octobre, 1814.

MONSIEUR—Le brig américain armé en course, et appelé le "Général Armstrong," de New-York, capitaine Samuel C Reid, portant sept canons et quatre-vingt dix hommes, est

entré ici le 26 du mois dernier, vers midi, après dix-sept jours de mer, dans le but d'obtenir de l'eau. Le capitaine, ne voyant rien à l'horizon, se décida à jeter l'ancre. Quelques heures s'étaient à peine écoulées que le brig Carnation de la marine de Sa Majesté est entré et a mouillé près du Général Armstrong.

Vers six heures, le vaisseau de Sa Majesté, Plantagenet, de soixante-quatorze canons, et la frégate Rota, sont également entrés dans le port et ont jeté l'ancre. Le capitaine du corsaire et ses amis consultèrent les principales autorités pour savoir s'il était en sûreté. Ils considèrent tous qu'il était parfaitement garanti, et que les officiers de Sa Majesté connaissaient trop bien le respect du à un port neutre pour l'inquiéter. Mais à la grande surprise de tout le monde, vers 9 heures du soir, quatre embarcations des vaisseaux de Sa Majesté furent dépêchées, armées et équipées, dans le but de le capturer. Comme la lune était presque pleine et la nuit parfaitement claire et calme, nous avons pu voir chaque mouvement. Les embarcations s'approchèrent rapidement du corsaire ; il parait que le capitaine les héla plusieurs fois et leur cria de rester au large. Malgré cela elles continuèrent à s'avancer, et tentèrent l'abordage avant même que le corsaire se fût mis sur la défensive. Un combat animé s'engagea des deux côtés, et finalement les canots furent repoussés avec grandes pertes.

L'Américain, calculant alors qu'une force très supérieure serait envoyée contre lui, coupa ses cables, et se fit remorquer tout près du fort, à une demi encablure. Là il s'amarra avec quatre cables à l'avant et à l'arrière.

Le gouverneur, pendant ce temps, envoya une protestation au capitaine Lloyd, du Plantagenet, se plaignant de pareils procédés, et espérant que le corsaire ne serait pas molesté davantage ; car étant dans les domaines du Portugal, et sous les canons du chateau-fort, il avait droit à la protection portugaise.

La réponse du capitaine Lloyd fut qu'il était déterminé à détruire ce navire aux dépens mêmes de Fayal ; et que si le fort donnait protection au brig, il ne laisserait pas une seule maison debout dans le village. Tous les habitants étaient réunis sur les remparts, appréhendant une nouvelle attaque. A minuit quatorze chaloupes furent aperçues venant de tous côtés dans ce but, les unes après les autres.

Lorsqu'elles furent à portée de canon, une décharge terrible et effective fut faite par le corsaire, laquelle jeta la

confusion parmi les chaloupes. Alors elles ripostèrent par un feu vif; mais le brig continua ses bordées avec tant de vivacité, qu'il fut presque impossible pour les embarcations de faire aucun progrès. A la fin, elles parvinrent, après avoir perdu beaucoup de monde, à s'approcher du corsaire, et essayèrent de l'aborder de tous côtés. Les officiers encourageaient leurs hommes en criant "pas de quartier," et nous pouvions entendre ces exhortations aussi bien que les clameurs qui les accompagnaient. Tout cela devait se terminer par un horrible massacre.

Trois des chaloupes furent coulées, et un seul pauvre officier échappa à la mort, dans une embarcation qui contenait cinquante personnes; il était blessé. Les Américains se battirent avec une grande fermeté; quelques-unes des embarcations demeurèrent sans un seul homme pour ramer; quelques canots conservèrent trois ou quatre hommes seulement; ceux qui revinrent avec le plus de monde avaient au plus dix personnes. Plusieurs chaloupes pleines de cadavres allèrent s'échouer à terre.

Je constate avec regret que ces embarcations étaient montées par des hommes choisis, et commandées par le premier, le second, le troisième et le quatrième lieutenant du Plantagenet; et par le premier, le second, le troisième et le quatrième lieutenant de la frégate, et les premiers officiers du brig; il s'y trouvait aussi un grand nombre de *midshipmen*. Nos forces totales excédaient quatre cents hommes; il n'en revint que trois officiers, dont deux étaient blessés. Ce combat malheureux et sanglant dura environ quarante minutes.

Après la déroute des chaloupes, rien de plus ne fut tenté jusqu'au lendemain matin à la pointe du jour, moment auquel la Carnation se plaça le long du Général Armstrong et l'attaqua. Le corsaire continua encore à se défendre avec une bravoure sans égale. Ces vétérans me rappelèrent les paroles de Lawrence mourant à bord du Chesapeake, "Ne rendez pas le vaisseau!" La Carnation perdit l'un de ses mâts de hunes, et ses vergues furent emportées par le canon; son gréement fut fortement endommagé, et elle reçut plusieurs boulets dans sa coque. Ceci l'obligea à prendre le large pour se réparer et à cesser le feu.

Les Américains, découvrant que leur principal canon (Long Tom) et plusieurs autres étaient démontés, jugèrent que c'était folie que de penser pouvoir se défendre contre des forces aussi supérieures; ils coupèrent donc leurs mâts à

ras du pont, ouvrirent un trou à la quille du brig, réunirent leurs armes légères, leurs hardes, etc, et vinrent à terre. J'ai découvert seulement deux trous de boulets dans la coque du corsaire, mais le gréement avait beaucoup souffert.

Les équipages de deux embarcations furent dépêchés ensuite de nos navires; ils se rendirent à bord du brig, et, après en avoir retiré quelques provisions, y mirent le feu.

Pendant les trois journées qui suivirent, nous fûmes occupés à enterrer les morts que le flux apportait sur le rivage. Le nombre des Anglais tués excéda cent vingt hommes; il y eut quatre-vingt-dix blessés. L'ennemi, c'est-à-dire, les Américains, chose étonnante, eurent seulement *deux* hommes tués et *sept* blessés. Nous pouvons bien dire: "que Dieu nous délivre de nos ennemis," si c'est ainsi que se battent les Américains.

Après avoir brûlé le corsaire, le capitaine Lloyd demanda au gouverneur de livrer les Américains comme prisonniers, ce que le gouverneur refusa. Il menaça d'envoyer cinq cents hommes à terre et de les prendre de vive-force. Les Américains se réfugièrent immédiatement avec leurs armes dans un vieux couvent gothique, coupèrent le pont-levis qui y conduisait, et se préparèrent à se défendre jusqu'au dernier soupir. Le capitaine, toutefois, changeant de détermination, ne fit aucune nouvelle tentative; il se borna à réclamer deux hommes, qui, dit-il, avaient déserté de son vaisseau pendant qu'il était en Amérique. Le gouverneur envoya chercher ces hommes, mais n'en trouva aucun répondant au signalement donné.

Plusieurs maisons furent grandement endommagées à terre par l'artillerie de la Carnation. Une femme, tandis qu'elle était assise au quatrième étage de sa maison, eut la cuisse emportée par un boulet; et un jeune garçon eut le bras cassé. Le consul américain à Fayal a réclamé au gouvernement portugais au nom du corsaire une indemnité de cent mille dollars que notre consul, Mr. Parkin, considère comme devant être payée en toute justice; on réclamera en Angleterre. Mr. Parkin, Mr. Edward Bayley et d'autres résidents anglais désapprouvent l'outrage et les déprédations que nos vaisseaux ont commis en cette circonstance. Le vaisseau de guerre qui a été expédié en Angleterre avec les blessés, n'a pu, par ordre, prendre de lettres de personne. Ayant été témoin oculaire de cet événement, je viens de vous en donner un compte rendu fidèle.

Je suis avec respect, etc., etc., H. K. F.

LXXV.—L'OCÉAN.

A la mer, 18 Octobre.

Je suis sorti de ma cabine ce matin pour la première fois, depuis que nous avons laissé les caps. Nous avons couru pendant six ou sept jours devant un coup de vent de nord-ouest, qui, s'il faut en juger par les grains amoncelés au ciel, n'a pas encore fini de souffler. Ma tête et ma main, ainsi que vous le verrez par mon écriture, sont rien moins que valides. Si vous avez jamais essuyé à la mer une froide tempête accompagnée de pluie, et cela pendant sept jours successifs, vous pouvez vous imaginer si je me suis diverti.

Le jour de notre départ, quelque chose comme dix ou quinze navires, en destination pour différents voyages, étaient en rade, attendant un bateau-pilote. En le voyant arriver, tous ces navires levèrent l'ancre ensemble, et nous appareillâmes. C'était un beau spectacle que de voir tant de voiles, rapprochées les unes des autres, voguer de conserve au souffle d'une brise carabinée. Je me tins debout sur la dunette, et les suivis de l'œil dans une sorte d'extase mêlée de tristesse, jusqu'à ce que nous eussions atteint les caps.

Nous doublâmes le Cap Henlopen vers le soleil couchant, et, diminuant de toile, nous mîmes en panne. Puis la petite embarcation nous aborda l'un après l'autre, reprenant les pilotes, et quelques minutes après, toutes les voiles étaient larguées de nouveau. Les navires disparurent au loin emportés par une brise fraîchissante, et faisant route chacun dans une direction différente, en moins d'une heure, notre bâtiment paraissait avoir été abandonné solitaire sur la mer. A ce moment, les nuages s'étaient obscurcis, le vent avait pris plus de force et se transformait en ouragan mêlé de pluie ; comme l'ordre fut donné de " prendre un ris dans les huniers," je jetai un dernier regard sur le Cap Henlopen, à peine visible sur la ligne de l'horizon, et je descendis dans la cabine.

C'est aujourd'hui pour la première fois que j'ai pu monter sur le pont. C'est un jour à rendre un homme amoureux de la vie. Les lambeaux de cette longue tempête, qui nous a chassés devant elle pendant une semaine, s'amoncèlent en masses blanches autour de l'horizon ; au-dessus de nos têtes le ciel est d'un bleu sans tâches, le soleil est chaud, le vent soutenu et frais, mais doux comme le souffle d'un enfant, et la mer —il faut que je vous la décrive avec plus de soin. Nous

sommes dans le courant du golfe. Ici l'eau, vous le savez, même jusqu'à la hauteur des bancs glacés de Terre-Neuve, est toujours d'une chaleur égale à celle du sang, et la température de l'air suave dans toutes les saisons ; aujourd'hui on dirait une de ces brises du sud qui caressent la terre au mois de juin. Des centaines d'oiseaux de mer voltigent autour de nous—les algues du tropique, arrachées par les flots aux rochers des Antilles, situées à mille milles de nous dans les latitudes méridionales, flottent par masses énormes—les matelots, pieds-nus, tête-nue, sont éparpillés dans le gréement occupés aux "travaux du beau temps," et sur la ligne de l'horizon, disparaissant à chaque renflement de la houle, on voit poindre deux navires, toutes voiles dehors, et faisant, grâce au premier vent favorable qui ait soufflé depuis plusieurs jours, route pour l'Amérique.

Je suis monté sur le pont ce matin ; j'ai regardé autour de moi, et, pendant une heure ou deux, j'ai eu peine à croire que ce n'était pas un rêve. Bien que j'eusse beaucoup observé la mer du haut de notre promontoire isolé de Nahant, et que je crûsse en bien connaître les aspects pendant la tempête, aussi bien que pendant le calme, la scène que j'avais devant moi me surprit et me ravit tour-à-tour. Au premier coup d'œil, nous semblions être dans le sein même de la mer, et en regardant sous le vent, je vis comme s'avançant de dessous la quille du navire une espèce de colline d'azur éblouissant, d'une hauteur réelle de trente à quarante pieds, mais d'une pente si douce que sa crête blanche et éloignée me faisait l'effet d'un nuage, et l'espace compris entre la base et le sommet, celui d'un ciel de la plus merveilleuse beauté, du plus pur éclat. Un instant après, cette crête brillante s'affaissa en une masse splendide d'écume ; le soleil, en la traversant, colora l'extrémité plus mince de la vague d'une bordure brillante d'émeraude, et la montagne liquide s'engloutit toute entière sous notre brig qui s'éleva et glissa sur la cime des flots avec la légèreté et la grâce d'un oiseau.

Cet aspect de l'océan, au moment dont je parle, restera gravé pour toujours dans mon esprit. Je n'ai jamais rien vu sur terre qui puisse en splendeur égaler ce spectacle. Il n'y a pas de coucher de soleil, il n'y a pas de lac aux eaux bordées de collines, pas de cascade, sans excepter le Niagara, pas de vallée ni gorge de montagne qui puissent égaler cette scène. Les vagues n'avaient pas eu le temps de "s'aplatir," comme disent les marins, et elles étaient agitées comme dans une tempête où il n'y aurait eu ni vent ni pluie. Je regardai au loin les lames

longues et majestueuses qui déferlaient vers le ciel sur toute l'étendue d'un lointain horizon ; entre cet horizon et mes yeux, dans un rayon de douze milles, s'étendait une immense plaine diaprée de bleu, de vert et de blanc, et dont les couleurs changeaient de place avec une telle rapidité que la vue en souffrait. Je me tins cramponné au couronnement pendant une heure, contemplant cette scène avec une satisfaction et une curiosité tout enfantines. La vague en se brisant contre le navire m'avait atteint à plusieurs reprises, et comme la mer embarquait par les dalots à chaque coup de roulis, j'étais la moitié du temps debout avec de l'eau jusqu'aux genoux ; mais le vent chaud qui caressait mon front après une semaine de réclusion dans ma cabine, et les beautés indicibles qui se déroulaient à mes yeux, étaient si pleins de charmes que j'avais tout oublié, et que ce ne fut que pour obéir aux avis répétés du capitaine que je changeai de position. Je montai sur la dunette, et, retirant mes souliers comme un collégien, je m'assis sur la lisse sous le vent plongeant mes pieds dans l'eau chaude de la mer à chaque balancement du navire, et absorbé pendant plusieurs heures dans la comtemplation de ce spectacle magnifique. Je n'hésite pas à dire que la formation, le développement, et enfin l'évanouissement final d'une vague de la mer, par un soleil brillant, est le spectacle le plus splendidement beau qui existe au monde.

N. P. Willis

LXXVI.—UN HOMME À LA MER.

Il fait une nuit horrible. Les passagers sont blottis et tremblants dans la cabine. Chaque planche branle ; et les membrures en chêne gémissent comme si elles souffraient de leur fatigue. Les mains sont toutes occupées en haut ; le capitaine est sur l'avant donnant des ordres au lieutenant dans les hunes, tandis que je me tiens de toutes mes forces à l'une des épontilles près de l'habitacle. Le navire tangue avec démence ; les vagues, après s'être élevées par moment aussi haut que le bout des vergues, s'engloutissent ensuite en tourbillonnant sous la quille avec une telle violence que chaque poutre craque dans le navire. Le tonnerre gronde comme mille canons ; et, par intervalles, le ciel est sillonné par un ruban de feu qui étincelle à la cime des vagues, et se reflète sur le pont mouillé et les espars, éclairant tout si bien dans la mâture que je puis voir la figure des hommes montés dans le mât de perroquet, et

distinguer par instant les matelots se cramponnant de toute leur force aux bouts-dehors pour prendre un ris. Puis, tout rentre ensuite dans une horrible obscurité.

L'écume de la mer crache avec rage contre les voiles ; les vagues, aussi hautes que des montagnes, se brisent contre l'avant du navire ; le vent hurle à travers le gréement, ou, si une garcette se brise, la voile, s'enflant à contre vent, se déchire avec un bruit semblable à un coup de fusil. Par moments, lorsque tout est tranquille, j'entends le capitaine criant des ordres, et le second qui les répète dans le gréement ; mais voici venir soudain un éclair suivi d'un coup de tonnerre qui étouffe leur voix et la rend aussi faible que le chant d'un petit oiseau.

A la lueur d'un de ces éclairs, j'aperçus un homme sur un bout-dehors qui perdit son marchepied au moment où le navire plongeait ; mais ses bras demeurèrent cramponnés autour de la vergue. Avant que j'eusse le temps de rien voir de plus, l'obscurité vint, et le tonnerre éclata avec un tel bruit que j'en devins à moitié sourd. Je crus entendre un cri étouffé au milieu des echos du tonnerre qui roulaient et grondaient dans le lointain ; puis, à la lueur de l'éclair qui suivit, je découvris le long du navire, à l'extrémité d'une vague, le pauvre matelot qui était tombé. La lumière frappa en plein son visage.

Mais il s'était saisi en tombant d'un bout de manœuvre courante que je vis se dérouler sur le pont. Je criai comme un insensé : " Un homme à la mer ! " et je saisis la corde ; mais de nouveau je ne vis plus rien. La mer était trop haute et l'homme trop lourd pour moi. Je criai, je criai de toutes mes forces, et je sentis la sueur qui coulait à grosses gouttes de mon front comme la corde glissait entre mes doigts.

En ce moment, le capitaine accourut de l'arrière et m'aida ; le cuisinier vint également comme la corde arrivait presque à la fin, et d'un effort commun nous tirâmes à nous le matelot. C'était une lutte désespérée pour cet homme ; car le navire marchait avec une prodigieuse vitesse ; mais le malheureux se cramponnait avec l'énergie d'un mourant.

Enfin un éclair nous le fit voir au sommet d'une vague, à une distance de deux avirons seulement du navire.

" Tiens bon, mon garçon ! " s'écria le capitaine.

" Pour l'amour de Dieu, faites vîte," dit le pauvre diable ; et il disparut entre deux lames. Nous tirâmes la corde avec toute la vivacité possible, et le capitaine continua à l'exhorter pour lui donner courage, lui répétant de tenir ferme. Mais

dans le silence nous l'entendîmes qui disait : " Je ne puis tenir davantage ; je suis tout épuisé ! "

Déjà nous avions amené le malheureux à portée de la main, et nous n'attendions plus qu'un flux favorable de la vague pour le saisir, lorsque le pauvre garçon jette un gémissement sourd en s'écriant : " Ce n'est pas la peine,—je ne peux pas,—adieu ! " Et la lame lança le bout de la corde sur les bastingages ; l'infortuné avait lâché prise.

A la lueur d'un autre éclair, je le vis qui disparaissait sous l'eau. MITCHELL.

LXXVII.—CAPTURE D'UNE BALEINE.

LE commandant de la chaloupe lança un coup d'œil calme sur la crête d'écume qui frémissait au sommet des vagues à une distance de quelques yards du canot, et dit à ses hommes à haute voix :

" Allons, un ou deux coups d'avirons ; poussons-la au large dans l'eau profonde."

La chute des avirons ressemblait aux mouvements d'une excellente machine, et la légère chaloupe glissait sur l'eau comme un canard qui, sur le point d'approcher un danger imminent, échappe soudain au moment critique sans efforts apparents. Tandis que ce mouvement nécessaire s'opérait, Barnstable se leva et examina les falaises d'un regard perçant, puis, voyant qu'il se trouvait encore désappointé dans ses recherches, il dit :

" Poussez un peu plus au large, et ramez doucement jusqu'à la goëlette. Attention aux rochers, garçons ; il est possible qu'ils se soient cachés dans quelques crevasses, car les affaires dont ils s'occupent ne sont pas de celles qui se traitent de jour."

L'ordre fut promptement exécuté, et ils avaient déjà marché plus d'un mille de cette façon, dans le plus profond silence, lorsque soudain la tranquillité qui les environnait fut interrompue par un lourd sifflement de l'air et un jet d'eau peu éloigné d'eux.

" Par le ciel ! Tom," s'écria Barnstable, en tressaillant, " c'est le souffle d'une baleine."

" Oui, monsieur," répondit le chef du canot, sans changer de contenance, " voici son jet d'eau là bas au large à moins d'un demi mille ; le coup de vent d'est l'a entraînée à la dérive, et elle commence à s'apercevoir qu'elle se trouve sur

un bas-fond. Elle s'est amusée à dormir au lieu de faire du chemin au vent ! "

" Le gaillard en prend à son aise aussi ! il ne parait pas pressé de gagner le large."

" Je conclus plutôt, monsieur," dit le patron, en tournant sa chique dans sa bouche avec un grand calme, tandis que ses petits yeux enfoncés commençaient à pétiller de plaisir à cette vue, " que le gentilhomme à perdu son estime de route, et qu'il ne sait plus quelle route il doit prendre pour retourner dans les eaux bleues."

" C'est un cachalot ! " s'écria le lieutenant ; " il va bientôt faire force de nageoires et prendre le large."

" Non, monsieur, c'est une vraie baleine," reprit Tom ; " j'ai vu son jet d'eau ; elle a lancé en l'air une aussi jolie paire d'arcs-en-ciel que jamais chrétiens voudraient admirer. C'est une vraie pièce-à-huile que ce gaillard-là ! "

Barnstable se mit à rire, détourna les yeux du spectacle qui le tentait, et essaya de regarder les rochers ; mais malgré lui ses yeux se portèrent de nouveau sur l'animal paresseux, qui, par instants, montrait sa vaste carcasse à quelques pieds hors de l'eau dans des gambades nonchalantes. L'attrait de la chasse, et les souvenirs de ses anciennes habitudes, finit par l'emporter sur son inquiétude pour ses amis, et le jeune officier demanda au patron :—

" Il y a-t-il quelque ligne à baleine dans la chaloupe avec laquelle on puisse attacher ce harpon que vous portez toujours avec vous dans le beau ou le mauvais temps ? "

" Je n'expose jamais le canot loin de la goëlette sans le munir d'un bout de corde, monsieur," repondit le patron ; " il y a dans la vue d'un baquet quelque chose de familier à mes yeux vieillis."

Barnstable regarda à sa montre, et de nouveau aux rochers, puis il s'écria d'un ton joyeux :—

" Ferme, souquez, mes garçons ! Il n'y a, parait-il, rien de mieux à faire. Allons, il faut lancer un coup de harpon à cet impudent coquin."

Les hommes poussèrent spontanément un cri, et le vieux patron, changeant l'expression d'ordinaire si solennelle de son visage, se permit de sourire, tandis que la chaloupe baleinière bondit sur la vague comme un coursier lancé vers le but. Pendant les quelques minutes qu'il fallait pour atteindre leur proie, long Tom, qui était accroupi près des écoutes d'arrière, se leva et transféra son vaste corps sur l'avant du canot, où il prit les dispositions de rigueur pour harponner la baleine.

Le baquet, contenant environ la moitié d'une ligne à baleine, fut placé aux pieds de Barnstable, qui avait préparé un aviron à l'arrière pour remplacer le gouvernail qu'on avait démonté afin de pouvoir faire pirouetter le canot en cas de besoin, sans avancer.

Leur approche fut entièrement inaperçue du monstre marin ; il continua à lancer, comme par divertissement, deux longs jets d'eau qui retombaient en demi-cercle, agitant par intervalles les larges membranes de sa queue avec grâce, mais avec une force redoutable, jusqu'à ce que les hardis marins fûssent arrivés à quelques centaines de pieds de lui. Alors, il plongea subitement la tête la première, et, sans effort apparent, éleva son immense corps à plusieurs pieds au-dessus de l'eau, en faisant onduler sa queue avec violence et en produisant un sifflement comme celui des vents déchainés. Le patron était debout, brandissant son harpon, et prêt à frapper un coup ; mais, lorsqu'il vit que l'animal prenait cette formidable attitude, il fit signe de la main à son officier qui ordonna immédiatement à ses hommes de cesser de ramer. Dans cette situation, les chasseurs se reposèrent quelques instants, tandis que la baleine battait l'eau à coups rapides et répétés, avec un bruit dont les rochers répercutaient les échos semblables aux détonations sourdes du canon. Après avoir fait ainsi la vaine démonstration de sa terrible force, le monstre s'engloutit de nouveau dans son élément naturel, et disparut lentement aux yeux de ses persécuteurs.

" Dans quelle direction a-t-il plongé, Tom ? " s'écria Barnstable, au moment où la baleine ne fut plus visible.

" Tantôt en haut, tantôt en bas, monsieur," répondit le patron, dont l'œil par degrés brillait enflammé par l'entraînement de la chasse ; " il ne tardera pas à donner du nez contre le fond, s'il continue longtemps dans la même direction, et sera très content de respirer une autre bouffée d'air pur ; nagez de quelques brasses à tribord, monsieur, et je vous promets que nous ne serons pas éloignés de sa piste."

La conjecture du vieux marin expérimenté se vérifia, car, quelques minutes après, l'eau s'entr'ouvrit près d'eux, et deux nouveaux jets d'eau jaillirent en l'air. Au même instant, le monstrueux animal s'élança dans la même direction en montrant la moitié de son corps au-dessus des vagues, et retomba dans la mer avec un bruit et une écume pareils à ceux que produirait un navire qu'on lançerait à l'eau pour la première fois. Après cette évolution, la baleine roula lourdement, et sembla renoncer à de nouveaux efforts.

Ses moindres mouvements étaient attentivement observés par Barnstable et son patron, et, tandis que l'animal semblait comparativement dans un état de repos, le premier donna à son équipage l'ordre de faire une fois de plus force de rames. Quelques coups d'avirons vigoureux et prolongés amenèrent directement le canot sur le flanc de la baleine; l'avant de la chaloupe était dirigé vers l'une de ses nageoires, qui, par instants, et tandis que l'animal se laissait mollement aller à l'action des vagues, apparaissait sur l'eau. Le patron brandit son harpon avec beaucoup de précision, puis le darda avec une telle force que le fer tout entier s'ensevelit dans le corps de leur adversaire. Au moment où le coup fut porté, long Tom s'écria avec une singulière vivacité :—

" Sciez partout ! "

" Sciez partout," répéta Barnstable. Les matelots obéissants unirent leurs efforts, et imprimant au canot un mouvement retrograde, le mirent à l'abri des atteintes de leur formidable antagoniste. L'animal effrayé ne méditait cependant aucune résistance ; ignorant sa propre force, aussi bien que la faiblesse de ses ennemis, il chercha son salut dans la fuite. Un instant après que le fer pénétra dans son corps, la baleine demeura stupide d'étonnement, puis, battant l'air de sa puissante queue avec une violence qui agita profondément la mer autour d'elle, elle disparut tout-à-coup avec la rapidité de l'éclair au milieu d'un nuage d'écume.

" Arrêtez ! " cria Barnstable ; " tiens bon, Tom ; elle revient déjà sur l'eau."

" Oui, monsieur," répondit avec sang-froid le patron, en saisissant la corde qui filait hors du canot avec une vélocité telle qu'il y avait danger à opérer une pareille manœuvre, et tâchant d'en ralentir plus graduellement le mouvement en la faisant tourner autour du vaste support en fer qui se trouvait placé dans ce but sur l'avant de l'embarcation. Tout-à-coup la corde se roidit à la proue, et, s'élevant à la surface avec de fortes vibrations, indiqua la direction dans laquelle on pouvait s'attendre à voir reparaître l'animal. Barnstable avait tourné l'avant du canot vers ce côté avant que la victime blessée et pleine d'épouvante n'eût eu le temps de revenir une fois de plus à la surface de l'eau ; le monstre, toutefois, ne perdit pas le temps en folles évolutions ; il s'ouvrit passage avec une prodigieuse rapidité, refoulant les vagues de chaque côté, et laissant un remous prolongé le long de sa route.

Entraîné violemment dans le sillage du monstre, le canot

fendait les vagues avec une si effrayante rapidité que, par instants, on aurait dit que la légère embarcation allait s'engloutir dans l'océan. Lorsque le grand Tom vit que sa victime lançait de nouveau son double jet d'eau, il montra du doigt avec un air de triomphe le liquide qui s'échappait des évents du monstre, mêlé à des flots d'un sang rouge foncé, et il s'écria :—

" Ah ! hah ! j'ai touché à la vie du gaillard ! Ce ne sont pas deux pieds de graisse seulement qui peuvent arrêter mon harpon et l'empêcher de frapper à mort n'importe quelle baleine qui sillonne l'océan ! "

" Je crois que vous vous êtes épargné la peine de vous servir de la bayonnette que vous aviez transformée en lance," dit le commandant, qui s'était mis de la partie avec toute l'ardeur d'un homme dont la jeunesse s'était passée presque entièrement au milieu de pareilles chasses ; " tâtez votre corde, Maître Coffin ; pouvons-nous nous haler le long de l'ennemi ? Je n'aime pas la route qu'il a prise, car il nous remorque loin de la goëlette."

" C'est là sa façon d'agir, monsieur," dit le patron ; " vous savez que la créature a besoin d'air dans les narines quand elle court, ni plus ni moins qu'un homme ; mais tenez bon, garçons, et halons le canot vers elle."

Les matelots saisirent alors la corde de la baleine et amenèrent doucement l'embarcation à quelques pieds de la queue du cétacé, dont la course se ralentissait à mesure qu'il devenait plus faible par la perte de son sang. Quelques minutes après, il s'arrêta et parut à la surface de l'eau, roulant péniblement, et comme en proie aux suffrances de l'agonie.

" Faut-il le tirer à nous et l'achever, Tom ? " s'écrai-Barnstable ; " quelques coups de bayonnette feront l'affaire."

Le patron debout regarda sa proie avec calme et prudence, et répondit à cette question :—

" Non, monsieur, non—il va avoir sa crise ; il n'est pas nécessaire dans cette occasion de nous déshonorer en employant les armes d'un soldat à prendre une baleine. Sciez au large, sciez ! elle va entrer dans ses convulsions."

La recommandation du prudent patron fut promptement exécutée, et le canot s'éloigna avec précaution à une certaine distance, laissant à l'animal un champ libre pour son agonie. De l'état le plus parfait de tranquillité, le terrible monstre éleva sa queue en l'air comme pendant la chasse, mais ses

coups triplèrent en rapidité et en violence, jusqu'à ce que tout disparut derrière une pyramide d'écume fortement teinte de sang. Les beuglements du cétacé étaient semblables à ceux de tout un troupeau de taureaux, et quiconque eût ignoré ce qui se passait, aurait pu croire facilement que mille monstres se livraient à un combat à mort derrière le brouillard sanglant qui interceptait la vue. Graduellement la scène changea, et, lorsque l'eau, redevenant incolore, s'abaissa au niveau régulier des longues vagues de l'océan, on vit le cétacé épuisé et sans force, se soumettant passivement à son sort. Dès que la vie se fut retirée de l'animal, cette énorme masse noire roula sur le flanc ; bientôt la peau lisse et blanche de la partie abdominale du monstre devint visible, et les matelots surent alors que leur victoire était complète. COOPER.

LXXVIII.—UNE NUIT CHEZ LES CANNIBALES.

(L'auteur visita les Iles Marquises en qualité de simple matelot, à bord d'un navire américain qui avait été amené dans ces parages par les attraits de la pêche à la baleine. Lorsqu'ils arrivèrent à l'île de Nukuheva, il déserta son navire en compagnie d'un autre matelot nommé Toby, et tous deux se mirent en cherche d'aventures. Après avoir passé la montagne et descendu dans la vallée, ils tombèrent tout-à-coup au milieu d'une horde de sauvages appelés Typees, qui, ainsi que leurs voisins, les Happars, passaient pour être des cannibales de la pire espèce. Contrairement à leur attente, ils reçurent l'accueil le plus cordial de la part des indigènes, et surtout de leur chef, Mehevi. C'est pendant une visite qu'ils firent à ce dernier, en compagnie de Kori-Kori, indigène assigné à leur service, que se passa la scène suivante.)

IMMÉDIATEMENT après notre arrivée, Mehevi nous fit asseoir sur des nattes, et Kory-Kory baragouina quelques mots inintelligibles. Quelques instants après, un jeune garçon entra avec un écuelle en bois pleine de *poee-poee*, espèce de mets fabriqué avec le fruit de l'arbre-à-pain. Plusieurs autres plats vinrent ensuite ; le chef insistait de la manière la plus hospitalière pour que nous les partagions avec lui, et, afin d'écarter toute timidité de notre part, nous donnait personnellement l'exemple avec énergie.

Le repas terminé, une pipe fut allumée, laquelle passa de

bouche en bouche. Cependant, à sa soporifique influence, jointe à celle de la tranquillité du site et de l'obscurité qui grandissait aux approches de la nuit, mon compagnon et moi nous nous laissâmes aller à une sorte de somnolence léthargique, tandis que le chef et Kory-Kory semblaient déjà endormis près de nous.

Je me réveillai de ce pénible sommeil vers le milieu de la nuit, ainsi que je le supposais; et, me soulevant à moitié sur la natte, je m'aperçus que nous étions complétement enveloppés de ténèbres. Toby dormait toujours, mais nos autres compagnons avaient disparu.

Appréhendant quelque malheur, je réveillai mon camarade, et nous étions à converser à voix basse sur la disparition inattendue des indigènes, lorsque, tout-à-coup, des profondeurs du bois, nous vîmes distinctement de l'endroit où nous étions couchés s'élever des jets de flammes qui, en quelques instants, illuminèrent les arbres environnants, ce qui augmenta encore par contraste la lugubre obscurité qui déjà régnait autour de nous.

Tandis que nous regardions ce spectacle, des figures noires apparurent qui allaient et venaient devant les flammes; d'autres dansaient et gambadaient de côtés et d'autres, et semblaient autant de démons.

En regardant ce spectacle bizarre, non sans concevoir de vives alarmes, je dis à mon compagnon, "Que signifie tout cela, Toby?"

"Oh, rien!" répondit-il; "ils sont en train de préparer le feu, je suppose."

"Le feu!" m'écria-je, et mon cœur se mit à battre comme un marteau de forge, "quel feu?"

"Parbleu, le feu pour nous cuire; pourquoi les cannibales feraient-ils une pareille émeute si ce n'était pour cela?"

"Oh! Toby! finissez avec vos plaisanteries; le moment en est mal choisi; quelque chose va nous arriver, j'en ai la certitude."

"Plaisanteries, vous croyez!" s'écria Toby, avec indignation. "M'avez-vous jamais entendu plaisanter? Dans quel but supposez-vous que ces diables nous ont nourris pendant trois jours de la manière dont ils l'ont fait, si ce n'est dans le but dont vous n'osez parler tant vous avez peur? Regardez là ce Kory-Kory!—ne vous a-t-il pas bourré avec ses gruaux que le ciel confonde, précisément comme on bourre un porc avant de le tuer? Vous pouvez compter là-dessus; nous

allons être mangés cette bienheureuse nuit, et voilà le feu par lequel nous serons rôtis."

Cet aspect des choses n'était guères fait pour calmer mes appréhensions, et je frisonnai d'horreur à la pensée que nous étions réellement à la merci d'une bande de cannibales, et que l'affreuse perspective à laquelle Toby avait fait allusion n'était sous aucun rapport en dehors des limites du possible.

"Bon! Ne vous l'ai-je pas dit; les voilà qui viennent nous chercher!" s'écria mon compagnon un moment après, tandis qu'on voyait les formes de quatre des indigènes se détacher nettement sur le fond illuminé du bois, pendant qu'ils montaient l'éminence et s'approchaient de nous.

Ils vinrent sans bruit, à pas de loup, et se glissèrent dans l'obscurité qui nous environnait comme s'ils voulaient s'élancer sur quelque objet qu'ils avaient peur d'effaroucher avant de s'en emparer. Ciel! quelles horribles réflexions s'emparèrent de moi en ce moment! Une sueur froide coula de mon front, et, stupide de terreur, j'attendis mon sort!

Soudain le silence fut interrompu par la voix bien connue de Mehevi; aux accents affectueux de sa voix, mes craintes s'évanouirent immédiatement. "Tommo, Toby, ki ki!" (manger). Avant de nous parler, il avait voulu s'assurer par lui-même si nous étions tous les deux réveillés, ce qui sembla le surprendre quelque peu. "Ki ki! n'est-ce pas?" dit Toby, avec sa voix rauque; "bien, faites-nous cuire d'abord—mais qu'est cela?" ajouta-t-il, au moment où un autre sauvage s'approchait, portant devant lui un grand plat de bois qui contenait une viande fumante quelconque, ainsi qu'on pouvait en juger par l'odeur qu'elle répandait. Ce plat fut déposé aux pieds de Mehevi. "Un petit enfant au four très probablement; quoi que ce soit, je n'en veux pas goûter. Je serais un fameux imbécile, par ma foi, de me laisser réveiller ici au milieu de la nuit pour me bourrer et me gorger, et tout cela pour composer un beau matin le menu d'un copieux repas servi à un tas de cannibales altérés de sang! Non, je vois clairement où ils en veulent venir; ainsi suis-je déterminé à faire diète de manière à n'être plus qu'une poignée d'os et de cartilages; si dans cet état, ils me servent sur leur table, grand bien leur fasse! Mais, dites donc, Tommo, vous n'allez pas manger, je l'espère, de ce plat-là dans l'obscurité. Hein? Comment diable pourrez-vous savoir ce que c'est?"

"En y goûtant, parbleu," dis-je, en mastiquant un morceau que Kory-Kory venait précisément de mettre dans ma

bouche ; " ce morceau est même délicieux ; on dirait du veau."

" Un petit enfant au four, par l'âme du capitaine Cook !" s'écria Toby, avec une véhémence étonnante. " Du veau ? Il n'y a jamais eu un veau dans l'île avant que vous y ayez débarqué. Je vous dis, moi, que vous êtes en train d'avaler les morceaux de la carcasse d'un Happar défunt ; aussi vrai que vous vivez, ou le diable m'emporte ! "

Emétiques et de l'eau tiède ! Quelles sensations j'éprouve dans la région abdominale ! En effet où ces démons incarnés auraient-ils obtenu de la viande ? Mais je résolus de me convaincre à tous hasards ; et, me tournant vers Mehevi, je fis vîte comprendre au complaisant chef que je désirais qu'on apportât une lumière. Lorsque la lumière arriva, je regardai avec anxiété et reconnus les restes mutilés d'un jeune porc ! " Puarkee ! " s'écria Kory-Kory, en regardant le plat avec complaisance ; et, à partir de ce jour, je n'ai jamais oublié que tel est le nom qu'on donne à un cochon dans le jargon Typée. MELVILLE.

LXXIX.—UN GENTILHOMME NUKUHÉVIEN.

LE lendemain matin j'allai à terre, mais les devoirs de la garnison empêchèrent les officiers de partir avant une heure déjà avancée de la matinée—trop avancée pour franchir les hauteurs qui nous séparaient des vallées adjacentes ; conséquemment, nous changeâmes de destination, et nous décidâmes que nous ferions une excursion dans la vallée qui aboutit au port.

Un couple d'enfants indigènes nous précédait avec des paniers. Marchant rapidement à travers des sentiers bordés d'un buisson épais de tabac sauvage, *d'arrow-root*, de gingembre et de goyaves, nous gravîmes plusieurs collines, puis, suivant le lit d'un cours d'eau, nous arrivâmes deux heures après à un site qui se trouvait comparativement de niveau, et que mon ami, Français de nation, me désigna comme étant le siége de la cour de l'ancienne noblesse, et l'endroit où se tenaient les grandes fêtes des Nukuhéviens. La cour qui avait la forme d'un parallélogramme était pavée en pierres rondes et unies, et entourée de trois côtés par des maisons de construction indigène, vides, il est vrai, mais très larges et très commodes, toutes en bon état et prêtes pour une fête prochaine. A l'ex

trémité la moins élevée du carré passait un petit cours d'eau. Cet endroit était obscurci par l'ombre de majestueux cocotiers d'arbres à pain, de bois de fer, d'érables et d'hibiscus gigantesques. Tout était silencieux, sombre et solitaire ; les décrets absolus du Taboo rendaient ce bois sacré et impénétrable aux indigènes pendant les intervalles qui séparaient les sacrifices de l'époque des fêtes. Aussi nos *cumulees*, ou suivants, firent un grand détour, la tête inclinée et le visage tourné.

Après avoir examiné avec attention ce lieu de fêtes idolâtres, nous continuâmes à suivre le ravin, et quelques minutes après nous presentâmes nos compliments au père du roi, en entrant sans cérémonie, et en le tapant familièrement sur le dos.

La hutte était spacieuse, et en rapport avec la position, le rang et la fortune du propriétaire. En face de la hutte, un petit ruisseau, dont l'eau tombait en cascade, avait creusé dans le roc une espèce de bassin de plusieurs mètres de diamètre, et de là coulait par un petit canal naturel, usé sur les bords, comme la gouttière d'une fontaine. Alentour et au-dessus, des cocotiers frémissaient agités par la brise de la mer.

Nous fûmes cordialement reçus par notre hôte qui était assis par terre sur ses jambes croisées ; il n'avait pour tout vêtement qu'un *maro* roulé autour de ses reins, et un collier de cheveux épars aussi blancs que la neige qui pendaient sur sa maigre poitrine ; c'était, je suppose, la barbe vénérée de ses ancêtres qu'il conservait simplement pour recevoir ses serments, car elle n'avait pas l'air de grand'chose, et ne servait pas d'ornement. C'était un hideux personnage, un vrai épouvantail, aussi remarquable de sa personne que vénérable par son âge ; il nous informa que son existence comprenait neuf cents lunes. D'après ce calcul, il devait approcher de quatre-vingts ans ; mais il paraissait aussi âgé que Saturne.

Il avait tout le corps et les membres tatoués ; son visage seul ne l'était pas. Il devait avoir pris autant de temps à le peindre que Raphaël en mit à exécuter les galeries du Vatican ! Mais sa peau était si vieille et si vermoulue, qu'un grand nombre de touches délicates étaient à peine visibles. Autour de ses genoux, jouaient deux petits diablotins à peau sombre, âgés d'à peine un an ! Dieu sait d'où ils venaient ;— ils avaient peut-être été donnés en présent, ainsi que cela se pratique parmi les habitants des Marquises. Quoi qu'il en soit, il les regardait avec l'intérêt le plus affectueux, et suivait

chacun de leurs mouvements avec la plus grande sollicitude, même lorsqu'ils suçaient ses orteils amaigris ou qu'ils tiraient le chignon de sa chevelure grise. Un moment ils s'ébattèrent en face de la maison; puis soudain ils roulèrent dans l'étang. Je m'élançai immédiatement pour les retirer de l'eau mais le vieux sorcier se contenta de ricaner, tandis que les petits lutins se maintenaient à la surface de l'eau avec la légèreté de bouchons de liége, chantant et souriant bravement. Jamais je fus plus surpris. Me jetant plus tard dans l'eau moi-même, je trouvai que j'en avais jusqu'au cou.

Des domestiques indigènes apportèrent bientôt des tas de cocos dont la partie supérieure avait été enlevée afin qu'ils fussent prêts à être consommés. Nous fîmes du punch au lait de coco—chacun avait son bol de punch—en y mêlant quelques gouttes de jus de citron, et du sirop de canne-à-sucre pulverisée, le tout remué doucement dans la coque même de cette noix à substance laiteuse, ce qui fit une boisson digne d'un roi; ce breuvage vaut à lui seul un voyage en Polynésie. Explorant alors les ressources des paniers, nous découvrîmes une boîte de sardines, du pain, des bananes, et les oranges; avec cela nous fîmes une collation, et les enfants nangèrent les restes du repas.

On bourra les pipes, et un jeune garçon indigène apporta deux bâtons. Taillant le plus dur des deux en pointe, et maintenant l'autre fortement contre une pierre, il commença à faire une rainure longitudinale dans le morceau de bois le plus tendre à l'aide de l'extrémité durcie de l'autre bâton, en frottant régulièrement en long les deux surfaces. Bientôt une fine poussière se produisit à la partie inférieure; le bois naturellement blanc devint plus foncé; le bâton pointu pénétrait de plus en plus rapide, de plus en plus fort; la poussière commença à répandre de la fumée; quelques feuilles et filaments sechés furent placés dessus, et en un instant tout était en flamme. L'opération dura trois ou quatre minutes, et fut habillement exécutée. J'avais une assez grande quantité d'allumettes dans ma poche, mais n'ayant jamais vu le procédé ingénieux dont les insulaires se servaient pour faire du feu, et pensant qu'un peu d'exercice actif ne ferait pas de mal au jeune *Cumulee*, je ne les fis pas voir.

Nous étendant de tout notre long sur les nattes, nous laissâmes s'écouler le temps à fumer et à causer. Le vieux sorcier me fascinait; je ne pouvais détourner mon regard de ses traits; mais bientôt je m'aperçus que l'habitation était

envahie par une singulière odeur; je réfléchis alors qu'en entrant j'avais éprouvé tout d'abord une sensation désagréable; toutefois, comme il y a toujours autour d'un maison habitée par des indigènes tant d'ordures; occupé d'ailleurs à faire du punch, à manger notre goûter, à fumer, et à passer le vieux sorcier en revue, j'oubliai tout le reste pendant cette distraction, jusqu'a ce qu'une pause dans la conversation me poussât à m'enquérir de la cause de cette déplaisante odeur. Ah! dit le Français, en aspirant plusieurs fois avec angoisse, et en regardant autour de lui. Ah! le voici! Dirigeant mes yeux en l'air, j'aperçus enveloppé dans de l'étoffe faite dans le pays et du *tappa* un objet de forme allongée qui pendait obliquement d'une poutre transversale, semblable à un pantin sur le point de faire une culbute sur une corde molle! C'était un proche parent mort récemment, qui, par un sentiment de respect élevé, mais peu chrétien avait été ainsi suspendu sous le toit paternel jusqu'à ce qu'il fut assez sec pour être déposé dans un tombeau qu'il est d'usage dans le pays de construire en pierres et en chaume. Laissant tomber ma pipe, je me levai soudain, fis en toute hâte mes adieux à mon vénérable hôte, et me précipitai dehors, à l'air libre; là, après avoir avalé un bon coup d'eau-de-vie pure, je fis vœu de borner là mes visites à la noblesse Nukuhévienne. WISE.

LXXX.—NEW-YORK AU TEMPS DES HOLLANDAIS.

DANS ces temps heureux, une famille bien réglée se levait toujours au point du jour, dînait à onze heures, et se couchait au coucher du soleil. Le dîner était invariablement un repas privé, et les vieux et gras bourgeois manifestaient des symptômes non équivoques de désapprobation et de mécontentement lorsqu'ils étaient, à pareils moments, surpris par la visite d'un voisin. Mais bien que nos dignes aïeux fussent singulièrement peu enclins à donner à dîner, cependant ils cultivaient les liens sociaux de l'intimité par des banquets renouvelés de temps à autre, et appelés *tea-parties*, c'est-à-dire, réunions où on prend le thé.

Ces réunions fashionables étaient généralement en vigueur parmi les plus hautes classes ou la noblesse; c'est-à-dire parmi ceux qui possédaient des vaches, ou qui jouissaient d'une voiture à eux. La société se réunissait ordinairement à trois

heures, et se séparait vers six heures, à moins que ce ne fût en hiver ; alors l'heure de la réunion avait lieu un peu plus tôt, pour que les dames pussent rentrer au logis avant la nuit. La table à thé était couverte d'un vaste plat en faïence bien garni de tranches de porc gras, bien rissolées, coupées en morceaux et nageant dans le jus. Les convives assis autour de la joyeuse table, et tous armés d'une fourchette, faisaient preuve de dextérité en attrapant les morceaux les plus gras de ce plat formidable,—de même que des marins harponnent des marsouins en mer, ou que nos Indiens piquent le saumon dans les lacs. Quelques fois la table était enrichie d'immenses tourtes-aux-pommes, ou de saucières pleines de compotes de pêches ou de poires ; mais on était toujours certain de la voir ornée d'un énorme plat de pâte sucrée arrangée en boulettes et frite dans de la graisse de porc, ainsi que de *doughnuts* et *d'olykoeks*—délicieuse espèce de patisserie que l'on connait à peine aujourd'hui à New-York, excepté dans les familles hollandaises pur-sang.

Le thé était servi dans une majestueuse théière en faïence ornée de peintures représentant des petits bergers hollandais gardant les cochons en compagnie de leurs bergères, des bateaux voguant dans les airs, des maisons bâties dans les nuages, et une foules d'autres fantaisies hollandaises pleines de naïveté. Les galants se distinguaient par leur adresse à remplir la théière en transvasant l'eau d'une immense bouilloire en cuivre, dont la vue seule eût fait suer les pygmées indolents de notre époque dégénérée. Pour sucrer le thé, un morceau de sucre était placé à côté de chaque tasse, et les convives grignotaient et buvotaient tour à tour avec un grand décorum ; un perfectionnement fut apporté à cette coutume par une vieille dame très habile et très économe; il consistait à suspendre un gros morceau de sucre directement au-dessus de la table à thé au moyen d'une ficelle qui pendait du plafond, et qu'on pouvait se renvoyer de bouche en bouche; cet ingénieux expédient est encore pratiqué par quelques familles à Albany; mais il est toujours en pleine vigueur à Communipaw, Bergen, Flatbush, et dans tous nos villages purement Hollandais.

Dans ces assemblées primitives régnaient la plus scrupuleuse réserve et la plus grande dignité de manières. Pas de galanteries ni de coquetterie;—les vieilles femmes ne jouaient pas.—Là, point de propos rudes ou frivoles; point de batifolage d'enfants.—On n'y voyait pas non plus s'étaler

la morgue insolente des hommes riches qui cachent leur bon sens dans leur poche ;—on n'avait pas davantage à supporter les niaiseries drôlatiques ou les singeries bouffonnes de jeunes gens privés entièrement de cervelle. Au contraire, les demoiselles s'asseyaient avec modestie sur leurs chaises de paille, et tricotaient elles-mêmes leurs bas de laine ; elles n'ouvraient jamais leur bouche que pour répondre : *Ja Mynheer*, ou *Ja Jufvrouw*, à toutes les questions qu'on leur adressait ; se conduisant en cela comme des demoiselles modestes et bien élevées. Quant aux messieurs, chacun d'eux fumait tranquillement sa pipe, et semblait perdu dans la contemplation des carreaux bleus et blancs qui décoraient les cheminées, et qui représentaient pieusement différents passages de l'Ecriture sainte ; Toby et son chien, par exemple, y figuraient avec avantage ; Haman se montrait aux yeux suspendu à son gibet ; et Jonas apparaissait s'élançant avec courage hors de la baleine, comme Arlequin traversant un baril en feu.

Les réunions se terminaient sans bruit et sans confusion. A l'exception de quelque richard auquel la fortune permettait le luxe d'une carriole, chacun retournait chez-soi avec sa propre voiture, c'est-à-dire avec le véhicule dont la nature l'avait doté. Les messieurs accompagnaient leurs belles à leur logis respectif, et prenaient congé d'elles à leur porte avec un bon gros baiser parti du cœur ; ce qui, étant une coutume d'étiquette établie, et pratiquée en tout bien tout honneur, n'occasionnait aucun scandale à cette époque, pas plus qu'elle n'en devrait occasionner aujourd'hui. Si nos grands aïeux approuvaient cette coutume, ce serait de la part de leurs descendants un grand manque de respect que de la critiquer.

WASHINGTON IRVING.

LXXXI.——UN TOUR À PARIS.

Paris, Octobre.

Nous étions horriblement malades, et je ne pensais à rien qu'à arriver. Ah, ma chère, j'aurais volontiers renoncé à Paris, du moins je le croyais. Mais, mon Dieu, comment pouvais-je avoir une telle pensée ! Imaginez-vous donc un endroit où, non seulement votre femme de chambre, mais où tout le monde, les portiers, les cochers, les filles de service, parlent français, et ne peuvent pas parler autre chose ! Où les mendiants eux-mêmes

demandent l'aumôme, et les gens de la classe vulgaire jurent en français ! Oh ! ce sont des délices qui ne peuvent s'exprimer. Oui, les chiens eux-mêmes comprennent cette langue ; chacun s'abandonne au luxe du français, et, comme de raison, se trouve heureux.

Tout le monde est heureux—excepté ce pauvre Mr. Potiphar.

Il s'en fait une bile affreuse.

Lorsque nous arrivâmes, nous descendîmes à l'hôtel Meurice,—tous les gens fashionables font de même ; du moins Gauche Boosey nous dit que c'est là que Lord Brougham descendait d'habitude ; il l'avait lu dans le Galignani, et je suppose qu'il doit être très fashionable de faire comme Lord Brougham. Dorsay Firkin prétendit que l'Hôtel de Bristol était plus recherché.

" Ceci veut-il dire qu'on y paie moins cher ? " demanda Mr. Potiphar.

Mr. Firkin jeta sur lui un regard de compassion.

" Je désire seulement," dit Mr. Potiphar, avec une sorte de soupir, car c'était dans les wagons du chemin de fer de Boulogne à Paris que nous eûmes cette consultation,—" je désire seulement aller dans un endroit où il existe quelqu'un qui parle anglais."

Mon cher monsieur, il y a dans tous les hôtels des commissionnaires qui sont des polyglottes accomplis," répondit Mr. Firkin avec courtoisie.

" Oh ! mon Dieu ! " dit Mr. Potiphar, en essuyant son front avec le mouchoir en coton rouge qu'il porte constamment malgré Mrs. Potiphar, " qu'est-ce qu'un commissionnaire ? "

" Un interprète, un cicérone," dit Mr. Firkin.

" Un guide, un philosophe, un ami," dit Kurz.

" Kurz, parlez-vous français ? " demanda Mr. Potiphar, dans un état nerveux, tandis que nous roulions sur la route.

" Oh, oui," répliqua-t-il.

" Hélas ! " dit Mr. Potiphar, jetant au dehors par la portière un long regard de désespoir.

Nous arrivâmes peu de temps après.

" Nous voici à la Barrière," dit Mr. Firkin.

" Que faisons-nous ici ? " demanda Mr. Potiphar.

" On nous inspecte," dit Mr. Firkin.

Mr. Potiphar se redressa d'un air militaire.

Nous descendîmes de voiture et entrâmes dans la chambre où les bagages se trouvaient disposés.

" Est-ce qu'il y a quelque chose à déclarer ? " demanda un employé de la douane en s'adressant à Mr. Potiphar.

" Bon Dieu! qu'avez-vous dit ? " dit Mr. Potiphar en le regardant.

L'employé sourit, et Kurz dit quelque chose qui le fit saluer et passer outre. Nous sortions dans la rue, et je confesse que pas même moi je ne pouvais comprendre tout ce que la foule et les cochers disaient. Mais Kurz nous conduisit vers une voiture, et nous partîmes pour l'hôtel Meurice.

" C'est affreux, n'est-il pas vrai ? " dit Mr. Potiphar en gémissant.

Lorsque nous arrivâmes à l'hôtel, un monsieur (Mr. Potiphar dit qu'il n'avait pas le moindre doute que ce ne fût un monsieur d'après une remarque que cet individu avait fait—en anglais) vint vers nous en saluant. Mais avant que la portière de la voiture fût ouverte, Mr. Potiphar mit sa tête à la portière qu'il tenait fermée, et s'écria, " Parlez-vous anglais ici ? "

" Certainement, monsieur," répliqua le commis ; telle fut la remarque qui avait tant plu à Mr. Potiphar.

Ma chambre était contiguë à celle des Potiphars, et j'entendis beaucoup de choses, comme bien vous pensez. Je ne cherchais pas à entendre, mais je ne pouvais faire autrement. Le lendemain matin au moment où ils allaient descendre, j'entendis Polly qui disait :

" Maintenant, Mr. Potiphar, rappelez-vous que si vous avez besoin de parler de votre chambre, qu'elle est *au numéro quatre-vingt cinq ;* " et elle prononça ces mots très lentement. " Allons, essayez, Mr. Potiphar."

" Oh ! mon Dieu ! *Kattery vang sank,*" dit-il.

" Très bien," répondit Polly ; " *au troisième* ; cela veut dire au troisième étage. Essayez encore."

"*O tror—O trorsy—O trorsy*—Oh . mon Dieu ! " murmura Potiphar d'un ton désespéré.

" *ème,*" dit Mrs. Potiphar.

" *Aim,*" continua son mari.

" Eh bien ? "

" *O trorsyaim,*" dit-il.

" Voilà qui est vraiment bien ! " s'écria Mrs. Potiphar, et ils sortirent ensemble de la chambre. Je les rejoignis dans le vestibule, et nous venions de sortir un peu avant Mr. Potiphar, lorsque nous entendîmes quelqu'un qui parlait ; nous nous arrêtâmes

" Monsieur, veut-il prendre un commissionnaire ? "

"*Kattery—vang—sank*," répondit Mr. Potiphar avec une grande emphase.

" Comment ? " demanda l'autre.

" *O tror—O tror*—Oh ! Polly—*seeaim, seeaim* ! " riposta Mr. Potiphar.

" Vous parlez anglais ? " dit le commissionnaire.

" Quoi ! serait-il vrai, bon Dieu ! " demanda Mr. Potiphar avec étonnement.

" Je parle toutes les langues, monsieur," repartit son interlocuteur en mauvais anglais, " et nous nous servirons de l'anglais si cela vous plaît. Mais monsieur parle très bien le français."

" Est-ce de l'anglais que vous débitez maintenant ? " demanda Potiphar.

Le commissionnaire répondit affirmativement, et Mr. Potiphar passant son bras sous celui de son interlocuteur, lui dit:

" Mon cher monsieur, si vous n'êtes pas occupé je serais fort heureux si vous vouliez m'accompagner dans mes promenades à travers la ville."

" Mr. Potiphar ! " s'écria Polly, " venez."

" Je viens, ma chère," répondit-il, en approchant avec le commissionnaire. C'est en vain que Mrs. Potiphar clignait de l'œil et fronçait le sourcil. Son mari ne voulait pas prendre la mouche. Alors elle prit son autre bras, et souhaitant le bonjour au commissionnaire, elle essaya d'entraîner son mari. Mais il demeura accroché à son compagnon et dit:

" Polly, ce monsieur parle anglais."

" Ne lui donnez pas le bras," murmura-t-elle; " ce n'est qu'un domestique.

" Un domestique, dites-vous; ah, par exemple ! vous auriez dû l'entendre parler français; du reste vous voyez combien il est distingué."

Quelque temps s'écoula avant que Polly pût faire comprendre la situation à son mari.

" Ah ! " fit-il à la fin; " Oh ! je comprends."

Vous seriez charmé d'entendre avec quelle intelligence Mrs. Potiphar parle de la société française, bien qu'elle ne l'ait jamais aperçue qu'à distance. Lorsque nous reviendrons en Amérique, vous pourrez apprécier combien elle est accomplie en tout. Nous n'avons demeure ici que quelques semaines, et pourtant nous connaissons déjà toutes les boutiques à la mode, et un peu plus de la langue française; nous allons chez les pâtissiers pour y manger à midi des *savarins;*

nous faisons ensuite dans l'après-midi une promenade en voiture au *Bois de Boulogne;* nous dînons splendidement, puis, le soir, nous allons à l'opéra ou bien au théâtre. Il est vrai que nous n'avons pas beaucoup de connaissances en dehors de notre cercle, mais les demoiselles de boutique indiquent les femmes de distinction à Mrs. Potiphar, de sorte qu'elle peut nous les nommer dans nos promenades en voiture ; notre banquier, en outre, vient nous rendre visite et nous tient au courant de la chronique du jour ; la femme de chambre de Mrs. Potiphar est impayable pour fournir des informations. Quant à Mr. Potiphar, il apprend beaucoup de son commissionnaire, et étudie sérieusement son Guide de Galignani ; il fréquente le cabinet de lecture anglais, où, m'assure-t-on, il se fait légèrement remarquer quand il rencontre des Anglais qui ne veulent pas lier conversation lorsqu'il s'écrie : " *Oh ! dear me !* " et qu'il s'essuie le visage avec son mouchoir de coton. Quand il tombe sur un Anglais, il fait généralement les premières avances par ces mots : " *Bong mating*,—mais, peut-être monsieur ne parle-t-il pas français."

" Evidemment, monsieur, ne le parle pas lui-même," répondit un jour un individu, auquel il s'adressait.

" Non, monsieur, vous avez mis le doigt dessus," répondit Mr. Potiphar. Mais il ne put tirer un seul mot de plus de son compagnon.

L'autre jour, il fut conduit dans le salon obscur d'une grande et vieille maison située dans une rue aristocratique et déserte ; là, un brocanteur de tableaux lui montra un magnifique *Nicolas Poussin*, peint autrefois pour cette famille, et dont l'héritier ruiné est obligé aujourd'hui de se séparer au prix du plus cuisant sacrifice. L'ami de Potiphar, le commissionnaire, interprétait ainsi cette histoire, tandis que le brocanteur d'un air morne semblait méditer tristement sur la grandeur du sacrifice qu'il était chargé d'accomplir. Ce dernier informe ensuite Mr. Potiphar, par l'intermédiaire de l'officieux commissionnaire, que s'il s'est permis de lui offrir d'acheter ce tableau, ce n'est pas seulement parce que tous les Américains ont un goût très avancé dans la peinture (ainsi que son expérience le lui a prouvé), non pas davantage parce qu'ils sont plus véritablement généreux que la noblesse des autres nations, mais réellement parce que l'héritier dans la gêne désire avant tout avoir la consolation de penser que le tableau ne pourra dans aucun cas être revu en France. Son orgueil de famille, sérieusement froissé déjà par la vente obligée d'une œuvre d'autant de

mérite et de valeur, serait profondément blessé si cette vente venait à être publique, et le tableau reconnu en France dans d'autres mains. Monsieur est un gentleman, et comprendra les sentiments d'un gentleman dans des circonstances semblables. L'agent ajoute qu'il est assez de l'habitude du propriétaire de venir voir son tableau à peu près à l'heure où l'on était, afin de s'informer des chances de vente qui se présentaient. Si la personne qui frappait en ce moment était le propriétaire, il n'y aurait rien d'étonnant. En effet, l'héritier entra. Il avait d'épaisses moustaches et les cheveux noirs; sa physionomie était quelque peu marquée du type de la race hébraique.

On lui présente Mr. Potiphar. Le fils de famille contemple le tableau avec mélancolie, en s'extasiant avec son agent sur les beautés de cette peinture. Enfin, mon digne Potiphar achète le chef-d'œuvre. Pour tout autre, principalement en France, le prix de cette toile eût été de onze mille francs; mais, grâce à la fraternité existant entre les Français et les Américains, on fera une réduction de mille francs.

Mr. Potiphar est enchanté de son marché, et lorsqu'on lui demande où la chose doit être envoyée, il dit d'une voix claire, et lentement mesurée:—"*Hôtel Miureece, Kattery—vang—sank—o—trorsy aim.*" GEO. W. CURTIS.

LXXXII.—UN TOURNOI.

LA lice offrait le spectacle le plus splendide. Les galeries en pente étaient remplies de tout ce que le nord et le centre de l'Angleterre renfermaient de noble, de grand, de riche et de beau. Le contraste des différents costumes de cette première classe de spectateurs en rendait la vue aussi agréable que brillante, tandis que l'espace d'en bas, ainsi que l'intérieur, était rempli de riches bourgeois et de gros fermiers de la joyeuse Angleterre, formant, par la simplicité de leurs vêtements, une frange ou bordure sombre autour de ce cercle de brillantes broderies, comme pour en relever et en faire ressortir la splendeur.

Les hérauts d'armes ayant achevé leur proclamation par le cri d'usage: "Largesse, largesse, vaillants chevaliers! une pluie de pièces d'or et d'argent tomba sur eux du haut des galeries, car c'était faire preuve de sentiments chevaleresques que de se montrer généreux envers ceux que l'époque regardait

comme les secrétaires et les historiens de l'honneur A cette marque de générosité de la part des spectateurs, ils répondirent par les acclamations usitées : " Amour aux dames ! Mort aux champions ! Honneur aux généreux ! Gloire aux braves ! " acclamations auxquelles le peuple mêlait sa voix et que de nombreuses trompettes accompagnaient par leurs fanfares belliqueuses. Quand ce bruit eut cessé, les hérauts d'armes se retirèrent de la lice, formant une procession brillante et animée, et il n'y resta plus que les maréchaux du tournoi, à cheval, armés de pied en cap, immobiles comme des statues, chacun à une extrémité. Cependant l'enclos situé à la partie septentrionale de l'arène, tout spacieux qu'il était, s'était rempli complètement de chevaliers désireux de prouver leur adresse contre les tenants. Du haut des galeries, cette foule de guerriers présentait l'image d'un océan de panaches flottants, entremêlés de casques brillants et de fers de lances au bout de la plupart desquelles étaient attachés des panonceaux d'environ un palme de large, qui, mus par le zéphir et balancés par l'air, contribuaient, de même que les plumes ondoyantes, à donner de la vie au tableau.

Les barrières s'ouvrirent enfin, et cinq chevaliers choisis par le sort entrèrent lentement dans l'arène ; un seul champion marchait en tête ; les quatre autres le suivaient deux à deux. Tous étaient splendidement armés ; ils s'avançaient dans la lice, retenant leurs fiers coursiers et les forçant à garder le pas pour faire ressortir la grâce de leur allure en même temps que la dextérité des cavaliers. A leur entrée, le bruit d'une musique sauvage et barbare s'éleva derrière les tentes des tenants où les musiciens étaient cachés. C'était une harmonie d'origine orientale qui avait été rapportée de la Terre-Sainte ; et le mélange du bruit des cymbales et des clochettes semblait envoyer à la fois une bienvenue et porter un défi aux chevaliers comme ils s'avancèrent vers la plate-forme où s'élevaient les tentes des tenants et où chacun alla toucher légèrement du bois de sa lance le bouclier de l'antagoniste avec lequel il désirait se mesurer. Non seulement les spectateurs de la classe inferieure, mais bon nombre de parmi les meilleures classes, et l'on dit même plusieurs dames, regrettèrent de les voir choisir les armes courtoises ; car la même classe de personnes qui de nos jours applaudit avec enthousiasme aux drames les plus terribles, s'intéressait alors à un tournoi en proportion du danger que couraient les combattants.

Les assaillants, ayant fait connaître leurs intentions paci-

fiques, se retirèrent à l'autre extrémité de la lice, où ils se mirent en ligne, pendant que les tenants, sortant de leurs tentes, montaient à cheval, et descendaient de la plate-forme Brian de Bois-Guilbert à leur tête, pour aller se ranger vis-à-vis des chevaliers qui avaient touché à leurs boucliers respectifs.

Au son des clairons et des trompettes, ils s'élancèrent au grand galop les uns contre les autres ; et telle fut la supériorité d'adresse, ou la bonne fortune des tenants, que les antagonistes de Bois-Guilbert, de Malvoisin et de Front-de-Bœuf, roulèrent ensemble dans la poussière. Celui de Grantmesnil, au lieu de diriger le bout de sa lance contre le casque ou le bouclier de son ennemi, dévia tellement de la ligne droite, qu'il lui brisa son arme sur le corps, circonstance regardée comme plus honteuse que d'être désarçonné, parce qu'un simple accident pouvait amener cette dernière disgrâce, au lieu que la première ne pouvait provenir que de la maladresse ou du manque d'expérience dans le maniement de la lance et du cheval. Le cinquième chevalier maintint seul l'honneur de son parti, et le chevalier de St. Jean et lui rompirent tous deux leur lance noblement sans qu'aucun eût l'avantage.

Les cris de la multitude, les acclamations des hérauts, et le son des trompettes, annoncèrent le triomphe des vainqueurs et la défaite des vaincus. Les premiers regagnèrent leurs tentes, et les vaincus, se remettant de leur mieux, se retirèrent honteux et humiliés, pour traiter avec leurs antagonistes du rachat de leurs armes et de leurs coursiers, qui, suivant les règles du tournoi, appartenaient de droit aux vainqueurs. Le cinquième assaillant, resté seul dans l'arène, se retira lentement au milieu des applaudissements des spectateurs, ce qui ajouta sans doute à la mortification de ses compagnons d'armes.

Une seconde et une troisième troupe de chevaliers entrèrent successivement en lice, et, quoique avec des succès variés, ils laissèrent en somme l'avantage aux tenants, dont aucun ne fut désarçonné, ou s'écarta de la ligne d'attaque, ce qui, dans chaque rencontre, échut à un ou deux de leurs adversaires. Un succès si constant amortit considérablement l'ardeur des chevaliers qui n'avaient pas encore combattu, et, à la quatrième entrée, trois d'entre eux seulement parurent dans la lice ; encore évitant de toucher les boucliers de Bois-Guilbert et de Front-de-Bœuf, ils se bornèrent à provoquer les trois autres chevaliers qui n'avaient montré ni la même force ni la même habileté. Ce choix prudent ne changea point la chance du combat, car les tenants furent encore victorieux ; un de leurs adversaires fut renversé, et les deux autres frappèrent à

faux ; c'est-à-dire, en frappant le casque et le bouclier de leurs adversaires, ils manquèrent de pointer juste et d'appuyer avec force, de manière à briser la lance en cas que l'antagoniste récusît à se maintenir en selle.

Après cette quatrième rencontre, il y eut une longue pause ; aucun chevalier ne semblait disposé à renouveler l'épreuve. Enfin, comme la musique sarrasine des tenants venait d'exécuter une de ces longues et éclatantes fanfares dont elle faisait retentir l'air depuis la suspension du tournoi, une seule trompette, sonnant à l'extrémité septentrionale, répondit par un défi. Tous les yeux se tournèrent de ce côté pour voir le nouveau champion qu'annonçait cette fanfare, et la barrière ne fut pas plutôt ouverte qu'il entra dans la lice. Autant que l'on pouvait juger d'un homme caché sous l'armure, le nouvel aventurier paraissait de moyenne taille, et plus élancé que robuste. Sa cuirasse était d'acier richement damasquiné en or, et son bouclier portant pour devise un jeune chêne déraciné avec le mot espagnol *desdichado*, c'est-à-dire, déshérité. Il montait un superbe cheval noir, et, traversant la lice, il salua avec grâce le prince et les dames en baissant le fer de sa lance. L'adresse avec laquelle il gouvernait son cheval, son air de jeunesse, et la courtoisie qu'il montrait, lui gagnèrent la faveur de la multitude, et quelques groupes de la classe inférieure la lui témoignèrent en criant :—" Touchez le bouclier de Ralph de Vipont ; touchez le bouclier du chevalier hospitalier ; il est le moins ferme en selle ; c'est celui dont vous aurez le meilleur marché."

Au milieu de ces encourageantes acclamations, le nouveau champion se dirigea vers la plate-forme, y monta par l'avenue en pente douce qui communiquait avec la lice ; et, au grand étonnement des spectateurs, dirigeant son coursier en droite ligne vers le pavillon central, il alla frapper du fer de sa lance le bouclier de Brian de Bois-Guilbert assez fortement pour le faire résonner. A une telle présomption, la surprise devint extrême ; mais personne ne fut plus étonné que le redoutable chevalier qui reçut ce défi à outrance.

" Vous êtes-vous confessé, mon frère," demanda le Templier, " et avez-vous entendu la messe ce matin, pour mettre ainsi votre vie en péril ? "

" Je suis mieux préparé que toi à mourir," lui répondit le Chevalier Déshérité, car c'était sous ce nom que l'inconnu s'était fait inscrire sur les livres du tournoi.

" Prenez donc place dans la lice," dit De Bois-Guilbert, " et regardez pour la dernière fois le soleil, car cette nuit même vous dormirez en paradis."

"Grand merci de ta courtoisie," reprit le Chevalier Déshérité, " et, pour t'en remercier, je te conseille de prendre un cheval frais et une lance neuve; car, sur mon honneur, tu auras besoin de l'un et de l'autre."

Après avoir parlé avec tant de confiance, il fit descendre son cheval à reculons de la plate-forme, et le força à parcourir ainsi toute l'arène jusqu'à ce qu'il fut parvenu à l'extrémité septentrionale, où il resta stationnaire, en attendant son antagoniste. Cette preuve d'adresse équestre lui valut de nouveaux applaudissements de la part de la foule.

Quoique irrité contre son adversaire à cause des précautions que celui-ci lui avait recommandées, Brian de Bois-Guilbert ne négligea pas ses conseils; car son honneur était engagé de trop près pour qu'il lui fût permis de négliger aucun des moyens qui pouvait le faire triompher de son présomptueux antagoniste. Il changea son cheval contre un cheval frais dont l'ardeur égalait la force, et choisit une nouvelle et forte lance de peur que le bois de la première n'eût été affaibli dans les rencontres qu'il avait précédemment essuyées. Enfin il mit de côté son bouclier, qui avait été un peu endommagé, pour en recevoir un autre des mains de ses écuyers. Le premier ne portait d'autre emblême que celui de son ordre, deux chevaliers montés sur un seul coursier, allusion expressive à l'humilité et à la pauvreté primitives des templiers, vertus remplacées depuis par l'arrogance et les richesses qui amenèrent leur suppression. Son nouvel écu représentait un corbeau en plein vol, tenant un crâne dans ses serres, et portant pour devise: " Gare le Corbeau."

Lorsque les deux champions se trouvèrent en face l'un de l'autre, aux deux extrémités de la lice, l'impatience des spectateurs parvint à son comble. Bien peu espéraient que la lutte se terminerait favorablement pour le Chevalier Déshérité; mais presque tous formaient des vœux pour que son courage et sa courtoisie fussent récompensés par le triomphe.

A peine les trompettes avaient-elles donné le signal, que, s'élançant l'un vers l'autre avec la rapidité de l'éclair, les deux combattants se rencontrèrent au milieu de l'arène avec un bruit semblable à celui du tonnerre. Leurs lances volèrent en éclats jusqu'à la garde, et on les crut un moment renversés tous deux, car le choc avait été si violent qu'il avait fait plier les chevaux sur leurs jarrets. Mais leur adresse à se servir de la bride et de l'éperon les eut bientôt remis sur jambes. Se regardant alors avec des yeux étincelants qui semblaient lancer la flamme à

travers leurs visières, ils firent volte-face, et, se retirant aux extrémités de la lice, reçurent chacun une nouvelle lance de la main de leur écuyer respectif.

Une bruyante acclamation de la part des spectateurs, le balancement des écharpes et des mouchoirs qui s'agitaient en l'air, et les cris redoublés d'admiration, prouvèrent tout l'intérêt que la foule prenait à cette rencontre, la plus égale et la plus savante qu'ils eussent applaudie en ce jour. Mais les deux chevaliers n'eurent pas plutôt repris leur position respective, que les applaudissements universels firent place à un silence de mort tellement profond, qu'il semblait que la multitude craignit même de respirer.

Après un répit de quelques minutes, accordé aux combattants, afin qu'eux et leurs coursiers reprissent haleine, le prince Jean, de son bâton de commandement, fit signe aux trompettes de sonner la charge. Les champions alors s'élancèrent de nouveau avec une égale impétuosité, et se heurtèrent au milieu de la lice avec la même dextérité, la même violence, mais non avec la même fortune qu'auparavant.

Dans cette seconde rencontre, le templier dirigea sa lance vers le centre du bouclier de son antagoniste, qu'il frappa si juste et avec tant de vigueur que le bois vola en éclats, et que le Chevalier Déshérité chancela sur sa selle. De son côté, celui-ci, au commencement de sa course, avait dirigé sa lance contre le bouclier de Bois-Guilbert; mais changeant de but au moment de le frapper, il pointa le casque, endroit difficile à toucher, mais qui, lorsqu'on l'atteignait, rendait le choc plus irrésistible. Malgré ce désavantage, le templier soutint sa haute réputation; et si la sangle de sa selle ne s'était rompue, il est probable qu'il n'eût pas vidé les arçons; mais cet accident ayant eu lieu, selle, coursier et cavalier roulèrent sur le sol dans un nuage de poussière.

Se dégager de ses étriers et se relever fut pour le templier l'affaire d'un moment; non moins furieux de sa défaite que des transports qu'elle excitait parmi les spectateurs, il tira son épée et la brandit en signe de défi devant son vainqueur. Le Chevalier Déshérité, sautant aussitôt à terre, dégaîna pareillement la sienne. Mais les maréchaux du tournoi, poussant leurs chevaux entre les deux combattants, vinrent leur rappeler que d'après les règles du tournoi ce genre de combat ne pouvait leur être permis dans la présente occasion.

"Nous nous retrouverons, je l'espère," dit le templier en jetant un regard de vengeance sur son antagoniste, "et dans un endroit où personne ne pourra nous séparer."

" Si cela n'a pas lieu," répondit le Chevalier Déshérité " la faute n'en sera point à moi ; à pied ou à cheval, avec la lance, la hache d'armes ou l'épée, je suis prêt à te rencontrer."

Les deux antagonistes ne se seraient pas bornés à ces provocations, si les maréchaux du tournoi, plaçant leurs lances entre eux, ne les eussent séparés comme par force. Le Chevalier Déshérité reprit son premier poste, et Bois-Guilbert se retira dans sa tente où tout le reste du jour il se livra au désespoir et à la rage.

Sans descendre de cheval, le vainqueur demanda une coupe de vin ; et, entr'ouvrant seulement le bras de la visière de son casque :—" Je bois," dit-il, " aux véritables cœurs anglais, et à la confusion des tyrans étrangers." Ensuite il donna l'ordre à son trompette de sonner un défi aux tenants, et pria un héraut de leur annoncer qu'il ne ferait aucun choix parmi eux, mais qu'il était prêt à les combattre dans l'ordre où il leur plairait de se présenter.

Le gigantesque Front-de-Bœuf, couvert d'une armure noire, descendit le premier dans l'arène. Sur un champ d'argent, son bouclier portait une tête de taureau noir à demi effacée dans les nombreux combats qu'il avait soutenus, avec cette arrogante devise : *Cave, adsum.* Le Chevalier Déshérité obtint sur cet antagoniste un avantage léger mais décisif. Les deux champions brisèrent loyalement leurs lances, mais Front-de-Bœuf, ayant perdu un de ses étriers dans le choc, les maréchaux le déclarèrent hors de combat.

L'inconnu n'eut pas moins de bonheur dans sa troisième rencontre avec sire Philippe de Malvoisin ; il frappa le casque de ce baron avec une telle violence, que les jugulaires se rompirent, et Malvoisin, qui dut à la perte de son casque de n'être pas désarçonné, fut déclaré vaincu comme les autres.

Dans sa quatrième rencontre avec De Grantmesnil, le Chevalier Déshérité fit preuve d'autant de courtoisie qu'il avait jusqu'alors montré d'adresse et de courage. Le cheval de Grantmesnil, qui était jeune et fougueux, se cabra au milieu de sa course, et se mit à aller par sauts et bonds, de manière à rendre incertaine la main de son cavalier ; l'inconnu, refusant de profiter de l'avantage que cette circonstance lui offrait, leva sa lance et passa près de son antagoniste sans le toucher ; puis, faisant faire une volte à son cheval, il se dirigea vers sa station d'où il envoya un héraut offrir à Grantmesnil la chance d'un second combat. Celui-ci refusa, s'avouant vaincu autant par la courtoisie que par l'adresse de son antagoniste.

Ralph de Vipont vint terminer la liste des triomphes de l'étranger ; renversé de son cheval avec une extrême violence, le sang lui jaillit par le nez et par la bouche, et on l'emporta de l'arène privé de tout sentiment.

Ce fut aux applaudissements de milliers d'hommes que le prince et les maréchaux proclamèrent à l'unanimité que les honneurs de la journée appartenaient au Chevalier Déshérité.

WALTER SCOTT.

LXXXIII.—UN GENTILHOMME CAMPAGNARD AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Nous nous tromperions beaucoup si nous nous figurions les *squires* du dix-septième siècle comme ayant une étroite ressemblance avec leurs descendants, députés de leurs comtés ou présidents des sessions trimestrielles, avec lesquels nous sommes familiers. Le moderne gentilhomme campagnard reçoit généralement une éducation libérale, passe d'une école renommée à un collége célèbre, et a tous les moyens de devenir un excellent humaniste. Il a généralement vu quelques-uns des pays étrangers. Une grande partie de son existence s'est communément passée dans la capitale ; et les raffinements de la ville l'ont suivi à la campagne. Il n'y a peut-être aucune espèce d'habitations aussi agréables que les maisons de campagne de la petite noblesse anglaise. Dans les parcs et les jardins, la nature, embellie, mais non déguisée par l'art, revêt sa forme la plus séduisante. Dans les bâtiments, le bon sens et le bon goût se combinent pour produire une heureuse union du confortable et du gracieux. Les tableaux, les instruments de musique, la bibliothèque, seraient dans tout autre pays considérés comme prouvant que leur propriétaire est un homme éminemment poli et accompli. Un gentilhomme qui avait été témoin de la révolution ne touchait probablement que le quart environ des revenus que ses terres produisent aujourd'hui à sa postérité. Il était donc, comparé avec ses descendants, un homme pauvre, et était ordinairement dans la nécessité de résider, presque sans interruption, sur ses propriétés. Voyager sur le continent, tenir maison à Londres, ou même venir fréquemment à Londres, étaient des plaisirs que les grands propriétaires seuls pouvaient se permettre. On peut affirmer avec confiance que parmi les gentilshommes dont les noms se trouvaient sur les commissions de juges de paix ou de lieutenants du roi, délivrées au nom de Charles, il n'y en avait pas un sur vingt qui allât en ville une fois

dans cinq ans, ou qui se fût jamais égaré jusqu'à Paris. Beaucoup de seigneurs de châteaux avaient reçu une éducation qui ne différait guères de celle de leurs domestiques. L'héritier d'un domaine passait souvent son enfance et sa jeunesse à la résidence de sa famille, sans meilleurs précepteurs que des palefreniers ou des garde-chasses, et acquérait à peine une instruction suffisante pour signer son nom au bas d'un mandat quelconque. S'il allait à l'école ou au collége, il revenait généralement, avant l'âge de vingt ans, dans la réclusion du vieux château ; et alors, à moins que son esprit ne fût fort heureusement doué par la nature, il oubliait bientôt ses études académiques au milieu des affaires et des plaisirs rustiques. Sa plus sérieuse occupation était la gestion de ses biens. Il examinait des échantillons de grain, maniait des cochons, et les jours de foire passait des marchés, près du pot de bière, avec les conducteurs de bestiaux et les marchands de houblon. Il tirait ordinairement ses plus grands plaisirs de la chasse et d'une sensualité peu raffinée. Son langage et sa prononciation étaient tels qu'on pourrait aujourd'hui s'attendre à les trouver parmi les rustres les plus ignorants. Ses jurons, ses grossières plaisanteries, ses termes indécents d'invective, étaient prononcés avec le plus fort accent de sa province. Il était facile de reconnaître à son premier mot s'il venait du Somersetshire ou du Yorkshire. Il s'inquiétait peu d'orner sa maison, et, s'il essayait d'y faire quelque décoration, il produisait rarement autre chose que du très laid. La litière de ses étables était entassée sous les fenêtres de sa chambre à coucher ; les choux et les buissons de groseillers poussaient tout près de la porte de la salle. Sa table était chargée avec une grossière abondance, et les hôtes y étaient cordialement accueillis ; mais, comme l'habitude de boire avec excès était générale dans la classe à laquelle il appartenait, et que sa fortune ne lui permettait pas d'enivrer tous les jours de nombreux convives avec du vin de Bordeaux ou des Canaries la bière forte était le breuvage ordinaire. La quantité de bière consommée ces jours-là était énorme ; car la bière était alors pour les classes moyennes et inférieures, non seulement tout ce que la bière leur est maintenant, mais tout ce que sont aujourd'hui le vin, le thé et les spiritueux. Ce n'était que dans les grandes maisons ou dans les grandes occasions qu'on plaçait sur la table des boissons étrangères. Les dames de la maison, qui avaient eu ordinairement le soin d'apprêter le repas, se retiraient aussitôt que les mets avaient été dévorés, et laissaient les messieurs à leur bière et à leur tabac. Le grossier passe-

temps de l'après-midi se prolongeait souvent jusqu'à ce que les convives eussent roulé sous la table.

Peu de gentilshommes venaient dans la capitale trois fois dans leur vie. Quand le seigneur d'un manoir du Lincolnshire ou du Shropshire apparaissait dans Fleet-street, on le distinguait de la population résidente aussi facilement qu'on eut fait d'un Turc ou d'un Lascar. Son costume, sa démarche, son accent, la manière dont il regardait les boutiques, trébuchait dans les ruisseaux, se heurtait contre les porte-faix, et se tenait sous les gouttières, le désignait comme un excellent sujet pour les opérations des filous et des mauvais plaisants. Les bretteurs le coudoyaient et le poussaient dans le ruisseau ; les cochers des voitures de louage l'éclaboussaient de la tête aux pieds. Les voleurs exploraient avec la plus parfaite sécurité les vastes poches de son habit de cavalier, tandis qu'il s'arrêtait tout ébahi par la splendeur de la procession du Lord Maire. Des chevaliers d'industrie du plus bas étage fraîchement sortis des mains du prévôt, se présentaient eux-mêmes à lui et lui paraissaient les messieurs les plus honnêtes et les plus serviables qu'il eût jamais vus. S'il entrait dans une boutique, on le reconnaissait sur-le-champ pour l'acquéreur prédestiné de tout ce que nul autre n'aurait voulu acheter, broderies de seconde main, bagues de cuivre et montres qui ne marchaient pas. S'il se fourvoyait dans un café à Londres, il devenait le but des moqueries insolentes des freluquets et des graves espiègleries des étudiants en droit. Irrité et mortifié, il retournait bientôt dans ses domaines, et là il trouvait, dans l'hommage de ses vassaux et la conversation de ses gais compagnons, un dédommagement aux vexations et aux humiliations qu'il avait subies. Là il se sentait encore une fois un grand homme ; et il ne voyait rien au-dessus de lui, excepté quand aux assises il s'asseyait sur le banc près du juge, ou quand à la revue de la milice il saluait le Lord-lieutenant.

Il était donc rare que le gentilhomme campagnard eut un aperçu du grand monde, et ce qu'il en voyait tendait plutôt à embrouiller qu'à éclairer son intelligence. Ses opinions touchant la religion, le gouvernement, les pays étrangers et les temps passés, dérivant non de l'étude, de l'observation, ou de la conversation de compagnons éclairés, mais des traditions qui avaient cours dans sa petite sphère, étaient les opinions d'un enfant. Il y tenait néanmoins avec cette obstination qu'on trouve généralement chez les hommes ignorants accoutumés à être repus de flatteries. Ses animosités étaient nombreuses

et amères. Il haïssait les Francais et les Italiens, les Ecossais et les Irlandais, les Papistes et les Presbytériens, les Indépendants et les Baptistes, les Quakers et les Juifs. Par contre, il était profondément attaché à la monarchie héréditaire, et encore plus à l'Eglise anglicane. Cet amour de l'église n'était point, bien entendu, le résultat de l'étude ou de la méditation. Bien peu d'entre eux auraient pu donner des motifs, tirés de l'écriture ou de l'histoire ecclésiastique, pour justifier leur adhésion à ses doctrines, à son rituel et à sa police ; ils n'étaient non plus en aucune façon, comme classe, stricts observateurs de ce code de morale qui est commun à toutes les sectes chrétiennes. Mais l'expérience de bien des siècles prouve que les hommes peuvent être prêts à combattre jusqu'à la mort, et à persécuter sans pitié, au nom d'une religion dont ils ne comprennent pas les dogmes, et dont ils violent habituellement les préceptes.

Il est à peine nécessaire de dire que les livres étaient alors fort rares. Peu de chevaliers de comté avaient des bibliothèques aussi bonnes que celles qu'on trouve aujourd'hui dans l'anti-chambre des domestiques ou dans l'arrière-boutique d'un petit marchand. Un *squire* passait parmi ses voisins pour un grand érudit si Hudibras et les Chroniques de Baker, les Joyeux Dits de Tarlton et les Sept Champions de la Chrétienté se trouvaient sur la fenêtre de la salle confondus avec l'attirail de pêche et les fusils de chasse. Quant à la dame du manoir et à ses filles, leurs trésors littéraires consistaient généralement en un livre de prières et un livre de recettes. Le fait est qu'elles perdaient peu de chose à vivre dans l'isolement de la campagne ; car même dans les rangs élevés, et dans les positions qui offraient les plus grandes facilités pour le développement moral, les femmes anglaises de cette génération étaient décidemment plus mal élevées qu'elles ne le furent à aucune autre époque depuis la renaissance des lettres. A une époque antérieure, elles avaient étudié les chefs-d'œuvre de l'antiquité. De nos jours elles donnent rarement grande attention aux langues mortes ; mais elles sont familières avec la langue de Pascal et de Molière, avec la langue du Dante et du Tasse, avec la langue de Goethe et de Schiller ; aussi il n'y a pas d'anglais plus pur et plus gracieux que celui que parlent et qu'écrivent aujourd'hui les femmes accomplies. Mais durant la dernière partie du dix-septième siècle, la culture de l'esprit des femmes semble avoir été presque entièrement négligée. Si une demoiselle avait la plus légère teinture de littérature, elle

était regardée comme un prodige. Des dames de haute naissance, bien élevées et naturellement spirituelles, étaient incapables d'écrire dans leur langue maternelle une ligne sans y laisser des solécismes et des fautes d'orthographe qu'une fille des écoles de charité serait honteuse aujourd'hui de commettre. Dans la campagne, en général, elles ne savaient même pas écrire, et la plupart d'entre elles étaient, en fait de goût et d'instruction, au-dessous des femmes de charge et des servantes de cabaret de notre temps. Elles cousaient et filaient, brassaient du vin de groseilles, faisaient des confitures, et préparaient la croûte des pâtés de gibier.

D'après cette description, on pourrait supposer que le gentilhomme anglais du dix-septième siècle ne différait pas matériellement d'un meunier de campagne ou d'un cabaretier de notre époque. Toutefois il nous reste à signaler quelques traits importants de son caractère qui modifieront grandement cette appréciation. Quelque illettré et impoli qu'il fût, il était membre d'une fière et puissante aristocratie, et se distinguait par maintes des qualités, bonnes ou mauvaises, qui appartiennent aux aristocrates. Son orgueil de famille dépassait celui d'un Talbot ou d'un Howard. Il était magistrat, et comme tel il administrait gratuitement à ceux qui demeuraient autour de lui une rude justice patriarcale, qui, en dépit d'innombrables erreurs et d'actes parfois tyranniques, valait encore mieux que l'absence de toute justice. Il était officier de la milice; et sa dignité militaire, bien qu'elle pût exciter la raillerie des braves qui avaient servi durant une campagne en Flandre, relevait son caractère à ses propres yeux et à ceux de ses voisins. Et de fait on aurait eu tort de faire de son rôle de soldat un sujet de dérision. Dans tous les comtés, il y avait de vieux gentilshommes qui avaient fait un service qui n'était pas jeu d'enfants. L'un avait été fait chevalier par Charles 1er après la bataille d'Edge-hill. Un autre portait encore une emplâtre sur la blessure qu'il avait reçue à Naseby. Un troisième avait défendu sa maison jusqu'à ce que Fairfax en eut fait sauter la porte avec un pétard. La présence de ces vieux cavaliers avec leurs vieilles épées, leurs vieux pistolets d'arçon, et leurs vieilles histoires sur Goring et Lunsford, donnaient aux réunions de la milice un aspect sérieux et guerrier, qui sans cela leur aurait fait défaut. Même les gentilshommes campagnards, qui étaient trop jeunes pour s'être battus contre les cuirassiers du parlement, avaient été, depuis leur enfance, entournés des traces de la dernière guerre, et nourris du récit des exploits belliqueux de leurs pères et de leurs oncles.

Ainsi le caractère du *squire* anglais du dix-septième siècle se composait de deux éléments qu'on n'est pas habitué à trouver réunis. Son ignorance et sa grossièreté, ses goûts vulgaires, et son langage plus vulgaire encore, seraient, de nos jours, considérés comme indiquant une nature et une éducation complètement plébéïennes; cependant il était essentiellement patricien, et avait, à un haut degré, les vertus aussi bien que les vices qui fleurissent parmi les hommes placés par leur naissance dans une haute position, et accoutumés à l'autorité, aux égards des autres et au respect de soi-même. Il n'est pas facile pour une génération accoutumée à ne trouver des sentiments chevaleresques qu'en compagnie d'études libérales et de manières polies, de se figurer un homme avec les allures, le vocabulaire et l'accent d'un charretier; pointilleux cependant en matière de généalogie et de préséance, et prêt à risquer sa vie plutôt que de voir une tache ternir l'honneur de sa maison. Toutefois c'est uniquement en joignant ensemble des choses qu'on ne trouve que rarement, sinon jamais, réunies dans la société dont nous avons l'expérience, que nous pouvons nous former une idée juste de cette aristocratie campagnarde qui constitua la principale force des armées de Charles 1er, et qui soutint si longtemps avec une singulière fidélité les intérêts de ses descendants. T. B. MACAULAY.

LXXXIV.—UN PARVENU DE 1712.

JE suis un homme sans naissance, ayant commencé dans le monde avec un petit paquet de ferrailles, et j'ai pendant des années été connu sous le nom de Jack Anvil. J'ai naturellement un très heureux génie pour gagner de l'argent, si bien que vers l'âge de vingt-cinq ans j'avais amassé 4,200 livres, cinq shillings et quelques sous. Je me lançai alors dans de grandes affaires, et je devins un hardi commerçant par mer et par terre, ce qui en peu d'années me produisit une très-grande fortune. En considération de ce succès qu'on appela mes bons services, je fus fait chevalier à l'âge de trente-cinq ans, et je vécus avec grande dignité parmi mes voisins sous le nom de Sir John Anvil. Etant de ma nature très ambitieux, je me mis en tête de fonder une famille; et en conséquence, je résolus que mes descendants auraient un mélange de sang noble dans leurs veines. Dans ce but, je fis la cour à Lady Mary Oddly, jeune femme pauvre mais de qualité. Pour terminer

promptement le traité de mariage, je lui envoyai une carte blanche, comme nos journaux appellent cela, en la priant d'y écrire elle-même ses conditions. Elle fut très brève dans ses demandes, exigeant seulement que la disposition de ma fortune et la conduite de ma famille fussent entièrement remises entre ses mains. Son père et ses frères paraissaient fort opposés à cette alliance, et ne voulaient pas me voir pendant les premiers temps; mais à présent ils en ont si bien pris leur parti qu'ils dînent avec moi presque tous les jours, et qu'ils m'ont emprunté d'assez fortes sommes; ce que Lady Mary me jette souvent au nez quand elle veut me prouver combien ses parents sont bons pour moi. Elle n'avait aucune dot, comme je l'ai déjà dit; mais ce qui lui manque en fortune, elle le fournit en esprit. D'abord elle a changé mon nom en celui de Sir John Enville, et à présent elle signe Mary Enville. Elle m'a donné quelques enfants qu'elle a baptisés des surnoms de sa famille, afin, dit-elle, d'effacer la grossièreté de leur parenté du côté de leur père. Notre fils aîné est l'honorable Oddly Enville, Ecuyer; et notre fille aînée est Harriot Enville. Tout en arrivant dans ma maison, elle mit à la porte quelques fidèles serviteurs qui étaient avec moi depuis longtemps, et introduisit à leur place un couple de négrillons et trois ou quatre jolis garçons en livrée brodée, indépendamment de sa femme de chambre française, qui est perpetuellement à faire du bruit dans la maison dans une langue que personne ne comprend, sauf Lady Mary. Elle s'est mise ensuite à réformer toutes les chambres de la maison, ayant garni toutes mes cheminées de glaces, et placé dans chaque coin de tels tas de porcelaine, que je suis obligé de marcher dans ma maison avec la précaution et la circonspection la plus grande, de peur de renverser quelques-uns de nos meubles fragiles. Elle fait une fois par semaine une illumination avec des bougies dans l'une des plus vastes chambres, afin, comme elle l'exprime, de voir du monde. A ce moment-là, elle désire toujours que je sois dehors ou que je me retire dans le grenier, afin de ne pas lui faire honte devant ses visiteurs de qualité. Ses valets de pied, comme je l'ai dit, sont de si beaux messieurs que je n'aime pas beaucoup à leur faire des questions; quand je le fais, ils me répondent avec un insolent dédain, et me disent que tout ce à quoi je trouve à redire a été fait par l'ordre de Lady Mary. Elle me dit qu'elle a l'intention de leur faire porter l'épée avec leurs prochaines livrées, ayant remarqué dernièrement les laquais de deux ou trois personnes de qualité, montés derrière

la voiture avec l'épée au côté. A la fin de la première lune de miel, je lui représentai le peu de raison des innovations journalières qu'elle faisait dans ma maison ; mais elle me répondit que je ne devais plus me considérer désormais comme Sir John Anvil, mais comme son époux; et elle ajouta d'un air hautain que je n'avais pas l'air de savoir qui elle était. Je fus surpris d'être traité ainsi après ce qui s'était passé entre nous. Mais elle m'a depuis donné à entendre que, si nous vivons sur un pied de familiarité, elle entend néanmoins être traitée avec le respect dû à sa naissance et à sa qualité. Nos enfants ont été depuis leur enfance nourris de tant de récits sur la famille de leur mère, qu'ils savent les histoires de tous les grands hommes et de toutes les femmes illustres qu'elle a produits. Leur mère leur apprend que tel a commandé dans tel combat naval, que leur arrière-grand-père a eu un cheval tué sous lui à Edge-hill, que leur oncle était au siége de Bude, et que sa mère a dansé à un bal de la cour avec le duc de Monmouth, avec un tas d'autres balivernes du même genre. Je fus l'autre jour un peu décontenancé par une question de ma petite fille Harriot, qui me demanda avec beaucoup d'innocence pourquoi je ne leur parlais jamais des généraux ni des amiraux qu'il y avait eu dans ma famille. Quant à mon fils aîné, Oddly, il s'est laissé si fort enorgueillir par sa mère que, s'il ne change pas ses allures, je pourrai bien le déshériter. Il a tiré son épée contre moi avant l'âge de neuf ans, et m'a répondu qu'il voulait être traité en gentilhomme ; sur la menace que je fis de le corriger pour son insolence, Lady Mary intervint entre nous, et me dit que je devais considérer qu'il existait quelque différence entre sa mère et la mienne. Elle est continuellement à trouver les traits de quelques-uns de ses parents dans ceux de mes enfants, bien que, soit dit en passant, j'aie un petit drôle à face rebondie qui me ressemble d'une manière surprenante, si j'ose le dire ; mais ce qui me chagrine le plus, c'est qu'en me voyant jouer avec eux sur mes genoux, elle m'a demandé à plus d'une reprise de me trouver avec les enfants aussi peu que possible de peur qu'ils ne prennent quelques-unes de mes façons mal-séantes.

Il faut que vous sachiez en outre, puisque je vous ouvre mon cœur, qu'elle se regarde comme supérieure à moi en bon sens, autant qu'elle l'est en qualité, et qu'en conséquence elle me traite comme un simple bonhomme qui ne connait pas le monde. Elle me dicte des lois dans mes propres affaires, me reprend sur des questions de commerce, et, si je ne suis point d'accord avec elle à propos d'un de mes navires, s'étonne que

j'ose discuter avec elle, lorsque je sais très bien que son bisaïeul était officier général de marine.

Pour compléter mes souffrances, elle m'a tourmenté pendant les derniers trois mois pour m'obliger à aller habiter l'une des places, à l'autre bout de la ville, promettant pour m'y décider que j'aurais un aussi beau grenier qu'aucun des gentilshommes de la même place ; ce à quoi l'honorable Oddly Enville, Ecuyer, ajoute toujours comme un petit fat qu'il est, qu'il espère que ce galetas sera aussi près que possible de la cour.

Bref, je suis si bien hors de mon élément naturel que pour reprendre mon ancienne manière de vivre, je consentirais à recommencer ma carrière et à redevenir simplement Jack Anvil ; mais hélas ! je suis pris pour la vie, et je suis forcé de signer avec très grande tristesse de cœur,

Votre humble serviteur,

JOHN ENVILLE, CHEVALIER.

Londres, 12 Février, 1712.

ADDISON.

LXXXV.—L'ANGLETERRE VUE PAR UN CHINOIS.

Londres, Juin, 1770.

NE pense pas, ô toi guide de ma jeunesse ! que l'absence puisse diminuer mon respect, ni que les déserts non-frayés qui nous séparent puissent effacer de ma mémoire ta vénérable figure. Plus loin je voyage, plus je sens avec force les douleurs de la séparation ; ces liens qui m'attachent à ma patrie et à vous ne sont pas brisés. Chaque pas qui m'éloigne ne fait qu'allonger la chaîne que je traîne après moi.

Si je pouvais trouver dans le lointain pays où le sort m'a conduit quelque chose qui fût digne d'être transmis, je vous l'enverrais avec joie ; mais au lieu de cela, il faut que vous vous contentiez de la nouvelle assurance de mes anciens sentiments et de l'esquisse imparfaite d'un peuple avec lequel je n'ai encore fait que superficiellement connaissance. Les observations d'un homme qui n'a été que trois jours dans ce pays ne peuvent porter que sur ces incidents qui s'imposent en quelque sorte à votre imagination : je me considère ici comme un être nouvellement créé qu'on introduit dans un nouveau monde ; tout me frappe d'étonnement et de surprise. L'imagination encore incertaine semble le seul principe actif de l'esprit. Les circonstances les plus légères nous causent du plaisir jusqu'à ce que le charme de la nouveauté ait disparu. Quand j'aurai cessé

de m'étonner, je pourrai peut-être devenir sage ; je pourrai alors appeler le raisonnement à mon aide, et comparer les uns aux autres les objets que j'avais d'abord examinés sans réfléchir.

Me voici donc à Londres, regardant des étrangers qui me regardent aussi. On dirait qu'ils trouvent quelque chose d'absurde dans ma figure ; et si je n'étais jamais sorti de chez-moi, je pourrais peut-être trouver dans les leurs un fonds inépuisable de ridicule ; mais par de longs voyages, j'ai appris à ne rire que de la folie, et à ne trouver de réellement ridicule que la scélératesse et le vice.

Au moment où je quittai ma patrie, et où je franchis la muraille de la Chine, je m'imaginais que dévier des coutumes et des mœurs des Chinois, c'était s'écarter de la nature ; je souriais aux lèvres bleues et aux fronts rouges des Tonguses ; et je pouvais à peine me contenir quand je voyais les Daures orner leurs têtes de cornes, et les Ostiaks se poudrer avec de la terre rouge ; les beautés kalmoukes, attifées dans tout l'appareil de leurs peaux de brebis, me paraissaient aussi parfaitement ridicules ; mais je m'aperçus bientôt que c'était moi qui étais ridicule et non pas ces gens-là ; que c'était à tort que j'accusais les autres d'absurdité, parce qu'ils se trouvaient différer d'un modèle originairement fondé sur le préjugé ou la partialité.

Je ne trouve donc aucun plaisir à reprocher aux Anglais de s'éloigner de la nature dans leur extérieur, qui est tout ce que je connais encore de leur caractère ; il est possible qu'ils cherchent seulement à en perfectionner la simplicité originelle, puisque toutes les extravagances en fait de costume viennent uniquement du désir de nous rendre plus beaux que la nature ne nous a faits ; et c'est là une vanité si inoffensive que non seulement je la pardonne, mais que je l'approuve. Le désir de valoir mieux que les autres est ce qui réellement nous rend ainsi, et comme des milliers d'hommes trouvent leur existence dans la société, grâce à ces goûts, il n'y a que les ignorants qui puissent les condamner.

Vous n'ignorez pas, très révérend Fum Hoam, que d'industriels innombrables, même parmi les Chinois, subsistent par cet amour propre inoffensif. Vos perceurs de nez, vos emmailloteurs de pieds, vos colorieurs de dents, vos épileurs de sourcils, manqueraient tous de pain, si leurs voisins manquaient de vanité. Toutes ces frivolités néanmoins emploient moins de gens en Chine qu'en Angleterre ; ici un beau monsieur ou une belle dame, habillée à la dernière mode, semble avoir à

peine un seul membre que l'art ne mette pas plus ou moins à la gêne.

Pour faire un beau monsieur, il faut plusieurs industriels, mais d'abord un barbier : vous avez sans doute entendu parler de ce champion juif, dont la force était dans les cheveux ; on croirait que les Anglais y ont placé toute la sagesse. Pour paraître sage, on ne demande pas ici à un homme autre chose que d'emprunter les cheveux de la tête de tous ses voisins et de se les appliquer comme un buisson sur la sienne : ceux qui administrent la loi ou exercent la médecine s'en mettent une telle quantité qu'il est impossible, même en idée, de distinguer la tête des cheveux.

Les personnages que je viens de vous décrire affectent la gravité du lion ; ceux que je vais vous peindre ont quelque chose de la vivacité éveillée d'animaux plus petits. Le barbier, qui est encore ici le maître des cérémonies, leur coupe les cheveux ras jusqu'au sommet de la tête ; puis, avec une composition de farine et de graisse de porc, il plâtre le tout de telle façon qu'il devient impossible de distinguer si le patient porte un bonnet ou une emplâtre. Mais pour rendre la peinture plus frappante, figurez-vous la queue de quelque animal, la queue d'un lévrier, ou la queue d'un cochon, par exemple, pendue à l'arrière de la tête, et descendant jusqu'à l'endroit où l'on voit d'ordinaire commencer la queue des autres animaux. Ainsi pourvu d'une queue et tout poudré, l'homme de goût s'imagine qu'il a gagné en beauté, arme de sourires sa face aux traits rudes, et essaie de paraître hideusement tendre. Equipé de la sorte, il a tout ce qu'il faut pour faire l'amour, et compte pour le succès beaucoup plus sur la poudre qui couvre sa tête que sur les sentiments qu'elle renferme.

Et pourtant, quand je considère quelle espèce de créature est la femme à laquelle il est supposé rendre ses hommages, il n'y a rien d'étrange à le voir ainsi équipé dans le but de plaire. Elle aime tout autant que lui la poudre, les queues et la graisse de cochon : pour vous dire mon opinion intime, très révérend Fum, les dames ici sont horriblement laides ; c'est à peine si je puis souffrir leur vue ; elles ne ressemblent en aucune façon aux beautés chinoises ; les Européens ont de la beauté une idée tout-à-fait différente de la nôtre ; quand je songe aux perfections du petit pied des beautés orientales, comment pourrai-je avoir des yeux pour une femme dont le pied a dix pouces de long ? Je n'oublierai jamais les beautés de Nangfew, ma ville natale. Que leurs figures étaient larges ;

que leurs nez étaient courts; que leurs yeux étaient petits; que minces étaient leurs lèvres; que leurs dents étaient noires! La neige des sommets du Bao n'est pas plus blanche que leurs joues; et leurs sourcils sont aussi fins que la ligne tracée par le pinceau de Quamsi. Ici une femme avec de semblables perfections serait effrayante; les beautés hollandaises et les chinoises ont bien quelque ressemblance, mais les femmes anglaises sont entièrement différentes; joues rouges, grands yeux, dents de la blancheur la plus odieuse; voilà non seulement ce qu'on voit, mais ce qu'on désire en elles; et puis elles ont des pieds tellement masculins que quelques-unes s'en servent positivement pour marcher!

Pourtant, toute incivile qu'ait été la nature, elles semblent résolues à la dépasser en malveillance; elles se servent de poudre blanche, de poudre bleue et de poudre noire pour leurs cheveux, et de poudre rouge pour leur figure dans certaines occasions particulières.

Elles aiment à avoir la figure de différentes couleurs comme chez les Tartares de Koreki, s'y collant souvent avec de la salive de petites mouches noires partout, excepté sur le bout du nez, où je n'ai jamais vu une mouche. Vous aurez une idée plus complète de la manière dont se placent ces petites taches, quand j'aurai achevé la carte d'une figure anglaise mouchetée, selon la mode, carte que je compte vous envoyer prochainement pour augmenter votre curieuse collection de tableaux, de médailles et de monstres.

Mais ce qui me surprend plus que tout le reste, c'est ce dont je viens d'être instruit par quelqu'un de ce pays: "La plupart des dames," dit-il, "ont ici deux visages; l'un avec lequel elles dorment, l'autre qu'elles montrent en société. Le premier est en général réservé pour le mari et la famille à l'intérieur; le second se met au-dehors pour plaire aux étrangers; le visage de famille est souvent assez insignifiant, mais celui du dehors vaut beaucoup mieux; il est toujours fait à la toilette, où le miroir et le flatteur siégent en conseil et règlent la physionomie du jour."

Je ne puis constater la vérité de cette remarque; toutefois, il est certain qu'elles portent plus de vêtements chez-elles qu'au dehors; et j'ai vu une dame, qui paraissait frissonner sous l'impression d'une brise légère dans son appartement, paraître à demi-nue dans la rue. Adieu.

LIEN CHI ALTANGI.

A Fum Hoam, Péking.

GOLDSMITH.

LXXXVI.—LE VICAIRE DE WAKEFIELD ET SA FAMILLE.

J'ai toujours pensé que l'honnête homme, qui se mariait et qui élevait une nombreuse famille, était plus utile que celui qui restait garçon et se contentait de parler de population. Par ce motif, j'avais à peine pris les ordres depuis un an que je commençai à penser sérieusement au mariage, et je choisis ma femme comme elle-même choisit sa robe de noces, non point pour la brillante surface, mais pour les qualités qui devaient la rendre d'un bon usage. Pour lui rendre justice, c'était une femme d'un bon caractère, excellente ménagère; et quant à l'éducation, il y avait peu de dames de campagne qui pussent en montrer davantage. Elle pouvait lire n'importe quel livre anglais sans beaucoup épeler; mais pour les fruits confits, tant au sucre qu'au vinaigre, aussi bien que pour la cuisine, personne ne l'emportait sur elle. Elle se flattait aussi, dans la conduite de sa maison, de savoir combiner l'excellence avec l'économie; cependant je ne me suis jamais aperçu qu'avec toutes ses combinaisons nous soyons devenus plus riches.

Quoi qu'il en soit, nous nous aimions tendrement, et notre affection mutuelle s'accrut avec les années. Il n'y avait rien, par le fait, qui pût nous rendre mécontents du monde ou de nous-mêmes. Nous avions une maison élégante, située dans un beau pays, et un bon voisinage. L'année se passait en amusements moraux et champêtres, en visites à nos voisins riches, et en secours portés à ceux qui étaient pauvres. Nous n'avions point de révolutions à craindre, point de fatigues à supporter; toutes nos aventures étaient au coin de notre feu; et toutes nos migrations de la chambre bleue à la chambre brune.

Comme nous vivions près de la route, nous avions souvent des voyageurs ou des étrangers qui venaient nous visiter et goûter notre vin de groseilles pour lequel nous avions une grande réputation; et je déclare, avec la véracité d'un historien, que je n'ai jamais entendu aucun d'eux y trouver à redire. Nos cousins aussi, même jusqu'au quarantième degré, se rappelaient tous notre parenté, sans le secours d'aucun généalogiste, et venaient fréquemment nous voir. Quelques-uns d'entre eux ne nous faisaient pas grand honneur en se proclamant nos parents; car dans le nombre, il y avait des aveugles, des boiteux, des estropiés. Toutefois, ma femme prétendait toujours que, comme nous étions même chair et même sang, ils devaient s'asseoir à la même table que nous, de sorte que si nous n'avions pas autour de nous de très riches amis,

nous en avions en général de très heureux ; car cette remarque se vérifie durant toute la vie, que plus le convive est pauvre, plus il est enchanté qu'on le traite ; et de même que certains hommes regardent avec admiration les couleurs d'une tulipe ou les ailes d'un papillon, moi j'étais de ma nature un admirateur de visages heureux. Néanmoins, quand l'un de nos parents se trouvait être une personne d'un très mauvais caractère, un hôte incommode, quelqu'un enfin dont nous voulions nous débarasser, j'avais soin de lui prêter une redingote, une paire de bottes, ou parfois un cheval de peu de valeur, et j'avais toujours la satisfaction de voir qu'il ne revenait jamais pour les rendre. Par ce moyen la maison se trouvait délivrée de ceux que nous n'aimions pas ; mais jamais il n'a été dit que la famille de Wakefield eût fermé la porte à un voyageur ou à un indigent.

Nous vécumes ainsi plusieurs années dans un état fort heureux ; non pas que nous n'eussions de temps à autre quelques-unes de ces petites contrariétés que la Providence nous envoie pour relever le prix de ses faveurs. Mon verger était souvent pillé par des écoliers, et les pâtisseries de ma femme volées par les chats ou les enfants. Le seigneur du village s'endormait parfois aux endroits les plus pathétiques de mon sermon, ou bien sa femme répondait aux civilités de la mienne à l'église par une révérence trop courte ; mais nous surmontions bientôt le chagrin causé par ces accidents, et d'ordinaire, au bout de deux ou trois jours, nous nous étonnions qu'ils eussent pu nous contrarier.

Mes enfants, fruits de la tempérance, étant élevés sans délicatesse, étaient tout à la fois d'une bonne constitution et d'une bonne santé ; mes fils hardis et vigoureux ; mes filles belles et florissantes. Notre fils aîné se nommait Georges, du nom de son oncle, qui nous avait laissé dix mille livres. Notre second enfant était une fille à qui je voulais donner le nom de sa tante Grissel ; mais ma femme, qui venait de lire des romans, insista pour qu'elle fût appelée Olivia. Moins d'une année après, nous eûmes une autre fille, et je décidai que celle-là prendrait le nom de Grissel ; mais une riche parente ayant eu la fantaisie d'être sa marraine, l'enfant fut par ses ordres appelée Sophie ; si bien que nous eûmes dans la famille deux noms romantiques ; mais je proteste que je n'y ai eu aucune part. Vint ensuite Moïse ; puis, après un intervalle de douze ans, nous eûmes deux fils de plus.

Il serait inutile de nier mon enchantement lorsque je voyais mes enfants autour de moi ; mais la vanité et la satisfaction de

ma femme dépassaient encore la mienne. Si nos visiteurs disaient : " Sur ma parole, Mrs. Primerose, vous avez les plus beaux enfants de tout le pays ! "—" Ah ! voisin," répondait-elle, " ils sont comme le ciel les a faits, assez beaux s'ils sont assez bons ; car *beau est qui est bien fait.*" En même temps elle disait à ses filles de tenir la tête droite ; et pour ne rien dissimuler, elles étaient réellement fort jolies. L'extérieur me paraît d'ailleurs une chose si indifférente que je n'aurais probablement pas songé à en parler, si ce n'eût pas été le sujet de la conversation dans le pays. Olivia, âgée alors d'environ dix-huit ans, avait cet éclat de beauté avec lequel les peintres représentent Hébé, ouverte, animée, séduisante. Les traits de Sophie n'étaient pas aussi frappants à première vue, mais souvent ils produisaient un effet plus certain ; car ils étaient doux, modestes et attrayants. La première triomphait d'un seul coup, l'autre par des efforts successivement répétés.

Mon aîné, Georges, était élevé à Oxford, attendu que je le destinais à une des professions libérales. Mon second fils, Moïse, que je voulais lancer dans les affaires, recevait à la maison une espèce d'éducation mixte. Mais il est superflu de décrire les caractères particuliers d'enfants qui n'avaient que fort peu vu le monde. Il suffira de dire qu'il existait entre eux une ressemblance de famille, et qu'à proprement parler, ils n'avaient qu'un seul et même caractère, celui d'être également généreux. crédules, simples et inoffensifs. GOLDSMITH.

LXXXVII.—UNE EXCURSION A LA CAMPAGNE.

M. PICKWICK vit que ses trois compagnons s'étaient levés, et qu'ils attendaient son arrivée pour commencer le déjeûner, qui était servi d'une façon coquette et appétissante. On se mit à table ; et le jambon grillé, les œufs, le thé, le café et divers autres plats commencèrent à disparaître avec une rapidité qui témoignait tout à la fois de l'excellence des mets et de l'appétit des consommateurs.

" Maintenant à propos de Manor Farm," dit M. Pickwick ; " comment y aller ? "

" Ce que nous avons de mieux à faire, peut-être, c'est de consulter le garçon," dit M. Tupman. En conséquence on fit venir le garçon.

" Dingley Dell, messieurs ?—Quinze milles, messieurs——chemin de traverse.—Une chaise de poste, monsieur ? "

" Une chaise de poste ne peut tenir que deux personnes," observa M. Pickwick.

" Vrai, monsieur—pardon, monsieur.—Très jolie chaise de poste à quatre roues, monsieur,—siége pour deux derrière—une devant pour le monsieur qui conduit—oh! je vous demande pardon, monsieur—cela ne tiendrait que trois."

" Que faire ? " dit M. Snodgrass.

" Peut-être l'un de ces messieurs aimerait le cheval, monsieur," suggéra le garçon, lançant un coup d'œil à M. Winkle ; " très bons chevaux de selle, monsieur.—L'un des hommes de M. Wardle venant à Rochester, les ramenera, monsieur."

" C'est là ce qu'il nous faut," dit M. Pickwick. " Winkle, voulez-vous aller à cheval ? "

Or M. Winkle, dans les replis les plus profonds de son cœur, éprouvait de grandes appréhensions relativement à ses talents équestres ; mais, comme il n'eut voulu pour rien au monde qu'on les soupçonnât, il répondit sur-le-champ avec une grande hardiesse : " Certainement. Cela me fera un plaisir extrême."

M. Winkle s'était précipité vers sa destinée ; il n'y avait plus à y revenir.

" Que les chevaux soient à la porte à onze heures," dit M. Pickwick.

" Très bien, monsieur," répliqua le garçon.

Le garçon se retira ; le déjeûner fut achevé, et les voyageurs montèrent dans leurs chambres respectives pour préparer les habits de rechange qu'ils voulaient emporter avec eux dans leur expédition.

M. Pickwick avait fait ses arrangements préliminaires, et regardait par-dessus les volets du café les passants dans la rue, lorsque le garçon entra et annonça que la chaise était prête—avis que le véhicule lui-même vint confirmer en paraissant aussitôt devant les susdits volets du café.

C'était une curieuse petite caisse verte sur quatre roues, composée d'une espèce de cuve à l'arrière pouvant tenir deux personnes, et sur le devant un perchoir élevé pour une autre, le tout tiré par un immense cheval bai-brun, qui déployait une fort remarquable ostéologie. Un garçon d'écurie était auprès, tenant par la bride un autre immense cheval, parent très proche apparemment de l'animal attelé à la chaise, et tout sellé pour M. Winkle.

" Miséricorde ! " dit M. Pickwick, tandis qu'on mettait leurs manteaux dans la voiture. " Miséricorde ! qui est-ce qui va conduire ? Je n'avais pas pensé à cela."

« Oh ! vous, cela va sans dire," s'écria M. Tupman.

« Bien entendu," ajouta M. Snodgrass.

« Moi ! » exclama M. Pickwick.

« Pas la moindre crainte, monsieur," s'empressa de dire le garçon d'écurie. Vous garantis tranquille, monsieur. Un enfant en nourrice pourrait le conduire."

« Il n'est pas ombrageux, n'est-ce pas ? » demanda M. Pickwick.

« Ombrageux, monsieur ? Il ne bougerait pas lors même qu'il rencontrerait une charretée de singes avec leurs queues brûlées."

Cette dernière affirmation était sans réplique. M. Tupman et M. Snodgrass entrèrent dans la cuve ; M. Pickwick grimpa sur le perchoir, et posa ses pieds sur la planche garnie d'un tapis que l'on « avait établie dessous" à cet effet.

« Maintenant, brillant William," dit le garçon d'écurie à son aide, « donne les rubans à ce m'sieur." « Brillant William," nommé ainsi probablement à cause de ses cheveux luisants et de sa face huileuse, plaça les rênes dans la main gauche de M. Pickwick, tandis que le garçon en chef lui mit un fouet dans la main droite.

« Oh ! là ! oh ! » cria M. Pickwick, au moment où l'immense quadrupède montrait une tendance non équivoque à reculer dans la fenêtre du café.

« Oh ! là ! oh !" répétèrent en écho M. Tupman et M. Snodgrass du fond de leur cuve.

« Pure plaisanterie, messieurs," dit le garçon d'écurie d'un air encourageant ; « prends-le par la bride, William." L'aide d'écurie arrêta l'impétuosité de l'animal, et le garçon principal courut pour aider M. Winkle à se mettre en selle.

« L'autre côté, monsieur, s'il vous plaît."

« Du diable si ce m'sieur n'allait pas monter du côté hors-montoir," dit en ricanant un postillon au garçon de salle qui paraissait indiciblement charmé.

M. Winkle, ainsi prévenu, grimpa sur sa selle avec une difficulté presque aussi grande que celle qu'il aurait éprouvée à se hisser le long d'un vaisseau de ligne.

« Tout est-il bien ? » demanda M. Pickwick avec le pressentiment intérieur que tout était mal.

« Tout est bien," répliqua M. Winkle faiblement.

« Laissez-le aller," cria le garçon ; « tenez le en bride, monsieur," et aussitôt partirent la chaise et le cheval de selle, avec M. Pickwick sur le siége de l'un, et M. Winkle sur le dos de l'autre, au plaisir et à la joie de toute la cour.

" Qu'est-ce qui le fait aller de travers ? " dit M. Snodgrass dans la cuve à M. Winkle sur la selle.

" Je n'y comprends rien," répliqua M. Winkle. Son cheval remontait la rue de la façon la plus étrange, par le flanc, la tête tournée d'un côté du chemin, et la queue de l'autre.

M. Pickwick n'avait point le temps de faire attention à cette circonstance, non plus qu'à aucune autre, toutes ses facultés se trouvant concentrées dans le soin de diriger l'animal attelé à la chaise, lequel déployait diverses singularités très intéressantes pour un spectateur, mais nullement aussi amusantes pour celui qui siégeait derrière le dit animal. Outre qu'il rejetait sans cesse la tête en l'air d'une façon désagréable et gênante, et tirait sur les rênes avec une force telle que M. Pickwick avait grande difficulté à les tenir, il avait une singulière tendance à s'élancer brusquement d'un côté de la route, puis de l'autre, tantôt s'arrêtant court, tantôt se mettant à courir pendant quelques minutes avec une rapidité telle qu'il devenait parfaitement impossible de le diriger.

" Qu'a-t-elle donc, cette bête ? " dit M. Snodgrass quand le cheval eut exécuté cette manœuvre pour la vingtième fois.

" Je ne sais pas," répliqua M. Tupman ; " on dirait vraiment qu'elle est ombrageuse ; n'est-ce pas ? "

M. Snodgrass allait répliquer quand il fut interrompu par une exclamation de M. Pickwick.

" Ooh ! " dit ce monsieur, " j'ai laissé tomber mon fouet."

" Winkle," cria M. Snodgrass, comme le cavalier arrivait, trottant sur son grand cheval, avec son chapeau sur l'arrière de la tête, et secoué dans tout son individu, comme s'il allait être démoli par la violence de cet exercice. " Ramassez le fouet ; vous serez un bon garçon." M. Winkle tira la bride du grand cheval jusqu'à ce que son visage en devînt noir ; et ayant enfin réussi à l'arrêter, il descendit, tendit le fouet à M. Pickwick, et rassemblant les rênes, il se prépara à se remettre en selle.

Le grand cheval, avec ses dispositions folichonnes, désirait-il batifoler un instant avec M. Winkle, ou bien avait-il réfléchi qu'il pourrait tout aussi bien faire le voyage sans cavalier qu'avec un, ce sont là des points sur lesquels il nous est difficile d'arriver à une conclusion définitive. Mais quels que fussent les motifs de l'animal, toujours est-il certain que M Winkle n'eut pas plutôt touché les rênes qu'il les fit passer par-dessus sa tête, et qu'il recula de toute leur longueur.

" Pauvre garçon," dit M. Winkle pour le calmer, " pauvre garçon ! Bon vieux cheval." Le " pauvre garçon " n'était pas sensible à la flatterie ; plus M. Winkle tâchait de se rapprocher de lui, plus il s'éloignait ; en dépit de toutes les flatteries, de toutes les cajoleries, on eut pu voir M. Winkle et le cheval, tournant autour l'un de l'autre pendant dix minutes, et au bout de ce temps, ils se trouvaient précisément à la même distance qu'au moment où ils avaient commencé,— résultat fort peu satisfaisant en toutes circonstances, mais particulièrement sur une route solitaire, où l'on ne pouvait se procurer aucun secours.

" Que faut-il faire ? " cria M. Winkle, après que cet exercice gyratoire se fut prolongé un bon bout de temps. " Que vais-je faire ? Je ne puis pas remonter sur cette bête ! "

" Vous feriez mieux de la conduire par la bride jusqu'à ce que nous rencontrions une barrière," lui répondit M. Pickwick du haut de son siége.

" Mais il ne veut pas marcher," répondit M. Winkle d'un ton d'impatience. " Venez et tenez-le un instant."

M. Pickwick était l'obligeance et l'humanité en personne ; il jeta les rênes sur le dos de son cheval ; puis, étant descendu de son siége, il conduisit soigneusement la chaise tout près de la haie, de peur que quelque chose ne vînt le long de la route, puis il alla au secours de son malheureux compagnon, laissant M. Tupman et M. Snodgrass dans la voiture.

Le cheval ne vit pas plutôt M. Pickwick s'avancer vers lui, avec son fouet à la main, qu'il changea le mouvement rotatoire auquel il s'était préalablement livré en un mouvement rétrograde d'un caractère si déterminé qu'il entraîna du coup M. Winkle, qui était encore au bout de la bride, avec une rapidité plus grande que le pas accéléré, dans la direction par où ils étaient venus. M. Pickwick courait à l'aide de son compagnon ; mais plus il se hâtait, plus le cheval reculait. Le sol vivement labouré soulevait un nuage de poussière ; enfin M. Winkle, dont le bras était presque déboîté, lâcha la bride. Le cheval s'arrêta court, les regarda un moment, secoua la tête, fit un demi-tour et se mit à trotter tranquillement vers Rochester, laissant M. Winkle et M. Pickwick se regarder l'un l'autre d'un air tout ébahi. Un bruit de roues à peu de distance attira leur attention ; ils regardèrent.

" Juste Ciel ! " s'écria M. Pickwick au comble de la désolation, " voilà l'autre cheval qui s'échappe ! "

Ce n'était que trop vrai. L'animal s'était effrayé du bruit,

et il avait les rênes sur le dos. On devine le reste. Il s'échappait avec la chaise à quatre roues derrière lui, M. Tupman et M. Snodgrass toujours dans la chaise ! La course du reste ne fut pas longue. M. Tupman se jeta dans la haie ; M. Snodgrass suivit son exemple ; le cheval heurta la susdite chaise à quatre roues contre un pont en bois, sépara les roues du corps de la voiture, et la caisse elle-même du siége ; puis enfin s'arrêta immobile comme un bloc, à contempler les ruines qu'il avait faites.

Le premier soin des deux amis, qui n'avaient point été jetés à terre, fut de débarrasser leurs infortunés compagnons de leur lit d'épines, opération qui leur donna l'ineffable satisfaction de reconnaître qu'ils n'avaient éprouvé aucun mal, sinon bon nombre de déchirures dans leurs habits et diverses égratignures faites par les broussailles. Après cela ils se mirent à déharnacher le cheval. Cette opération compliquée ayant été accomplie, les quatre voyageurs se mirent en marche, emmenant le cheval avec eux et abandonnant la chaise de poste à sa destinée. DICKENS.

LXVIII.—LES VOLEURS DE GRAND CHEMIN.

QUAND la lune se leva cette nuit-là, il y avait, à dix milles environ de Warlock, un endroit sur lequel tombait sa pâle lueur, et que le voyageur prévenu n'aurait pas aimé à traverser, mais qui aurait été une excellente étude pour les artistes qui ont pris du peintre sauvage des Apennins l'amour du bizarre et de l'aventureux. Des arbres noirs, disséminés de loin en loin sur une pelouse accidentée mais verdoyante, formaient le fond du paysage ; la lune jetait à travers les branchages ses rayons qui descendaient avec lenteur de sa draperie de nuages, et versait une clarté plus intense sur deux figures placées précisément en avant des arbres. Mis en relief par cette clarté plus nettement que son compagnon, un cavalier vêtu d'un vêtement court, qui couvrait à peine la croupe de sa monture, examinait l'amorce d'un grand pistolet qu'il venait de retirer de ses fontes. Un chapeau à larges bords et un masque de crêpe noir concouraient avec le geste à faire naturellement supposer l'intention du cavalier. Son cheval, d'un beau gris foncé, se tenait presque immobile, le cou tendu en avant, ses courtes oreilles allant et venant, témoignage de cette attention sagace et prévoyante qui caractérise le plus noble de

tous les animaux domptés : vous n'auriez pu soupçonner l'impatience du coursier, sans la blanche écume qui se formait autour du mors, et sans une secousse accidentelle et peu fréquente de la tête. Derrière ce cavalier, et se perdant en partie dans l'ombre épaisse des arbres, un autre homme, habillé de la même manière, était occupé à resserrer les sangles d'un cheval vigoureux et de grande taille. Tout en le faisant, il fredonnait d'une voix qui n'était pas sans quelque harmonie l'air d'une populaire chanson à boire.

" Mordieu ! Ned," dit son camarade, qui avait été durant quelques instants plongé dans une silencieuse rêverie,—" Mordieu ! ne peux-tu donc faire taire ton amour pour l'art, dans un moment comme celui-ci ? Ton fredonnement devient plus fort de minute en minute, et je m'attends à le voir enfin éclater en un chant à pleine voix ; songe que nous ne sommes point maintenant chez Monsieur George ! "

" Et c'est bien tant pis, Augustus," répondit Ned, qui était volontiers grondeur, tout en remontant lentement à cheval après avoir fini ses fonctions de palfrenier. " Le diable m'emporte ! la blafarde (1) nous regarde en plein comme si elle allait parler. Pour ma part, j'aime une nuit noire, avec une étoile par-ci par-là qui scintille tout doucement comme pour nous dire : " Je vous vois, mes enfants, mais je n'en dirai pas un mot ; " et une petite pluie fine qui tombe en faisant juste assez de bruit pour qu'on n'entende point les sabots de Petit-Jean, et pour couvrir, pour ainsi dire, la retraite. D'ailleurs, quand on est un peu mouillé, c'est toujours bon de boire un coup pour empêcher l'estomac de se refroidir, en rentrant.

" Ou, en d'autres termes," dit Augustus, qui aimait de tout son cœur les maximes, " parce que une petite pluie amène de grandes libations ! "

" Bon ! " dit Ned, en bâillant. " Corbleu ! je voudrais bien voir arriver le capitaine. Sais-tu quelle heure il est ? Pas loin de onze heures, je suppose."

" A peu près ! Chut ! n'est-ce pas une voiture ? Non, c'est le vent qui s'est levé tout d'un coup. Non ! Quelqu'un vient, vois les oreilles de mon cheval. Alerte ! "

Les voleurs gardèrent le silence ; on entendait vaguement le bruit lointain des pas d'un cheval ; et, comme il s'approchait, on entendit un craquement de branches comme si l'on traversait une haie ; puis aussitôt la lune fit saillir pittoresquement

(1) La lune qui, dans l'argot des voleurs anglais, se nomme Oliver

la figure d'un cavalier qui s'avançait à travers le taillis en arrière des voleurs. Tantôt on le voyait à moitié dans les sinuosités du sentier qu'il suivait à travers le bois, tantôt on l'apercevait en plein ; tantôt il était complètement caché ; puis son cheval hennissait avec impatience ; enfin il reparut, et un moment après, il avait rejoint nos deux compagnons. Le nouveau venu était grand, musculeux, et dans la première fleur de la virilité. Un frac vert foncé, bordé d'une étroite ganse d'argent et boutonné du col à la ceinture, faisait ressortir une mine fière, une large poitrine, une taille mince, mais cambrée, qui n'avait pas besoin d'être comprimée par le tailleur. Un court manteau de cheval, retenu au col par une boucle d'argent, pendait pittoresquement sur l'une de ses épaules, tandis que ses jambes étaient enfermées dans des bottes à l'écuyère, qui, bien qu'elles montassent au-dessus du genou, n'étaient évidemment ni pesantes ni embarrassantes pour les muscles vigoureux du cavalier. Le caparaçon du cheval, le mors, la bride, la selle, les fontes, étaient à la dernière mode, et le cheval lui-même était dans la meilleure condition et d'une beauté remarquable. Le cavalier avait l'air fier et hardi ; une moustache légère, mais d'un noir d'ébène, relevait l'expression résolue de sa lèvre fine et recourbée ; et du large chapeau, qui ombrageait son front, s'échappaient de longs cheveux bouclés qui ondulaient au souffle vif de la nuit. L'homme et le cheval avaient tous deux une apparence vaillante et même chevaleresque, à laquelle l'heure et le lieu de la scène donnaient une teinte dramatique et romanesque.

" Ha !. c'est vous, Lovett ! "

" Comment va, mes enfants ? " Tel fut le salut qu'on échangea.

" Quelles nouvelles ? " dit Ned.

" Excellentes nouvelles ! Ecoutez. Monseigneur et sa voiture seront ici dans dix minutes au plus."

" Avez-vous tiré quelque chose de plus du ministre que j'ai si glorieusement effrayé ? " demanda Augustus.

" Non ; nous en reparlerons. A notre nouvelle proie maintenant ! "

" Etes-vous sûr que notre noble ami sera bientôt ici ? " dit Tomlinson, en flattant son cheval qui piaffait dans un moment de gaité.

" Très sûr ! Je l'ai vu changeant de chevaux ; j'étais dans l'écurie au moment même ; il s'est absenté pendant une

demi-heure pour manger, j'imagine; tu peux bien compter que pendant ce temps-là je lui ai joué un tour."

" Quelle force? " demanda Ned.

" Rien que lui et son domestique."

" Et les postillons? "

" C'est vrai, je les oublie. Ah! bah! tu leur feras peur.'

" En avant!" cria Ned, en épronnant son cheval qui s'élança.

" Un moment,' dit Lovett; "laissez-moi mettre mon masque! Tout beau, Robin, tout beau! Voilà qui est fait. Maintenant, en avant!"

Lorsque les arbres eurent disparu derrière eux, les cavaliers entrèrent, au petit galop, sur une large pièce de terre inculte, entrecoupée de fossés, et parfois de barrières à claire voie, par-dessus lesquelles leurs chevaux bondissaient comme des quadrupèdes parfaitement accoutumés à de pareils exploits.

Le cœur du chef de ces trois hommes battait si vivement que, au moment où l'on aperçut la grande route et où l'on entendit le bruit encore lointain des roues d'une voiture, il leva sa main droite avec un geste joyeux et laissa échapper une exclamation juvénile de satisfaction et de gaité.

" Paix! capitaine!" dit Ned, cachant son propre enchantement sous un faux air de gravité; " conduisons-nous comme de gentilshommes; il n'y a que des drôles de bas étage qui se laissent emporter à de telles explosions de joie; des hommes du monde, comme nous, doivent toujours agir comme s'ils avaient le cœur brisé.

" La mélancolie s'unit toujours à la sublimité, et le courage est sublime," dit Augustus avec l'emphase d'un faiseur de maximes.

" A la haie, maintenant," dit Lovett, n'écoutant plus ses camarades, et son cheval sauta sur la route.

Les trois hommes se trouvèrent bientôt en ligne calmes et immobiles le long de la haie. La route était devant eux dans toute sa largeur disparaissant par une courbe de chaque côté; le sol se durcissait sous une tendance précoce à la gelée, et le son produit par le fer des chevaux arrivait clairement à l'oreille des voleurs, présage presque assuré du tintement d'un métal plus attrayant, qui allait, si l'espérance ne leur faisait pas un conte trop décevant, tomber entre leurs mains.

La voiture si longtemps attendue fit son apparition au détour du chemin, et roula rapidement emportée par quatre rapides chevaux de poste.

" Toi, Ned, avec ta grande monture, arrête les chevaux. toi, Augustus, charge-toi des postillons; laissez-moi faire le reste," dit le capitaine.

" Convenu!" répondit laconiquement Ned. " Regardez-moi;" et le cheval du vaniteux brigand s'élança de sa cachette. Si instantanées furent les opérations de ces tacticiens expérimentés que les ordres de Lovett se trouvèrent exécutés presque en moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour les donner.

La voiture étant arrêtée et les postillons tout pâles, tremblant sous les deux pistolets armés qui menaçaient leurs têtes, Lovett mit pied à terre, ouvrit la portière de la voiture, puis, d'un ton très poli et avec des formes très courtoises, s'adressa au voyageur:

" Ne vous alarmez pas, monseigneur; il n'y a pas pour vous le moindre danger; nous ne voulons que votre montre et votre bourse."

" En vérité," répondit une voix encore plus douce que celle du voleur, tandis qu'une figure caractérisée, et ayant quelque chose de français, se dressait, coiffée d'un bonnet de fourrure, vers celui qui l'arrêtait," en vérité, monsieur, votre demande est si modeste que ce serait plus que de la cruauté de ne pas vous l'accorder. Ma bourse n'est pas très bien garnie, et autant vaut que ce soit vous qui l'ayez que l'un de mes gredins de créanciers. Quant à ma montre, j'y tiens fort, et . . ."

" Je vous comprends, monseigneur," interrompit le voleur. A combien estimez-vous votre montre?"

"Hum! pour vous elle vaut bien vingt guinées."

" Voulez-vous me permettre de la voir?"

" Votre curiosité est extrêmement flatteuse," répliqua le noble voyageur, tout en présentant bien à contre cœur une montre à répétition, enrichie, comme c'était assez souvent la mode alors, de pierres précieuses. Le voleur ne jeta qu'un regard sur le bijou

" Votre seigneurie," dit-il avec une grande gravité, " était trop modeste dans ses calculs: votre goût vous fait plus d'honneur; laissez-moi vous affirmer que votre montre vaut pour nous cinquante guinées tout au moins. Pour vous prouver que telle est ma conviction sincère, je vais la garder, et nous n'en parlerons plus; ou bien je vous la rendrai sur votre parole d'honneur que vous me donnerez en échange un mandat de cinquante guinées payable chez vos véritables banquiers et au porteur. Choisissez; cela m'est tout-à-fait égal."

" Sur mon honneur, monsieur," dit le voyageur, avec

quelque surprise luttant sur sa physionomie, " votre flegme et votre sang-froid sont vraiment admirables. Je vois que vous connaissez le monde."

" Votre seigneurie me flatte ! " répondit Lovett en s'inclinant. " Que décidez-vous ? "

" Mais il est impossible d'écrire une traite sans encre, plume et papier."

Lovett s'éloigna un peu ; mais, tandis qu'il cherchait dans sa poche tout ce qu'il fallait pour écrire, objets qu'il avait toujours soin de porter sur lui, le voyageur profita de l'occasion, et tirant soudainement un pistolet d'une des poches de la voiture, il le dirigea vers la tête du voleur. Le voyageur était un tireur expérimenté et de première force ; il tenait son ennemi presque à longueur de bras ; ses pistolets étaient un objet d'envie pour tous ses amis d'Irlande. Il pressa la détente, la poudre brûla dans le bassinet, et le voleur, sans même changer de contenance, tira un petit encrier, y trempa une plume de fer, la présenta au voyageur, en lui disant avec un sang-froid incomparable, " vous plairait-il, monseigneur, d'essayer l'autre pistolet ? Dans ce cas, obligez moi en visant vite, car vous devez comprendre la nécessité de ne pas perdre de temps. Si non, voici le dos d'une lettre, sur laquelle vous pouvez écrire le mandat."

Le voyageur n'était pas homme à se laisser embarrasser en quoi que ce fût, sauf dans ses affaires ; toutefois il se sentit un peu décontenancé et confus en prenant le papier ; il murmura quelques mots sans suite et écrivit le mandat. Le voleur l'examina et s'assura qu'il était écrit suivant la forme ; puis, avec un salut froidement respectueux, il rendit la montre et ferma la porte de la voiture.

Pendant tout ce temps le domestique était resté tout tremblant sur le devant, assis sur ce siége solitaire qu'on appelle en anglais, sans trop d'égard à l'euphonie, un *dickey*. Le voleur lui adressa alors la parole d'un ton bref :

" Qu'avez-vous sur vous qui appartienne à votre maître ? "

" Rien que ses pillules, votre honneur ! J'avais oublié de les mettre dans . . ."

" Des pillules ! envoyez-les moi." Le valet tout tremblant tira de sa poche de côté une petite boîte qu'il jeta et que Lovett attrapa adroitement.

Il ouvrit la boîte, compta les pillules.

" Une, deux, quatre, douze . . . Ah ! ah ! " Il rouvrit la porte de la voiture.

" Sont-ce là vos pillules, monseigneur ? "

Le pair tout surpris, qui avait recommencé à s'établir dans le coin de la voiture, répondit affirmativement.

"Monseigneur, je vois que vous avez une fièvre très violente; évidemment vous aviez un peu le délire lorsque vous avez essayé tout-à-l'heure de décharger votre pistolet dans la figure d'un ami. Laissez-moi vous recommander une prescription. Avalez toutes ces pillules!"

"Grand Dieu!" s'écria le voyageur sérieusement alarmé, "que voulez-vous dire? Douze de ces pillules suffiraient pour tuer un homme."

"Vous l'entendez," dit le voleur, se tournant vers ses camarades qui riaient aux éclats. Quoi, monseigneur, voudriez-vous vous révolter contre votre docteur! C'est mal, c'est mal! Croyez-moi."

Et avec un geste flatteur, il tendit la boîte aux pillules vers le nez du voyageur qui se reculait. Quoiqu'il fût homme à se tirer aussi bien qu'aucun autre d'un mauvais pas, le voyageur était surtout soigneux de sa santé, et il était si obstiné sur ce point qu'il se serait plutôt exposé à l'effet certain d'une balle qu'à l'effet incertain d'une dose trop forte de pillules. Aussi arracha-t-il avec une grande indignation la boîte des mains du voleur qui la lui tendait toujours, et la lançant à travers la route, il dit avec dignité:

"Faites ce que vous voudrez, coquins; mais si vous me laissez vivant, vous aurez à vous repentir de l'insulte que vous avez faite à l'un des officiers de la maison de Sa Majesté!" Puis, comme s'il s'apercevait du ridicule qu'il y avait à prendre de trop grands airs dans sa situation présente, il ajouta en changeant de ton: "Et maintenant, pour l'amour de Dieu, fermez la portière; et s'il vous faut absolument tuer quelqu'un, voilà mon domestique sur le siége; il est payé pour cela."

Ce discours fit rire les voleurs encore davantage; et Lovett, qui aimait une plaisanterie plus peut-être qu'une bourse pleine, ferma sur-le-champ la portière en disant:

"Adieu, monseigneur; mais laissez-moi vous donner un petit avis: toutes les fois que vous descendez dans une auberge de village, et que vous y restez une demi-heure, pendant que l'on change vos chevaux, prenez vos pistolets avec vous, ou vous courez le risque de les retrouver déchargés."

Après ce conseil, le voleur se retira; et voyant que le valet lui tendait une longue bourse verte, il lui dit en secouant doucement la tête:

"Les voleurs ne doivent point se voler entre eux, mon garçon. Tu dépouilles ton maître, c'est comme nous; que chacun garde ce qu'il a."

Ned le long et Tomlinson faisant alors reculer leurs chevaux, la voiture se trouva libre, et les postillons partirent avec une telle vitesse qu'on aurait dit qu'ils prenaient moins soin de leur vie que n'avaient fait les voleurs.

En même temps, le capitaine remontait à cheval, et les trois compagnons, sautant bravement par-dessus la haie qu'ils avaient franchie pour atteindre la route, s'éloignèrent dans la direction par laquelle ils étaient venus, la lune faisant ça et là ressortir leurs ombres fuyantes, et le bruit de leurs joyeux éclats de rire retentissant dans l'espace à travers l'atmosphère glacée de la nuit. BULWER.

LXXXIX.—LES AVENTURES DE TIMOTHY À LA RECHERCHE DE JAPHET.

J'AVAIS l'habitude de rester au lit, Japhet, dit Timothy, et de penser à quelle méthode de voyager j'adopterais. Enfin je me disais que, si je voulais courir après vous comme vous couriez après votre père, autant vaudrait courir après la lune, et que je verrais bientôt la fin de mon argent. Je me demandai si je ne pourrais pas trouver quelque profession ambulante qui me rapportât mes dépenses et me permît cependant d'aller sans cesse d'un lieu à un autre. Que pensez-vous que fut ma première spéculation? Je vis un homme qui avait un chien attelé à une petite charette, et qui vendait de la viande pour les chiens et pour les chats. "Voilà mon affaire," me dis-je; "voilà une profession qui me permettra de vivre en voyageant." Je liai conversation avec lui comme il s'arrêtait dans un cabaret du dernier rang en lui payant un pot de bière. Quand j'eus tiré de lui tous les petits secrets du métier, je fis venir un second pot de bière et lui proposai de me vendre son établissement tout entier, y compris le couteau et le tablier. Notre homme y consentit, et, après bien des pourparlers, je lui comptai trois guinées pour son matériel, ses marchandises et tout. Il me demanda si j'avais l'intention d'exercer à Londres, et je lui dis que non, que je préférais la province. Il me conseilla la tournée de l'ouest, comme renfermant plus de villes populeuses. Le marché arrosé d'un troisième pot de bière, je lui payai l'argent et pris possession des effets, enchanté de ma nouvelle occupation. Je me dirigeai sur Brentford, vendant un morceau

d'un côté, un morceau de l'autre, si bien que j'arrivai à ce même banc où nous nous étions assis pour faire notre repas.

Je m'étais logé dans l'auberge, et pendant trois jours j'avais fait d'assez bonnes affaires à Brentford. A la fin du troisième, j'étais revenu à la nuit tombante ; je m'étais assis sur le banc, et je pensais à vous. Le chien fatigué s'était couché tout attelé, quand tout à coup j'entendis un coup de sifflet aigu. Le chien sauta aussitôt sur ses jambes, et avait déjà fait quelques pas avant que je pusse l'atteindre. Un second coup de sifflet se fit entendre ; le chien et la petite voiture partirent comme l'éclair. Je courus après aussi vite qu'il me fut possible, mais je ne pus le rattraper. J'aperçus son ancien maître qui courait devant lui allant à toutes jambes ; c'est ce qui m'expliqua l'empressement du chien. Je crois cependant que je serais parvenu à le rattraper, si, dans ma précipitation, je n'avais renversé une vieille femme qui sortait de sa porte, une casserole à la main, pour aller jeter son eau de vaisselle dans le ruisseau. Je la jetai par terre, et je roulai par-dessus elle dans une cave qui n'avait pas de marches. Avant que je pusse me tirer de là, l'homme, le chien, la petite voiture, la viande pour les chiens et pour les chats, tout avait disparu, sans que je les aie jamais revus. Le coquin s'était sauvé, et moi j'étais ruiné. Voilà pour ma première entreprise commerciale.

Toutefois je ne me retirai pas sans recevoir un paquet de sottises de la vieille femme, et une marmitée de petits pois brûlants par la figure ; car elle aima mieux se coucher sans souper que de se coucher sans vengeance. Je retournai dans mon auberge, et je m'assis dans la salle commune. Mes deux voisins les plus proches étaient deux colporteurs, l'un portait un gros paquet de basin et de calicot, l'autre une grande boîte pleine de peignes, d'aiguilles, de rubans, de ciseaux, de canifs et de bijoux en faux. Je liai conversation avec eux ; et comme je les régalai, nous fûmes bientôt intimes. Ils me dirent quels étaient leurs profits, et comment ils se tiraient d'affaire, et je trouvai que pour une vie errante la leur n'était pas désagréable ; de sorte que, leur ayant demandé toutes les informations nécessaires, je retournai en ville, où je pris une permission de colporteur qui me coûta deux guinées ; puis me rendant dans une boutique qu'ils m'avaient indiquée, j'y achetai un assortiment assez complet de menues merceries et de coutelleries communes, et je me mis une seconde fois en route. Cette fois je pris celle du nord, et je gagnai passablement ma vie, vendant pour quelques sous d'un côté, quelques sous de l'autre, dans toutes les chaumières que je rencontrais sur mon chemin ; mais

bientôt je découvris que sans un journal un colporteur n'est pas au grand complet. Le journal paie la moitié des dépenses du porte balle quand il sait lire. Dans chaque maison, surtout dans les petits cabarets borgnes, il est bien reçu ; il a la meilleure place au coin de la cheminée ; il a sa table et son logement gratis, à l'exception de ce qu'il boit, s'il tire son journal et le lit à ceux qui ne savent pas lire, surtout s'il peut leur expliquer tout ce qu'ils ne comprennent pas. Dès lors je devins un grand politique ; je mangeais bien ; je dormais bien, et je vendais bien mes marchandises. Je ne faisais pas plus de trois shillings de recette par jour ; mais comme sur ces trois, il y en avait deux de bénéfice net, je faisais encore d'assez bonnes affaires. Cependant il arriva un petit accident qui me força à changer ma profession ou plûtot la nature de mes articles.

Un soir que j'étais arrivé tard dans un petit cabaret à bière, j'avais posé sur une table dans la salle mes marchandises renfermées dans une boîte peinte de sapin. Je venais de lire un paragraphe dans le journal, et j'étais en train de faire un magnifique commentaire qui m'avait toujours valu des applaudissements, des poignées de main, et la réputation de bon camarade.

Tout le monde s'était rassemblé autour de moi, et je recevais des applaudissements étourdissants, quand il me vint à l'idée que je ne ferais pas mal de regarder ce que devenait ma balle, qui m'avait été cachée pendant quelque temps par la foule, lorsqu'à ma très-grande mortification, je trouvai que quelqu'un de mes auditeurs s'en était allé, emportant ma boîte et tout ce qu'elle contenait. Malheureusement j'y avais déposé mon argent dans le fond, le croyant là plus en sûreté que dans ma poche, et il ne me restait au monde que dix-sept shillings environ en argent que j'avais reçus depuis trois jours. Chacun prit part à mon malheur, mais naturellement personne n'avait rien vu. Quand je voulus rendre le cabaretier responsable, il me traita de gueux, et me jeta à la porte.

Je me rendis dans la ville la plus voisine, où je recommençai le commerce sur une plus petite échelle ; j'achetai d'abord un panier, et avec l'argent qui me restait, tout ce qu'il y avait de plus commun en poterie et faïence, des pots, des plats, des tasses, etc. ; puis je plaçai le tout sur ma tête, et je me mis de nouveau à courir la campagne avec ma nouvelle spéculation. Me voilà donc colporteur de faïence, mais c'était un rude métier ; je ne pouvais plus y faire les mêmes recettes que dans la coutellerie et la mercerie. Toutefois, je recevais

de sept à neuf shillings par semaine, et c'était assez pour vivre. Quelquefois, une cuisinière, qui avait cassé une terrine de quatre sous et voulait la remplacer sans se faire gronder, me donnait pour cela un morceau de viande qui devait avoir coûté cinq shillings à sa maîtresse. Une autre fois, un paysan me donnait le coucher, et se trouvait amplement payé par le don d'un petit pot qui ne me coûtait que deux sous. Je fis ce métier-là pendant trois mois portant de la faïence partout sans jamais casser un seul de mes articles, jusqu'à ce qu'enfin un certain jour, en passant par Eton, ils furent tous mis en morceaux. Je rencontrai environ une douzaine d'écoliers, qui me proposèrent ce qu'ils appelaient un tir, c'est-à-dire, de placer l'un apres l'autre mes articles sur un poteau, de les viser à coups de pierres, à une certaine distance, et de me payer une certaine somme par coup. Ma foi, pensai-je, voilà un bien bon marché; je pris donc un petit pot qui valait deux sous, et je le mis à deux sous le coup. On l'abattit au second, ce qui me détermina à donner à mes objets dès l'abord les valeurs entières, car ils tiraient sur n'importe quoi admirablement bien. Chaque garçon avait un bâton, sur lequel je marquai avec des coches le nombre des coups tirés et les sommes qui m'étaient dues. En plaçant un objet après l'autre sur le poteau, mon panier fut bientôt mis à sec; c'est alors que je voulus régler nos comptes, mais quand je commençai à parler de cela, ils me rirent au nez, et prirent leurs jambes à leur cou. Je leur donnai la chasse; autant aurait valu courir après des anguilles; je n'en avais pas plutôt empoigné un, que les autres me tiraient par derrière jusqu'à ce qu'il eût écchappé; enfin ils s'échappèrent tous, et il ne me resta rien; car pendant que je courais après quelques-uns, d'autres se mirent à crosser mon panier comme un ballon jusqu'à ce qu'il fût tout à fait hors de vue. Il ne me restait que huit pence dans ma poche; ainsi vous voyez, Japhet, j'allais toujours en dégringolant.

Je m'en allai maudissant tous les élèves d'Eton et leurs maîtres qui ne leur enseignaient pas la probité aussi bien que le latin et le grec. Je me refugiai dans une auberge du dernier ordre, où l'on vend de la petite bière, et où l'on donne des lits à raison de deux pence par nuit, sans rien faire payer pour les puces. Je m'y rencontrai avec quelques chanteurs de ballades et autres truands, qui étaient en train de s'égayer, et me demandèrent ce que j'avais. Je leur racontai ce qui m'était arrivé; ils se moquèrent de moi; mais ils me donnèrent à souper, ce qui fait que je leur pardonne. Un vieux bonhomme, qui paraissait mener la bande, me demanda si

j'avais de l'argent. Je produisis mon énorme capital de huit pence. " Bien assez," me dit-il, " bien assez, si vous avez de l'habileté ; il y en a plus d'un qui ont commencé avec la moitié de cette somme, et qui ont fini par avoir leur voiture. Un homme qui possède des milliers de livres sterlings n'a sur vous l'avantage que de gagner quelques années qu'il vous faudra pour les acquérir. Votre nuit payée, il vous restera six pence. Avec cela, achetez-moi des allumettes, et courez les vendre par la ville ; pour peu que vous ayez du bonheur, vous en ferez un shilling avant demain au soir. Outre cela, vous entrerez dans les cours, et quelquefois même dans la cuisine ; quand la domestique est en haut, il y a bien des choses qu'on peut chiper adroitement." " Mais je ne suis pas un voleur," dis-je. " Eh bien! chacun son idée ; seulement si vous l'eussiez été, vous eussiez eu plus tôt votre équipage." " Mais supposez que je perde cette dernière mise de fonds, que personne ne veuille acheter mes allumettes, que faire ? je mourrai donc de faim ? " " Mourir de faim ! non, non ; personne ne meurt de faim dans ce pays-ci ; tout ce que vous avez à faire, c'est de vous faire mettre en prison, de vous faire condamner à un mois ; vous vivrez alors mieux peut-être que vous n'avez jamais fait. Je connais toutes les prisons d'Angleterre ; je sais quelles sont les bonnes, car il y a prison et prison. Or, celle de cette ville est une des meilleures des trois royaumes, et généralement je m'y retire pendant l'hiver." Le discours de cet homme m'amusa beaucoup ; c'était un des plus joyeux vagabonds de l'Angleterre. Je suivis son avis ; j'achetai pour six pence d'allumettes, et je commençai mon nouveau commerce.

Le premier jour, je fis trois pence d'un quart de mes marchandises ; je retournai dans la même auberge où j'avais passé la nuit précédente ; mais la bande joyeuse était partie pour une expédition. J'achetai pour deux pence de pain et de fromage ; je payai un penny pour mon logement, et je me remis en campagne le lendemain matin ; mais j'eus bien du malheur ; il paraît que ce jour-là personne n'avait besoin d'allumettes ; je me promenai depuis sept heures du matin jusqu'à plus de sept heures du soir sans en vendre pour un liard. La nuit venue, je m'assis sous le porche d'une chapelle, rendu de fatigue et de besoin. A la fin je m'endormis, mais comment pensez-vous que je m'éveillai ? Par un sentiment profond de suffocation ; je sautai sur mes jambes, toussant, étouffant, enveloppé de fumée. Quelques mauvais gamins, me voyant profondément endormi, avaient mis le feu à mes allumettes

que je tenais dans la main et entre mes deux jambes, et je ne m'étais éveillé que quand mes doigts avaient été sévèrement brûlés. C'en était fait de mon commerce d'allumettes, puisque c'en était fait de mon dernier capital.

Je m'en affligeai beaucoup, et je m'en allai, songeant que le moment était venu de me faire mettre en prison aussitôt que possible, comme le vagabond me l'avait fortement recommandé. J'étais arrivé dans les faubourgs de la ville, quand j'aperçus deux hommes qui luttaient ensemble, et je me dirigeai vers eux. "Je vous dis qu'il faut que vous veniez avec moi," disait l'un des deux qui avait l'air d'un constable. "Ne voyez-vous pas cet écriteau? Tous les mendiants et vagabonds seront arrêtés et traités conformément à la loi." "Que le diable vous prenne dans ses griffes, vieux chanteur de psaumes; vieux brigand; ne suis-je pas marin, et par conséquent vagabond conformément à la loi?" "Cela ne prendra pas," répondit l'autre; "au nom du roi, je vous commande de me laisser vous conduire en prison; et vous, jeune homme," me dit-il, car je m'étais approché d'eux, "je vous commande de me prêter aide et assistance, comme un bon et loyal sujet de Sa Majesté." "Qu'est-ce que vous donnerez à ce pauvre diable pour sa peine?" "Je ne lui donnerai rien; c'est son devoir; et s'il ne le fait pas, je le conduirai en prison." "Eh bien, moi, vieux rhinocéros, je lui donnerai cinq shillings s'il veut se mettre de mon côté; maintenant c'est à lui de choisir." Dans tous les cas, pensai-je, voilà qui ne saurait manquer de bien tourner pour moi; cependant je me range du côté du plus généreux. Je m'approchai donc du constable, qui était un gaillard tant soit peu replet; je lui passai la jambe, et il tomba en arrière sur la tête.

"Fort bien," me dit le matelot; "j'ai idée que vous l'avez un peu avarié dans ses œuvres vives; ainsi toutes les voiles dehors, et filons pour la ville voisine; je sais où jeter l'ancre. Venez avec moi, et tant qu'il me restera un sou dans ma poche, la moitié sera toujours à celui qui s'est montré ami dans le besoin. Le constable n'avait pas l'air de reprendre ses sens; le sang lui portait à la figure; nous lui desserrâmes sa cravate avant de partir, et nous nous en fûmes aussi vite que nous pûmes. Mon nouveau compagnon, qui avait une jambe de bois, s'arrêta près d'une barrière; il l'escalada et me dit: "Nous n'avons pas de temps à perdre; je n'aurai pas trop de mes deux jambes." Là-dessus, il arracha celle de bois, et détacha sa jambe naturelle qu'il portait le long de la cuisse. Je ne me

permis pas de commentaires, et nous marchâmes d'un bon pas jusqu'à un village distant d'environ cinq milles. " Nous passerons la nuit ici," me dit-il, " mais demain on sera sur nos talons au point du jour ou peu d'instants après. En conséquence il ne faut pas moisir au lit ; je connais les allures des gens de la police ; ils ne bougeront de la nuit." Il frappa à la porte d'un méchant cabaret à bière qui s'ouvrit immédiatement ; peu d'instants après, nous fîmes un bien meilleur souper que je n'aurais jamais cru qu'on pût nous donner là. Mon nouvel ami ordonnait à droite, ordonnait à gauche, d'un ton d'autorité ; il semblait que chacun dans la maison dût lui obéir et marcher au doigt et à l'œil. Après avoir bu deux ou trois verres de grog, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain matin, avant la pointe du jour, nous étions en route pour une autre ville, où mon ami assurait que les constables ne prendraient jamais la peine de le venir chercher. Chemin faisant, il me demanda de quoi je vivais, et je lui racontai combien j'avais été malheureux. " Un service en mérite un autre," me dit-il, " et je veux vous enseigner un nouvel état. Pouvez-vous chanter ? Avez-vous de la voix ? " " Ma foi, non," répondis-je." " Je ne vous demande pas si vous chantez en mesure ou si vous avez la voix belle ; tout cela m'est parfaitement indifférent ; ce que je désire savoir, c'est si vous l'avez forte." " Pour forte, je ne manque pas de poumons." " C'est tout ce qu'il vous faut ; pourvu que vous vous fassiez entendre, que m'importe que vous hurliez comme un tigre, ou que vous beugliez comme un buffle ! Il y en a autant qui nous paient pour se débarrasser de nous que pour nous faire la charité ; pourvu que la recette se fasse, n'importe par quel moyen. Tenez, moi, j'ai connu un vieux farceur, qui ne savait qu'un air sur la clarinette, encore n'était-il jamais dans le ton. Eh bien, il a fait sa fortune dans six ou sept rues ; tout le monde le payait pour qu'il s'en allât jouer plus loin. Quand il se fut aperçu de cela, il y arrivait tous les matins régulier comme une horloge. Or, il y avait une de ces rues qui n'était habitée que par des marchands de musique et des chanteurs italiens ; vous savez que ces étrangers se logent presque toujours les uns dans le quartier des autres. Ils avaient en horreur son air affreux, qui était triste à faire mourir une vache d'ennui. Aussi il fallait voir comme ils lui jetaient des sous pour le renvoyer. Il y avait dans cette même rue une espèce de club de jeunes gens à la mode, qui n'eurent pas plutôt remarqué que les Italiens lui jetaient de l'argent pour

se débarrasser de sa musique, qu'ils lui en jetèrent pour qu'il jouât. Les Italiens doublèrent ; les jeunes gens triplèrent ; et les deux partis s'entêtant, notre homme gagna plus d'argent dans cette seule rue que tous les gueux et truands de l'endroit ensemble. Maintenant, pour en revenir à vous, si vous avez la voix tant soit peu forte, je me charge de tout le reste." " Est-ce que vous gagnez votre vie comme cela ? " " Je le crois bien ; et je vous déclare que de tous les métiers du monde, il n'y en a pas un qui vaille celui-là. Voyez-vous, mon brave, j'ai été sur un vaisseau de guerre, non pas que j'aie jamais été marin ou que j'aie jamais été élevé pour la mer, mais je m'étais embarqué comme soldat de marine, et je faisais le service dans la coursive et à l'arrière. Je n'ai jamais su grand'chose en fait de manœuvre, aussi cela ne me regardait pas, de manière que je n'en ai rien appris, quoique j'aie été quatre ans à bord ; tout ce que j'y ai jamais appris, ce sont le jargon et l'argot de marine, et c'est ce qu'il faudra que je vous enseigne. Un beau jour je sautai par dessus le bord et me sauvai à Londres. J'aurais été bientôt empoigné et jeté dans la fosse aux lions si je n'avais eu recours à cette bienheureuse jambe de bois que vous me voyez maintenant à la main. J'avais appris bon nombre de chansons, et c'est là-dessus que je me suis fait un métier, lequel n'est pas mauvais, je vous jure. Savez-vous qu'après quelque grande victoire, il m'est arrivé pendant des semaines entières de faire jusqu'à deux livres sterlings par jour, même à présent la moyenne est de quinze à vingt shillings. Puisque vous m'avez sauvé de ce requin d'eau douce, qui aurait bientôt vu que j'avais mes deux jambes et m'aurait fait punir comme mendiant valide, je veux en reconnaissance vous apprendre à gagner votre vie à ma façon. Vous travaillerez avec moi jusqu'à ce que vous soyez assez fort pour marcher tout seul. L'Angleterre est assez grande pour nous deux ; mais rappelez-vous de ne jamais donner mon secret à personne ; autrement tous les vagabonds du pays se travestiraient en matelots, et le métier serait perdu." Naturellement l'offre était trop séduisante pour être refusée ; je l'acceptai donc de grand cœur. D'abord je travaillai avec lui comme si je n'eusse eu qu'un bras, l'autre étant bien serré le long de mon corps. La manche de ma jaquette vide et flottant au vent, nous marchions, beuglant à droite et à gauche, de manière à faire pleuvoir les sous autour de nous. Au bout de trois semaines, mon camarade jugea que j'en savais assez ; il me donna la moitié de ses ballades et cinq shillings.

Nous nous donnâmes une poignée de main ; et c'est ainsi que je quittai celui qu'après vous je puis appeler le meilleur ami que j'aie eu au monde. Depuis ce temps, je n'ai cessé de parcourir la province dans tous les sens, le gousset toujours bien garni, ne cessant cependant de regarder partout si je ne vous voyais pas. Heureusement ma belle voix a attiré votre attention, et me voici à la fin de mon histoire. Mais si jamais nous nous séparions ; si jamais je me retrouvais dans le besoin, j'aurai bientôt retrouvé, je vous jure, ma jambe de bois et mes ballades.

MARRYAT.

XC.—MARTHA, LA BOHÉMIENNE, OU LE POUVOIR DE L'IMAGINATION.

DANS le voisinage de Bedford-square vivait un homme honnête et respectable que le lecteur voudra bien nommer Harding. Il s'était marié de bonne heure : sa femme était une femme exemplaire, et son fils ainsi que sa fille étaient arrivés à cette époque de la vie où les enfants rendent à leurs parents, par leur société et leurs connaissances, les tendres soins qu'ils en ont reçus pendant les premières années de leur enfance.

Mr. Harding occupait, à Somerset-House, une position respectable et pleine de responsibilité qui dépendait du gouvernement. Ses revenus étaient en rapport avec ses besoins et ses désirs ; sa famille était une famille où l'on s'aimait ; et, peut-être, si l'on prenait en considération l'ambition modérée de ce que l'on peut proprement appeler la classe moyenne, jamais homme ne fut plus content et mieux satisfait de son sort que Mr. Harding.

Maria Harding, sa fille, était modeste, sans prétentions, intéressante, pleine de sentiment et de douceur. Elle était timide et réservée ; mais la modestie, qui lui faisait tenir ses beaux yeux noirs baissés, ne voilait pas l'intelligence qui y rayonnait. Sa santé n'était forte sous aucun rapport, et la pâleur de ses joues—trop souvent, hélas ! illuminée par le coloris fébrile de notre maladie indigène—donnait à sa physionomie un charme profond. Sa tendre mère l'élevait et la surveillait avec toute la sollicitude et toute l'attention qu'exigeait une créature aussi délicate et aussi peu faite pour les dangers et les soucis de ce monde.

Georges, son frère, était un hardi et intelligent garçon, doué d'une santé de fer et d'une indépendance qui ne craignait rien. Son caractère était fréquemment l'objet des réflexions de son

père qui voyait dans les dispositions de son fils, dans son esprit dans ses goûts et ses inclinations, la promesse d'une réussite future dans la vie active.

Avec de pareils enfants, possédant ainsi les qualités les plus enviables de leurs sexes respectifs, Mr. et Mrs. Harding, pleins de gratitude envers la Providence, appréciaient leur bonheur, et étaient entièrement satisfaits du sort qui leur était dévolue dans ce monde éphémère.

Maria était âgée d'environ dix-neuf ans ; elle avait attiré l'attention et peu-à-peu captivé l'affection d'un parent éloigné, dont la grande fortune, jointe à des qualités physiques et morales, faisait un parti tout-à-fait acceptable pour les parents de la jeune fille, et que le cœur de Maria reconnut silencieusement comme convenable pour elle, même si ce parent eût été pauvre et sans aucune fortune.

Le père du prétendu de Maria était un homme d'importance, jouissant d'une grande influence, grâce à laquelle, Georges, le frère de sa bru future devait être placé dans cette espèce de collége diplomatique de Downing-street d'où, lorsque le temps viendrait, il était appelé à s'élever, en passant par tous les grades de cette carrière (grades que ses amis, et spécialement sa mère, étaient convaincus qu'il remplirait avec habileté au moyen de ses talents particuliers) pour devenir un beau jour enfin un puissant et mystérieux ambassadeur.

Toutefois les parents du jeune Langdale et de Maria Harding étaient d'accord qu'il n'y avait pas de nécessité à hâter l'alliance de leurs familles, parce que l'âge réuni des deux fiancés n'excédait pas trente-neuf ans, et que d'un autre côté Mr. Langdale, père, par des raisons particulières, désirait que son fils atteignît l'âge de vingt-et-un ans avant de se marier. En outre, Mrs. Langdale, qui était elle-même âgée d'un peu plus de trente-six ans, avait également des motifs qu'elle prétendait particuliers de reculer autant que possible une cérémonie dont le résultat, selon toute probabilité, allait lui conférer trop tôt, pour que cela fût agréable à une dame ayant ses habitudes et ses inclinations, le titre formidable de grand'mère. Il fut donc décidé qu'immédiatement après que Frédéric Langdale aurait atteint l'âge voulu, mais pas avant, conduirait à l'autel de l'hyménée la délicate et timide Maria Harding.

De toutes parts on causait à voix basse de l'affaire. Le succès futur de Georges était hautement prôné, et le bonheur sans égal de Maria devint l'objet des prophéties de toutes leurs

connaissances. Déjà plusieurs demoiselles plus jeunes qu'elle, filles et nièces de ceux qui, après dîner, discutaient ces questions en conciliabule, commencèrent à regarder Miss Harding d'un œil plein d'envie et de malice, et se demandaient ce que Mr. Frédéric Langdale pouvait voir de si surprenant en elle ; on la déclarait froide, insipide, sans animation, facile à déconcerter, gauche ; bien plus, quelques-unes de ses amies allèrent jusqu'à trouver qu'elle était entièrement contrefaite.

Pendant ce temps, Frédéric et Maria continuaient à s'aimer, et leurs cœurs ne faisaient plus qu'un, tant leur attachement était profond et sincère. Georges, qui était une sorte de peste pour les deux amants, était heureusement à Oxford, courbé sur ses livres à s'en donner le mal de tête, afin de gagner ses degrés et de se préparer pour les devoirs futurs de la place où il pourrait cueillir les lauriers diplomatiques, et gagner, avec un titre et un rang élevés, des décorations et des rubans sans nombre.

Les choses se trouvaient dans cet état prospère ; la barque de la vie voguait gaîment devant la brise, lorsque Mr. Harding, un jour qu'il se dirigeait de son domicile vers son bureau de Somerset-Place, en passant par la Rue-Charlotte, à Bloomsbury, fut accosté par une de ces Bohémiennes que l'on rencontre dans la capitale demandant l'aumône, spécialement dans le quartier dont il est question. " N'oubliez pas, je vous en prie, Martha, la pauvre Bohémienne," dit la femme ; " donnez-moi un sou par charité, monsieur, je vous en prie ! "

Mr. Harding était membre de la société d'indigence, institution qui se proposait de détruire la mendicité par un moyen tout nouveau consistant à ne rien donner aux pauvres ; d'ailleurs, il était magistrat ;—puis, il n'avait pas de monnaie ; il lui dit donc un peu durement peut-être de passer outre.

Mais rien n'y fit ; elle continua à le suivre, en répétant tristement, " n'oubliez pas Martha la Bohémienne, je vous en prie ! "

A la fin, irrité par la persévérance de cette femme—car même les employés du gouvernement détestent d'être importunés—Mr. Harding, contrairement à ses habitudes et aux usages de la société moderne, se retourna en colère et lança un juron contre la vagabonde qui l'implorait.

" Malédiction," dit Martha ; " ai je vécu pour cela ? Ecoutez, pauvre homme faible et orgueilleux. Souvenez-vous bien de moi ; regardez-moi ! "

Il la regarda, et essuya un geste de rage. Deux yeux plus noirs que le jais, plus brillants que le diamant, brillaient sur lui comme des étoiles; les cheveux noirs de la Bohémienne pendaient en désordre sur ses joues livides, et une rangée de dents plus blanches que la neige grincèrent à travers des lèvres de corail, entr'ouvertes par un sourire horrible, mêlé de raillerie, de mépris et de haine. Harding demeura sur place comme frappé d'immobilité; subjugué autant par la puissante fascination de cette contenance surhumaine que par la crainte d'un désordre dans la rue, il s'arrêta pour l'écouter.

" Remarquez-moi bien, monsieur," dit Martha, " car vous et moi nous nous rencontrerons encore. Vous me verrez trois fois avant de mourir. Mes visites seront terribles; mais la troisième sera la dernière ! "

Il y avait dans cette déclaration une solennité qui alla au cœur de Mr. Harding avec d'autant plus de force qu'elle venait de la part d'une misérable vagabonde repoussée de la société. Les passants s'assemblaient. Désireux, il ne savait pourquoi, d'apaiser la colère de la femme en courroux, il retira machinalement quelque argent de sa poche, et le lui présenta.

" Tenez, bonne femme," dit-il en avançant la main.

" Bonne femme ! " répliqua l'affreuse mégère. " De l'argent maintenant ! Moi, moi qui ai été maudite ? Il est trop tard, mon fier monsieur; le mal est fait; la malédiction maintenant retombe sur vous ! " En disant ces mots, elle s'enveloppa de son vieux manteux rouge, et disparut rapidement à ses yeux pour s'enfoncer dans les profondes et lugubres retraites de St. Giles.

Harding, au moment où elle s'évanouit à ses yeux, éprouva la plus extraordinaire des sensations; il s'accusa d'avoir parlé si rudement à la pauvre créature, et remit ses shillings dans sa poche avec regret. Il va sans dire que la crainte de voir les prédictions de cette femme se réaliser n'entra pour rien dans ses sentiments; il continua à se diriger vers son bureau de Somerset-Place, et y remplit tous ses rudes devoirs officiels, tels que ceux de lire les journaux de l'opposition, de discuter avec le chef d'un autre département les questions principales de la politique du jour, et de signer trois fois son nom avant quatre heures de l'après-midi.

Martha, la Bohémienne, bien qu'il l'eût chassée de sa mémoire en faisant bon marché d'elle, repassait pourtant toujours de temps à autre dans son esprit; son visage était gravé d'une

manière indélébile dans ses souvenirs; et bien qu'il fût tout naturel, ainsi que nous l'avons dit plus haut, qu'un homme de fermeté et d'intelligence ne s'inquiétât en aucune façon des malédictions d'une Bohémienne ignorante et sans instruction, cependant les sentiments de Mr. Harding—nous ne savons trop pourquoi—le poussèrent à chercher un véhicule de louage, et à se rendre chez-lui en voiture plutôt que de courir le risque de rencontrer de nouveau la sibylle, dont la solennelle menace le troublait constamment.

Il y a chaque jour dans la vie des gens mariés un moment donné où a lieu entre eux un échange de sentiments et de confidences plus intime que d'ordinaire, et où, s'isolant du monde, deux êtres se communiquent librement et sans réserve les événements de la veille. C'est alors que le mari fait part à sa compagne de la manière dont il a réussi auprès d'un tel ou dans telle ou telle affaire, de ce qu'il pense des talents de tel individu et du caractère de tel autre. La femme de son côté communique ses vues sur les mêmes sujets, vues fondées sur ce qu'elle a recueilli parmi les personnes composant le ministère féminin, et explique pourquoi elle suppose qu'il a été trompé sur tel point, ou a commis une bévue sur tel autre. C'est ainsi qu'à force de raconter de nouveau les faits, à force d'argumenter, de discuter et de faire de longs commentaires, les intérêts communs de l'heureux couple acquièrent plus de force, et que leurs plus chères espérances se trouvant alimentées et peut-être un jour réalisées.

Quelques amis à dîner, et une petite soirée, avaient empêché Harding de dire un seul mot de la Bohémienne à sa chère Eliza; il est possible même que jusqu'au "moment d'intimité," dont j'ai essayé de faire le tableau, il n'eût pas raconté ce qui s'était passé quand bien même ils eussent été seuls. Toutefois il n'en pensait pas moins à l'horrible vision; et lorsque les convives se furent dispersés, et que les deux époux se furent retirés chez eux, il raconta la circonstance exactement comme elle s'était passée, et reçut de sa charmante épouse une réponse telle qu'il l'aurait pu attendre d'une femme prudente, intelligente, discrète, et pleine de bon sens. Elle soutint qu'il avait eu parfaitement raison de ne pas s'en laisser imposer, s'étonna de ce que plus tard il avait offert de l'argent à une créature qui s'en était montrée si peu digne, surtout lorsqu'il avait trois ou quatre bons de soupe dans sa poche, fut un peu surprise qu'il n'avait pas livré l'audacieuse intrigante aux mains du sergent, et, tour-

nant en ridicule l'impression que l'air de la sorcière semblait avoir faite sur l'esprit de son mari, raconta une excursion qu'elle avait faite avec quelques amies à Norwood lorsqu'elle était jeune fille, et pendant laquelle une de ces mêmes femmes lui avait dit sa bonne aventure, dont pas un mot ne s'était jamais réalisé ; et durant une discussion de quelque longueur, tout en blâmant énergiquement la faiblesse et l'impiété qu'il y a à donner créance aux paroles de ces fainéantes créatures, elle s'endormit profondément.

Il n'en fut pas de même de Harding; il était agité et troublé; il eût donné tout au monde pour pouvoir rappeler la malédiction qu'il avait imprudemment lancée contre la pauvre femme. Abandonnée comme elle l'était, et en proie à la détresse, pourquoi ne l'avait-il pas épargnée, et pourquoi la colère l'avait-elle emporté sur son jugement? Pourquoi avait-il ajouté à l'amertume d'un refus l'aiguillon d'une malédiction? Toutefois il était superflu de regretter ce qui était passé ; puis, fatigué et mortifié de ses réflexions, il finit par suivre sa moitié dans ce profond sommeil que la longueur et le sujet de la harangue lui avaient si bien assuré.

Le jour vint; et le soleil commença de luire brillamment; aussi brillamment du moins qu'il peut luire à Londres. L'heure du bureau arriva, et Mr. Harding se dirigea, non point par la Rue-Charlotte, vers Somerset-House, tant était grande son appréhension de voir la sinistre vieille. Il est impossible de décrire l'effet produit sur lui par la crainte de la rencontrer; s'il entendait une voix de femme derrière lui dans la rue, il tremblait, et n'osait pas regarder autour de lui de peur d'apercevoir Martha. En tournant un coin, il s'avançait avec une précaution extrême, de peur qu'elle ne se présentât devant lui à l'improviste ; bref, quelque part qu'il allât, quelque chose qu'il fît, ses actions, ses mouvements, ses paroles mêmes étaient dirigées et enchaînées par l'horreur de la revoir encore.

La malédiction qu'elle avait proférée retentissait incessamment à ses oreilles; enfin elle avait pris tellement possession de son esprit qu'il en avait écrit les paroles et scellé la pièce qui les contenait : " Trois fois tu me verras avant de mourir. Mes visites seront terribles ; mais la troisième sera la dernière."

" Calais " n'était pas plus profondément gravé dans le cœur de notre reine que ces lignes dans celui de Harding; mais il rougit de la force de ses émotions, et plaça le papier où il les avait enregistrées tout au fond de son pupitre.

Cependant Frédéric Langdale déployait la plus grande assiduité auprès de Maria; mais, comme c'est trop souvent le cas, le brillant éclat de leurs amours s'était couvert de nuages. Sa santé toujours délicate le paraissait alors davantage; et parfois ses parents inquiets éprouvaient à son sujet une sollicitude nouvelle pour eux; car des symptômes formels de consomption s'étaient montrés, et les médecins, quoiqu'ils en parlassent légèrement à la tendre mère, aussi bien qu'à la douce malade, les traitaient avec tant de soins et de précautions que cela alarmait ceux qui pouvaient suivre les progrès de la fatale maladie, progrès qui échappaient à Maria elle-même, si bien qu'elle se promettait pour le printemps suivant une foule de parties de plaisir et d'amusement que les docteurs prévoyaient trop bien que sans doute elle ne goûterait jamais.

Que les susceptibilités de Mr. Langdale, et l'excessif désir qu'éprouvait Mrs. Harding de paraître jeune, eussent amené l'ajournement du mariage de Maria, c'était là en effet une circonstance malheureuse. L'agitation, la surprise, l'espérance différée, qui pesaient sur l'esprit de la charmante jeune fille, et cette crainte pleine de doutes que ressentent toujours les amoureux, affaiblirent son courage et nuisirent à sa santé; tandis que, si le mariage eût été célébré, le soulagement qu'elle eût éprouvé en étant débarassée de toutes ses appréhensions, joint au voyage de France et d'Italie que l'heureux couple devait entreprendre immédiatement après son union, lui eût sans doute rendu la santé, tout en assurant son bonheur. Cela pourtant ne devait pas avoir lieu.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la rencontre du pauvre Mr. Harding avec Martha; et l'habitude, le temps, de constantes occupations, s'étaient unis pour délivrer son esprit de la crainte qu'elle lui avait inspirée. Il avait recommencé à rire et à plaisanter; il se plaisait de nouveau dans la société, et il avait osé reprendre le chemin le plus court pour se rendre à Somerset-House; bref, il était si bien guéri de l'inexplicable terreur, qu'il avait d'abord ressenti qu'il alla à son bureau, et qu'y prenant le papier où il avait écrit l'effrayant anathème de la sorcière, il le mit courageusement en pièces et le vit consumer par le feu, avec quelque chose qui ressemblait à une satisfaction réelle, et la résolution de ne plus penser davantage à une si sotte affaire.

Frédéric Langdale était, comme d'ordinaire, avec sa fiancée et Mrs. Harding, quand son cabriolet à pompe arriva à la

porte pour le conduire chez *Tattersall*, où son père l'avait chargé d'examiner un cheval ou des chevaux qu'il avait l'entention d'acheter; car Frédéric était, avant tout, l'homme le plus capable de juger un cheval. Toutefois Mr. Harding, afin de lui donner l'avantage de deux têtes, ce qui, suivant le proverbe, vaut mieux qu'une seul—le digne futur beau-père s'offrit à accompagner le jeune homme à la cour des commissaires priseurs au coin de Hyde-park; car on était dans l'un de ces jours privilégiés où ceux qui travaillent dans les administrations publiques ont vacances. La proposition fut accueillie avec enchantement par le jeune homme, qui, pour montrer la déférence convenable envers Mr. Harding, lui mit les rênes entre les mains; et après avoir fait un salut d'adieu aux dames qui s'étaient mises à la fenêtre, ils partirent, les magnifiques chevaux piaffant et faisant des courbettes, lançant la flamme par les yeux et leur souffle fumant par les nasaux.

Le conducteur toutefois reconnut bientôt que les chevaux étaient un peu trop forts pour lui, même en mettant son habileté tout-à-fait hors de question, et au tournant de la Rue-Russell, il offrit à Frédéric de lui rendre les rênes. Par quelque confusion de mots au milieu de l'alarme qu'éprouvait Harding, Frédéric ne saisit point les rênes qu'il lui tendait avec un grand trouble. Elles glissèrent par-dessus la garde-crotte entre les deux chevaux, qui, délivrés ainsi de tout frein, bondirent dans l'air, et se précipitant en avant, heurtèrent le cabriolet contre un poteau et lancèrent Frédéric et Harding sur le pavé. Harding, qui avait le bras droit et la clavicule brisés, se souleva sur sa main gauche, et vit devant lui Frédéric baignant dans son sang et paraissant sans vie. Les chevaux furieux s'élancèrent de nouveau avec les débris de la voiture; et au moment où cet objet eut disparu, le malheureux beau-père aperçut, contemplant cette scène, immobile et calme —*Martha, la Bohémienne.*

Il est assez probable que l'apparition de cette horrible vision, jointe comme elle l'était à l'accomplissement de sa prophétie, eut sur Mr. Harding un effet plus terrible encore que la triste réalité qu'il avait sous les yeux. Il trembla, sentit le cœur lui manquer, se trouva mal et tomba évanoui sur le pavé.

On se procura promptement du secours, et les malheureux blessés furent soigneusement transportés dans leurs demeures respectives. Les souffrances de Frédéric Langdale étaient beaucoup plus fortes que celles de son compagnon; car outre

les fractures très graves de deux de ses membres, la blessure qu'il avait à la tête présentait le plus terrible aspect, et inspirait de vives inquiétudes aux médecins qui le soignaient.

Mr. Harding, dont le régime fort modéré se trouvait extrêmement favorable en cette circonstance, avait comparativement peu souffert ; une simple fracture du bras et la dislocation de la clavicule (c'était là tout son mal) furent bientôt, grâce à un habile traitement et une obéissance implicite aux ordonnances des docteurs, déclarées en voie de guérison ; mais le malheureux avait reçu une autre blessure que la science ne pouvait guérir. La conviction que la femme, dont il avait encouru la colère, avait, sinon le pouvoir de faire le mal, au moins celui de le prédire, et qu'il devait encore la revoir deux fois avant l'accomplissement de sa prophétie, pénétra profondément dans son esprit ; et bien qu'il se fût senti un peu soulagé après avoir raconté à Mrs. Harding qu'il avait vu la Bohémienne au moment de l'accident, il lui était impossible de se remettre du choc que ses nerfs avaient reçu ; ce fut en vain qu'il essaya de secouer l'appréhension perpétuelle qu'il avait de la revoir.

Frédéric Langdale resta pendant quelque temps dans un état très précaire. Tous les visiteurs étaient exclus de sa chambre, et il se passa deux mois, durant lesquels la tendre Maria n'eut la permission ni de le voir, ni de lui écrire, ni d'entendre parler de lui, tandis que sa constitution allait s'affaiblissant graduellement par l'effet constant de l'inquiétude et du chagrin.

Cependant Mr. Harding se rétablissait rapidement ; mais le moral n'allait point chez-lui du même pas que la santé : la crainte qu'il éprouvait de quitter sa maison, le frémissement qu'excitait dans son cœur un coup heurté à la porte, ou le seul bruit d'un pas qui en approchait, tant il redoutait que l'arrivant ne fût la redoutable Martha, ne sauraient se décrire ; et l'aspect de sa pauvre Maria ne tendait point à dissiper la tristesse qui pesait sur lui.

Lorsqu'enfin Frédéric se trouva assez bien pour recevoir les visites, Maria n'était plus elle-même assez bien pour aller le voir ; elle descendait rapidement au tombeau, et le médecin lui même paraissait désireux de préparer ses parents au plus fatal dénouement ; mais elle, au contraire, toute pleine de ces prévisions qui caractérisent cette maladie, parlait encore de ses espérances de bonheur futur, pour le moment où Frédéric serait suffisamment rétabli pour se présenter chez-elle.

Enfin, cependant, les docteurs proposèrent un changement d'air, suggestion à laquelle on obéit sur-le-champ, mais, hélas ! trop tard : la faiblesse de la pauvre fille était telle qu'un simple essai de ses forces fit renoncer à toute idée de la transporter.

Dans ce terrible état, séparée de celui pour qui elle était tout, la douce malade languissait, et la vie semblait flotter sur ses joues colorées, et ses yeux se creusaient, et ses lèvres desséchées tremblaient sous l'impression de la souffrance.

Il fut convenu enfin que le jour suivant Frédéric Langdale aurait la permission de lui rendre visite : ses diverses fractures avaient été réduites, et la blessure de sa tête avait pris un aspect plus favorable. La voiture reçut l'ordre de le conduire chez les Hardings à une heure, et le médecin recommanda tout particulièrement de prévenir Maria de cette entrevue et de l'y préparer dès la veille. Ceux qui ont des enfants, et ceux-là seuls, pourront comprendre la tendre sollicitude et les tendres précautions avec lesquelles le père et la mère procédèrent dans une révélation si importante, d'après l'avis des médecins, au rétablissement de Maria ; ils employèrent des ménagements infinis pour que la joie ne se glissât que graduellement dans le cœur de leur enfant malade, et pour éviter tous les malheurs qui auraient pu résulter d'une trop brusque annonce.

Ils s'assirent près d'elle—parlèrent de Frédéric—Maria prit part à la conversation—se leva d'elle-même sur son séant —par degré on excita en elle l'espérance qu'elle pourrait bientôt le revoir—cette espérance se changea graduellement en une certitude—on parla de l'époque où cela pourrait arriver—le moment de l'entrevue se rapprocha de plus en plus—la jeune fille anxieuse saisit toute la vérité—elle le comprit—elle eut le pressentiment qu'elle le reverrait le lendemain—elle éclata en un déluge de larmes, et retomba sur son oreiller.

En ce moment, le soleil, qui brillait dans toute sa splendeur, rayonna dans la chambre, et vint frapper vivement sur sa physionomie où le sang affluait.

" Baissez le rideau, mon ami," dit Mrs. Harding à son mari. Harding se leva et se dirigea vers la fenêtre.

Un cri d'horreur lui échappa—" Elle est là ! " s'écria le pauvre homme avec une mortelle angoisse.

" Qui ? " lui demanda sa femme étonnée.

" Elle—elle—cette horrible femme ! "

Mrs. Harding courut à la fenêtre et vit debout de l'autre

côté de la rue, les yeux fixés attentivement sur la maison—*Martha, la Bohémienne.*

"Baissez la persienne mon ami, et venez ici. Je vous en prie, venez," dit Mrs. Harding.

Harding baissa la persienne.

"Quel malheur va-t-il nous arriver? Quelle infortune nous menace?" dit en sanglotant Harding.

Un cri perçant de sa femme, qui était retournée auprès du lit, fut l'horrible réponse à cette question douloureuse.

Maria était morte!

Deux fois sur trois il avait vu ce terrible démon à forme humaine; chaque apparition, elle l'avait dit, devait surpasser la précédente par son degré d'horreur; mais en était-il qui pût surpasser celle-ci?

Là, devant ses parents désolés, l'innocente enfant gisait étendue dans le froid sommeil de la mort; ni l'un ni l'autre ne pouvait croire que cela fût vrai; cela leur paraissait un rêve effroyable. Harding était tout effaré, et quitta le corps de sa fille chérie pour aller à la fenêtre qu'il venait de quitter. Martha était partie, mais il l'entendit à l'autre bout de la rue chantant un air sauvage et joyeux.

On appela les domestiques—on fit venir les médecins, mais hélas! il était trop tard! et les malheureux parents n'eurent plus qu'à pleurer leur bien-aimée Maria, à jamais perdue pour eux. Georges, son frère, qui l'aimait d'une si tendre affection, était à Oxford; mais il quitta en hâte tous les honneurs academiques qui l'attendaient pour suivre au tombeau sa sœur chérie.

L'effet que produisit cette mort sur Frédéric Langdale fut effrayant: on crut qu'il ne se releverait pas d'un choc si rude et si inattendu dans ce moment; car, bien que la constitution délicate de Maria fût une source perpétuelle d'appréhension et de sollicitude, les symptômes immédiats avaient pris une tournure favorable durant les derniers jours de sa vie, et avaient ranimé les espérances de guérison que ceux qui l'aimaient si tendrement avaient toujours conservées. De cet infortuné jeune homme je n'avais plus entendu parler, lorsqu'au bout de trois ans, je vis annoncer dans les journaux qu'il venait de se marier à la fille unique d'un riche baronet de l'ouest.

La mort de la pauvre Maria, et l'effroi que son père éprouvait en songeant à la troisième visite de Martha, amenèrent un changement complet dans les affaires de la famille. Grâce aux efforts d'une protection puissante, Harding obtint de faire

nommer son fils comme son suppléant à la place qu'il occupait ; et ayant atteint le but qu'il désirait, il résolut de quitter l'Angleterre pendant quelque temps, et de s'éloigner du voisinage où il serait perpétuellement exposé au danger inséparable—il en était maintenant parfaitement convaincu—de sa prochaine entrevue avec la sorcière.

Il est entendu que Georges, ainsi arrêté dans ses études classiques, quitta Oxford, et dès l'âge de dix-neuf ans il commença la carrière de fonctionnaire public, non pas cependant dans la branche spéciale que sa mère avait choisie pour ses débuts ; et l'on put remarquer que les Langdales, après la mort de Maria, non seulement s'abstinrent de relations fréquentes avec les Hardings durant leur séjour en Angleterre, mais que les protestations si vives du citoyen fier de sa fortune se transformèrent par degré dans un oubli absolu de toute promesse, même conditionelle, d'exercer une influence en faveur du fils de ses anciens amis.

Voyant cela, Mr. Harding sentit que ce serait agir prudemment que de tâcher de trouver pour son fils une place où, par la suite du temps, le jeune homme pourrait atteindre une position dont l'honorable revenu lui permettrait de vivre de son bien, puis de s'établir avantageusement.

Tous les arrangements que le tendre père avait en vue étant terminés, le couple affligé se mit en route pour un long voyage sur le continent. Il devint évident que le moral de Mr. Harding se releva rapidement aussitôt qu'il eut la conviction qu'il se trouvait moins exposé à rencontrer Martha. La tristesse s'apaisa et s'adoucit suivant le cours ordinaire de la nature, et le couple paisible s'installa à Lausanne, " oubliant le monde et du monde oublié," sauf par leur excellent fils, modèle des enfants, dont les bonnes qualités, paraissait-il, avaient séduit une jeune fille remarquablement belle, sa voisine, dont la mère semblait également charmée de l'excellence des revenus du jeune homme.

Chose étrange, il ne semblait pas qu'il y eût dans cette affaire d'amour de difficultés à surmonter, d'obstacles à vaincre, et le consentement des Hardings (demandé par une lettre qui les suppliait en outre d'être présents à la cérémonie, s'ils voulaient qu'elle eût lieu), fut aisément obtenu par Georges; de manière qu'à la clôture de la seconde année, qui s'était écoulée depuis leur départ, les parents et leur fils se rassemblèrent de nouveau dans cette maison dont la vue rappelait le souvenir de leur malheureuse fille et son sort mélancolique, et qui était encore

péniblement rattachée dans l'esprit de Mr. Harding à l'odieuse Bohémienne.

Toutefois, le charme avait sans nul doute été brisé. Pendant les deux dernières années, Martha ou était morte ou avait quitté le voisinage. Les Bohémiens étaient une tribu errante, et pourquoi ferait-elle exception à la règle générale ? C'est par des arguments pareils que Mrs. Harding réprima les craintes et l'anxiété renaissantes de son mari, et elle y réussit si bien que, lorsque le jour des noces arriva, que les cloches sonnèrent, et que les rubans flottèrent dans l'air, la physionomie de Mr. Harding s'éclaira de sourires, et il embrassa la joue ardente de sa future bru avec chaleur et quelque chose comme du bonheur.

Les noces eurent lieu dans cette saison de l'année où les amis et les familles se réunissent avec joie et bonne harmonie, où toutes les petites rancunes sont oubliées, et où le feu joyeux et la table somptueuse annoncent le Noël, et nous rappelent que la joie et les félicitations sont à l'ordre du jour.

Malheureusement, cependant, à propos du mariage de Miss Wilkinson avec Georges Harding, il ne m'est pas permis, en vérité, d'ajouter qu'ils quittèrent la ville dans une voiture de voyage pour passer la lune de miel. Il n'avait été accordé à Georges que trois ou quatre jours pour s'absenter de son bureau et pour la célébration des fiançailles ; il fut convenu que toute la compagnie, y compris les branches cadettes des Wilkinsons, cousins, cousins-germains, etc., se réuniraient le jour des Rois pour célébrer dans une soirée de famille le retour des nouveaux mariés.

Lorsque cette soirée arriva, il était délicieux de voir les heureux et souriants visages des enfants ; c'était un vrai plaisir que de considérer leur joie. La gaiete était à son comble, et la soirée se passa joyeusement. Mr. Harding, entouré de ses jeunes convives, souriait, et pour un instant oublia ses peines ; cependant, lorsqu'il regarda autour de la chambre, il ne put réprimer un soupir en se rappelant que c'était dans cette même chambre que, quelques années auparavant, sa chère Maria avait réuni ses amies à la même occasion.

On annonça le souper de bonne heure, et la bande joyeuse descendit au salon, où la table était servie avec abondance de toutes les profusions de la classe moyenne. Au centre apparaissait le principal objet de la fête—un gigantesque gâteau des Rois ; des Rois et des Reines dorés se prélassaient sur des cercles de confitures écarlates, et des cœurs en

sucre se trouvaient là enchassés dans des trophées de même substance.

Nombreuses et profondes furent les blessures que reçut cette masse énorme, et chaque convive surveillait avec une profonde anxiété la part qui lui était destinée par rapport aux splendeurs éblouissants qui en couvraient la surface glacée. On distribua le jeu des Rois consistant en cartes à figures, illustrées de devises sentencieuses et de spirituels dictons, et par une de ces petites fraudes, qui, dans ces sortes de réunions, sont toujours tolérées, Mr. Harding fut proclamé Roi, et la nouvelle mariée Reine; la gaieté était si charmante et l'entrain si plein de franchise, qu'il regarda sa femme avec une expression de contentement intérieur, contentement qu'elle avait souvent mais en vain essayé de trouver sur sa physionomie depuis la mort de sa chère enfant.

Le souper fini, la pendule sonna minuit, et les plus âgés regardèrent autour d'eux comme s'il était temps pour les plus jeunes de se retirer. Une demi-heure de grâce fut demandée par le "Roi" et accordée. Mrs. Georges Harding devait ce soir-là leur chanter une chanson sur "les pauvres vieilles filles;"—c'était des vieux couplets que, par tradition et par habitude, elle avait chantés tous les ans à cette anniversaire depuis qu'elle était toute petite fille. Conformément à cet usage, l'exécution de sa promesse ayant été réclamée, on obtint le silence, et Mrs. Harding, avec cet air d'embarras accompagné d'une petite toux maniérée qui sied si bien à une jolie fille aux joues rebondies et veloutées, se prépara à commencer la vieille chanson, lorsqu'un bruit semblable à celui que produirait la chute d'un boulet de canon de quarante-huit resonna dans toute la maison. Ce bruit semblait descendre directement du toit même de la maison en passant rapidement et avec violence par tous les l'escaliers. Il traversa la chambre dans laquelle ils étaient assis, et continua en grondant son cours impétueux jusqu'au rez-de-chaussée. Au moment où il parut abandonner le salon, la porte s'ouvrit soudain, comme si elle eût éte forcée par un coup de vent, et resta entr'ouverte.

Tous les enfants furent en un instant debout, se pressant autour de leurs mères. Mrs. Harding se leva et tira la sonnette pour s'informer de ce que signifiait ce tintamare. Sa bru, pâle comme une morte, regarda Georges; mais il y eut quelqu'un dans la compagnie qui ne bougea pas, qui ne souffla pas. Ce fut le vieux Mr. Harding, dont les yeux, fixés d'abord

avec effroi sur la porte entr'ouverte, tournèrent lentement en suivant le mur de l'appartement vers la cheminée. Là ils s'arrêtèrent.

Lorsque les domestiques vinrent, ils dirent qu'en effet ils avaient entendu le bruit, mais qu'ils pensaient qu'il venait d'en-haut. Harding regarda sa femme, puis, se tournant vers le domestique, observa avec négligence que cela devait être quelque bruit de la rue, et après l'avoir renvoyé, il engagea la nouvelle mariée à continuer sa chanson. Elle y consentit; mais les enfants avaient été trop alarmés pour en jouir; ce bruit avait en lui quelque chose de si étrange et de si surnaturel, que les plus âgés de la compagnie eux-mêmes, tout obligés qu'ils étaient de ne laisser voir à leurs enfants rien qui ressemblât à de la crainte, se sentirent plus à leur aise lorsqu'ils se trouvèrent chez-eux.

Lorsque les convives furent partis, et que la femme de Georges alluma la chandelle pour aller se coucher, son beau-père l'embrassa avec affection, et pria Dieu de la bénir. Il prit alors tendrement congé de son fils en faisant une fervente prière pour son bonheur; il le serra sur son cœur, et lui dit adieu avec une émotion qui, dans une circonstance aussi ordinaire qu'une séparation de courte durée, fut inexplicable pour le jeune homme.

Lorsque Harding eut gagné son appartement, il parla à sa femme, et l'engagea à se préparer à quelque grand malheur.

" Ce que cela doit être," dit Harding, " et sur qui doit tomber le coup, je ne sais; mais il est cette nuit suspendu sur nos têtes ! "

" Mon ami ! " s'écria Mrs. Harding, " Quel nouveau caprice est cela ? "

" Eliza, ma bien aimée," répondit son mari, avec un ton d'indicible agonie, " je l'ai vue pour la troisième et dernière fois ! "

" Qui ? "

" *Martha, la Bohémienne.*"

" Impossible," dit Mrs. Harding; " vous n'avez pas quitté la maison d'aujourd'hui ! "

" C'est vrai, ma chère," répliqua le mari, " mais je l'ai vue. Lorsque ce bruit terrible s'est fait entendre à souper, au moment où la porte s'ouvrait comme par miracle, j'ai l'ai vue. Elle a dardé ses horribles yeux sur moi; elle s'est avancée vers la cheminée, et est restée debout au milieu des enfants, et là elle est restée jusqu'à ce que le domestique entra.

" Mon très cher mari," dit Mrs. Harding, " tout ceci n'est qu'un désordre de votre imagination."

" Tout ce que vous voudrez," dit-il, " mais je l'ai vue Humain ou surhumain—naturel ou surnaturel—elle était là. Je ne chercherai pas à discuter un point où je ne trouverai probablement aucune sympathie; tout ce que je vous demande, c'est de prier avec ferveur, d'avoir foi, et alors espérons que le malheur, quel qu'il soit, sera peut-être détourné.

Il embrassa la joue de sa femme avec tendresse, et après deux ou trois heures d'agitation fébrile et nerveuse, il s'endormit.

De ce sommeil il ne se réveilla jamais—on le trouva mort dans son lit le lendemain matin.

" Or," dit mon narrateur, " était-ce la puissance de l'imagination, jointe au bruit inattendu, qui produisit chez-lui une perturbation assez grande pour lui ôter la vie, c'est plus que je ne saurais dire; le fait est qu'il il était mort."

Cette histoire m'a été racontée par mon ami Ellis un soir que nous venions un peu tard de la Cité à Harley-street. Lorsque nous arrivâmes à ce passage du récit, nous étions dans Bedford-square, à l'encoignure obscure et triste où Caroline-street y vient aboutir.

" Tenez," dit Ellis, en l'indiquant du doigt, " voilà la rue où la circonstance a eu lieu."

" Allons, allons," lui dis-je, " vous racontez fort bien l'histoire, mais je suppose que vous n'espérez pas que je crois à tout cela comme à l'évangile ? "

" Comme vous voudrez," dit-il; " tout ce que je sais, c'est que j'étais un de ceux présents la nuit des Rois, et que j'ai entendu le bruit moi-même."

" Mais vous n'avez pas vu le spectre," m'écriai-je ?

" Non, certainement," répliqua Ellis.

" Ni vous, ni personne, j'en réponds," lui dis-je. A ce moment un pas rapide se fit entendre derrière nous. Je me détournai à moitié pour laisser passer la personne, et je vis une femme enveloppée dans un manteau rouge, dont les yeux brillants et noirs, éclairés par le clair reflet d'une lampe placée au-dessus de sa tête, m'éblouirent. Je demeurai attéré. " N'oubliez pas, je vous prie, *Martha, la Bohémienne,*" dit la mendiante.

Ce fut comme un coup de tonnerre. A l'instant je glissai ma main dans ma poche et lui donnai à la hâte une pièce de cinq-shillings.

" Merci, mon bon monsieur," dit la femme; puis, faisant

entendre un éclat de rire méprisant, elle descendit Caroline-street, vers Russel-street, chantant, ou plutôt glapissant, une chanson bizarre.

Depuis lors, je n'ai jamais passé à la tombée de la nuit près de cette sombre encoignure de Bedford-square.

TH. HOOK.

XCI.—LE NOUVEL AN.

LES fiacres et les équipages remontent et descendent à grand bruit la rue où ils se succèdent rapidement ; et les coups redoublés, qui retentissent à la porte de la maison vis-à-vis, annoncent qu'il y a grande soirée chez nos voisins. Nous savons que c'est une soirée dansante, parce que nous avons vu un homme enlever le tapis du salon tandis que nous étions à déjeûner ce matin ; et s'il fallait une autre preuve—disons la vérité—nous venons de voir l'une des jeunes demoiselles coiffant une autre jeune personne, près de la fenêtre d'une des chambres à coucher, avec une élégance inusitée, qu'une soirée dansante peut seule expliquer.

Le maître de la maison est employé dans une administration ; nous constatons ce fait par la coupe de son habit, le nœud de sa cravate et l'air de satisfaction que trahit sa démarche.

Ecoutez ! Voici un cabriolet ! C'est le second commis de quelque bureau ; une espèce de jeune homme rangé, qui vient en bottes, et apporte ses escarpins dans la poche de son habit, lesquels escarpins il est dans ce moment en train de mettre dans l'anti-chambre. Voici qu'il est annoncé par l'homme placé dans le corridor à un autre homme en habit bleu, qui est un garçon déguisé de l'administration.

L'homme qui se trouve sur le premier pallier le précède vers la porte du salon. " M. Tupple ! " crie le garçon. " Comment va, Tupple ? " dit le maître de la maison, en s'avançant de la cheminée, devant laquelle il parlait politique, tout en se chauffant. " Ma chère, voici M. Tupple (révérence courtoise de la dame de la maison) ; Tupple, ma fille aînée ; Julie, ma chère, M. Tupple ; Tupple, ma seconde fille ; mon fils, monsieur." Tupple frotte vivement ses mains, et rit comme si tout cela était extrêmement drôle ; il ne cesse de saluer et de se tourner jusqu'à ce que toute la famille lui ait été présentée, puis il se glisse sur une chaise placée à l'un des bouts du sofa, et commence avec les jeunes demoiselles une

conversation variée sur le temps, les théâtres, l'année passée, le dernier assassinat, le ballon, les manches des robes, les plaisirs de la saison, et mille autres sujets actuels de causerie.

Charmant garçon que ce M. Tupple ; homme parfait auprès des dames ; et de plus si agréable compagnon ! Vrai ! personne n'a jamais compris les plaisanteries de papa la moitié aussi bien que M. Tupple, qui se tord de rire à chaque nouvelle facétie. Quel délicieux partenaire ! il sait parler à tout le monde ; et bien qu'il paraisse au premier abord un peu gai et même frivole, il est si romantique ; il a tant de sentiment ! C'est un amour d'homme. Assurément il ne plaît pas aux jeunes gens qui rient de lui et affectent de le dédaigner ; mais tout le monde sait que c'est uniquement par envie ; aussi ils peuvent bien s'épargner la peine de déprécier son mérite, car maman dit qu'il sera invité désormais à tous les dîners qu'elle donnera, ne fut ce que pour causer entre les services avec les convives et distraire leur attention quand par hasard il y aura à la cuisine quelque retard inattendu.

Au souper M. Tupple se montre encore avec plus d'avantage qu'il ne l'a fait pendant la soirée, et lorsque papa engage tous les assistants à remplir leurs verres afin de boire au bonheur général pour l'année qui commence, M. Tupple demande avec la plus joyeuse insistance que toutes les jeunes personnes aient leurs verres pleins, en dépit de leurs protestations réitérées qu'il leur sera complétement impossible de jamais les vider ; puis demandant la permission de dire quelques mots sur le toast qui vient d'être proposé par papa, il fait, à propos de la vieille et de la nouvelle année, l'un des discours les plus brillants et les plus poétiques que l'on puisse imaginer. Une fois ce premier toast bu, et lorsque les dames se sont retirées, M. Tupple prie tous les messieurs de lui faire la faveur de remplir leurs verres, car il a un toast à proposer : sur quoi tous les messieurs de s'écrier : " Bravo ! bravo ! " et de passer en conséquence le flacon à la ronde ; et M. Tupple, prévenu par le maître de la maison que tout le monde est prêt et n'attend plus que son toast, se lève et demande la permission de rappeler aux messieurs présents combien ils ont été ravis par l'éblouissante réunion d'élégance et de beauté que présentait ce soir le salon, et combien leurs sens ont été charmés et leurs cœurs captivés par la séduisante concentration de grâces féminines qui se trouvait si récemment dans la salle du souper. (Bruyantes marques d'approbation.) Tout disposé qu'il serait à déplorer l'absence des dames, sous d'autres rapports, il ne

peut cependant que puiser quelque consolation dans la pensée que leur absence même lui permet de proposer un toast que, sans cela, il lui aurait été interdit de porter ; ce toast—il demande la permission de le dire—c'est : " A la santé des Dames ! " (Grands applaudissements.) Les Dames ! parmi lesquelles les charmantes filles de leur excellent hôte se distinguent tout à la fois par leur beauté, leurs talents et leur élégance. Il demande donc à ces messieurs de vider leurs verres jusqu'à la dernière goutte pour ce toast : " Les Dames ! et une heureuse nouvelle année pour elles." (Approbation prolongée, au milieu de laquelle on entend très distinctement dans le salon d'en haut les dames qui dansent entre elles un pas espagnol.)

Les applaudissements qui suivent ce toast se sont à peine calmés, qu'on voit un jeune homme en gilet rose, assis vers le bout de la table, s'agiter et se trémousser, et montrer de violents symptômes d'un désir latent de donner issue à ses sentiments par un discours; l'avisé Tupple, qui s'en aperçoit sur-le-champ, se décide à le prévenir en parlant lui-même. Il se lève donc de nouveau avec un air d'importance solennelle, et exprime l'espoir qu'on voudra bien lui permettre de porter un autre toast (approbation générale, et Mr. Tupple continue) ; il est certain que les convives ont tous été profondément frappés de l'hospitalité—il peut dire de la splendeur—avec laquelle ils ont été reçus ce soir par leur hôte et leur hôtesse. (Applaudissements sans bornes.) Bien que ce soit la première fois qu'il ait eu le plaisir et la jouissance de s'asseoir à cette table, il connaît depuis longtemps et d'une façon très intime son ami Dobble ; il a été lié d'affaires avec lui ; il voudrait que tous ceux qui sont présents connussent Dobble aussi bien qu'il le connaît. (L'hôte tousse modestement.) Lui, Tupple, peut mettre la main sur son cœur et déclarer sa conviction sincère que jamais il n'a existé un homme meilleur, un meilleur époux, un meilleur père, un meilleur frère, un meilleur fils, un meilleur compagnon dans tous les rapports de la vie, que Dobble ! (Longs cris de bravo !) On l'a vu ce soir dans le paisible sein de sa famille ; il faudrait le voir le matin au milieu des difficiles devoirs de son bureau. Calme en parcourant les journaux du matin, plein de fermeté lorsqu'il donne sa signature, plein de dignité dans ses réponses aux demandes des solliciteurs étrangers, plein de déférence dans ses rapports avec ses supérieurs, et de majesté dans sa conduite avec ses inférieurs. (Acclamations.) Et s'il rend cet hommage mérité aux excellentes qualités de son ami Dobble, que pourra-t-il

dire en parlant de Mrs. Dobble? Doit-il s'étendre sur les qualités de cette aimable femme? Non; il épargnera les sentiments de son ami Dobble; il épargnera les sentiments de son ami, s'il veut bien lui permettre d'avoir l'honneur de l'appeler ainsi, M. Dobble, jeune. (Ici M. Dobble, jeune, qui était fort occupé à mesurer la capacité d'ouverture de sa bouche en y introduisant une orange remarquablement belle, suspend cette opération et prend un air convenable de profonde mélancolie.) Il se contentera de dire—et il est certain que c'est là un sentiment qui sera partagé par tous ceux qui l'entendent —que son ami Dobble est aussi supérieur à tous les hommes qu'il a connus, que Mrs. Dobble est au-dessus de toutes les femmes qu'il a vues (excepté ses filles), et il terminera en proposant la santé de leurs dignes "Hôtes; puissent-ils vivre pour jouir encore de nombreuses années!"

Ce toast est bu avec acclamations; Dobble adresse ses remerciments, et toute la compagnie rejoint les dames au salon. Les jeunes gens, qui étaient trop timides pour danser avant le souper, trouvent une langue et des danseuses; les musiciens prouvent, par des signes non-équivoques, qu'ils ont largement fêté la nouvelle année pendant l'absence de la société; et la danse se prolonge jusqu'à une heure assez avancée de la pre mière matinée du nouvel an. DICKENS.

GUIDE POLYGLOTTE

DE

LECTURE ET DE TRADUCTION.

TROISIÈME PARTIE.

DRAME ET POÉSIE.

TROISIEME PARTIE.

DRAME ET POÉSIE.

XCII.—LES DEUX THOMPSON.

PAR CAROLINE BOADEN.

PERSONNAGES:

LE DOCTEUR SOOTHEM.	THOMAS, domestique du Docteur.
JULIA, sa fille.	Un officier de justice.
WILLIAM THOMPSON LE PREMIER.	Un garçon d'auberge.
WILLIAM THOMPSON LE SECOND.	

ACTE I.

SCÈNE I.—*Vue de Richmond, le pont, etc.—La maison du docteur Soothem.*

Entrent le DOCTEUR SOOTHEM *et* THOMAS, *venant de la maison.*

Le Doct. Thomas, avez-vous nettoyé toute la plus belle vaisselle, sorti le cristal taillé, et tout préparé pour votre buffet aujourd'hui ?

Tho. Oui, monsieur.

Le Doct. Eh bien, alors, passez chez Jacob le jardinier, et dites-lui d'envoyer des fleurs à la maison, et d'avoir soin de cueillir le plus beau fruit du jardin pour le désert, et . . . attendez ! . . . Avez-vous commandé qu'on envoyât de la glace de Hampton pour rafraîchir le vin ? Ces bourgeois sont difficiles.

Tho. C'est fait, monsieur.

Le Doct. Alors, vous pouvez vous en aller. Attendez . . . attendez ! j'avais presque oublié : dites à Wilson de préparer la chambre dont les fenêtres sont grillées, pour le nouveau malade ; comme sa folie n'est pas dangereuse, je ne l'enverrai pas à mon autre maison. Pauvre garçon ! il s'imagine seulement qu'il est sur le point d'épouser quelque riche héritière espagnole. Envoyez-moi ma fille. [*Thomas rentre dans la maison.*] Maintenant, il faut que j'aille visiter mes malades, et ensuite j'irai en ville. Non . . . il faut que j'attende mon jeune ami pour le recevoir, comme c'est un étranger. Eh bien, Julia ! . . . Julia, vous dis-je !

Entre JULIA, *venant de la maison.*

Jul. Vous avez besoin de moi, mon papa ?

Le Doct. Si j'ai besoin de vous ? Oui, sans doute, sans cela, pourquoi vous aurai-je appelée ? Eh bien, je suppose que vous n'aviez pas encore fini votre toilette . . . Vous n'aviez pas arrangé votre coiffure à votre gré ? Combien de robes avez-vous essayées aujourd'hui, Julia, avant de vous décider pour celle-ci ?

Jul. Aucune, mon père : je n'ai pas cherché à paraître mieux que de coutume. Pourquoi l'aurais-je fait ?

Le Doct. Pourquoi ? Mais, parce que votre futur arrive aujourd'hui ; je l'attends d'une minute à l'autre, et vous désirez naturellement le frapper à la première vue.

Jul. Non vraiment, papa ; au contraire, j'espère lui plaire aussi peu qu'il me plaira, parce qu'alors il s'en retournera comme il sera venu.

Le Doct. Allons, Julia, ne me forcez pas à mettre en usage une contrainte salutaire, car vous l'épouserez : son père et moi nous avons réglé tous les préliminaires par lettre, et vous devez vous marier, que vous vous plaisiez ou non. D'ailleurs, c'est un enfantillage que cette aversion : vous ne l'avez jamais vu, ni moi non plus ; mais son père me dit que c'est un garçon très-actif . . . toujours à son affaire.

Jul. Oh, j'assurerais que c'est un garçon singulièrement habile.

Le Doct. Il sera très-riche, et c'est beaucoup plus important. Mais je sais ce qui vous rend si indifférente. Ce mauvais sujet étourdi du bal masqué vous trotte dans la tête ; vous ne le connaissez pas plus que je ne connais le grand Turc, mais il vous a ensorcelée parce qu'il dansait bien, et vous disait cent choses tendres à l'oreille, parce qu'il n'avait pas vu votre figure.

Jul. Je vous demande pardon, mon papa; vous vous trompez en cela : il a vu ma figure.

Le Doct. Qu'il ne soit plus question de lui, et allez voir si la chambre de Mr. William Thompson est convenablement préparée. Avez-vous mis des fleurs dans les vases?

Jul. Mon Dieu, je l'avais entièrement oublié ! J'y vais de ce pas. [*Elle sort.*

Le Doct. Vous l'aviez oublié ! Vous oubliez tout.—[*On entend le son du cor, annonçant une diligence, le bruit des fouets, etc.*] Voilà la voiture ! Thomas ! Jacob ! Allons, vite, quelqu'un.

Entre THOMAS, *venant de la maison.*

Thomas, courez à la voiture, et demandez si Mr. William Thompson y est, et amenez-le ici. [*Thomas sort.*

Rentre THOMAS *conduisant* WILLIAM THOMPSON LE PREMIER *qui se frotte les yeux, comme venant d'être éveillé en sursaut.*

Le Doct. Voilà un jeune homme de fort bonne mine, sur ma parole; l'air éveillé : Je suis sûr que Julia sera contente de son choix.

Wm. T. 1. [*Regardant autour de lui avec la plus grande surprise.*] Que signifie tout ceci ? . . . Où suis-je ?

Tho. A la porte de mon maître, monsieur : il est prêt à vous recevoir.

Wm. T. 1. Il est prêt à me recevoir ? Quel est votre maître, mon ami ?

Tho. Le docteur Soothem, monsieur : il vous attend, si votre nom est Mr. William Thompson.

Entre UN COCHER, *apportant un porte-manteau, un panier de vin, et un panier à poisson, qu'il place au milieu de la scène. Il sort.*

Wm. T. 1. Mon nom est certainement William Thompson, mais je rêve sans doute encore ! Quel est cet endroit, mon ami ?

Tho. Richmond, monsieur.

Wm. T. 1. Richmond ! Mais j'étais dans Piccadilly tout-à-l'heure, dans un café.

Le Doct. Pourquoi n'entre-il pas ? [*Il s'avance.*] Entrez donc, mon cher monsieur, je vous en prie. Je suis enchanté de vous voir. [*Il lui donne une poignée de main.*] C'est bien aimable à vous d'arriver au moment où vous aviez

promis d'être ici : je crains que le voyage ne vous ait incommodé.

Wm. T. 1. Pas du tout.—Je ne m'en suis pas aperçu. [*A part.*] Que veut dire tout ceci ?

Le Doct. Thomas, serrez les effets de Mr. Thompson; prenez garde : ici, [*s'avançant vers les paquets,*] je vais vous aider.

THOMAS *emporte le porte-manteau dans la maison, et revient.*

Wm. T. 1. Comment diable se fait-il que je sois ici ? J'aurai sans doute eu un retour de mon ancienne habitude, de me promener pendant mon sommeil; mais, s'il en est ainsi, comment se fait-il que ce monsieur si poli, que je n'ai jamais vu, sache mon nom, et semble m'avoir attendu ?—Ah, voici une dame.

Entre JULIA, *venant de la maison.*

Par Jupiter ! C'est ma charmante inconnue du bal masqué,—c'est elle que j'ai cherchée par toute la ville.—Le mystère se complique. [*Il salue Julia.*

Jul. [*Saluant et s'avançant. A part.*] Mon aimable danseur ! Comment se trouve-t-il ici ? Se peut-il qu'il soit mon futur ?

Le Doct. [*S'avançant.*] Je vous demande pardon, Mr. Thompson. Permettez-moi de vous présenter ma fille.—Julia, monsieur est le fils de l'un de mes meilleurs et de mes plus anciens amis; j'espère qu'à ce titre, vous aurez pour lui toutes sortes d'égards; quand vous le connaîtrez mieux, je suis convaincu qu'il ne les devra qu'à son propre mérite. Mais mon vieux camarade ne m'a-t-il pas écrit ? N'avez vous pas une ligne pour moi dans votre poche ?

Wm. T. 1. [*A part.*] Je voudrais bien en avoir une . . . Elle me servirait à me pendre, pour me tirer d'embarras.—[*Haut.*] Non, monsieur.

Le Doct. Je vois que ces deux paniers sont à mon adresse; il y a peut-être une lettre dans l'un d'eux. Que contiennent-ils, mon jeune ami ? Assurément, je vous dois bien des remercîments pour une telle attention; ils ont dû vous donner bien de l'embarras.

Wm. T. 1. Oh, pas le moindre, monsieur, je vous jure. Veuillez les faire ouvrir. [*A part.*] Puisqu'ils sont à son adresse, il ne peut pas y avoir de mal à cela.

Le Doct. Mais, est-ce quelque chose susceptible de s'abîmer ?

Wm. T. 1. [*A part.*] Que lui dire ? L'un de ces paniers a l'air d'un panier à poisson. [*Haut.*] J'avais donné ordre, monsieur, qu'on y mît du poisson.—Je ne sais si on l'a fait.

[*Thomas coupe les ficelles et ouvre le panier.*

Le Doct. [*Regardant dans le panier.*] Une fort belle morue, ma foi ! Mon cher Mr. Thompson, vous ne pouviez m'apporter quelque chose qui me fît plus de plaisir, car il m'avait été impossible d'en trouver dans la ville.

Wm. T. 1. [*A part.*] J'ai devine juste ; l'autre doit contenir du vin.

Le Doct. [*Aidant Thomas à visiter le panier.*] Oh voici une lettre ! Je pensais bien que mon vieil ami me donnerait un avis.—Voyons ce qu'il dit.

[*Thomas emporte le panier dans la maison.*

Wm. T. 1. [*A part.*] Je suis dans la situation la plus ridicule.

Le Doct. [*Lisant.*] "*Mon cher ami—Mon fils, porteur de cette lettre, vous offrira une morue. J'espère que le spécimen vous plaira, ainsi qu'à votre fille.*" [*Regardant* WILLIAM THOMPSON.] Beaucoup en vérité !

Wm. T. 1. [*A part.*] Comment ! est-ce qu'il me prend pour une morue ?

Le Doct. [*Lisant.*] "*Je vous le garantis fraîchement pêché.*"

Wm. T. 1. Pêché, en vérité ! pris à l'improviste !

Le Doct. [*Lisant.*] "*Il apporte avec lui un panier de champagne, pour vous en faire présent ; veuillez m'écrire un mot, pour me donner avis si mon fils, le poisson et le panier, vous sont arrivés sans avarie, et quand l'affaire pour laquelle il vient sera terminée. Tout à vous,*

"WILLIAM THOMPSON."

"*P. S.—Que la cérémonie ait lieu sans retard.—J'ai mes raisons pour cela.*"

Wm. T. 1. [*A part.*] La cérémonie ! quelle cérémonie ? que diable veulent-ils faire de moi ?

Le Doct. Ce ne sera pas ma faute s'il y en a, du retard : mais mon cher Mr. Thompson, quoique je vous sois fort obligé de votre joli présent, je suis fâché que vous ayez fait cette dépense.

Wm. T. 1. Oh, ne parlez pas de cela, mon cher monsieur ; c'est une bagatelle . . . je n'ai fait aucune dépense.

Jul. [*A part.*] C'est donc là le mari qui m'est destiné ! c'est assez singulier que le choix de mon père se trouve être le mien ! mais il m'a l'air bien embarrassé.

Le Doct. Mais entrons dans la maison ; allons, mon gendre, montrez-vous galant—donnez la main à votre future.

Wm. T. 1. [*A part.*] Son gendre ! le mariage serait donc le . . . Ma foi, s'il en est ainsi, et si c'est là celle que je dois épouser, n'expliquons pas encore la méprise. [*Ils sortent*

SCÈNE II.—*Extérieur de l'Auberge à Richmond.*

Entre UN GARÇON, *venant de la maison, et* UN OFFICIER DE JUSTICE.

L'Off. Eh ! l'ami, avez-vous un nommé William Thompson chez-vous ?

Le Gar. Non pas que je sache. Quelle espèce d'homme est-ce ?

L'Off. Un homme bien sauvage, je peux le dire . . . bien difficile à aborder, mais je viens de Londres tout exprès pour lui dire deux mots, et je ne bougerai pas d'ici que je n'aie mis la main dessus.

Le Gar. Ah, je comprends : c'est un monsieur qui a un long mémoire, de longues jambes, et une bourse plate.

L'Off. Justement ; mais il n'a pas voulu se fier à ses jambes ; il m'a échappé en se faufilant dans une de vos voitures, au moment où je croyais le prendre au gîte. J'ai bientôt retrouvé sa trace, et j'aurai l'œil sur tout homme qui passera le chapeau rabattu sur les yeux, et regardant derrière lui de temps en temps ; car, le fait est que je ne connais de sa personne que ses talons. [*On entend le son du cor.*

Le Gar. Voici une voiture qui arrive. Il faut que je sois là. [*L'Officier se retire au fond.*

Entre WILLIAM THOMPSON LE SECOND, *avec trois autres voyageurs qui entrent dans la maison.*

Wm. T. 2. Garçon, pouvez vous me donner des nouvelles d'un porte-manteau et de deux paniers qui sont arrivés par une des voitures de Richmond aujourd'hui ?

Le Gar. Non, monsieur, je ne les ai pas vus.

Wm. T. 2. Vous ne les avez pas vus ?

Le Gar. Non, monsieur.

Wm. T. 2. Là, je l'avais bien dit que je les perdrais : Bonne aubaine pour celui qui les aura trouvés !

Le Gar. Dites-moi, je vous prie, monsieur, étaient-ils confiés aux soins du cocher?

Wm. T. 2. Eh, mon Dieu, non! Je devais partir avec mes paquets, mais un coquin a pris ma place, et la voiture s'en est allée sans moi. S'il n'avait fait que prendre ma place, ça m'aurait été égal, quoique ce fût une mauvaise farce, parce que je l'avais payée; mais c'est qu'il a pris mon nom, et finira, je suppose, par me prendre mon bien, selon l'usage. Les voitures sont-elles encore ici?

Le Gar. Non, monsieur; elles sont reparties pour Londres.

[*Il rentre dans l'auberge.*

Wm. T. 2. Jolie conduite de cocher, sur ma parole! il aurait dû voir qui il recevait dans sa voiture. Il me semble qu'il n'est pas si facile d'oublier ma figure quand on l'a vue une fois. Si je ne retrouve pas mon bien, je commence les poursuites, ou je ne m'appelle pas William Thompson.

L'Off. [*S'avançant.*] Vous vous appelez William Thompson, monsieur?

Wm. T. 2. Oui, monsieur, je m'appelle William Thompson, si vous voulez bien le permettre. Mon nom vous fait peut-être envie aussi?

L'Off. Non, monsieur; mais j'ai deux mots à vous dire, si vous portez ce nom.

Wm. T. 2. Ah! j'espère que c'est au sujet de mes effets.

L'Off. Non, monsieur; mais au sujet des effets de Mr. Snip, à la requête duquel je vous arrête.

[*Lui touchant l'épaule, et lui montrant son mandat.*

Wm. T. 2. M'arrêter! Voilà une bonne plaisanterie!

L'Off. Je suis bien aise qu'elle vous paraisse bonne, monsieur; tout le monde n'est pas de votre goût.

Wm. T. 2. Est-ce que vous voulez réellement dire que vous parlez sérieusement, et que vous m'arrêtez légalement? Pourquoi?

L'Off. Pourquoi? Pour dettes, assurément.

Wm. T. 2. [*Riant.*] Moi, débiteur! C'est bien probable en vérité! Avez-vous encore quelque autre plaisanterie? Vous me prenez, mon ami, pour une autre personne.

L'Off. Non pas, non pas. Vous êtes Mr. William Thompson, de votre propre aveu, et vous devez à Mr. Snip quarante livres sterling.

Wm. T. 2. Mais je vous dis que je ne lui dois rien du tout . . . C'est un autre.

L'Off. Oui, je le sais bien, mais vous avez répondu pour lui

ainsi vous allez venir avec moi à Londres, et je vous ferai loger comme il faut dans une jolie maison d'arrêt . . . c'est-à-dire, si vous vous comportez honnêtement.

Wm. T. 2. Logé comme il faut dans une maison d'arrêt! Ce sera un fameux déshonneur pour un marchand respectable! Si j'étais un homme du monde, en vérité, cela n'aurait rien d'extraordinaire; mais cela va me perdre de réputation, car on dira que je l'ai fait pour me mettre à la mode;—et mon père! c'est lui qui sera dans une jolie fureur quand il l'apprendra! D'ailleurs, le docteur Soothem qui m'attend . . . Oh! mon bon ami, vous ne pouvez pas être aussi barbare, j'en suis sûr.

L'Off. Je ne fais que mon devoir, monsieur. Si vous ne pouvez pas me payer, il faut venir avec moi.

Wm. T. 2. Eh bien, je vous arrangerai, mon bon ami, pour votre obstination! Je paierai, et je vous poursuivrai pour arrestation illégale. J'obtiendrai des dommages et intérêts, parce que je vous ai averti que je n'étais pas moi-même. Persistez-vous?

L'Off. Oui, je persiste.

Wm. T. 2. Très-bien; alors n'accusez que vous-même quand vous vous trouverez dans le pétrin, logé comme il faut, non pas dans une jolie maison d'arrêt, mais dans une belle et bonne prison: voilà tout. Entrons dans cette maison, car je veux des témoins. [*Ils entrent dans l'auberge en se disputant*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACT II.

SCÈNE I.—*Extérieur de la maison du docteur Soothem, comme au premier acte. On entend les cris des chasseurs et les aboiements des chiens.*

Wm. T. 2. [*Du dehors.*] Au secours! au secours! . . . Je vais être mis en pièces!

WILLIAM THOMPSON LE PREMIER *sort précipitamment de la maison.*

Wm. T. 1. Remettez-vous, monsieur; les chiens sont partis. Qui a pu les exciter à vous assaillir de cette manière?

Wm. T. 2. Merci, monsieur; je vous suis bien obligé. Les bêtes féroces! . . . Je ne sais pas, à moins que ce ne soit un morceau d'un fameux pâté de gibier que j'avais mis dans

ma poche, pour me calmer l'estomac en route, car il y a un bon bout de chemin de Londres ici ; et j'ai été tellement tracassé depuis, que je l'avais tout-à-fait oublié ; mais ils l'auront senti, je suppose.

Wm. T. 1. Oh ! certainement.

Wm. T. 2. Je ne sais pas trop bon gré à mon père de m'avoir envoyé comme ça en pays étranger, où les chiens n'ont pas plus de manières que des ours. Ayez la bonté de regarder . . .

[*Il se retourne, et découvre qu'une de ses poches et une partie du pan de son habit sont arraches*]

Wm. T. 1. De bien mauvaises manières, en vérité, monsieur ; ils ont emporté le déjeûner et tous les accessoires.

Wm. T. 2. [*Regardant son habit déchiré.*] Voilà une jolie affaire ! Que faire maintenant ? Je n'en ai pas d'autre à mettre, car j'ai perdu mon porte-manteau ; et ce sera assez drôle d'aller faire la cour avec un habit si court.

Wm. T. 1. [*A part.*] Il a perdu son porte-manteau ! . . . et il va faire la cour ! Par Jupiter, ce doit être mon homonyme . . . [*Haut.*] Vous avez perdu votre porte-manteau ?

Wm. T. 2. Oui, avec un panier de vin et un panier à poisson. Un fripon me les a volés, j'en ai bien peur.

Wm. T. 1. Un fripon ! savez-vous de qui vous parlez ?

Wm. T. 2. Non, je voudrais le savoir. Et vous, le savez-vous ?

Wm. T. 1. [*A part.*] J'allais me trahir ! [*Haut.*] Moi, monsieur ! . . . Qui pourrait vous le faire supposer ?

Wm. T. 2. Vous paraissiez en parler avec chaleur.

Wm. T. 1. C'est seulement à cause de l'intérêt que je prends à votre perte.

Wm. T. 2. C'est bien bon de votre part ; mais ne vous tourmentez pas pour moi : je suis sûr que j'en aurai des nouvelles, si vous pouvez me dire où demeure le docteur Soothem.

Wm. T. 1. [*A part.*] Que lui dire pour me débarrasser de lui, et le renvoyer à la ville ? Ah, j'y suis. [*Haut.*] Le docteur Soothem, monsieur ?

Wm. T. 2. Oui, le docteur Soothem. Le connaissez-vous ? où demeure-t-il ?

Wm. T. 1. Voilà sa maison.

Wm. T. 2. Oh, c'est là qu'il demeure.

Wm. T. 1. Qu'il demeure ! . . . Hélas ! il ne demeure nulle part . . . Il est mort !

Wm. T. 2. Mort ! . . . Pas possible . . . Il a dû mourir bien subitement.

Wm. T. 1. Bien subitement en effet : il était vivant et bien portant il y a une demi-heure.

Wm. T. 2. Le pauvre homme ! . . . Alors il n'a pas connu le danger où il était ?

Wm. T. 1. Oh, pas du tout.

Wm. T. 2. Eh bien, alors, puisqu'il est mort, je n'ai plus rien à faire ici. Je peux m'en retourner chez mon père, car il ne serait pas convenable de me présenter à la jeune personne maintenant. Ai-je du malheur ! si j'avais seulement ajourné un peu ma visite, je me serais épargné toute ma peine et ma dépense.

Wm. T. 1. [*A part.*] Je crois que j'en suis quitte. [*Haut.*] Il faut que je vous souhaite le bonjour ; ma présence est nécessaire dans la maison.

Wm. T. 2. S'il n'y a pas d'indiscrétion, puis-je vous demander si vous êtes de la famille ?

Wm. T. 1. Non, monsieur ; mais je demeure dans la maison pour le moment.

Wm. T. 2. Alors, monsieur, si vous veniez par hasard à avoir des nouvelles des objets dont je vous ai parlé, et si vous vouliez bien en donner avis à William Thompson, marchand de poisson, No. 33, Fish-Street Hill, je vous serais bien obligé.

Wm. T. 1. Monsieur, vous pouvez compter que je vous écrirai. Bonsoir. [*Il rentre dans la maison.*

Wm. T. 2. [*Le suivant jusqu'à la porte.*] Sur ma parole, voilà un jeune homme bien poli ! [*Se retournant, il voit le docteur Soothem.*] Quel est ce monsieur ?

Entre le Docteur Soothem.

Le Doct. Allons, j'ai été à l'église.

Wm. T. 2. [*Au fond du théâtre.*] Il a été à l'église ! . . . au sujet de l'enterrement, je suppose. Il est sans doute de la maison.

Le Doct. Il faut que je m'occupe des préparatifs. Le déjeûner sera tout-à-fait élégant : j'aurai une tenture légère qui s'étendra depuis les fenêtres jusqu'à l'extrémité de la pelouse ; on dressera les tables au-dessous. Il faut que je prenne les mesures et que je mette les charpentiers à l'ouvrage.

Wm. T. 2. [*Entendant les derniers mots.*] Oh, c'est l'entrepeneur des pompes funèbres. [*S'approchant.*] Je vais lui parler. Dites-moi, monsieur, seriez-vous assez bon pour me dire quand la cérémonie aura lieu ?

Le Doct. [*A part.*] Quel est ce monsieur ? un ami du futur,

je suppose. [*Haut.*] Mais, je ne sais pas précisément . . . Dans trois semaines environ, j'imagine.

Wm. T. 2. Trois semaines ! n'est-ce pas un bien grand délai ?

Le Doct. Un grand délai ! Mais ce n'est qu'aujourd'hui même que . . .

Wm. T. 2. Je le sais bien . . . mais ne craignez-vous pas qu'un changement ne s'opère en lui.

Le Doct. Oh ! je ne crains pas cela avant la cérémonie, quoi qu'il arrive après. Je réponds de lui jusque-là : j'espère que ce sera une belle journée.

Wm. T. 2. [*A part.*] Il a peur que la pluie ne gâte ses panaches. [*Haut.*] Savez-vous l'âge de ce monsieur ?

Le Doct. Environ vingt-six ans.

Wm. T. 2. Vingt-six ans ! cinquante-six, vous voulez-dire ! Le docteur Soothem vingt-six ans !

Le Doct. Qui vous a parlé du docteur Soothem ? Il n'est pas sur le point de se marier.

Wm. T. 2. De ce marier ! non, mais d'être enterré.

Le Doct. Enterré ! . . . Cet homme doit être fou . . . Que voulez-vous dire, monsieur ?

Wm. T. 2. Ce que je veux dire ! mais, n'est-il pas d'usage d'enterrer un homme quand il est mort ?

Le Doct. Mort ! . . . qui vous a dit cela ? Il est aussi bien portant que moi.

Wm. T. 2. Vous n'êtes donc pas l'entrepreneur des pompes funèbres ?

Le Doct. L'entrepreneur, en vérité ! . . . Non.

Wm. T. 2. Je vous demande pardon, je l'avais cru ; parce que le docteur Soothem est certainement mort . . . Je le tiens de la meilleure source.

Le Doct. En vérité ! il est assez singulier qu'il soit mort sans que j'en sois informé.

Wm. T. 2. Comment, vous étiez donc bien intimes ?

Le Doct. Aussi intimes qu'il est possible de l'être : et vous me permettrez de vous dire que vous avez été mal informé, ou que vous vous êtes trompé de nom.

Wm. T. 2. Qui, moi me tromper ! . . . Bah ! quelle folie ! . . . Je vous dis qu'il est mort, aussi sûr que vous êtes ici.

Le Doct. Et je vous dis, moi, qu'il est vivant, aussi sûr que je suis ici.

Wm. T. 2. Quel entêté vieux fou ! . . . Quand l'avez vous vu pour la dernière fois ?

Le Doct. Ce matin, pendant que je me rasais.

Wm. T. 2. Oh, alors, c'est qu'il est mort depuis . . . Je suis bien fâché de sa mort.

Le Doct. Pas plus que je ne le serais, je vous assure.

Wm. T. 2. Mais enfin, puisqu'il est mort, l'affaire pour laquelle je venais est terminée.

Le Doct. [*A part.*] Je voudrais bien savoir quel est ce singulier personnage ! [*Haut.*] Puis-je vous demander, monsieur, quelle affaire vous amenait auprès de lui ?

Wm. T. 2. Mais, c'est que je vais me marier ; et je lui étais envoyé à ce sujet.

Le Doct. [*A part.*] Il va se marier . . . et c'est pour cela qu'il m'est envoyé ! . . . Je vois ce que c'est maintenant : c'est mon homme que j'attendais, c'est le fiancé de quelque riche dame espagnole ; mais comment se fait-il qu'il arrive seul ? [*Haut.*] Mon bon ami, voulez-vous me dire comment vous êtes venu ici ?

Wm. T. 2. Mais, j'ai été traqué, pourchassé comme une bête sauvage ; tenez, regardez ! [*Il montre son habit.*

Le Doct. Ah ! il s'est échappé par violence : prenons garde. Laissez-moi vous tâter le pouls.

Wm. T. 2. Me tâter le pouls . . . ah ça, est-ce que cet homme est fou ? . . . Monsieur, je n'ai rien du tout : est-ce que j'ai l'air malade ?

Le Doct. Allons, monsieur, pas de bêtise ; donnez-moi votre main [*Il lui prend la main.*] Oui, oui ! . . . très-bien, à la bonne heure . . . Ne parlez pas, mon bon ami, cela vous agiterait ; vous aurez tout-à-l'heure une bonne tasse de gruau, et puis vous irez vous coucher.

Wm. T. 2. J'espère bien avoir un meilleur souper que cela, je vous assure . . . Du gruau ! . . . Moi, malade ! . . .

Le Doct. Oui, j'en réponds . . . vous êtes agité ; mais vous vous trouverez mieux demain matin.

Wm. T. 2. Mieux ! morbleu, monsieur, je vous dis que je me trouve très-bien.

Le Doct. Vous parlez trop vite . . . Ainsi vous allez vous marier ? . . . Ecoutez, mon beau garçon, vous avez trop de cheveux sur la tête pour cela.

Wm. T. 2. Comment ! faut-il avoir la tête légère pour se marier ?

Le Doct. Allons, vous ne parleriez pas de vous marier si vous aviez votre bon sens . . . Mais taisez-vous, vous parlez trop.

Wm. T. 2. Voilà bien la plus grande impertinence ! . . Ecoutez-moi, monsieur . . . je veux être entendu.

Le Doct. [*A part, et s'approchant de la maison.*] J'aurai soin que vous ne le soyez pas.

[*Il appelle à la porte.*] Ici, Thomas ! Wilson !

Deux domestiques et deux gardiens sortent de la maison. Le docteur Soothem *leur parle à part, en leur montrant* Wm. T. 2.

Wm. T. 2. [*A part.*] Quel drôle de corps. Ce doit être un des malades du docteur. [*Haut.*] Ecoutez, vieux bonhomme ! je veux vous parler.

Le Doct. Ce ne sera pas sur vos jambes, alors.

[*Les gardiens et les domestiques viennent derrière lui, et l'enlèvent tout-à-coup dans leurs bras.*]

Wm. T. 2. Holà ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Le Doct. Là, emportez-le ; rasez-le, baignez-le, et mettez-lui la camisole tout de suite.

Wm. T. 2. Me raser, me baigner, et me mettre la camisole . . . J'ai plutôt besoin d'un habit que d'une camisole. [*Se débattant.*] Mettez-moi à terre, à l'instant.

[*Ils sortent, les deux domestiques et les deux gardiens le tenant par les bras et par les jambes, et l'emportant de force sur leurs épaules, dans la maison, suivis du Docteur.*]

Scène II.—*Une chambre avec une fenêtre grillée.—Une table au-dessous de la fenêtre, et une porte au fond.—La rampe est à moitié baissée.*

On voit Wm. T. 2. *la tête rasée, vêtu d'une camisole de force, et attaché dans un fauteuil, près de la porte du fond ; tout son costume est blanc ; il a un bonnet de nuit.*

Wm. T. 2. Y eut-il jamais un pauvre garçon traité comme je l'ai été ! me raser la tête . . . ensuite m'inonder . . . et puis me lier de cette cruelle manière, comme un saumon roulé, qu'on va mettre dans la chaudière ; ils ne se sont pas plus inquiétés de ma résistance que si j'avais été un enfant méchant, et m'ont dit que tout cela était pour mon bien. Quand je sortirai d'ici, le vieux coquin me le paiera, s'il y a des lois dans le pays ! Mais comment m'échapperai-je ? La fenêtre est grillée, et je n'ai pas l'usage de mes mains. [*On entend tour*

ner la clef dans la serrure de la porte du fond.] Les voilà qui reviennent, avec le gruau, je suppose.

Entre Wm. T. 1. *en robe de chambre à fleurs et en bonnet de nuit, une chandelle à la main. Il est profondément endormi ; il arrive lentement sur le devant de la scène, et reste immobile.—Rampe levée.*

Wm. T. 2. Holà ! que vois-je ? Que le ciel me préserve ! ce doit être l'ombre de mon beau-père ! Je vais lui parler . . . on dit que les revenants ne parlent jamais les premiers. Beau-père futur passé, que me voulez-vous ? Pas de réponse ! O Dieu, il approche ! que vais-je devenir ?

[*Wm. T.* 1. *s'approche de la table, qui est placée sous la fenêtre grillée,—il s'avance vers Wm. T.* 2, *lui ôte son bonnet, et s'en sert pour éteindre sa lumière—ensuite il replace la chandelle et le bonnet sur la tête de Wm. T.* 2.]

Wm. T. 2. [*Criant.*] Oh, ce n'est pas une ombre, mais bien le cauchemar ! et dire que je suis lié et serré comme un livre chez le relieur !—Au secours ! Au secours !

Entre le Docteur Soothem *et des* domestiques, *avec des lumières.—Wm. T.* 1. *accourt sur le devant de la scène, avec épouvante.*

Le Doct. Q'y a-t-il donc ? [*A Wm. T.* 1.] Mon bon ami, comment êtes-vous venu ici ? Etes-vous instruit de ma méprise à l'égard de ce monsieur ?

Wm. T. 1. Quel monsieur ? [*Il voit Wm. T.* 2.] Par Jupiter, mon homonyme ! et dans un drôle d'accoutrement encore ! qu'est-ce que tout cela veut dire ? Mais prenons garde de nous trahir.

Wm. T. 2. Ecoutez, vieux coquin, si vous ne me relâchez pas à l'instant, je . . .

Le Doct. Monsieur, je venais justement pour vous relâcher et vous faire bien des excuses pour l'erreur que j'ai commise, en vous prenant pour un malade que j'attendais. Le retour de l'un de mes domestiques m'a fait reconnaître ma méprise.

[*Les domestiques le détachent, et sortent.*

Wm. T. 2 [*S'avançant.*] Oh, monsieur, vous êtes bien bon avec vos excuses, mais elles ne m'indemniseront pas d'avoir été presque noyé. Vos excuses ne me rendront pas ma chevelure. [*Otant son bonnet.*

Le Doct. Non, mon cher monsieur ; mais le temps vous la rendra.

Wm. T. 2. En attendant, vous voudrez bien me payer une perruque, monsieur . . . comment vous appelez-vous ?

Le Doct. Monsieur, je suis le docteur Soothem, et je ne demande pas mieux que de . . .

Wm. T. 2. Vous, le docteur Soothem ! mais, on m'avait dit qu'il était mort. Oh, je suppose que c'est ce que les beaux-esprits appellent une mystification. Eh bien, je suis bien aise que vous soyez encore en vie . . . mais vous ne vous doutiez guère que c'était au fils de votre ancien ami que vous faisiez une aussi diabolique réception.

Le Doct. En vérité ! Puis-je vous demander votre nom ?

Wm. T. 2. William Thompson, que vous avez invité à venir pour épouser votre fille.

Le Doct. Je vous suis bien obligé de l'honneur que vous me destiniez, mais vous arrivez un peu trop tard . . . Voici Mr. William Thompson.

Wm. T. 2. Ça ! oh, oh ! Je vois maintenant pour quel motif il m'a joué ce tour . . . C'est sans doute l'individu qui m'a pris ma place dans la voiture . . . Parbleu ! il paraît qu'il a pris ma place ici aussi ! Je vous dis, monsieur, que je suis la personne que vous attendiez . . . Celui-là est un imposteur !

Wm. T. 1. [*A part.*] Il faut encore payer d'impudence. [*Haut.*] Quoi, monsieur ! mais je ne me disputerai pas avec vous . . . Le docteur Soothem peut mieux que personne décider quel est l'imposteur.

Le Doct. [*A Wm. T.* 2.] C'est vous qui êtes l'imposteur ! Je sais que monsieur est le fils de mon vieil ami, d'après sa propre lettre que j'ai reçue, avec un présent de poisson et un panier de vin.

Wm. T. 2. Toutes ces choses étaient à moi . . . Je les ai perdues.

Le Doct. Non, non, cette plaisanterie ne réussira pas ! vous pensiez vous faire passer pour mon gendre ! Avouez le motif pour lequel vous avez tenté une pareille fourberie, ou je vous envoie en prison.

Wm. T. 2. Et je vous dis encore, moi, que je suis ce même gendre ! Mais vous m'avez l'air d'être un beau-père joliment tendre ! Je vous dis que mon nom est William Thompson ! Il me semble que je dois savoir mon propre nom . . . il m'a coûté cher, car j'ai été obligé de payer aujourd'hui quarante livres sterling que je ne devais pas, pour éviter d'aller en prison, parce que mon nom *était* William Thompson, et maintenant vous voulez m'envoyer en prison, parce que vous dites

que je ne suis *pas* William Thompson ; de sorte que je dois être victime de toutes les manières. Jamais pauvre diable n'a été traité comme je l'ai été aujourd'hui.

Wm. T. 1. [*A part.*] Il veut sans doute parler de la dette de Careless, dont j'avais répondu . . . Ainsi, pendant que je me sauvais avec ses effets, il était arrêté pour les miens. Pauvre garçon ! jusqu'ici la ressemblance de nom a été toute en ma faveur, mais je crains que la fortune ne change bientôt, et puisque nous y sommes . . .

Le Doct. Allons, monsieur, vos ruses ne m'en imposeront pas.

Wm. T. 1. [*Au Docteur Soothem.*] Monsieur, permettez que je me charge de le corriger. C'est moi qu'il a offensé en prenant mon nom, et j'obtiendrai satisfaction de ma propre main, s'il affirme encore qu'il est William Thompson.

Wm. T. 2. Oui, monsieur, j'affirme que je suis le véritable William Thompson, quel que soit l'autre.

Wm. T. 1. Alors il faut que vous souteniez votre droit à ce titre par la force des armes, car la mort seule pourra me dépouiller de ce nom.

Le Doct. [*Se plaçant entre eux deux.*] Non, non, je ne puis souffrir que vous risquiez votre vie contre un imposteur.

Wm. T. 1. [*A part au Docteur.*] C'est seulement pour l'effrayer et le faire avouer, monsieur ; les pistolets ne seront chargés qu'à poudre.

Le Doct. Eh bien, puisque vous y êtes tellement résolu, quoique je pense que c'est lui faire trop d'honneur que de lui casser la tête . . .

Wm. T. 2. Voilà un joli beau-père ! Mais ce sera peut-être moi qui lui casserai la tête, et ma foi, tant pis ! . . Je suis monté . . . un pareil traitement serait capable d'émouvoir une morue, fût-elle même salée.

Wm. T. 1. Maintenant, monsieur, suivez moi dans le jardin : . . J'ai des pistolets ici.

Le Doct. J'irai avec vous pour mesurer le terrain.

Wm. T. 2. Je crains bien de le mesurer moi-même.

SCÈNE IV.—*Un Jardin.*

Entrent le DOCTEUR SOOTHEM, *et les deux* THOMPSON *le suivant ayant remis leurs habits et leurs chapeaux.—Thompson le Premier avec un pistolet dans chaque main.*

Wm. T. 1. [*Présentant les pistolets.*] Maintenant, monsieur, choisissez un de ces pistolets.

Wm. T. 2. [*Les regardant.*] Je savais bien que c'étaient les miens, et ils sont bien chargés, je vous assure ; car comment pouvais-je prévoir, en mettant trois balles dans chacun d'eux, qu'avant la nuit elles trouveraient à se loger dans ma tête ! Oh, oui, ce sont bien les miens !

Wm. T. 1. Alors, monsieur, je vais me hâter de vous rendre le contenu de l'un d'eux.

Wm. T. 2. Merci, monsieur, mais je n'aime pas votre mode de restitution.

Wm. T. 1. Nous perdons le temps à des bagatelles : je ne suis pas venu ici pour me disputer.

Wm. T. 2. C'est très-bien à vous ! Nous venons ici pour nous brûler la cervelle, et il dit qu'il ne vient pas pour se disputer !

Le Doct. [*A Wm. T.* 1.] Maintenant, Mr. Thompson, à quelle distance voulez-vous vous mettre ? Le plus près sera le mieux, pour ne pas le manquer.

Wm. T. 2. Quel dénaturé vieux brochet.

Wm. T. 1. Nous nous mettrons dos-à-dos, et ensuite nous ferons chacun cinq pas en avant, nous nous retournerons, et nous ferons feu !

Wm. T. 2. Ce sera le dernier dos-à-dos que j'exécuterai, car il finira par cavalier seul, j'en suis sûr !

Wm. T. 1. Allons, monsieur, êtes-vous prêt ?

Wm. T. 2. Oui, mais c'est un peu dur de se battre pour un nom.

Wm. T. 1. Pas du tout. Pourquoi tous les héros ont-ils combattu, si ce n'est pour se faire un nom ?

Wm. T. 2. N'avez-vous pas de remords ?

Wm. T. 1. Non !

[*Ils s'avancent au milieu de la scène, se mettent dos-à-dos, et s'éloignent l'un de l'autre. Wm. T.* 1. *se retourne et fait feu. Wm. T.* 2., *oubliant de se retourner, appuie le pistolet sur sa hanche, et fait feu dans la coulisse.*

Wm. T. 2. [*Chancelant et tombant.*] Je suis un homme mort ! . . . Enterrez-moi décemment ! . . . Faites prévenir mon pauvre père, et dites-lui qu'une mort contre nature lui a enlevé son fils unique.

Wm. T. 1. Courez chercher du secours, monsieur ; il va perdre tout son sang ! [*A part.*] Amenez votre fille, monsieur ; je lui ferai faire sa confession. [*Le Docteur sort.*

Wm. T. 2. Ah, je suis sûr que vous êtes fâché maintenant! Oh! je suis bien puni d'avoir renoncé à la bonne miss Dormer, pour venir chez ce vieux sauvage, mon futur beau-père, où j'ai d'abord perdu mes cheveux, et ensuite la vie!

Wm. T. 1. Si vous voulez promettre de remplir vos engagements auprès de cette miss Dormer que vous venez de nommer, et de renoncer à toute prétention sur miss Soothem, il est en mon pouvoir de vous remettre en parfaite santé.

Wm. T. 2. Oh! de tout mon cœur! Mais êtes-vous sûr de pouvoir me guérir?

Wm. T. 1. J'en suis certain: je tiendrai ma promesse si vous remplissez la vôtre.

Wm. T. 2. Mais vous avouerez que je suis le *véritable* William Thompson?

Wm. T. 1. Je sais que vous l'êtes. Vos effets, et l'argent que vous avez payé, vous seront rendus. [*Le relevant et le soutenant.*] Mais voici le docteur Soothem avec sa fille.

Entrent le DOCTEUR SOOTHEM *et* JULIA.

Le Doct. Eh bien, le coquin a-t-il fait ses aveux?

Wm. T. 1. Il n'en a pas à faire, monsieur; c'est à moi à avouer que je ne suis pas la personne que vous attendiez, mais que monsieur est le *véritable* William Thompson.

Le Doct. Qu'entends-je? Ainsi vous vous êtes joué de moi pendant tout ce temps avec vos fourberies et vos inventions, me faisant traiter mon cher beau-fils d'une aussi vilaine manière!

Wm. T. 2. Vilaine en vérité! Je ne serai pas beau à voir de longtemps! Et je ne serai pas votre beau-fils, je vous le promets. Je cède votre fille à monsieur, ou à tout autre.

Le Doct. Vous ne voulez pas épouser ma fille! Voilà un impudent! Vous la cédez à monsieur! [*A Wm. T.* 1.] Je vous prie, monsieur, puis-je prendre la liberté de vous demander qui vous êtes, et quel est votre nom?

Wm. T. 1. William Thompson, monsieur.

Le Doct. Encore William Thompson! J'en deviendrai fou!

Wm. T. 1. Oui, monsieur; et comme votre futur gendre a déjà engagé sa parole à une autre personne, j'espère qu'après avoir pris les informations convenables, vous ne refuserez pas de me donner ce titre.

Le Doct. Oh, que vous avez la langue dorée! [*A sa fille.*] Ainsi donc vous avez aidé à mystifier votre père!... car je réponds que vous étiez dans le secret.

Jul. Un peu avant vous, mon papa, j'en conviens; mais je ne savais pas qu'il dût venir ici, car je n'avais pas vu monsieur depuis le bal masqué.

Le Doct. Le bal masqué! Oh, oh! Alors je comprends tout le complot. [*A Wm. T.* 2.] Et comment avez-vous osé, monsieur, venir ici pour épouser ma fille, quand vous étiez déjà fiancé à une autre?

Wm. T. 2. Bon! il faut toujours que cela retombe sur moi! Il me semble que vous pourriez parler plus poliment à un mourant. [*Tout le monde rit.*] Vous riez, créatures barbares!

Wm. T. 1. Oui, monsieur, et vous rirez aussi, quand vous saurez que votre blessure n'est que dans votre tête; car vous n'en avez pas reçu autre part.

Wm. T. 2. Comment! je ne suis pas blessé?

Wm. T. 1. Pas plus que moi.

Wm. T. 2. Eh bien j'aurais parié ma vie que j'avais senti les trois balles m'entrer dans le corps.

Le Doct. Allons, monsieur, rendez grâces au ciel qu'elles n'étaient qu'imaginaires. [*A Wm. T.* 1.] Quant à vous, mauvais plaisant, si vous pouvez prouver vos assertions à ma satisfaction, je ne refuserai pas de vous donner ma fille; et j'ose dire qu'elle ne se montrera pas rebelle à la volonté de son père . . . hein, Julia? [*Il la rapproche de William Thompson.*

Wm. T. 1. Alors, monsieur, la fortune, aveugle elle-même, m'a conduit, guidé par le sommeil, à un bonheur auquel mes efforts n'avaient pu me faire parvenir étant éveillé. [*Au public.*] Et si, pendant mon sommeil, un songe flatteur m'a fait croire à votre bienveillance, ne le dissipez pas: il est dangereux d'éveiller un somnambule.

FIN.

XCIII.—LE FIANCÉ SPECTRE.

PAR W. J. MONCRIEFF.

PERSONNAGES:

MR. ALDWINKLE.
GEORGIANA, sa fille.
LAVINIA, sa cousine.
Le capitaine VAUNTINGTON.
NICODÈME.
DICKORY, domestique d'ALDWINKLE.
PAUL, domestique du cousin de NICODÈME.

ACTE I.

SCÈNE 1.—*Un appartement dans la maison de M. Nicodème.*

Entre UN DOMESTIQUE, *suivi de* NICODÈME.

Nic. Paul, le domestique de mon cousin me demande! Que peut-il me vouloir? Faites-le entrer. [*Le domestique sort.*] Il faut assurément que ce soit une affaire de vie et de mort, pour que mon cousin, si gai et si étourdi s'adresse à moi; car, bien que tout le monde convienne que nous nous ressemblons au physique comme deux gouttes d'eau, personne n'a jamais découvert la moindre ressemblance dans nos caractères: il n'a rien de mon esprit solide, rien de ma profondeur et de ma gravité;—il n'est que légèreté, étourderie, versatilité.—Oh! voici Paul. Eh bien, Paul, qui vous amène ici!

Entre PAUL.

Paul. [*Pleurant.*] Oh, monsieur, un si bon parent! votre pauvre cousin...

Nic. Mon pauvre cousin? Quoi, aurait-il perdu au jeu toute sa fortune sur un coup de dé?

Paul. Bien pis que cela. Ah, monsieur, quand je vous regarde, cela renouvelle toute ma douleur; pauvre jeune homme, il me semble que je le vois encore—Oh, oh! [*Pleurant.*

Nic. Que voulez-vous dire? Expliquez-vous, mon bon Paul; quel horrible événement allez-vous me raconter?

Paul. Mon pauvre maître, monsieur—l'infortuné jeune homme, il était sur le point de faire une fin, par un mariage avec la jeune et belle miss Aldwinkle, fille du riche écuyer Aldwinkle, de Aldwinkle Hall—Oh! oh! oh!

Nic. Eh bien! Qu'y a-t-il là de si affligeant?

Paul. Vous allez l'apprendre, monsieur : ils ne s'étaient jamais vus ; mais mon maître avait envoyé son portrait, qui avait plu à la jeune demoiselle et a son père.

Nic. C'est tout naturel, s'il me ressemble toujours autant qu'autrefois.

Paul. C'est vrai, monsieur ; il était convenu que mon pauvre maître devait se rendre à Aldwinkle Hall ce soir même, pour que la cérémonie eût lieu immédiatement.

Nic. Eh bien, pourquoi n'y est-il pas allé ?

Paul. Il y allait, monsieur ; mais aller et arriver sont deux choses différentes ; et il se passera bien du temps avant qu'on ne le voie arriver à Aldwinkle Hall—Oh ! oh !

Nic. Pourquoi ?

Paul. A cause d'un léger empêchement, monsieur.—Nous partîmes ce matin de bonne heure pour nous y rendre ; mais nous avions à peine fait le tiers du chemin, que mon pauvre maître fut saisi d'une attaque d'apoplexie !—Oh ! oh ! oh !

Nic. Malheureux Gaspard ! Mais à quoi pouvait-il s'attendre, vivant comme il le faisait ?

Paul. Il s'attendait à se marier, monsieur, et à se repentir ; mais les destins en ont ordonné autrement. Atropos est venue avec ses diables de ciseaux, et a coupé le fil de ses jours, aussi net qu'aucun tailleur du royaume aurait pu le faire. Au moment de rendre l'âme, il m'appela auprès de lui, et me serrant la main, il s'écria : " Paul, mon cher Paul, aussitôt que tout sera fini, envoie mon corps à l'auberge qui est à mi-chemin, et où le dîner doit m'attendre ; ensuite, cours chez mon cousin Abraham, (c'est vous, monsieur,) dis-lui de partir sur-le-champ pour Aldwinkle Hall ; d'annoncer cette triste nouvelle au vieil écuyer et à ma chère Georgiana ; de revenir m'enterrer décemment, me faire une épitaphe, prendre tout ce que je possède pour sa peine, et je reposerai en paix !—Oh, oh !

Nic. Pauvre garçon ! Est-il mort riche ?

Paul. Mais oui, pas mal riche, monsieur.

Nic. Alors ses intentions seront remplies. Je vais serrer mon grand traité sur les Vampires, me rendre à Aldwinkle Hall à l'instant même, et je reviendrai demain matin de bonne heure, pour faire les préparatifs des funérailles. Malheureux Gaspard ! Il était, après moi, le dernier de la famille des Nicodème. Quel dommage qu'il ne m'ait pas ressemblé en tous points, comme il me ressemblait au physique ! Mais la boisson ! l'abus des liqueurs l'a perdu. Je vais à l'instant annoncer cette triste nouvelle à miss Georgiana et à son vieux père, pendant que vous, Paul, vous . . .

Paul. J'irai à l'auberge à mi-chemin, et je veillerai sur les restes de mon pauvre maître. Pauvre homme ! la boisson, comme vous l'avez dit, monsieur, l'a perdu. Hélas ! le chagrin altère ! Je m'en vais prendre une petite goutte de n'importe quoi pour me consoler de sa perte. Au revoir, monsieur !— Oh ! oh !

Nic. Adieu, Paul. Heu, fugaces ! Ce que c'est que de nous ! [*Ils sortent.*

SCÈNE II.—*Un appartement à Aldwinkle Hall.*

Entrent GEORGIANA *et* LAVINIA.

Lav. Puisque vous me demandez mon avis, ma chère Georgiana, je dois exprimer franchement mon opinion : vous désirez épouser le capitaine Vauntington, qui n'a rien ; et Mr. Nicodème, qui est riche, désire vous épouser ; vous, qui avez de la fortune, vous devriez avoir pitié de la pauvreté du capitaine, et me laisser, moi qui n'ai rien, courtiser la fortune de Mr. Nicodème. Dans le mariage, il suffit que l'un des deux époux soit riche : autrement il ne peut y avoir de partage entre eux.

Geo. Votre avis, ma cousine, est rempli de bon sens comme tout ce que vous dites ; la seule question est de savoir comment le mettre à exécution. Vous connaissez l'obstination de mon père ; ses engagements avec Mr. Nicodème ; et... Ah, voici mon père qui vient, et mon cher capitaine Vauntington avec lui, aussi vrai que j'existe ; ils discutent un sujet qui m'intéresse trop pour que je puisse rester en leur présence. Retirons-nous, ma chère cousine, et attendons, dans l'espérance, la fin de leur conversation. [*Georgiana et Lavinia sortent.*

Entrent ALDWINKLE *et* VAUNTINGTON.

Ald. Vous parlez inutilement, Mr. Vauntington.—Si vous êtes capitaine, vous n'êtes qu'un capitaine de l'Amérique du sud ; il en pousse comme des champignons, par le temps qui court, et, parbleu, ils n'ont guère plus de prix.

Vau. Mais, mon cher monsieur, ma famille...

Ald. Ah ! nous y voilà.—Si vous en avez de la famille, comment diable la soutiendrez-vous ? D'ailleurs j'ai promis solennellement ma fille à Mr. Nicodème ; il a ma promesse signée et scellée de ma main.—Je la lui ai envoyée, par la

poste, il y a plus d'un mois. Il est vrai que je n ai jamais vu ce monsieur ; mais il jouit d'une excellente réputation.

Vau. Il n'est pas trop tard pour vous rétracter, monsieur.

Ald. Mais si vraiment, monsieur ; car j'attends son arrivée à chaque instant. Il m'a écrit pour me l'annoncer, quoique cela ne fût pas nécessaire ; je le savais ; car, indépendamment d'un lumignon très-brillant que je vis hier au soir à la chandelle, et qui était dirigé positivement de mon côté, mon domestique Dickory vit ce matin un étranger sur la grille au charbon ; et au moment où il frappa dans ses mains, cet étranger tomba dans le feu—Signe certain que c'était un ami.

Vau. Superstition puérile et ridicule !

Ald. Comme vous voudrez ; mais je suis d'une opinion différente. Vous êtes de ces gens insouciants qui passeraient vingt fois sous une échelle sans regarder une seule fois derrière eux, et vous verriez cinquante chevaux pies que vous n'arracheriez pas un crin de la queue de l'un d'eux, bien que ce serait le moyen d'obtenir l'accomplissement du premier souhait qui vous passerait par la tête.

Vau. Mais permettez-moi de vous dire, monsieur, que ma passion pour votre fille . . .

Ald. Morbleu, monsieur, vous me mettrez en colère, si vous continuez à me parler ainsi. N'ai-je pas envoyé Dickory au devant de Mr. Nicodème, à l'auberge à mi-chemin,—où il m'a écrit qu'il s'arrêterait pour dîner,—exprès pour qu'il l'amenât plus vite ici ? Je m'étonne qu'ils ne soient pas encore arrivés, car il se fait tard.

Vau. Mais des impressions reçues de bonne heure, . . . un premier amour, monsieur . . .

Ald. Les secondes pensées valent mieux que les premières . . . Eh ! assurément j'entends des voix de visiteurs. C'est sans doute Mr. Nicodème. Maintenant, mon bon monsieur, faites-moi le plaisir de recevoir ma réponse, et de vous retirer. Mr. Nicodème vous a donné un tel pied de nez, que . . .

Vau. [*A part.*] Grossier personnage ! [*Haut.*] Mais vos premières bontés—

Ald. Allons, partez.

Vau. Mes hautes espérances . . .

Ald. Baissez le ton, mon bon ami, je vous prie ; morbleu ! croyez-vous commander la manœuvre ? Il est temps que je sois général à mon tour :—en avant—marche !

Vau. Il faut que je me soumette à ma destinée. Vous vous en repentirez, Mr. Aldwinkle ; croyez-en ma parole ;

vous y perdrez autant que moi ; ainsi, bonsoir ! Pauvre Georgiana ! [*Il sort.*

Ald. Grâce au ciel ! il est parti.—Maintenant . . .

Entre un DOMESTIQUE, *précédant* NICODÈME.

Dom. Mr. Nicodème, monsieur. [*Il salue et se retire.*

Ald. Soyez le bienvenu, mon cher, cher monsieur ! soyez dix mille fois le bienvenu ! Vous n'avez pas besoin de me dire qui vous êtes : à la grande ressemblance qui existe entre vous et votre portrait, je vous aurais reconnu partout.

Nic. [*A part.*] C'est heureux. Je puis, sans préambule, lui dire ce qui m'amène. Je savais bien que s'il avait vu mon cousin une seul fois, il me reconnaîtrait. [*Haut.*] Votre bonté m'oblige infiniment, monsieur.—Je regrette d'être le . . .

Ald. Ne faites pas d'excuses, mon cher ami, je vous en prie.

Nic. La brusquerie de cette visite . . .

Ald. Pas du tout.

Nic. Mon apparition subite . . .

Ald. Vous faites parfaitement bien.—Ne faites pas d'excuses, je vous en prie.

Nic. Ne peut s'excuser que par l'urgence . . .

Ald. Je ne veux pas entendre un mot de plus, que vous n'ayez pris quelque rafraîchissement.

Nic. L'incertitude de . . .

Ald. Oui, oui, il n'y a rien d'incertain comme les voyages.

Nic. Nous ne sommes que trop sujets à être arrêtés court, dans . . .

Ald. C'est vrai, c'est vrai, il faut que je vous arrête court maintenant ; car le souper est prêt, et vous devez avoir besoin de quelque chose, étant venu de si loin.

Nic. Non, mon cher monsieur, mais vous devez vous préparer à . . .

Ald. Ne vous inquiétez pas de cela ; j'ai tout préparé.

Nic. Mais, mon cher monsieur, . . . la cause de mon retard . . . le regret . . .

Ald. Il vaut mieux tard que jamais—Vous voici, et c'est assez. Sans doute, j'ai éprouvé le regret que vous ne fussiez pas arrivé plus tôt.—Georgiana se meurt d'impatience de vous voir.—Je vais la faire venir. Eh, Georgiana ! Georgiana !

Nic. [*A part.*] Morbleu, il ne me laissera pas placer un seul mot. [*Haut.*] Mais, mon cher monsieur, permettez-moi de vous adresser quelques paroles sérieuses.

Ald. Pas une parole de plus, que vous n'ayez soupé—Nous n'échangerons pas de paroles sérieuses, de mon plein gré. Nous aurons assez de temps demain pour les affaires. —Cette soirée sera consacrée à la gaité et à l'amour, heureux jeune homme.—Oh, voici Georgiana.

Nic. Que faire maintenant ? Je ne puis parler de la mort de mon cousin devant cette jeune personne ; il y aurait de quoi lui donner des attaques de nerfs. Laissons ce vieillard agir à sa fantaisie, et plus tard je lui donnerai ces détails.—

Entre GEORGIANA.

Jolie personne, ma foi !

Geo. Vous me demandez, mon papa ?

Ald. Non, espiègle ; mais Mr. Nicodème vous demande.—Mr. Nicodème, ma fille Georgiana.

Geo. [*A part.*] Quel austère épouvantail ! je suis sûre que je ne pourrai jamais prendre sur moi de l'aimer.

Ald. Education rustique, Mr. Nicodème.—Ça n'est pas encore formé.—Tant mieux, vous pourrez la façonner à votre gré ; elle est timide, mais sincère. Allons, Georgiana, pourquoi ne dites-vous pas quelque chose d'agréable à Mr. Nicodème, petite fille, après son long voyage ?

Geo. Quelque chose d'agréable, après un long voyage, mon papa ?—Eh bien, donc, s'il faut que je dise quelque chose, peut-être ne puis je rien dire de mieux que...

Ald. Oui, oui, allons, parlez.

Geo. Le souper est prêt, monsieur.

Ald. Ah bah !—Mais, parbleu, c'est dit assez à propos. C'est une espiègle, Mr. Nicodème.—C'est une espiègle.—Elle tient de moi.

Nic. [*A part.*] Je suis aussi embarrassé pour parler, que la jeune demoiselle peut l'être ; le souper vient, ma foi, très à propos pour me tirer d'affaire.—[*Haut.*]—Permettez-moi de vous offrir mon bras, mademoiselle.

Geo. Vous êtes bien poli, monsieur.—Par ici, s'il vous plait. [*Nicodème et Georgiana sortent.*

Ald. Je vous suivrai aussitôt que j'aurai donné quelques ordres au sommelier. Je suis si content que...

Entre un DOMESTIQUE.

Eh bien, maraud, que voulez-vous ?

Dom. Je ne veux rien, monsieur, mais Dickory est ici.— Il est revenu, et demande à vous voir en particulier, il dit..

Ald. Il demande à me voir en *particulier !*—Qu'est-ce que l'imbécile peut me vouloir en *particulier*.—Allons, faites-le entrer. [*Le domestique sort.*] Il aura perdu son temps à flâner n'aura plus trouvé Mr. Nicodème à son arrivée, et vient sans doute me faire quelque conte à dormir debout, pour s'excuser

Entre Dickory *pleurant.*

Eh bien, que diable signifie cette figure allongée ?

Dic. Oh, mon maître !—Oh, Mr. Aldwinkle, quel malheur, oh ! oh !

Ald. Quoi ! Je parie que lorsque vous êtes arrivé à l'auberge à mi-chemin, vous avez appris que Mr. Nicodème venait de partir ?

Dic. Oui, ce pauvre monsieur, il était parti plus d'une heure avant mon arrivée. J'ai aidé à l'exposer, quand j'ai vu ce qu'il en était.

Ald. A l'exposer.—Morbleu, j'espère que vous n'avez pas dit du mal de lui.

Dic. Oh non, monsieur, on ne dit jamais de mal de ceux qui n'y sont plus.

Ald. Qui n'y sont plus !—Mais il est arrivé.

Dic. Arrivé—comment !—Est-ce qu'ils ont apporté son corps ici ?

Ald. Non, il a apporté son corps lui-même.

Dic. Quoi !—dans un corbillard ?

Ald. Non, sur un cheval ; et vous allez vous rendre auprès de lui.

Dic. Comment !—passer toute la nuit auprès de lui !

Ald. Non, seulement jusqu'à ce qu'il ait fini son souper.

Dic. Son souper !

Ald. Son souper—oui, imbécile—son souper ; il vient de se mettre à table avec ma fille.

Dic. Diable m'emporte ! voilà bien la première fois que j'entends parler d'hommes morts assis à souper avec de jeunes demoiselles.—[*A part.*] Il est devenu fou—Comme il roule les yeux ! assurément...

Ald. Morbleu, maroufle, de quoi parlez-vous ?—Quoique je vous aie donné cinq shillings pour boire, je ne vous ai pas dit de vous griser de la sorte.—Le drôle est ivre !—Allez coquin, allez tout de suite servir Mr. Nicodème.

Dic. [*A part.*] Il a le cerveau complétement fêlé.

Ald Il est ivre mort.—Veux-tu faire ce que je te dis, scélérat? Veux-tu bien aller voir si Mr. Nicodème ne manque de rien? Qu'on lui donne surtout beaucoup de soupe à la tortue.

Dic. De la soupe à la tortue?—A quoi bon de la soupe à la tortue quand un homme est mort? Et dire encore qu'il est mort juste au moment où il allait se marier!

Ald. Comment, sot, effronté, coquin, vous avez l'impudence insigne de déclarer mort un honnête jeune homme, qui, dans ce moment même, mange, boit, et fait la cour à ma fille, dans la chambre voisine? Mais vos propres yeux vont vous convaincre que, si je vous infligeais un châtiment sévère, vous ne l'auriez pas volé;—vous dites que vous avez vu ce monsieur?

Dic. Oui, sans doute; je suis resté auprès de son pauvre cadavre pendant plus d'une heure et demie.

Ald. Alors vous le reconnaîtriez, si vous le voyiez?

Dic. Je le reconnaîtrais entre dix mille.

Ald. Eh bien, vous le verrez, et à l'instant même: sa vue vous dégrisera peut-être. Ayez la bonté de venir par ici, —si toutefois vous êtes en état de marcher.

Dic. [*A part.*] Le vieux bon-homme est fou à lier;—mais il faut que j'aie l'air d'entrer dans son idée, autrement il pourrait me faire du mal. Pauvre vieillard, est-il fou! [*Haut.*] Je viens, monsieur. [*Aldwinkle et Dickory sortent*

SCÈNE III.—*Joli appartement à Aldwinkle-Hall. On voit* NICODÈME, GEORGIANA *et* LAVINIA *assis à souper.*

Nic. [*A part.*] Il me semble que je fais une sotte figure ici; je ne sais que dire; je crois que je n'ai rien de mieux à faire qu'à garder le silence. [*Il soupire.*] Que je voudrais être chez moi, à continuer mon traité sur les Vampires!

Lav. Votre papa ne semble pas près de venir, ma cousine; ne ferions-nous pas bien de nous mettre à souper?

Geo. Comme il vous plaira. Cela nous animera peut-être un peu. Depuis une demi-heure, nous sommes aussi tristes et aussi silencieux qu'une assemblée de Quakers. Voulez-vous me permettre de vous servir, monsieur?

Nic. [*D'un ton solennel.*] Je vous remercie, mais je n'ai point d'appétit.

Lav. Il paraît, monsieur, que vous vous nourrissez de méditation?

Nic. Je l'avouerai, mademoiselle, mes goûts sérieux font de moi un être détaché de ce monde.

Geo. J'espère que ce n'est pas l'amour qui le préoccupe ; —vous servirai-je un peu de ce pudding froid, monsieur ?

Nic. Je ne mange jamais de pudding froid ;—[*Il se lève brusquement.*]—mais mon heure est arrivée ; je dois partir au point du jour, et il faut que je me retire à l'instant.—Un devoir solennel me force à m'absenter. Demain soir je reviendrai.—Présentez mes respects à votre digne père ; il me reste à lui révéler un secret important, et qui est du plus haut intérêt pour vous tous. Je suis trop agité, trop troublé, pour remplir cette tâche maintenant.—Mais demain soir ! Hélas ! la vie est bien incertaine. Vale ! Vale ! [*Il sort.*

Lav. Dieux ! quel original ! J'aimerais autant m'unir à un soliveau qu'à un pareil chevalier de la triste figure.

Geo. Il y a certainement quelque chose de bien mystérieux dans ses manières. Vale ! Vale ! [*Le contrefesant.*

Lav. Chut ! voici votre père.

Entre ALDWINKLE, *trainant* DICKORY *après lui.*

Ald. Maintenant, coquin de Dickory—regardez—et assurez-vous que . . . Tiens, le jeune homme est parti !

Dic. Parbleu, s'il est parti.—Ne vous l'avais-je pas dit qu'il était parti ? Mais vous ne vouliez pas me croire. [*A part.*] Sa folie se passe,—il a un moment lucide.

Geo. Est-ce Mr. Nicodème que vous demandez, mon papa ? Il s'est retiré dans son appartement, et . . .

Ald. Ah ! Il s'en est allé coucher, n'est-ce pas ? et sans souper ! Comment trouvera-t-il sa chambre ? Courez, Dickory, éclairez-le.—Portez-lui mon bonnet de nuit et mes pantoufles. —Dépêchez-vous, drôle.

Geo. Oui, dépêchez-vous, Dickory, ce pauvre monsieur peut passer par-dessus la rampe et se casser le cou.

Dic. Tout le monde flatte l'humeur du papa, à ce que je vois ; eh bien, j'vas faire comme les autres. J'y vas, monsieur ; —[*Il prend un flambeau sur la table.*]—mais si Mr. Nicodème y est, diable m'emporte si je ne le mange pas tout d'abord, quitte à ce que vous me mangiez après. [*Il sort.*

Ald. Je suis fâché que l'ivresse de Dickory, et sa bêtise à m'assurer que Mr. Nicodème était mort, m'aient empêché de lui rendre mes devoirs avant qu'il se retirât. Pauvre jeune homme, j'avais oublié qu'il avait fait beaucoup de chemin aujourd'hui.

Entre DICKORY *précipitamment, avec un flambeau.*

Dic. [*Tremblant fortement.*] Oh seigneur ! oh seigneur ! oh seigneur !

Ald. Eh ! quoi Dickory ! Morbleu, imbécile, qu'avez-vous donc ? Vous avez l'air aussi effaré que si vous aviez vu un revenant.

Dic. C'est ça ; pardieu, monsieur, vous avez touché juste. —C'est lui ! j'en jurerais.—Je l'ai reconnu à la forme de son nez. Oh Dieu de Dieu ! faut-il que j'eusse vécu pour voir un revenant !

Ald. Voir un revenant, benêt !—Le voilà qui recommence. —Avez-vous vu Mr. Nicodème, maraud ?

Dic. Non, mais j'ai vu son apparition. Comme c'est indécent et inconvenant à lui, à présent qu'il est mort, de ne pas reposer en paix, comme un chrétien honnête et qui sait vivre.

Ald. Ah ça, est-ce que ce butor-là parle sérieusement ? Je suis confondu.

Geo. Un revenant ! Ce monsieur serait un revenant ? Oh ciel, jamais je ne pourrai me décider à épouser un révenant, mon papa !

Lav. [*A part.*] Je puis tirer parti de ceci. [*Haut.*] Hé bien je vous assure que j'ai trouvé en lui quelque chose d'extraordinaire, à ses manières mystérieuses ; n'avez-vous pas remarqué, ma cousine, que, pendant tout le temps qu'il a été auprès de nous, il n'a pas ouvert la bouche une seule fois, qu'il n'y fût forcé par nos questions ?

Dic. Oh non, les revenants ne parlent jamais que quand ils y sont forcés.

Lav. Ensuite, n'avez-vous pas remarqué, Georgiana, ma chère, qu'il n'a voulu ni boire ni manger ?

Ald. Les revenants ne mangent ni ne boivent.—Je ne sais que penser. Attendez, Dickory, qu'est-ce que je vois là sur le bord de la chandelle ?

Dic. Mais, c'est un gros morceau de suif, assurément ; que voulez-vous que ça soit ?

[*Il secoue le chandelier, et fait tomber un morceau de suif.*

Ald. Un morceau de suif, animal ?—C'est un linceul ! Je n'en ai jamais vu de plus parfait de ma vie. Nous n'irons pas nous coucher cette nuit.

Lav. Mais nous ne vous avons pas tout dit, monsieur ; il nous a déclaré ouvertement qu'il était un être détaché de ce monde.

Ald. Détaché de ce monde! il me semble que mon dos s'ouvre et se referme.

Dic. Croyez-moi, il a quelque chose sur le cœur. Ça ne m'étonnerait pas qu'il aurait été assassiné secrètement par quelqu'un, et qu'il soit venu ici pour le faire pendre.

Geo. Quelque chose sur le cœur! A propos, justement au moment de disparaître, il nous a dit, en gémissant, qu'il avait un secret terrible à vous découvrir.

Ald. A moi! miséricorde, vous me donnez le frisson, ma fille.

Geo. Et ne vous souvenez-vous pas, Lavinia, qu'il a dit qu'il était obligé de disparaître au point du jour.

Dic. Disparaître au point du jour, je vous le garantis. Au moment où le coq chantera, il sera obligé de s'enfuir par le trou de la serrure.

Lav. Mais il nous a dit de vous faire ses compliments, et de vous dire qu'il reviendrait certainement demain soir.

Ald. Qu'il aille au diable! Je le ferai mettre dans la Mer Rouge.—Je ferai boucher tous les trous de serrures.—Je l'exorciserai. Oh, si je savais seulement le latin!

Dic. Ce serait inutile, not' maître; il descendrait par la cheminée, habillé tout en blanc. Ah! je savais bien que ce n'était pas pour rien que j'avais vu aujourd'hui ces trois coquins de corbeaux croassant sur le bord de la haie:—croa! croa! croa! et en outre, ce matin même, comme je descendais à la cave, pour prendre une tasse de c'te bière d'octobre de monsieur...

Ald. Ha, ha, quand je vous cherchais par toute la maison, et que j'avais tant besoin de vous?

Dic. Oui m'sieur.—J'ai entendu une grosse voix crier, Dickory!—Dickory!—Dick—trois fois.

Ald. Que Dieu nous bénisse et nous sauve! Ce n'était pas ma voix, hein, Dickory?

Dic. Non, monsieur, ça ressemblait plutôt à une trompette: et juste au moment où ce pauvre monsieur a dû rendre l'âme, le grand tourne-broche de la cuisine s'est arrêté.

Ald. Plus de doute. L'ombre de Mme. Veal n'était pas mieux avérée. Quelle heure était-il quand Mr. Nic... c'est-à-dire quand le rev... Dieu me bénisse! Je veux dire quand IL, vous savez qui je veux dire, quand IL est arrivé?

Lav. Précisément minuit, monsieur.

Geo. Minuit juste!

Ald. C'est bien l'heure; ils ne doivent pas revenir avant minuit.

Geo. Oh, mon cher papa, je ne pourrai plus rester seule après une pareille aventure. Si Mr. Nicodème revient comme cela toutes les nuits, il faut absolument que j'épouse le capitaine, ne fût-ce que pour me défendre ; ainsi vous devriez bien me laisser l'épouser tout de suite, mon papa.

Ald. Eh, quel est ce bruit ?—Miséricorde, j'espère que ce n'est pas...

Dic. Il vient... il vient, not' maître !

Ald. Qui ça, Dickory ?

Dic. Le revenant, monsieur.

Ald. Laissez-moi m'enfuir. Que faire ?

Dic. Mettez-vous derrière ce paravent : moi, je vais me cacher sous la table. Oh mon Dieu ! le voilà ! [*Il se met sous la table et avance la tête.*]

Ald. Oh ciel ! oh ciel ! dépêchons-nous ! dépêchons ! je tremble de tous mes membres.

[*Aldwinkle, Georgiana et Lavinia se cachent derrière le paravent—Aldwinkle avance la tête au-dessus, Georgiana et Lavinia de chaque côté.—Dickory avance la tête sous le tapis qui recouvre la table.*]

Entre NICODÈME.

Nic. Je ne puis reposer.

Ald. [*A part, et en regardant par-dessus le paravent.*] Non, je garantis que tu ne le peux.

Dic. Pauvre âme !

Nic. Le jour ne doit pas tarder à paraître. Je sens la fraîcheur de l'air du matin.——Ecoutons !—J'entends le chant du coq. Il est temps que je parte.

Ald. [*A part.*] Voyez-vous cela.—Pauvre diable !

Nic. Je ne goûterai de repos que lorsque l'enterrement sera terminé, et que j'aurai révélé cet important secret à la famille. Ecoutons ; le coq chante encore. Il faut que je parte. Paul doit m'attendre. Hélas ! [*Il sort.*

[*Tous les autres personnages sortent de leurs cachettes, et le suivent des yeux avec crainte et étonnement.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Scène I.—*Un autre appartement à Aldwinkle Hall.*

Entrent Aldwinkle *et* Dickory.

Ald. Dans quelle situation d'esprit je me trouve depuis vingt-quatre heures! Enfin, ayant été à l'auberge à mi-chemin, et m'étant convaincu de la vérité de votre rapport, j'avoue que j'ai eu tort de vous soupçonner d'avoir voulu me tromper, j'ai eu tort, grand tort.

Dic. Oui, m'sieur, vous avez eu fort tort.

Ald. Mais je croyais vraiment que vous aviez bu ;—vous savez que vous buvez quelquefois, Dickory.

Dic. Oui, m'sieur, quand je suis t'altéré.

Ald. Cependant, il faudra que je tâche de vous dédommager, Dickory, un de ces jours.

Dic. Oui, m'sieur, bien sûr. Diable, comme la main me démange !—C'est signe que j'aurai bientôt de l'argent; vot' seigneurie serait sur le point de me donner une guinée, que ça ne m'étonnerait pas.

Ald. Hein? une guinée ... hum ... Il n'y a pas de guinées de nos jours, Dickory : cependant, je vais vous donner un souverain : cela reviendra au même. [*Il lui donne un souverain.*

Dic. Oui, m'sieur, ça vaut même mieux.—Je suis un sujet loyal, et j'aime beaucoup le souverain, Hé ! hé !

[*Il regarde le souverain.*

Ald. Eh bien, qu'est-ce qui vous fait faire cette grimace?

Dic. Est-ce que vous ne le couronnerez pas, monsieur?

Ald. Couronner quoi!

Dic. Eh bien, le souverain, parbleu !

[*Il tend la main dans laquelle est le souverain.*

Ald. Ah, le coquin! enfin n'importe, le souverain ne restera pas sans couronne, faute de cinq shillings. Je suis bien aise d'avoir appris de l'aubergiste que les parents de ce pauvre Mr. Nicodème vont se rendre eux-mêmes aux funérailles ; cela m'épargnera bien du tracas, car sans cela je n'aurais pu me dispenser de le faire mettre en terre. J'espère qu'il y restera, une fois qu'il y sera, et qu'il ne nous fera plus de visites.

Dic. Bien sûr qu'il reviendra encore cette nuit, monsieur, vous savez qu'il l'a dit.

Ald. Dieu me pardonne! c'est pourtant vrai.

Dic. Il ne vous a pas encore dit le secret, et il n'aura pas de repos qu'il ne s'en soit soulagé, vous pouvez y compter ;— ils sont comme ça, les revenants.

Ald. C'est vrai, c'est vrai.—Miséricorde !—quelle heure est-il maintenant, Dickory.

Dic. Minuit juste : c'est à cette heure qu'il est venu la nuit dernière.

Ald. Je suis presque hébété par l'épouvante ; cet homme infortuné a dû être un bien grand réprouvé pendant sa vie, pour que sa pauvre âme soit ainsi errante, Dickory.

Dic. Ah, oui ! qu'il a dû être un fameux farceur ; mais il le paie cher à présent. Eh ! qu'est-ce que c'est que ça ? Le voilà qui revient, monsieur.

Ald. Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Retirons-nous à l'écart et observons-le.

[*Aldwinkle et Dickory se retirent au fond du théâtre.*

Entre NICODÈME.

Nic. Il est bien extraordinaire qu'on laisse toutes les portes ouvertes à cette heure de la nuit. Encore une triste journée d'écoulée ! Je m'en réjouis, ainsi que de m'être acquitté d'une partie des pénibles devoirs qui me sont imposés. La nuit est le seul temps où je m'appartienne maintenant. Mais où peut être cet Aldwinkle ? Je ne dois tarder plus longtemps à lui révéler cet important secret. Je ne goûterai nul repos jusqu'alors, car j'en ai reçu l'injonction solennelle au moment du trépas. Il est loin de soupçonner qui je suis.

Ald. [*A part.*] Ah, tu crois cela !

[*Il s'avance sur le devant de la scène.*

Nic. Mais où peut-il être ?

Ald. Voici le moment.

Nic. [*Se retournant et voyant Aldwinkle.*] Eh ! . . . ici ? C'est bien singulier.—Votre serviteur, Mr. Aldwinkle.

Ald. Que puis-je faire pour procurer la paix à votre pauvre malheureuse âme ? Si vous avez quelque chose à dévoiler, je vous conjure de le faire à l'instant.

Nic. Eh bien, oui.—Je ne suis pas ce que je parais, ni ce que vous me croyez être.

Ald. Je le sais, pauvre misérable !

Dic. [*A part.*] Voilà que tout s'explique.

Nic. Quoique je porte le nom de Nicodème, et que je lui ressemble exactement sous tous les rapport, je . . . Préparez-vous

Ald. Je suis préparé. Que le seigneur me bénisse !

Nic. Je... je suis seulement le représentant de cet homme infortuné... Il n'est plus de ce monde.

Ald. Je le sais, Mr. le rev... c'est-à-dire Mr. le représentant.

Nic. Malheureux Gaspard... Excusez mon accablement, je viens de bien loin.

Dic. [*A part.*] Oui, il y a loin, je le garantis, de l'autre monde ici.

Nic. Cependant, j'ai fait une promenade agréable en traversant le cimetière.

Ald. Oh, sans doute, vous vous trouviez là comme chez vous.

Nic. Vous raconterai-je les détails du malheureux événement ?

Ald. Oh ! non ; je vous en prie, ne vous en donnez pas la peine, Mr. le représentant. Je suis complétement au fait de tout.

Nic. Je m'en félicite. Vous avez communiqué ce triste fait à votre fille.

Ald. Oui.

Nic. Est-elle résignée ?

Ald. Parfaitement.

Nic. Ah, tant mieux ! Quoique son prétendu ne soit plus de la terre des vivants, elle peut encore être Madame Nicodème. Je lui offre ma main.

Ald. Hein.—Vous ? [*Il recule effrayé.*

Nic. Je lui ferai préparer un appartement convenable.

Dic. [*A part.*] Oui ; au-dessous du rez-de-chaussée, je suppose.

Nic. Mais nous réglerons tout cela plus tard ; j'ai affaire cette nuit. J'attends, d'un moment à l'autre, un messager de la part du fossoyeur et de l'entrepreneur des pompes funèbres.

Ald. Que le Seigneur ait pitié de nous ! Je ne voudrais pas vous déranger, pour le monde entier ! [*A part.*] C'est sans doute un autre revenant de ses camarades. [*Haut.*] Allons nous-en, Dickory.

Dic. De tout mon cœur. Je ne me le ferai pas dire deux fois.

[*Sortent Dickory et Aldwinkle. Ils se cachent derrière les portes, qu'ils entr'ouvrent.*

Nic. Voilà un bien étrange vieillard : au fait, la famille tout entière me paraît bien étrange—la tête un peu fêlée, à ce que je crois. Où peut être Paul ? Je l'avais prié de venir me

retrouver ici, à quelqne heure que ce fût —Eh, je le blâmais à tort ; il est exact au rendez-vous !

Entre PAUL, *en manteau de deuil, crêpe au chapeau, etc.*

Je vous attendais impatiemment, Paul.

Paul. Il m'a été impossible d'arriver plus tôt, monsieur ; il m'a fallu mettre tout en ordre ; et, quoiqu'il soit déjà tard, j'ai volé comme l'éclair.

Ald. [*A part à Dickory, avançant la tête.*] Quelle peut être cette affreuse figure, tout en noir ?

Dic. [*A part à Aldwinkle, avançant la tête.*] Soyez-en sûr, not' maître, comme Mr. Nicodème est le jeune Nick, celui-là, c'est le vieux Nick (5).

Nic. [*A Paul.*] Avez-vous réglé avec le fossoyeur, au sujet de la tombe ?

Paul. Soyez tranquille, monsieur ; je vous ai fait faire une tombe aussi jolie que vous pouvez le désirer ; spacieuse, seche, et de huit pieds de profondeur.

Ald. [*A part.*] Que le diable l'emporte ! Je voudrais qu'il y fût déjà.

Nic. C'est confortable.

Paul. Je vous apporte un spécimen des manteaux et des crêpes. Voyez, n'ont-ils pas l'air tout-à-fait dégagé ?—C'est bien ce qu'il faut, n'est-ce pas ?

Nic. Ils ne sauraient être mieux.

Paul. Vous aurez des funérailles aussi belles que vous pouvez le souhaiter. L'aubergiste et ses deux garçons ont promis de faire les pleureurs près de la bière—les muets m'ont parlé hier au soir d'accompagner le corps—et quant à ceux qui doivent tenir les coins du poêle, laissez-moi faire; je m'en charge ; ainsi, vous voyez qu'il n'y manquera rien.

Nic. Les cloches sonneront-elles avant et après, comme je l'ai demandé ?

Paul. Vos propres oreilles vous convaincront, monsieur qu'elles n'ont pas été oubliées.

Nic. Bon, bon, bon !

Paul. J'ai tout réglé pour que les funérailles eussent lieu demain ; vous serez prêt ?

Nic. Oui, je m'y préparerai.

Paul. Cela peut se remettre, si vous le désirez.

(5) *Old Nick* est un sobriquet donné au diable.

Nic. Nullement! Le plus tôt sera le mieux. Quand une fois l'enterrement aura eu lieu, je serai tranquille; je n'aurai pas une nuit de repos jusque-là.

Paul. Vous serez nécessairement le premier du cortége; rien ne pourrait se faire sans vous; et la promenade ne vous déplaira pas.

Ald. [*A part.*] Le diable emporte une pareille promenade!

Nic. Mais l'épitaphe.—Vous avez oublié l'épitaphe.

Paul. Non pas, monsieur; j'en ai écrit une moi-même—vous allez l'entendre. [*Il lit.*]

"Ci-gît Monsieur de Nicodème,
Surpris un jour par la mort blême,
Et par le sort contrarié,
Sur le point d'être marié.
La mort, en l'enlevant d'avance,
D'un repentir tardif lui ôte la souffrance:
Il attend maintenant sa finale sentence."

Hein! comment la trouvez-vous? N'admirez-vous pas la finale sentence, quand même le reste ne vous paraîtrait pas aussi bien.

Nic. Les idées valent mieux que le style; mais cela suffira; vous me la ferez graver soigneusement.

Paul. Soyez tranquille, elle sera faite par un de nos meilleurs lapidaires.

Nic. Mais vous devez avoir besoin de rafraîchissement. Venez par ici, je vous donnerai un os à ronger. Je vais maintenant continuer mes recherches sur l'Histoire Domestique des Vampires, afin d'être complétement au fait de ma tâche, et de ne pas me montrer novice; et quand j'aurai épousé la fille du vieux Aldwinkle, je pourrai mettre ma théorie en pratique. Venez, Paul, venez.

[PAUL *et* NICODÈME *sortent.* ALDWINKLE *et* DICKORY *s'avancent.*

Dic. Diable m'emporte si ce n'est pas la première fois que j'entends demander à un mort quand il veut être enterré.

Ald. L'horreur m'a véritablement perforé de part en part—sur le point de marier ma fille à un vampire.—Ah! sans doute il la voulait pour lui sucer le sang. Mais, grâce au ciel, il sera enterré demain. Dickory, que la première chose que vous ferez demain soit d'aller le voir mettre dans son cercueil; et, entendez-vous, donnez quelque chose au fossoyeur, pour

qu'il donne à la tombe un ou deux pieds de plus de profondeur, et qu'il mette dessus une des pierres les plus grandes et les plus lourdes qu'il pourra se procurer.

Dic. Oui, monsieur, je ferai tout pour le tenir sous terre; et l'empêcher de revenir.

Ald. Et, en attendant, nous irons nous cacher à la cave jusqu'au point du jour ; quand les ombres courent les champs, le seul lieu sûr est sous terre.

Dic. Vous avez raison, not' maître ;—et s'il ose y venir, diable m'emporte si nous ne le mettons pas dans la Mer Rouge de l'une de vos pipes de vin de Porto.

[*Sortent Aldwinkle et Dickory.*

SCÈNE II.—*Un autre appartement à Aldwinkle Hall.*

Entrent GEORGIANA, LAVINIA *et* VAUNTINGTON, *se tenant par le bras.*

Lav. Eh bien, ma chère Georgiana, si je pouvais être assez faible pour soumettre mon esprit à la superstition, je dois convenir qu'il y aurait un concours de circonstances suffisant pour prouver, même aux plus incrédules, que ce pauvre monsieur est un revenant. Mais le règne du monde invisible est passé avec les siècles de la chevalerie et de l'ignorance ; l'établissement des écoles du dimanche, ma chère, a signé l'arrêt de mort de tous les fantômes passés, présents et futurs. Vous m'excuserez donc, si je reste incrédule.

Geo. Je suis convaincue que Mr. Nicodème est un revevant, un véritable revenant, et rien qu'un revenant.

Vau. J'aurais un revenant pour rival! alors Othello n'a plus rien qui doive l'occuper. Le percer de mon épée, ce serait percer l'air.—Avec un adversaire tel que lui, la meilleure chose à faire, c'est de jouer des jambes.

Entre NICODÈME *sans être vu.*

Nic. [*A part.*] Ah ! en conversation secrète. Je ne veux pas les interrompre.

Vau. Si nous pouvons une bonne fois mettre ce Mr. Nicodème en terre, nous trouverons moyen de l'y faire rester, dussions-nous élever une montagne sur lui. Je lui apprendrai à être mon rival. Un drôle qui n'a pas de moelle dans les os !

Nic. [*A part.*] Que parlent-ils de m'enterrer sous une montagne? Il faut que j'en entende davantage.

Geo. S'il me force à l'épouser, capitaine, il faudra venir l'assommer pendant la nuit.

Vau. Oui, ou lui donner une fumigation.

Nic. [*A part.*] M'assommer, me fumiger! Voilà de l'atrocité!

Geo. Ou bien, le mettre entre deux lits de plume, et l'étouffer.

Nic. [*A part.*] C'est un démon que cette jeune fille.—Je l'échappe belle!

Geo. Enfin, employer tous les moyens, pour nous défaire de ce monstre.

Nic. Voilà une épouse bien tendre, sur mon honneur.

Vau. Je deviens singulièrement vaillant. Je voudrais seulement me trouver à présent face à face avec cet homme errant.—Je lui apprendrais à rester tranquille la nuit, et... [*Nicodème s'avance.*

Geo. Ah! [*Elle pousse un cri et s'enfuit.*

Vau. Oh! le diable. Prenez garde. [*Il s'enfuit.*

Lav. [*A part.*] Suivrai-je leur exemple?—Non, pourquoi le suivrais-je? Je n'ai jamais eu peur d'un homme, et certainement je n'aurai pas peur de l'ombre d'un homme. [*Haut.*] 'Anges et ministres de grâce, défendez-moi! Etes-vous un esprit tutélaire, ou..."

Nic. Je crains de vous avoir alarmée, mademoiselle.—Ce n'était pas mon intention, j'espère que ma présence inopinée est sans conséquence.

Lav. Oui, monsieur. Elle est même toute spirituelle—si je dois en croire ce qu'on m'a dit.—Apportez-vous des nouvelles de l'autre monde, je vous prie?

Nic. [*A part.*] De l'autre monde! Elle veut dire du nouveau monde, je suppose. [*Haut.*] La seule nouvelle que j'en aie, mademoiselle, c'est que la glorieuse cause de la liberté y fait de rapides progrès.

Lav. [*A part.*] Hum!—Cela explique pourquoi il est en liberté ici.

Nic. Si je puis m'en rapporter à l'expression de ces yeux, ils annoncent un caractère plus doux que celui de votre cousine. Si ma destinée était unie à la vôtre, il me semble que vous ne nourririez pas cet esprit féroce et exterminateur que je viens de découvrir dans Miss Aldwinkle, à son insu et malgré moi.

Lav. Je ne voudrais certainement pas troubler votre existence, tant que vous ne feriez point de mal.

Nic. Les recherches que je fais, mademoiselle, parmi des êtres d'un autre monde, me tiennent nécessairement éloigné de celui-ci, pendant le jour ; mais chaque soir, je rentre au sein de la société. Si l'hymen pouvait m'accorder une âme qui sympathisât avec la mienne, et qui voulût partager mes études surnaturelles, cela changerait singulièrement mon caractère et mes habitudes. Cette âme, aimable enfant, j'ose presque espérer l'avoir trouvée en vous. [*Il lui baise la main.*

Lav. C'est un revenant fort galant, sur mon honneur.

Nic. Mais il faut que je m'arrache de ces lieux, ou j'arriverai trop tard aux funérailles.

Lav. Bon Dieu ! quel changement soudain.—Je vois que vous savez—passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Nic. Adieu, je déplore la nécessité qui m'oblige à vous quitter.—C'est une nécessité fatale !—Hélas, adieu ! [*Il sort.*

Lav. Que c'est singulier ! Si c'est un revenant, je ne vois, pour ma part, aucune différence entre les revenants et les hommes. Il a tout l'air d'un homme, et, en vérité, il m'a baisé la main comme un homme aurait pu le faire. Vraiment, s'il me priait de l'épouser, je ne sais trop ce que je lui dirais. Je suppose qu'il n'exigerait pas que je fusse une revenante.—Non, non, s'il m'épouse, il ne sera pas fâché que je sois femme —et ma foi, il verra que je le suis. [*Elle sort.*

SCÈNE III.—*Salle à manger à Aldwinkle Hall.*

Entrent ALDWINKLE *et* VAUNTINGTON.

Ald. Je vous l'ai dit, capitaine, si votre valeur vous donne assez de force pour veiller toute cette nuit dans la chambre hantée—c'est-à-dire, dans ma chambre à coucher, et pour faire disparaître ce fantôme, s'il revenait, vous avez permission pleine et entière d'épouser ma fille.

Vau. C'est un marché fait, écuyer ; pour l'amour de ma chère Georgiana, je me sens assez d'énergie pour faire face à dix mille fantômes.

Ald. Vous aurez une bouteille d'eau-de-vie, une paire de pistolets, les ouvrages du moine Bacon, et le docteur Faust ; ainsi vous ne pouvez manquer.

Vau. Il ne me faut que du cœur, monsieur, et j'en ai.

Ald. Je puis vous dire une chose en votre faveur. Il a dû être enterré aujourd'hui ; ainsi je ne pense pas qu'il nous im-

portune davantage.—J'ai envoyé Dickory voir l'enterrement, et j'attends son retour d'un moment à l'autre ; mais allez à votre poste—il est plus d'onze heures, et il ne faut pas que le revenant vienne vous surprendre avant que vous soyez préparé.

Vau. Oh, ne craignez rien. " Omnia vincit amor." [*Il sort.*

Dic. [*Du dehors.*] Tol de dol, de dol, lol.

Ald. C'est la voix de Dickory.

Entre DICKORY, *dansant et chantant.*

Eh bien, Dickory ?

Dic. Tout est fini, écuyer.—Il est en terre, et comme il faut, monsieur. Je ne suis parti que quand j'avais vu le fossoyeur boucher toutes les crevasses.—Il sera malin s'il en sort cette fois.

Ald. Bravo ! Parbleu, je suis si content que . . . Dites à Thomas d'apporter le grand bol de punch que je lui ai ordonné de tenir prêt ; et dites-lui d'y mettre une pinte d'eau de vie de plus, entendez-vous ? Il nous faut de l'esprit de vin, maintenant que nous n'avons plus l'esprit de Mr. Nicodème.—Pardieu, nous allons faire une nuit joyeuse, Dickory.

Dic. Voilà Thomas, not' maître, et le punch aussi —Tol de dol, de dol, lol.

Entre un DOMESTIQUE, *avec du punch.*

Ald. Posez-le, Thomas, posez-le. [*Le domestique pose le punch et se retire.*] A présent, Dickory, remplissez votre verre,—[*Il se verse du punch*] et que notre premier toast soit : La paix aux mânes de Mr. Nicodème. [*Il boit.*

Dic. De tout mon cœur.—[*Il remplit son verre.*]—La paix aux restes de Mr. Nicodème. [*Il boit.*

Ald. Remplissez encore votre verre, Dickory. [*Il remplit.* Et maintentant, souhaitons . . .

Entre NICODÈME, *au fond.*

Confusion à tous les visiteurs nocturnes ! [*Il boit.*

Dic. [*Sans être vu.*] Morbleu ! ont-ils l'intention de m'insulter ?

Dic. [*Remplissant son verre.*] Confusion à tous les visiteurs cothurnes. [*Il boit.*

Ald. Allons, nous allons souhaiter que les carabins ne le dé-

terrent pas pour le disséquer. [*Il se prépare à remplir son verre.*

Nic. [*S'avançant entre eux.*] Monsieur !

[*Il frappe son bâton sur la table. Dickory et Aldwinkle s'enfuient précipitamment.*]

Nic. Morbleu ! on dirait que je suis un spectre : partout où je vais, je fais fuir tout le monde. Assurément ce ne peut être cet habit noir.—N'importe, la triste cérémonie est finie, j'ai maintenant le temps de retourner aux douces obligations que m'impose l'amour, et à mon grand ouvrage sur les vampires. Je suis un peu fatigué de cette journée, je vais me retirer dans ma chambre, sans déranger la famille. Grâce à l'assistance de Paul, tout s'est passé admirablement. Mon pauvre cousin a dû être singulièrement satisfait d'être enterré avec tant de goût, et si confortablement.—Hélas ! [*Il sort.*

SCÈNE IV.—*Chambre à coucher à Aldwinkle Hall. Cheminée tables, chaises, etc.*

On voit VAUNTINGTON *assis à une table. De l'eau-de-vie, des pistolets, des flambeaux, des livres, etc., devant lui.*

Vau. [*Regardant à sa montre.*] Il est près de minuit. Cette affaire-là ne me plaît pas trop. Il faut que je prenne encore un peu d'eau-de-vie. [*Il boit.*] Il serait inutile de faire feu sur lui ; il ne s'inquiéterait pas plus d'avoir le contenu d'un pistolet dans le corps, que si c'étaient autant de boulettes de godiveau ; buvons encore un coup. [*Il boit.*]—C'est la seule chose que j'aie pour me soutenir.—Quel silence imposant ! Je voudrais pouvoir le rompre, d'une manière ou d'une autre.—Chantons—Tol lol de—Non, je ne suis pas en train de chanter.—Essayons de siffler. [*Il siffle.*]—Non, le sifflement a quelque chose de sinistre—et, d'ailleurs j'ai le gosier si sec que . . . Il faut que je prenne encore un peu d'eau-de-vie.—[*Il boit.*] Je ne puis avoir tort.—C'est un service spirituel, et qui conviendrait mieux au chapelain de notre régiment qu'à moi. J'ai bien envie de battre en retraite—mais alors, Georgiana et sa fortune ! —Je n'ai pas le moyen de renoncer ainsi à sa fortune.—Prenons encore un verre d'eau-de-vie. [*Il boit.*] Alors . . . [*Il bâille.*]—Je me sens singulièrement assoupi, ainsi—je vais finir la bouteille [*Il boit*] et, . . . [*Il bâille.*]—Je défie le diable, et . . . [*Il bâille et s'endort.*]

Entre NICODÈME, *qui s'avance vers la table.*

Nic. Eh quoi! un étranger dans ma chambre! et... Ah, des pistolets! Et... qu'est-ce que cela?—Une bouteille—de l'eau-de-vie—une vulgate. Que faire! Pauvre homme, il se sera trompé de chambre; je vais l'éveiller et le lui dire. Monsieur! Monsieur! [*Il tâche d'éveiller Vauntington.*] Morbleu, comme il dort profondément. Ohè! comment vous nommez-vous?—Monsieur! Je ne veux plus crier—que faire? —Ah! j'y suis.—Nous allons voir si le bruit de l'un de ces pistolets l'éveillera.

[*Il tire un coup de pistolet.—Vauntington se lève épouvanté, et voit Nicodème.*

Vau. C'est le revenant lui-même. Je suis perdu!

[*Il s'enfuit précipitamment.*

Nic. Arrêtez, Monsieur—Monsieur—ohè—il est parti—c'est bien singulier—qu'a-t-il voulu dire par le revenant? Il faut que je trouve Mr. Aldwinkle, et que j'obtienne l'explication de ces mystères. Oh, quand donc me laisseront-ils goûter quelque repos!—Hélas! [*Il sort.*

SCÈNE V.—*Un autre appartement à Aldwinkle Hall.*

Entrent ALDWINKLE *et* DICKORY.

Ald. Dickory! Dickory! Ils sont aux prises, pif! pif! Je viens d'entendre les coups de pistolet.

Dic. Eh, diable! le voilà qui revient!

Ald. Qui? le fantôme?

Dic. Non, seulement le capitaine.

Entre VAUNTINGTON.

Ald. Eh bien, mon cher ami, comment cela s'est-il passé?

Entrent GEORGIANA *et* LAVINIA.

Geo. Ah! comment cela s'est-il passé? Je meurs d'envie de le savoir.

Vau. [*A part.*] Que diable leur dirai-je ? Si j'avoue ma défaite, je perds ma Georgiana. Payons d'impudence. [*Haut.*] Oh ! j'ai eu un combat désespéré.—Nous avons joué des griffes et des dents pendant une demi-heure : mais je pense que l'affaire est arrangée maintenant. J'ai fait feu sur lui inutilement : autant aurait valu tirer en l'air, pour le mal que cela lui a fait ! quand j'ai vu cela, je l'ai attaqué avec du latin, le moine Bacon, le docteur Faust et Agrippa.

Dic. Et il vous agrippa.

Ald. C'est bien cela. J'aurais pu l'abattre moi-même si j'avais seulement su le latin.

Vau. Je l'ai fumigé, exorcisé.

Dic. Exercisé ? Diab' m'emporte, j'aurais bien voulu le voir faire l'exercice.

Ald. Voulez-vous vous taire, bavard !

Vau. Et enfin, je l'ai serré de si près, qu'il est parti par le trou de la serrure, avec un coup de tonnerre, et j'ose dire qu'il ne montrera plus sa figure ici.

Dic. Non, jusqu'à la première occasion.

Ald. Mon cher, cher jeune homme, vous épouserez Georgiana sans retard.—Cet imbécile de fantôme croyait sans doute avoir affaire à des enfants.

Entre NICODÈME.

Nic. Monsieur Aldwinkle, pour quelle raison, monsieur . . .

[*Les femmes poussent des cris—tous sortent effrayés.*

Nic. Ceci est de plus en plus extraordinaire. Assurément, il faut que j'aie été métamorphosé à mon insu, transformé en quelque monstre, ou . . . mais des choses plus importantes doivent occuper mon esprit. [*Aldwinkle, Lavinia, etc., paraissent et l'écoutent.*] La grande et concluante vérité à laquelle je suis arrivé dans mon grand ouvrage, laisse à mon esprit assez de liberté pour penser à l'amour. Il n'est pas douteux que les vampires cherchent à s'unir à des mortelles exprès pour prolonger leur existence sur cette terre. Je vais donc promptement chercher la belle mademoiselle Aldwinkle et hâter notre mariage. En attendant, après ce que j'ai souffert, une promenade au doux clair de lune me ranimera.

[*Il sort*

Entrent ALDWINKLE, GEORGIANA, LAVINIA, VAUNTINGTON *et* DICKORY, *sur la pointe du pied.*

Lav. Là, monsieur, vous avez entendu ce qu'il à dit. C'est un vampire, et il ne cherche à s'unir à ma cousine que pour prolonger son existence.

Geo. Oh, certainement, je n'épouserai jamais un vampire mon papa ! Il me dévorerait.

Dic. Oui, il vous mangerait de caresses.

Lav. Vous le voyez, il est allé dans le jardin pour se remettre aux rayons de la lune des blessures que lui a faites le capitaine.

Vau. Comment, mais je l'ai tué une demi-douzaine de fois, certainement.

Dic. Diab' m'emporte, je ne savais pas que la lune était médecin.— [*A part.*] Ils sont tous lunatiques.

Ald. Je suis un vieillard bien persécuté !—Que faire ?—Comment nous débarraser de lui ?

Lav. Ecoutez-moi, monsieur.—Promettez que le capitaine épousera ma cousine et assurez-moi une petite fortune, et je me charge d'empêcher Mr. Nicodème de jamais vous tourmenter la nuit ; je le ferai rester tranquille, je vous le garantis.

Ald. Faites-le, et je vous assure une dot égale à celle de ma fille.

Lav. Je suis sûre du succès comme de mon existence ; venez me rejoindre, dans quelques minutes, dans le jardin, et que l'exécution de votre promesse suive celle de la mienne.

[*Elle sort.*

Ald. Elle est vraiment drôle.—Je ne m'étonnerais pas du tout si la petite folle allait tenir parole. Allons-nous-en tout doucement au jardin, car il me tarde de m'assurer de la vérité.

[*Il sortent.*

SCÈNE VI.—*Le jardin de Aldwinkle Hall. Clair de lune.*

NIDODÈME, *seul.*

Nic. Est-il possible que la lune, qui réfléchit un état si frais et si pur, puisse priver les hommes de leur raison ?—Elle me baigne de sa lumière fluide, comme la rosée, rafraîchissante et adoucissante—me livrant à une tendre langueur, et mettant toutes les cordes les plus rauques de ce bizarre instrument, le cœur, à l'unisson avec l'amour et l'harmonie !—Hélas !

Entre LAVINIA.

Par le Ciel ! attirée par la sympathie de deux âmes qui s'entendent, voici venir cette angélique jeune fille, pour me captiver et me charmer !

Lav. Mon bon monsieur, si vous ne tenez pas particulièrement à vous faire assommer, comme un être diabolique, vous suspendrez ces excursions nocturnes ; vous chercherez quelque moyen décisif de prouver que vous êtes bien effectivement un homme en chair et en os, et vous reposerez la nuit tranquillement dans votre lit.

Nic. Comme elle me secondera admirablement dans mes savants travaux !

Lav. [*A part.*] Il est vraisemblable que je le troublerai plutôt dans ses savants travaux, que je ne l'y seconderai.

Nic. Un être diabolique—des excursions nocturnes—m'assommer ! Une lueur se fait entrevoir.—Je commence à comprendre.—Fille charmante, comment puis-je mieux prouver que je suis un homme, qu'en unissant ma destinée à la tienne ? —Ainsi, sur mes genoux— [*Il se met à genoux.*

Entrent ALDWINKLE, GEORGIANA, VAUNTINGTON *et* DICKORY.

Ald. Enfin il est vaincu.—Voyez, il est à genoux, demandant grâce.

Lav. Levez-vous, monsieur ; je sais tout ce que vous allez dire—et, comme je n'ai aucune objection particulière à vous faire, voilà ma main.

Nic. Sur ma parole—voilà une jeune personne fort sensée. —Elle m'épargne une grande quantité de peines.

Lav. [*A Aldwinkle.*] Et maintenant, monsieur, je réclame l'exécution de votre promesse. Pour débarraser votre maison des visites nocturnes de cet être terrible, et pour le faire reposer tranquillement, comme font les autres chrétiens, j'ai heroïquement résolu de me sacrifier, et de l'épouser.

Ald. Quoi ! épouser un revenant—un vampire—un esprit ?

Nic. Je vois ce qu'il en est. Il y a eu une grande méprise ; vous m'avez confondu avec mon cousin.

Ald. Parbleu ! il parait que nous avons tous été attrapés et confondus.—Cependant, je suis bien aise que les choses aient

tourné de cette manière; mais vous, Dickory, comment a-t-il pu vous entrer dans la tête que monsieur était un revenant?

Dic. Eh ben, monsieur, si ce n'était pas un revenant, c'était un esprit : et les esprits me montent très-souvent à la tête.

FIN.

XCIV.—L'HOMME NERVEUX ET L'HOMME DE NERF.

PAR W. B. BERNARD.

PERSONNAGES:

Mr. Aspen, l'homme nerveux.
McShane, homme indépendant.
Vivian, gentilhomme campagnard.
Le Capitaine Burnish.
Lord Lounge.
Merton, rival d'Aspen.
Brown, son commis.
Biggs, son domestique.
Topknot.
McNab.
Lady Leech.
Emily Vivian.
Mrs. Clackett, maîtresse de maison.
Betty.
Mary.

ACT I.

Scène I.—*Appartement dans la maison d'Aspen à Londres. Porte s'ouvrant sur la fenêtre d'une chambre à coucher. Table avec le déjeûner servi.*

Betty *balayant la chambre, et* Biggs *arrangeant la table.*

Biggs. Oui, Betty, je suis décidé à chercher une autre place; car celle-ci sera ma dernière, si je la conserve une semaine de plus.

Bet. Voyons, John! crois-tu qu'en changeant tu te trouveras mieux? Il n'est ni maître ni maîtresse qui n'ait ses caprices.

Biggs. Je le sais bien; mais n'est-ce pas trop dur lorsque ces caprices-là rendent tout le monde malheureux. Avais-tu jamais jusqu'ici demeuré chez un homme nerveux?

Bet. Non.

Biggs. Alors, je te dirai, moi—qu'un crapaud sous une herse, et qu'un poisson dans la poële à frire, dont tout le monde plaint la destinée, sont bien plus heureux que nous. On a beau faire, rien ne le peut satisfaire. Il ne veut pas croire à ce qu'on nomme un accident, parce qu'il prétend que toi, moi, tout le monde enfin, nous conspirons pour le tourmenter.

Bet. Mais nous ne savons pas, John, s'il n'a pas hors de chez lui quelque chose qui le tracasse ?

Biggs. Soit, je ne prétends pas savoir quel est celui qui tire la corde de la cloche ; je sais seulement que nous en entendons le carillon. Et puis, il lui faut si peu de chose pour le mettre hors de lui ! Une tache sur la nappe lui agite les nerfs autant que la faillite d'une banque. Enfin, le pire de tout, c'est qu'il est doublement nerveux.

Bet. Doublement nerveux !

Biggs. Eh ! oui ; il est tout à la fois fort et faible des nerfs. Il me serait bien égal de vivre avec un homme qui serait assez délicat pour avoir des accès nerveux sans m'en donner à moi-même ; mais tu sais fort bien que, lorsque monsieur commence à trembler, il nous fait tous suivre son exemple !

Asp. [*Dans la coulisse.*] Biggs ! Biggs !

Biggs. Bon, le voilà levé ! Cours, Betty, apporte la bouilloire. Non, arrête ! Chut ! ne cours pas ; marche sans bruit, ou bien il dira que tu lui voles son repos. [*Betty sort sur la pointe du pied.*] Voyons, maintenant, si la chambre est en bon ordre. Oui—bien ! Voyons ! qu'est-ce que je vais d'abord attraper ce matin ? Ah ! je m'en doute ; il va me dire des sottises pour l'avoir réveillé si matin.

Entre ASPEN, *en robe de chambre, tenant sa montre à la main.*

Asp. Biggs !

Biggs. Monsieur !

Asp. Regardez cette montre—dix heures et demie ! Comment osez-vous me laisser perdre mon temps au lit jusqu'à dix heures et demie un lundi matin ?

Biggs. Vous m'avez dit hier soir, monsieur, de ne pas vous déranger, parce que vous ne vous portiez pas bien.

Asp. Sottise, drôle ! Avez-vous jamais entendu dire qu'un homme se guérit en restant au lit un lundi matin ?

Biggs. Vraiment, monsieur, ce n'est pas ma faute.

Asp. Taisez-vous, drôle ; un homme nerveux déteste le babillage.

Biggs. Mais si vous vouliez au moins entendre une raison, monsieur . . .

Asp. Pas de raison, drôle ; un homme nerveux ne peut pas supporter le raisonnement. [*Il s'assied à table.*] Où est la bouilloire ? [*Betty entre en tapinois, et en plaçant la bouilloire sur la table, jette une assiette par terre.—Aspen effarouché.*] Qu'est cela ?

Bet. Un accident, monsieur . . .

Asp. Un accident ! Oui, un de *vos* accidents—un moyen adroit de m'irriter !

Bet. Mon Dieu, monsieur ! je n'ai jamais pensé—

Asp. Mensonge ! vous ne pensez à rien autre chose. [*Betty sort.*] Vous connaissez la faiblesse de mon système, et vous êtes tous ligués pour me mettre en terre ! Voilà un beau déjeûner ! des œufs ? de vrais boulets ! des *muffins ?* des véritables briques ! des morceaux de sucre assez gros pour paver une rue ! Encore de vos farces ! Où est la journal ?

Biggs. [*Lui présentant un journal.*] Voilà, monsieur.

Asp. [*Le laissant tomber.*] Mouillé !

Biggs. Je l'ai tenu devant le feu pendant une demi-heure, monsieur.

Asp. Donnez-le moi. Les journaux sont d'ordinaire assez secs en Novembre. [*Il lit.*] " Banqueroute—*Old Baily*—suicide—Horrrible Atrocité ! La maison de Mr. Crank, riche manufacturier, demeurant près de Leeds, a été forcée dans la nuit du 17 du mois dernier par une bande de brigands, qui ont jeté le malheureux homme dans un enclos où se trouvait un taureau ; l'animal l'a saisi avec les cornes et l'a renvoyé par la fenêtre ! " [*Il jette le journal par terre.*] En voilà des nouvelles ! Parlez-moi donc du bien que font les journaux ! A quoi servent-ils ? A rien, sinon à rendre les gens nerveux.

[*On frappe deux coups à la porte.*]

Biggs. C'est le facteur.

Asp. Biggs, je croyais, drôle, vous avoir dit d'envelopper ce marteau ! Ne savez-vous pas que chaque coup qu'on frappe à cette porte me va droit au cœur ? Ne connaissez-vous pas la faiblesse de mon système ? [*Il secoue Briggs avec violence.*

Biggs. Oui, monsieur.

Asp. Voulez-vous donc que je fasse de votre corps la porte et de ma main le marteau ?

Biggs. Non, monsieur ; mais si j'enveloppe le marteau,

on croira que vous êtes malade, et vous verrez le monde accourir chez vous durant toute la journée.

Asp. Allez ouvrir ! Un moment ! Revenez ici, drôle ! Encore de vos tours !

Biggs. Quoi, monsieur ?

Asp. [*Montant le parquet.*] Regardez cette épingle ! [*Biggs ramasse l'épingle et sort.*] Vivian a raison, décidément raison. Si je tiens à ne pas mourir, il me faut quitter Londres. Mon antipathie pour Londres augmente tous les jours. Quelle serre-chaude pour la friponnerie ! Car c'est là un fait lamentable—quiconque vit à Londres doit être un coquin—il ne peut l'éviter—c'est dans l'air ! Mon système délabré en est la triste preuve. Me voilà ici entouré chaque jour par une foule de gens qui viennent ramper et mendier auprès de moi dans la pensée unique de me voler—pas autre chose. Ils connaissent l'état de mes nerfs, et ils comptent là-dessus. Ma faiblesse est leur force. S'il faut une nouvelle preuve de ce fait—[*Briggs entre avec une lettre—Aspen l'ouvre*]—la voici. Voyez ce coquin ! ce drôle—c'est un vitrier-plombier—demeurant quelque part dans une sale ruelle—je le prends pour plomber ma maison—très bien—il la plombe—puis il en fait autant de mon magasin, pour lequel je ne lui ai pas donné d'ordre—puis m'envoie son compte—je ne veux pas le payer—je lui dis de reprendre son plomb—ah ! bien, oui, il veut mon argent—je refuse—aussitôt procès—voyez : "Monsieur, si mon compte n'est pas réglé ce matin, j'aurai recours à la justice." En voilà un coquin ! [*On frappe encore.*] Biggs, je ne veux voir personne ; je suis sorti—je suis mort.

Entre VIVIAN.

Viv. Vraiment, Aspen ; alors, je dois me contenter de prendre congé de vos restes mortels.

Asp. Mon cher Bob, je vous prie de m'excuser—je n'avais pas l'idée que ce fut vous—au contraire, je suis heureux de vous voir.

Viv. Eh ! bien, Aspen, je quitte la ville cet après-midi.

Asp. Homme heureux !

Viv. Jamais je n'ai mieux apprécié les douceurs de la vie de campagne que dans ce dernier voyage à Londres.

Asp. Ne me rendez pas malheureux !

Viv. Pourquoi vous rendez-vous malheureux vous même ?

Asp. Qu'entendez-vous par là ?

Viv. En rejetant mes conseils de chaque jour.

Asp. Quoi ! quitter les affaires ?

Viv. Oui.

Asp. Comment le puis-je ?

Viv. Etes-vous riche ou pauvre ?

Asp. Là n'est pas la question ; si je vais à la campagne il faut qu'Emilie consente à faire mon bonheur—et si elle y consent, votre maison pourrait ne pas être assez grande.

Viv. C'est un obstacle que je puis lever. Vous connaissez la propriété des Harewood contiguë à la mienne ? Je vous y ai conduit l'été dernier.

Asp. Je m'en souviens.

Viv. Elle vous semblait alors une résidence fort agréable.

Asp. C'est vrai.

Viv. D'après un journal d'aujourd'hui, il paraît que le propriétaire est mort à l'étranger, et qu'elle va être vendue à l'amiable. [*Il lui présente un journal et lui montre un paragraphe.*

Asp. Bob !

Viv. Eh bien !

Asp. J'acheterai cette propriété.

Viv. Vraiment !

Asp. Et je quitterai Londres.

Viv. Vous êtes résolu ?

Asp. Positivement résolu ! Biggs, mon habit et mon chapeau.

[*Biggs les apporte.*

Viv. Maintenant, vous allez cesser de souffrir.

Asp. Et commencer à vivre ! La campagne !—quelles idées enchanteresses ce mot-là fait naître—repos, bien-être, solitude, sommeil !

Viv. Je ne regrette qu'une chose, c'est que vous vous soyez refusé si longtemps à jouir de ces biens.

Asp. Et pourtant, Bob—[*Secouant la tête.*

Viv. Hésitez-vous ?

Asp. J'avoue que j'ai besoin de quelque chose qui relève mon énergie. [*On frappe bruyamment.*] Cela suffit. Biggs, n'oubliez pas que je suis sorti. [*Il met son habit, etc.*

Biggs. Oui, monsieur. [*Il sort.*

Asp. Je vais courir avec vous chez l'agent—acheter la propriété—mettre Brown, mon commis, à la tête de mes affaires —sauter dans une chaise de poste, et dire adieu aujourd'hui même au bruit et aux fripons. Si j'ai besoin maintenant d'un motif pour quitter Londres . . .

McS. [*En dehors.*] Sorti? c'est bon! c'est bon!

Asp. Allons, me voilà pris; cet infernal Irlandais—ma plus grand torture.

Viv. Qui est-il?

Asp. Je ne sais pas—il ne peut le dire lui-même—un individu—un oiseau de proie que j'ai rencontré à Margate; je lui demandai simplement un jour d'où venait le vent, et n'est-ce pas que de suite il s'est invité lui-même à dîner; il s'est accroché à moi depuis lors—je ne puis pas m'en débarasser—un véritable cautère, qui tire toujours.

Viv. Mais avez-vous été ferme avec lui?

Asp. Certainement! je lui ai dit un jour de sortir de la maison, et il m'a répondu que, si je voulais venir avec lui à un tir au pistolet, il me montrerait qu'il pouvait toucher l'homme en métal, qui sert de but, à l'endroit du corps que je lui désignerais.

McShane *entre.*

McS. Ah, mon cher ami, comment vous portez-vous? Sur mon honneur, il faut que je vous rende un service; il faudra que je donne à votre domestique mon pied au derrière, ou un de ces jours je serai obligé de vous exposer à une crise de nerfs pour lui apprendre à dire la vérité.

Asp. Vous parlez de l'ordre que je lui avais donné?

McS. Oui, oui! Je sais ce que vous voulez dire par là—vous êtes sorti pour tout le monde, excepté pour moi.—En train de déjeûner, hein! Je vais avaler un morceau avec vous.

Asp. [*A Vivian.*] Vous entendez? Il a une bouche semblable à un gouffre!

McS. [*A Aspen.*] Eh bien, que faisons-nous? Présentez-moi à votre ami; je me sens tout-à-fait gêné.

Asp. C'est la première fois alors—[*A Viv.*] Il désire vous être présenté; faites une fois sa connaissance, et il vous sera aussi attaché que votre peau.

Viv. Je comprends; eh bien! j'ai une petite affaire à la Banque; nous nous reverrons chez l'agent.

Asp. Très bien. [*Vivian va pour sortir.*

McS. [*A part.*] Oh! oh! Il faut que je sois moi-même mon maître des cérémonies—[*S'avançant vers Vivian.*] Monsieur, comme ami de Mr. Aspen, faites-moi le plaisir . . .

Viv. Monsieur! [*Il salue froidement et sort.*

McS. Mon cher ami, je vous suis fort obligé.

Asp. Pourquoi?

McS. C'est sans doute là quelque goujat de votre connaissance, et vous n'avez pas voulu me donner le désagrement de le connaître.

Asp. Hein ?

McS. Allons, asseyons-nous. J'ai à vous parler.—[*Ils se mettent à table.*] Biggs, Biggs, apporte un peu plus d'eau et un petit pain !

BETTY *entre.*

Betty, un peu d'eau, ma chère ; et au lieu de ce gros pain, donne moi un peu de pain tressé.

[*Betty sort, et revient avec du pain, etc., puis elle sort de nouveau.*]

Asp. C'est bien, demandez ce que vous désirez ; il faut que je vous quitte.

McS. Me quitter ! Bah ! bah ! Est-ce ainsi que vous attirez les gens à vous ? Asseyez-vous, je vous prie, et rappelez-vous quelque plaisante anecdote.

Asp. Mais, mon cher monsieur, les affaires sont les affaires.

McS. Oh ! ce sont les affaires, n'est-ce pas ? Tiens ! voici qui est assez bizarre. Je suis venu ici dans le même but ; et comme il est mauvais pour vous d'avoir deux idées à la fois, se heurtant dans votre petite tête, vous m'écouterez d'abord, puis vous irez à vos propres affaires aussitôt qu'il vous plaira.

Asp. Mais, Mr. McShane, mon temps est pris. Vous devez savoir qu'il y a certaines affaires . . .

McS. Ah ! ah ! c'est une certaine affaire qui vous occupe ? Oh ! alors, je ne veux pas faire attendre la chère belle ! Je m'en vais sortir avec vous.

Asp. [*A part.*] Non, cela ne sera point. Si cet animal-là est mis au fait de mon marché, autant vaut que je reste à Londres.

McS. Eh ! bien ! Eh ! bien ! nous ne voulons pas nous confier à notre ami.

Asp. [*S'asseyant.*] J'ai changé d'idée. Je puis encore vous donner cinq minutes ; mais dépêchez-vous. De quoi s'agit-il ? [*A part.*] Je suis un homme perdu !

McS. Eh bien ! donc, prenons le taureau par les cornes, ce qui veut dire au figuré : saisissons l'homme par les oreilles. Il faut que vous sachiez, mon cher, qu'il existe un sale rebut de l'espèce humaine, un tailleur du West-End qui a pris un goût très prononcé pour ma personne dont il a voulu se servir pour faire valoir la coupe de ses habits. Eh bien ! j'ai consenti à

m'en laisser faire une demi-douzaine, et à devenir à son profit une annonce ambulante. Je les ai portés dans la meilleure compagnie. Eh bien! le croiriez-vous? cette honte de notre sexe a la prétention de me faire payer ces habits!

Asp. Vraiment!

McS. Mais comme je n'ai pas voulu m'en laisser imposer, j'ai refusé net; et maintenant ce maraud altéré de sang veut me faire mettre en prison!

Asp. [*A part.*] A merveille! Ah! s'il pouvait le faire, j'acheterais immédiatement la propriété.

McS. Lorsque j'appris cette nouvelle, par mon âme, je ne me sentis pas de joie.

Asp. En vérité! Pourquoi?

McS. Parce que, me dis-je, maintenant mon nerveux ami aura une occasion de me prouver sa reconnaissance, et de montrer qu'apres les dîners et les soupers que j'ai mangés pour lui, et que j'espère manger encore, il ne se contente pas simplement de dire: monsieur, je vous suis obligé, mais voici trente livres, mon très cher, pour votre tailleur, et puisque nous y sommes, en voilà encore vingt pour les petites dépenses.

Asp. [*A part.*] Voilà un effronté coquin! Non, non, les gardes-du-commerce doivent l'empoigner; il n'y a que cela pour me débarrasser de lui.

McS. Ainsi, prenez votre livre de banque, aimable infirme, et conduisez-vous comme un gentilhomme.

Asp. Hem! mon cher monsieur, je suis bien fâché; mais réellement le fait est que malgré toute l'estime que j'ai pour vous, l'argent est si rare pour le moment, et les comptes à payer si lourds, que . . .

McS. Vous ne voulez pas! Alors n'en parlons plus; nous irons faire une promenade, et nous nous arrêterons au tir; vous serez surpris de voir quel progrès j'ai fait dans ces derniers temps. Je tirerai sur le bonhomme de métal dans telle position qui vous plaira, et les yeux fermés, je lui enleverai une des parties vitales.

[*Il fait le geste de tirer au pistolet, et regarde Aspen en clignant l'œil d'un air significatif.*

Asp. Jolie situation que la mienne! Il faut que je sois ou volé ou assassiné. [*On frappe.*] Délivrance! Biggs, faites entrer; je suis chez moi!

LE CAPITAINE BURNISH *entre.*

Bur. Mr. Aspen . . .

Asp. Monsieur !

Bur. Je me suis donné le plaisir de venir moi-même vous présenter un mandat de mon estimable ami, Caleb Culverin, pour la somme de cent livres [*remettant le mandat à Aspen*], et comme je désire quitter la ville aujourd'hui même, probablement vous voudrez bien . . .

Asp. Quelle heureuse chance ! Asseyez-vous, monsieur ; je passe dans mon bureau, et je suis à vous à l'instant. [*A part.*] Grâce au ciel, je l'échappe belle ! Courons chez l'agent. [*Il sort.*

McS. Cent livres ! C'est une connaissance précieuse ! [*Il approche sa chaise de Burnish.*] Sans doute, monsieur, vous avez le plaisir de vous rappeler de moi ?

Bur. Je ne saurais le dire, monsieur.

McS. Alors, il est évident que l'avantage est de mon côté.

Bur. Tout-à-fait.

McS. Bien, c'est un commencement ! Eh ! savez-vous que, bien que j'aie votre nom au bout de la langue . . . n'est-ce pas Smith que vous vous appelez ?

Bur. Non, monsieur.

McS. Ce n'est pas Jones non plus ?

Bur. Non, monsieur.

McS. Je me le disais bien. Cela vous paraîtra peut-être singulier ; mais j'ai le souvenir le plus distinct de votre visage. Un jour, à Mousulapatam, tandis que vous et moi nous étions sous un bananier, pendant un orage ! . . . oh, l'une de ces épouvantables cataractes . . .

Bur. Pardon ; mais je n'ai jamais été aux Indes Orientales.

McS. C'était donc aux Indes Occidentales ?

Bur. Je n'y suis pas allé davantage.

McS. Alors c'était à Brighton ?

Bur. J'ai été à Brighton.

McS. Ah ! j'en étais bien sur ! Maintenant je vous expliquerai comment j'ai confondu les Indes avec Brighton ; tandis que j'étais en Orient, j'ai souffert d'une maladie de foie —et à Brighton j'ai eu des maux de reins. Vous voyez bien que la distance n'est pas grande.

BROWN *entre avec un mandat.*

Brown. Mr. Aspen vous fait ses compliments, monsieur, et vous envoie ce mandat; il espère que vous l'excuserez, car des affaires de la nature la plus urgente l'ont obligé à partir en toute hâte.

McS. Et quand compte-t-il être de retour?

Brown. Cela est fort incertain, monsieur.

McS. Ne vous a-t-il laissé aucune commission ?

Brown. Non, monsieur. [*Il sort.*

McS. [*A part.*] Quel misérable pingre! Il faut que je dîne avec mon ami que voici; ces cent livres possèdent une attraction magnétique, qui . . .

Bur. [*Après avoir serré le mandat, il prend son chapeau.*] Je vous salue, monsieur.

McS. Je vous accompagne, monsieur.

Bur. Vraiment, monsieur, j'en serais charmé . . .

McS. Il n'y a pas de quoi [*Il prend le bras de Bur.*

Bur. Mais je suis très pressé !

McS. C'est comme moi !

Bur. Mais, je vais vers l'ouest.

McS. Moi, je vais à Piccadilly.

Bur. C'est très bizarre ! Le fait est, monsieur, que je vais aux Downs.

McS. J'ai passé là les six derniers mois.

Bur. Et, comme j'ai beaucoup de visites à faire . . .

McS. Vous avez besoin des conseils d'un ami !

Bur. Au contraire ; je vous assure . . .

McS. Pas d'excuses—

Bur. Des excuses !

McS. Vous avez peur de m'importuner ;—pas le moins du monde, mon cher ami !—Le fait est que vous avez une physionomie qui m'a plu dès l'abord, et quand une fois j'ai du goût pour la physionomie d'un homme, le diable lui-même ne pourrait m'en séparer. [*Ils sortent ensemble.*

SCÈNE II.—*Appartement chez Lady Leech. Fenêtre dans le fond.*

LADY LEECH *entre suivie de* LORD LOUNGE.

Lady L. Adrien !

Loun. Letitia !

Lady L. Voyez-vous venir le capitaine ?

Lon. [*Regardant par la fenêtre.*] Non !

Lady L. Vous dites que la voiture est commandée pour onze heures ?

Loun. Oui.

Lady L. Alors notre séjour en ville est terminé ; fort triste séjour, milord.

Loun. Fort triste !

Lady L. Vraiment, Londres est tellement changé depuis quelques années, qu'une personne de bon goût doit en haïr le nom même ; tous les gens à la mode ont pris leur vol vers le continent—et ceux qui les ont remplacés sont ou trop pauvres pour qu'on les fréquente, ou trop communs pour qu'on veuille les former !

Loun. En effet.

Lady L. Dans une conjoncture pareille, on soupire après un hermitage ; et quoique notre petite villa de Wiltshire soit bien petite, milord . . .

Loun. Bien petite !

Lady L. Et notre maison trop retirée pour lui donner beaucoup d'éclat . . .

Loun. C'est vrai !

Lady L. Toutefois, le plaisir d'éviter le contact des parvenus, qui inondent les eaux, est si grand, que l'on doit considérer un revenu médiocre comme une bénédiction, quoique ce soit pourtant assez difficile, milord.

Loun. Très difficile.

Lady L. Adrien !

Loun. Letitia !

Lady L. Avez-vous causé ce matin avec le capitaine ?

Loun. Non.

Lady L. Vous ne savez alors un certain événement . . .

Loun. Qu'est-ce ?

Lady L. Il m'a arraché à la fin mon consentement de le rendre heureux.

Loun. Bien !

Lady L. Je sais fort bien qu'il est de beaucoup au-dessous de nous—pauvrement apparenté—sans usage du monde; mais c'est un homme qui a bon cœur, et puis il a cinq cents livres de rente.

Loun. Oui.

Lady L. Or, comme il est disposé à laisser faire son éducation, et qu'il ne sera pas bien gênant, j'ai pensé qu'il valait mieux ajouter ses rentes aux nôtres, que de condamner le pauvre diable à mourir de désespoir.

Loun. C'est vrai.

Un DOMESTIQUE *entre.*

Le dom. La voiture, madame, est à la porte.

Lady L. Le capitaine Burnish n'est pas encore rentré ?

Le dom. Il rentre à l'instant, madame, en compagnie d'un autre monsieur.

Lady L. Un autre monsieur ! Ayez l'obligeance pour veiller à faire convenablement arranger notre bagage sur la voiture. Je vais parler en bas à Mrs. Flashton.

[*Le domestique sort.*

Le CAPITAINE BURNISH *entre suivi de* MCSHANE.

Charles, Charles, vous êtes en retard !

Bur. Oui, c'est vrai, mon amie; je le sais; mais le fait est... que j'ai eu quelque chose qui m'a retardé.

[*Il désigne McShane du regard.*

McS. La dame—ni très vieille, ni très laide—c'est là le côté vulnérable... [*Il salue Lady Leech.*

Lady L. Capitaine, quel est l'ami que vous nous amenez là ?

Bur. Mon ami ? Par ma foi, ce n'est pas une très vieille connaissance, quoique c'en soit une très chaude.

Lady L. Quelle est sa famille ?

Bur. Sa famille ? Oh ! sa famille, je crois, est fort nombreuse. Je pense qu'elle compte beaucoup de membres en ville. [*A McShane.*] Votre famille ?

McS. Les McShane, madame, du Comté de Clare !

Lady L. McShane ! Etes-vous parent de Lady Kilblarney ?

McS. Son cousin germain, madame, par le côté Ecossais.

Lady L. Etes vous lié avec la Duchesse d'Alpini et Mme. Cassino ?

McS. Très intimement, madame; et c'est dans leur char-

mante société que j'ai entendu citer si souvent votre goût et vos manières, que, bien que mon ami m'ait dit que vous étiez sur le point de quitter la ville, je n'ai pas pu me refuser le plaisir de me convaincre personnellement de la vérité de ces éloges. [*Il jette un regard sur Burnish.*

Lady L. Voilà un homme fort avenant, milord.

Loun. Fort avenant !

Lady L. Et de bonnes façons !

Loun. Très bonnes !

Lady L. Où avez-vous passé votre hiver ? Au-dela de l'eau ?

McS. Oui, madame, au-dela de l'eau.

Lady L. C'est par là que sont vos propriétés ?

McS. Pas tout-à-fait : la plus grande partie de mes biens se trouvent dans l'île de *Skye*. J'ai une ou deux terres dans Ayrshire, et une autre en perspective.

Bur. [*A part.*] Je n'aime guères cet homme-là J'ai essayé de m'en débarasser une douzaine de fois, et il m'a touché un mot de tir au pistolet.

McS. Est-ce donc la triste vérité, madame ? Et sommes-nous destinés à vous perdre ?

Lady L. Eh ! mon Dieu, oui ! les fatigues de l'hiver sont si grandes qu'une courte retraite dans notre joli cottage du Wiltshire me paraît tout-à-fait indispensable.

McS. Le Wiltshire ! Est-ce dans le Wiltshire que vous allez ? Comme c'est singulier ! C'est là aussi que je me rends !

Lady L. En vérité.

McS. Et, bien que j'aie pris mes dispositions pour m'y rendre dans ma propre voiture, si vous pouviez en vous serrant un peu me faire une petite place dans la vôtre, madame, je le préférerais de beaucoup.

Bur. Oh ! pour le coup, c'est trop fort ! Voilà qu'il fait la cour à Lady Leech ! Il faut que je le démasque. Monsieur !

McS. Monsieur ?

Bur. Vous devriez bien savoir que votre demande est absurde. Une chaise de poste ne peut tenir que quatre personnes

McS. Bah ! bah ! Six !

Bur. Mais comment, monsieur ?—comment ?

McS. N'y a-t-il pas le siége et la caisse, le dedans et le dehors, sans compter le cheval que ne monte pas le postillon ? Voyez, monsieur. [*Il va à la fenêtre, et se retire vivement en poussant une exclamation.*] Damnation ! voilà ces deux voleurs de gardes-du-commerce qui suivent ma piste à Londres

depuis une semaine ; les voilà qui se tiennent en sentinelle à la porte, et qui n'attendent que ma sortie !

Lady L. [*A laquelle Burnish a parlé bas.*] Est-ce possible ?

Bur. Il n'y a pas le moindre doute.

Lady L. [*Observant McShane qui regarde par la fenêtre.*] Assurément c'est quelque chevalier d'industrie. Je vous ai bien dit, milord, qu'il avait l'air tout-à-fait . . .

Loun. Tout-à-fait !

Lady L. En vérité l'impudence de certaines gens est extraordinaire !

Entre un DOMESTIQUE.

Le dom. La voiture de madame est prête.

Bur. Venez, mon amie ! [*Il prend sa main.*

McS. Vous n'allez pas m'abandonner, madame . . .

Lady L. A la sympathie de votre noble ami, cousin germain de Lady Kilblarney ! Ha ! ha ! ha !

Bur. et Loun. Ha ! ha ! ha !

Lady L. C'est amusant, milord, n'est-ce pas ?

Loun. Très amusant ! [*Ils sortent.*

McS. Ils rient, les monstres ! Comment diable vais-je me tirer des griffes de ces happe-chair sans merci ? Eh ! mordieu ! n'est-ce pas là un escalier dérobé ? Ici, Tim, réponds-moi pour un shilling. N'est-ce pas là un escalier ?

Le dom. Oui, monsieur.

McS. Dis-m'en pour une demi-couronne ! Cet escalier ne conduit-il pas dans une cour de derrière ?

Le dom. Oui, monsieur !

McS. Vertubleu ! Je suis encore un homme ! Voilà un sou pour toi ! Je te devrai le reste.

[*Il lui jette un sou et se sauve. Le domestique le suit.*

SCÈNE III.—*La maison d'Aspen. Même décor qu'à la première scène.*

ASPEN *entre en grande hâte.*

Asp. C'est fait ! Tout est arrangé ! Le Rubicon est passé ! J'ai acheté la propriété ; j'ai envoyé Vivian en avant pour faire mettre la maison en ordre ; j'ai fait de mon commis Brown

mon représentant en ville. La campagne ! Est-il possible que j'atteigne jamais à ce septième ciel dans ce monde ? Le tableau de ma félicité est en plein devant mes yeux : une nuit d'hiver —maison solitaire—chambre bien close—feu brillant—paravent—sofa—Emilie !—Quel délice ! Biggs !

BIGGS *entre en courant.*

Biggs. Monsieur ?

Asp. Prends mon porte-manteau noir, et mets-y deux chemises et une paire de chaussettes. Je vais à la campagne.

Biggs. Comment, monsieur ! A la campagne ?

Asp. Oui. Vous n'avez pas besoin de geindre ! Ma résolution est prise ; et c'est de votre faute, à vous et à Londres, cette serre-chaude de la friponnerie !

Biggs. Ma faute, monsieur ? [*Il tousse.*] Heu ! heu ! ma . . . heu !

Asp. Silence, drôle !—ne tousse pas devant un homme nerveux ! La toux est irritante. Maintenant dépêche-toi. [*Biggs sort.*] J'ai pris ma place dans la diligence de onze heures ; elle sera ici dans cinq minutes ; elle passe devant ma porte, et le conducteur m'a promis de me prendre. Biggs ! [*Biggs rentre.*] As-tu aperçu ce diable d'Irlandais ?

Biggs. Non, monsieur.

Asp. C'est heureux ! Sans doute les gardes du commerce se sont assurés de sa personne ; de sorte que voilà déjà un diable dans la Mer Rouge. Ah ! Biggs !

Biggs. [*Qui se dirige vers la coulisse.*] Monsieur !

Asp. Et ce plombier, en as-tu appris quelque chose ?

Biggs. Non, monsieur.

Asp. Sans doute je suis aussi débarrassé de celui-là ! Je suis dans l'enchantement de ce qui m'attend. Allons, Biggs, vite mes effets ! J'ai promis à Brown d'écrire à l'agent du Lloyd, pour lui faire connaître mes intentions. Je vais le faire tout de suite ; j'ai juste le temps. [*Il s'assied à une table, et écrit en répétant les mots.*] " Cher Thompson, mon médecin m'ayant ordonné la campagne pour quelque temps, je vous écris pour vous informer que je suis sur le point de saisir "— [*Un cor sonne dans le lointain.*] La diligence ! Biggs ! Ma malle est-elle prête ?

Biggs. [*Entrant en courant avec la malle.*] Non, monsieur.

Asp. Non ?

Biggs. Je ne puis pas trouver vos chemises, monsieur; elles sont toutes au blanchissage.

Asp. Voilà un complot! Où est Betty?

BETTY *entre en courant.*

Où est mon linge, mademoiselle?

Betty. Ne vous rappelez-vous pas, monsieur, que vous ne l'avez pas trouvé bien blanchi, et que vous l'avez envoyé chez Barnes pour être repassé?

Asp. Mensonge! Je n'ai jamais ordonné pareille chose. Je vois votre but; vous avez peur de me perdre; mais cela ne prendra point! Je partirai! Je suis prêt pour cela à tous les sacrifices! J'acheterai un devant de chemise s'il le faut.

[*Le bruit du cor approche et se fait entendre sous la fenêtre.*

Le conducteur. [*En dehors.*] Nous vous attendons, monsieur! Reading! Reading! Bath!

Asp. Ferme la valise, et mets-la sur la voiture; donne à cet homme un shilling, et dis-lui d'attendre deux minutes que j'aie fini cette lettre.

Biggs. Oui, monsieur!

[*Il sort avec la valise. On frappe à la porte.*

Asp. Hé bien! Qui est là? Pas une de mes sangsues, je l'espère! Oh! si, assurément! Biggs!

Biggs. [*Rentrant.*] Monsieur!

Asp. Cours à la porte du magasin. Dis que je n'y suis pas, que je suis mort, tout ce que tu voudras. Je le vois clairement; c'est une conspiration pour me retenir à Londres. [*Biggs sort.*] Je vais achever ma lettre dans ma chambre à coucher; c'est le plus sûr.

Le conducteur [*En dehors.*] Venez, monsieur! monsieur!

Asp. [*Parlant par la fenêtre.*] Je suis prêt à l'instant!

[*Il entre dans sa chambre à coucher.*

MCSHANE *entre en courant tout hors d'haleine.*

McS. Pas de bruit, pas de bruit! et fermez bien la porte. Ouf! une rude chasse de Bond-street à Cripplegate, et je puis dire que je l'ai échappé belle! Quelle course Le vieux trembleur n'est point chez lui? N'importe, j'attendrai qu'il rentre.

Le conducteur. Eh! monsieur, venez-vous?

McS. Si je viens? Où donc?

Le cond. Nous ne pouvons nous arrêter ici toute la journée.

McS. Et qui vous demande cette faveur?

Le cond. Votre malle est sur la voiture.

McS. Ma malle sur la voiture ! Alors il ne vous faut pas mon corps ?

Le cond. Venez vite, monsieur, ou nous partons sans vous

McS. Ah ! ce ne serait pas gentil ! Partir sans moi !—Hem ! dites-moi, mon ami, est-ce que vous voulez dire que vous avez de la place pour moi dans cette diligence ?

Le cond. N'êtes-vous pas inscrit ?

McS. Inscrit ! Sans doute je le suis ! Mais, sur mon âme, je l'avais oublié ! Laissez-moi me rappeler. Eh ? Oui ! vertubleu ! je le vois ! Quelque ange bienfaisant a pris en pitié le désarroi de mes moyens de locomotion [*regardant ses jambes*], et s'est chargé de pourvoir à mon transport d'une façon respectable ! Hé ! dites-moi donc, mon ami ? Quand mon domestique a retenu ma place, a-t-il eu soin de la payer ?

Le cond. Certainement, monsieur ; tout est en règle.

McS. Ah ! tout est en règle ! très bien ! Alors, partons.

[*Il saute par la fenêtre.*

ASPEN *sort de sa chambre avec une lettre à la main.*

Asp. Ah ! j'ai fini ! Cocher, je viens ! Biggs, porte cette lettre au Lloyd !

Bruit de pas et chamaillis au-dehors.

Biggs. Vous n'entrerez pas ; il n'y a personne.

Garde du commerce. Nous entrerons ; nous savons qu'il est ici.

Asp. Ah ! mon Dieu ! des gens qui veulent envahir ma maison ; c'est le plombier peut-être. Décidemment il y a conspiration pour me retenir en ville ! Mais je déjouerai ce projet. [*Il boutonne sa redingote.*] Je filerai à temps. La diligence ! [*Il court à la fenêtre.*] Partie ! Hé ! Là-bas ! Arrêtez ! Revenez !

[*Il se penche hors de la fenêtre en criant. Les gardes du commerce entrent brusquement du côté opposé, suivis par Biggs, saisissent Aspen et le traînent sur le devant de la scène.*]

Garde 1. Le voici, Bill ! Ah ! ah ! mon bel ami, nous vous avons pincé à la fin !

Garde 2, [*le reconnaissant.*] Ah ! mon Dieu !

Asp. Je suis un homme perdu !

[*Il se jette sur une chaise. Les gardes du commerce s'éloignent, en le regardant avec surprise. Brown et Betty entrent. Le rideau tombe.*]

ACTE II.

SCÈNE I.—*La salle d'une auberge du village. On sonne.*

Entre MRS. CLACKET.

Mrs. C. Voilà ! voilà ! oui, comme je le dis à notre John, oui, dis-je, une maîtresse d'hôtel est comme un volant, allant et venant toute la journée. Hier nous n'avons eu qu'un seul voyageur par la diligence de Londres, et trois par une chaise de poste. Je suppose que les temps deviendront meilleurs !

Entre VIVIAN.

Viv. Bonjour, Mrs. Clacket. Vous avez eu un voyageur hier soir par la diligence.

Mrs. C. Oui, monsieur.

Viv. Un homme froid et réservé ?

Mrs. C. Oui, il paraît très réservé.

Viv. Est-il levé ?

Mrs. C. Je ne crois pas, m'sieur. Je n'ai point encore entendu la sonnette.

Viv. Sans doute il était fatigué de son voyage. Je ne veux pas le déranger. Mrs. Clacket, j'ai quelque chose à vous confier, mais je compte que vous me garderez le secret.

Mrs. C. Oh ! soyez tranquille, monsieur.

Viv. Sachez donc que ce voyageur est un de mes amis, qu'il a acheté la propriété Harewood, et qu'il compte entrer immédiatement en possession.

Mrs. C. Vraiment. Oh ! John ! John !

Viv. Dieu du ciel, madame ! est-ce là votre discrétion ?

Mrs. C. C'est que c'est là une si bonne nouvelle, monsieur.

Viv. N'importe, il ne faut point la publier. Mon pauvre ami est ce qu'on appelle un homme nerveux. Il est extrêmement irritable et susceptible. Ayez grand soin de le combler d'attentions et de ne souffrir rien qui l'ennuie.

Mrs. C. Soyez bien tranquille, monsieur.

Viv. Aussitôt qu'il sortira de sa chambre, soyez assez bonne pour lui dire que tout est prêt pour le recevoir au château, et que je reviendrai avant une demi-heure pour l'y accompagner. Bonjour, Mrs. Clacket.

Mrs. C. Bah ! arrive que pourra, il faut que je le dise à John.

McShane *entre.*

McS Je me sens tout interloqué ce matin. J'ai eu hier un voyage agréable, un souper fort décent et un très bon repos cette nuit. C'est tout profit. Je me lève aujourd'hui, à soixante-dix milles de Londres, et pas un sou dans ma poche pour déjeûner. Cela constitue une lourde balance de l'autre côté ! Or, si, au lieu de m'échapper, je m'étais laissé tranquillement conduire en prison, et que mon nerveux ami fût venu m'y trouver avec quelque argent, il est clair que ma ruine m'eût été des plus avantageuses. Par le ciel ! si je veux me retrouver en bonne situation, il faut que je retourne en ville et que je consomme sur le champ ma ruine. Mais d'abord il y a ce déjeûner ! Comment vais-je m'y prendre pour l'avoir ? Il y a dans cette maison une chose en ma faveur : c'est que le maître est une femme ! Je vais adopter l'une de nos superstitions nationales ; je vais lui jeter le mauvais œil. Holà, quelqu'un !

Entre Mrs. Clacket.

Mrs. C. Voici, monsieur. J'espère que monsieur a bien reposé la nuit dernière ?

McS. Comme un canard dans une mare !

Mrs. C. Et j'ose espérer que rien ne sera venu déranger monsieur ce matin ?

McS. Un rien [*frottant son estomac*], mais cela ne mérite pas mon attention.

Mrs. C. Oh ! mon Dieu, que je suis désolée ! Que puis-je faire, monsieur ? Comment vous faire oublier ce désagrément ? Puis-je apporter quelque chose ?

[*Elle parle avec beaucoup de vivacité.*

McS. Oh ! femme extraordinaire !

Mrs. C. Dussé-je faire le voyage de Londres, je n'y regarderai pas, monsieur.

McS. Quelle divine créature ! Eh ! bien, peut-être savez-vous, madame, que l'une des misères indispensables dans notre état d'existence sublunaire, est ce qu'on appelle le déjeûner !

Mrs. C. Oh ! mon Dieu, monsieur, pourquoi n'avez-vous pas sonné ? Il était tout prêt : des œufs frais et du beurre, le tout excellent. [*Elle sort apporte un plateau et met la table.*] Je ne veux pas qu'une autre que moi vous serve.

McS. Sur mon âme, c'est mon regard qui a fait ce miracle. [*Il s'assied et se verse à boire.*] N'est-ce pas un rêve ? Ces œufs et ce beurre ne sont-ils pas le produit de la sorcellerie ? brouillard et vapeur ?

Mrs. C. Hem ! J'espère que vous trouverez les choses à votre goût, monsieur. Ce pain est très léger. Peut-être souffrez-vous de digestions difficiles ?

McS. Non, ma bonne ! si je souffre, c'est plutôt du contraire.

Mrs. C. Mr. Vivian est venu ce matin, monsieur.

McS. Mr. Vivian !

Mrs. C. Et il m'a recommandé de tenir votre arrivée bien secrète.

McS. C'est bien de la bonté de sa part.

Mrs. C. Et il m'a chargé de vous dire, monsieur, qu'on serait tout prêt pour vous recevoir à la maison.

McS. La maison ! [*A part.*] Voudrait-elle parler de la maison de correction ?

Mrs. C. Oui, la maison que vous avez achetée ; c'est de l'argent en poche, monsieur, que d'acheter Harewood.

McS. De l'argent en poche ! dans tous le cas ce sera parbleu chez-moi une nouveauté ! [*Se levant et la menant sur le devant de la scène.*] Venez ici, ma chère. De quoi me parlez-vous là ? Voulez-vous dire que j'aie acheté une maison dans ces environs ?

Mrs. C. Certainement oui, monsieur, et la première maison du comté !

McS. Et sauriez-vous par hasard, ma chère, s'il m'est arrivé de la payer ?

Mrs. C. Je jurerais, monsieur, que vous avez bien assez d'argent pour . . .

McS. Et pensez-vous que, si j'y vais, je pourrai y entrer ?

Mrs. C. Comment donc, monsieur ! Le vieux Jacob, le maître d'hôtel, n'aspire qu'à vous voir. Ah ! monsieur, j'espère que vous menerez une plus joyeuse vie que le dernier propriétaire !

McS. Plus joyeuse ! On s'y amusera comme on ne l'a jamais su faire depuis le temps de l'usurpateur, mon prédécesseur ! Je veux que nos fêtes ébranlent les planchers du vieux manoir ! Un moment ! Je fais un rêve à cette heure. Bah ! si c'en est un, qu'on ne m'éveille pas avant le milieu de la semaine prochaine. Je vais me rendre à cette maison, et vous viendrez m'y voir, Mrs. Clacket, et nous nous amuserons

ensemble. Vertubleu! dites à quelqu'un de me montrer le chemin de ma propriété; j'ai hâte d'en prendre possession; et quand j'y serai installé, venez m'y voir, Mrs. Clacket.

[*Mrs. Clacket et McShane sortent*

[*On entend au-dehors le claquement d'un fouet.*]

Le postillon. Oh! holà, de la cour! arrivez donc, s'il vous plaît!

Un GARÇON *entre en courant.*

Le garçon. Une chaise de poste de Londres—a voyagé toute la nuit, je pense.. Un monsieur tout seul; comme il a l'air malade! veut déjeûner. Où est madame? [*Il sort.*

ASPEN *entre, couvert d'un manteau et tout emmitouflé. Le garçon lui montre le chemin, et le postillon le suit.*

Le garçon. Que voulez-vous prendre, monsieur?

Asp. Une chaise! [*Il s'affaisse sur une chaise.*

Le garçon. Déjeûner, je suppose, monsieur? Nous avons de tout dans la maison: gibier froid, jambon, langue . . .

Asp. Oh! ne m'ennuyez pas. Laissez-moi tranquille.

[*Le garçon sort.*

Le postillon. Le postillon, mon seigneur.

Asp. Voici une couronne pour vous. Vous m'avez mené d'un train qui répondait à mes désirs, et je puis dire que je n'ai jamais payé un pour boire avec une aussi complète satisfaction. [*Le postillon sort.*] Suis-je enfin à la campagne? Rêve de ma première jeunesse, espoir de mes derniers jours, la campagne tranquille, simple, peu peuplée, honnête! On avait le projet de me retenir, mais je n'étais pas homme à céder. J'ai sauté dans une chaise de poste à une heure du matin, et me voici! [*Otant son manteau et son cache-nez.*] A partir d'aujourd'hui je commence à vivre, au plutôt je retourne aux jours de mon enfance. Je me mets au niveau des principes et des sympathies de ceux qui m'entourent. Myers Gee Aspen, âgé de cinq ans. [*Le garçon entre.*] Oh! garçon! Etes-vous né dans ce pays? N'avez-vous jamais été à Londres?

Le garçon. Non, monsieur.

Asp. [*Se secouant la tête.*] Homme heureux!

Le garçon. Avez-vous dit, monsieur, que vous ne vouliez pas déjeûner?

Asp. Non, mon ami. Un déjeûner de campagne; simple, naturel et pur. Je suis certain que les vaches de ce côté vous donnent beaucoup de bon lait, et que vos poules couveuses ont des principes.

Le garçon. Ce sera prêt dans un instant, monsieur.

[*Il sort.*

Asp. [*Regardant dehors.*] Dieu me bénisse! Quelle vue charmante! Combien mes yeux ont été fermés aux beautés de la nature! Une laitière et une chèvre bondissant auprès d'elle. Et voici une vache qui rumine pensivement, et un agneau qui broute innocemment, puis un canard qui se baigne gaîment dans une mare. Quel barbare j'ai été jusqu'ici, moi qui ne regardais jamais les végétaux et les agneaux que pour désirer les voir figurer sur ma table.

Le GARÇON *rentre avec le déjeûner.*

Le garçon. Madame va venir sur-le-champ vous servir, monsieur.

Asp. Voyez comme cela ressemble peu à Londres! Ce garçon plein de simplicité partage l'esprit universel de paix et de pureté, et la maîtresse de l'auberge, j'en suis sûr, est aussi innocente que le lait qu'on vient de traire.

Entre MRS. CLACKET.

Mrs. C. Bonjour, monsieur.

Asp. Etes-vous la maitresse de la maison? née dans ce pays? jamais été à Londres.

Mrs. C. Mon Dieu, non, monsieur, jamais!

Asp. [*Lui donnant une poignée de main.*] Femme digne d'envie!

Mrs. C. Vous avez eu une belle journée pour voyager. La campagne présente un aspect agréable, monsieur.

Asp. Charmant, madame, charmant! Je mettais sans cesse la tête à la portière; et la verdure des champs, le bleu du ciel, mais sourtout le calme universel, si doux et si salutaire, pénétraient tous mes sens.

Mrs. C. Je suppose, monsieur, que vous êtes docteur ou écrivain?

Asp. Ecrivain! Un homme ne peut-il donc vanter le ciel et la terre sans que cela soit par métier ?

Mrs. C. Voulez-vous voir le journal du comté, monsieur ?

Asp. Oh! sans doute un honnête journal. Une instruction saine mêlée à un pur amusement. Y a-t-il des nouvelles ?

Mrs. C. Oui, monsieur. Voici quelque chose à propos du nouveau propriétaire d'Harewood.

Asp. Hem!

Mrs. C. Le monsieur de Londres.

Asp. Ah! Vivian a bavardé! Lisez, madame, s'il vous plaît.

Mrs. C. Hem! [*Elle lit.*] "Harewood Hall. Nous apprenons que cette belle résidence vient enfin de passer entre les mains d'un gentilhomme qui occupe une haute position dans le commerce de Londres. C'est un homme d'un esprit vif et ingénieux "—

Asp. Eh?

Mrs. C. [*Continuant de lire.*] "Agé d'environs trente-cinq ans."

Asp. Ha! ha! quel conte! J'ai cinquante ans.

Mrs. C. [*Lisant.*] "Il est très amateur de société et compte donner une suite de fêtes sans précédent pour la splendeur et pour le bon goût."

Asp. [*Se levant d'un saut.*] Odieux mensonge!

Mrs. C. Eh! quoi, croyez-vous donc en savoir plus que la Gazette de Wiltshire? Mais, mon Dieu, monsieur, ce journal est pris dans tout le comté! D'ailleurs le seigneur d'Harewood lui-même doit bien le savoir, et il m'en a dit tout autant de sa propre bouche.

Asp. Qui, moi?

Mrs. C. Non, le monsieur . . .

Asp. Ma bonne femme, de quoi parlez-vous?

Mrs. C. Eh! bien, je dis simplement ceci, monsieur, que le nouveau propriétaire d'Harewood qui est arrivé de Londres hier soir par la diligence et qui est parti pour le château il y a une demi-heure . . . [*Aspen tombe sur une chaise.*] Mon Dieu! monsieur, seriez-vous malade?

Asp. Suis-je vivant? Non, non, c'est quelque mauvaise plaisanterie. Prenez garde, madame; ne jouez pas avec les sentiments d'un homme nerveux; on pourrait vous en demander compte devant la justice! Répondez à une seule question Connaissez-vous Mr. Vivian?

Mrs. C. Oui, monsieur.

Asp. Est-il venu ici ?

Mrs. C. Oui, monsieur.

Asp. Attendait-il Mr. Aspen ?

Mrs. C. Oui, monsieur.

Asp. Eh ! bien, folle que vous êtes, ce gentilhomme . . .

Mrs. C. Est parti pour le château.

Asp. [*Tombant sur une chaise.*] Ceci ressemble singulièrement à Londres. Un coquin d'éditeur, qui ne m'a jamais vu et n'a jamais entendu parler de moi, me diffame ; c'est comme à Londres. Un gredin qui apprend mes intentions, bien que je les tienne fort secrètes, et que j'arrive ici comme un voleur plutôt que comme un honnête homme, se glisse dans mon nid ; c'est comme à Londres ! Et Vivian, mon meilleur ami, lui qui m'a fait venir ici, est assez aimable pour l'aider dans cette entreprise : tout-à-fait comme à Londres !

Mrs. C. Mr. Vivian sera bientôt de retour, monsieur.

Asp. Vraiment ! est-ce simplement une erreur ?—Cela ressemble à un complot.—Ce Mr. Aspen, je pense que je le connais : veuillez me le décrire un peu.

Mrs. C. Oh ! monsieur, c'est un homme des plus gais, des plus heureux, des plus avenants, qui parle haut, plaisante . . .

Asp. Si c'est là mon portrait, l'air de la campagne m'a singulièrement changé !

Mrs. C. Ah ! il mérite d'avoir une belle maison, car il en fera un noble usage.

Asp. La bonne âme ! Un moment ! Ai-je acheté cette propriété ?

Mrs. C. Il m'a dit, à moi et à mon John, qu'il aurait là des fêtes comme on n'en a jamais eu dans le comté. On mangera, on boira, on viendra, on s'en ira . . .

Asp. A ce train-là, si j'avais tardé d'une semaine, je me serais trouvé obligé de vendre la propriété pour payer les dettes. Je vais me mettre après lui. Mme. Chose, dites à Vivian, quand il viendra, de me suivre au château ; dites lui que j'y suis allé pour rencontrer . . .

Le GARÇON *entre.*

Le garçon. Madame, il y a là une douzaine de messieurs à cheval qui désirent savoir quand le nouveau seigneur sera ici.

[*Aspen se sauve en courant. Mrs. C. le suit*

SCÈNE II.—*Salon dans le château.*

Entrent McSHANE, TOPKNOT *et* MARIE.

McS. Très bien! très bien! Toutes les chambres sont comme vous-mêmes, propres, nettes et agréables. Je suis parfaitement satisfait. Je puis vous dire, mon bon ami, que je vous garderai à mon service; et si ma jolie petite Marie n'y a pas d'objections, je la garderai aussi.

Top. Je remercie bien humblement votre honneur. Marie, faites la révérence à son honneur. [*Ils sortent.*

McS. Sur mon âme, bien que nous soyons dans un âge de raison, je commence à croire à la magie. C'est moi qui, toute la journée d'hier, courais dans Londres avec un seul habit sur le dos et deux gardes du commerce à mes trousses, sans un trou pour y fourrer ma tête; tout était plein, excepté ma poche; quand tout-à-coup vient un ange-gardien qui me prend une place dans la diligence, me conduit dans l'une des plus belles parties de l'Angleterre, et me flanque dans une maison digne de Sardanapale! Sur mon âme, je suis fort obligé à ce Mr. Vivian. Il faut que je l'invite à dîner.

Entre TOPKNOT.

Top. S'il vous plaît, monsieur, voici un membre de la famille de Mr. Merton.

McS. Bien, introduisez ce membre.

Entre un FERMIER *avec une lettre.*

Le fermier. Voici un billet du jeune Mr. Merton, et il me faut une réponse avant de quitter le maison. [*Il s'assied.*

McS. Le membre a pris son siége! [*Lisant.*] "A Mr. Meyers Gee Aspen." Parbleu, c'est le nom de mon vieux trembleur de Londres! [*Il ouvre la lettre et lit.*] "Monsieur, malgré la lettre que je vous ai adressée à Londres pour vous informer que l'affection de Miss Vivian m'était acquise depuis longtemps, j'apprends que vous êtes venu à la campagne pour achever son malheur. Comme c'est à vous qu'il appartient de diminuer le nombre de vos victimes, vous m'obligerez en indiquant au porteur à quel moment et en quel lieu un ami pourra vous voir. ALFRED MERTON." Diable! le pauvre Aspen est tombé là dans une mauvaise affaire. Voici encore un mystère aussi noir que du charbon. Il faut que je le pénètre. [*Au fermier.*] Présentez mes compliments à Mr. Merton, et dites lui qu'il m'obligera en venant ici lui-même. Jacob, accompagnez

monsieur. [*Topknot et le fermier sortent.*] Eh bien, Corney McShane, propriétaire d' Harewood, je te félicité ! N'importe comment tu sois venu ici, t'y voilà, mon garçon, et au diable les conséquences. [*On frappe bruyamment.*] Voici du monde ; je m'en vais leur donner un échantillon du grand genre.

TOPKNOT *entre avec des cartes de visite.*

Top. Monsieur, voici Lord et Lady . . .

McS. Eh ! quoi ! ce ne sauraient être mes amis de la ville. Faites les entrer. [*Topknot sort.*] Ces gens-là m'ont mis à la porte hier. Je m'en vais les punir. Je leur montrerai l'effet que produit sur moi un tour de la fortune.

TOPKNOT *rentre et introduit* BURNISH, LORD LOUNGE *et* LADY LEECH.

Top. Voici mon maître, monsieur. [*Il sort.*

McS. Ah ! mes chers amis, vous m'avez déjà trouvé ; c'est bien aimable à vous.

Bur. et Lady L. Mr. McShane !

McS. Je vous l'assure, vous êtes aussi bien venus que la lumière du ciel.

Lady L. Capitaine, n'est-ce point là la rencontre la plus extraordinaire ?

Bur. Assurément.

Lady L. N'est-ce pas, milord ?

Lounge. Très extraordinaire !

Lady L. En vérité, Mr. McShane, nous étions si peu préparés au plaisir de cette surprise que les paroles nous manquent. Nous n'avions point la plus lointaine idée, quand nous vous avons quitté hier, que vous fussiez le propriétaire d'Harewood !

McS. Oh ! non, bien sûr ! Comment l'auriez-vous pu, madame, lorsque je ne le savais pas moi-même ?

Lady L. Mais la satisfaction de découvrir que vous êtes notre plus proche voisin.

McS. Votre voisin ! Ah ! cela est charmant ! Mais alors vous ferons tout aussi bien de réunir nos deux maisons. Vous dînerez avec moi aujourd'hui ?

Lady L. Décidemment, capitaine, cet homme n'est pas aussi plébeïen que nous l'avions cru d'abord.

Bur. Assurément.

Lady L. Mon cher monsieur, nous serons trop heureux. Mais permettez-nous d'abord de vous féliciter sur votre achat.

Bur. Une maison splendide !

McS. Oui, elle est très bien. Elle aurait pu cependant être mieux, mais le fait est que je ne suis pas difficile.

Lady L. Je trouve que c'est un véritable paradis.

McS. Et si je le pense aussi, madame, c'est qu'elle est visitée par un ange. [*Il salue.*

Lady L. Milord, c'est un homme fort agréable !

Lounge. Fort agréable.

Lady L. En vérité, je crois qu'il n'y a rien de plus comfortable au monde qu'une charmante maison de campagne.

McS. [*A part.*] Quand elle appartient aux autres ! Moi aussi, madame ; mais pour que le plaisir soit complet, il est nécessaire de s'y trouver absolument chez soi ; je vous prie donc de vous considérer désormais comme ayant ici autant de droit que moi-même. Maintenant je vais vous faire voir la maison. Allons d'abord sur la terrasse pour avoir une vue. Quelques-unes de mes vues, madame, sont toutes particulières, et j'espère que vous les trouverez agréables. Par ici, milord.

[*Lady L. prend son bras, et les autres le suivent. On entend frapper au-dehors.*]

Asp. [*Dehors.*] Ote-toi de là.

Top. [*Dehors.*] Mon maître est occupé, monsieur.

Asp. [*Dehors.*] Je suis armé.

Top. [*Dehors.*] Mais, monsieur, monsieur . . .

Asp. Drôle. [*Il entre en courant, tenant une chaise, avec laquelle il se place en attitude de défense, tandis que Topknot le suit.*] Maintenant fais un pas pour me molester, et j'applique ce bois sur ton individu, afin de voir le quel est le plus dur.

Top. Quel homme singulier ! Mais, monsieur, êtes-vous donc pris d'un accès de fièvre ? Vous tremblez exactement comme . . .

Asp. [*Tombant sur la chaise.*] Absolument comme à Londres.

Top. Eh ! bien, monsieur, dois-je prévenir mon maître ?

Asp. Un moment ! Quelle espèce d'individu est-ce ?

Top. Vous trouverez en lui un gentilhomme très poli ; des manières très engageantes.

Asp. Va et amène-le moi sur-le-champ. [*Topknot sort.*] Exactement comme à Londres ! N'importe ! m'y voici ! J'ai emporté les ouvrages extérieurs, et maintenant je vais saper la citadelle. Après un pareil effort je puis tout accomplir. Cette

chaise est solide; faut-il le battre en brèche ? un moment ! c'est peut-être un avocat ; alors il entamera une action sur la mienne. Non ; tous les grands triomphes s'obtiennent par le sang-froid. Je l'aborderai tranquillement. Le voici qui vient ; j'entends son pas ! Bien, mes nerfs sont calmes ; tournons-nous vers lui comme le Calife Vathek, et écrasons-le d'un regard.

Entre McShane.

McS. Mr. Aspen !

Asp. [*Tombant sur une chaise.*] Je suis mort.

McS. Eh ! quoi ! vous n'avez donc pas pu vous empêcher de courir après moi ? N'importe ! je suis enchanté de vous voir. Considérez-vous comme dans votre propre maison. Vous voyez que me voici enfin à mon aise.

Asp. En vertu de quelle autorité vous trouvé-je ici.

McS. Bah ! bah ! ne vous inquiétez jamais d'où vous vient la nourriture du moment où vous avez un plat. Qu'il vous suffise de songer que vous avez été poli pour moi en ville ; et que, maintenant que vous voici à la campagne, je vous rends la politesse.

Asp. Pouvez-vous prouver que cette propriété vous appartient ?

McS. Prouver ! sur mon âme, si tous les gentilshommes qui ont des propriétés à la campagne étaient tenus de prouver comment ils les ont acquises, il y en aurait beaucoup qui seraient fort embarassés !

Asp. Nierez-vous que j'aie acheté ce château chez Garraway, et que mon ami Vivian . . .

McS. Quoi ! serait-ce votre lit que j'ai chauffé tout ce temps ? J'en suis ravi ! Je vous fais mes compliments, mon ami, car je n'ai plus maintenant la moindre crainte d'être mis à la porte.

Asp. Mr. McShane, vous êtes le fleau de mon existence ; c'est vous surtout qui êtes cause que j'ai quitté la ville ; et je vous retrouve encore ici dans ma maison, dans mon asile, monsieur ! Vous avez aujourd'hui versé du fiel dans l'unique coupe où j'espérais encore m'abreuver de bonheur ; la campagne.

McS. Alors il faut absolument que je vous offre quelque dédommagement. Je resterai avec vous un mois. Voilà un vrai pain de sucre pour vous !

Asp. C'est vous, monsieur, qui avez écrit dans le journal ce paragraphe qui fera passer tout le comté par ma porte ?

McS. Oh ! ne craignez rien, car j'ai pris un excellent moyen de ne plus laisser entrer personne ici.

Asp. Et lequel ?

McS. J'ai déjà rempli la maison.

Asp. Quoi !

McS. J'ai invité à dîner vingt-cinq personnes, les meilleurs connaisseurs en vin de bordeaux que vous puissiez souhaiter voir autour de votre table !

Asp. Dieu du ciel ! J'exige, monsieur, que vous mettiez tous ces gens à la porte.

McS. Après leur avoir donné toute une journée d'agrément ! Ah, ça ! me prenez-vous pour un sauvage ?

Asp. Mr. McShane...

McS. Bien ! bien ! si vous avez envie de me chercher querelle, occupez-vous d'abord de vos autres amis. Mr. Merton... [*Il lui passe le billet.*

Asp. Merton !

McS. Je le connais ! Nous nous sommes exercés ensemble au tir au pistolet.

Asp. Diable !

McS. Tout dépend de l'arme dont il se sert : seulement si c'est un pistolet à double détente, vous ferez tout aussi bien de faire de suite votre testament. Maintenant quel est le fléau de votre existence ? Cet homme ou moi, qui, aussitôt que j'ai reçu son billet, ai cherché sur-le-champ le moyen d'apaiser le gaillard ?

Asp. En vérité !

McS. Oui, dans une demi-heure tout peut être réglé.

Asp. Mon cher ami !

McS. Ah ! oui ! écoutez le satyre ; il souffle le chaud et le froid de la même haleine ! Après m'avoir dit les plus grosses injures...

Asp. Mais considérez ma situation ; songez à mon système !

McS. Bast ! Vous n'avez point de système ; sans cela vous seriez plus régulier. N'importe ! je ne veux pas user de représailles ; je resterai avec vous toute une année !

Asp. Alors je suis sûr que vous me rendrez encore un service ; vous viderez toute cette maison pour moi.

McS. Cela n'est pas aussi facile. Tous ces gens-là sont entrés sous mon ministère ; c'est à mon successeur à les mettre à la porte.

Asp. Mais songez combien cela me donnera d'embarras.
McS. Alors remettez-moi en place.
Asp. Pour exécuter cette mesure . . .
McS. Suis-je nommé ?
Asp. Je n'ai qu'une objection.
McS. Qu'est-ce que c'est ?
Asp Cela ressemble si fort à Londres !

Entrent TOPKNOT *et* EMILIE.

Top. Miss Vivian, monsieur.
Asp. Emilie !
Emi. Mon père est à la porte qui parle à quelqu'un de sa connaissance. Nous avons appris votre arrivée, et nous désirions être des premiers à vous souhaiter la bienvenue.
McS. [*A part.*] Sur mon âme, elle est bien plus jolie femme que Mylady ! [*A Aspen.*] Présentez-moi !
Asp. [*A part à McS*] Je serais très heureux de le faire ; mais elle a des préjugés ; elle n'aime pas les Irlandais.
McS. Ah, bah !
Asp. [*A Emilie.*] Chère Emilie, si je regarde mon arrivée à la campagne comme une grande époque pour ma santé, croyez que c'est surtout parce que j'y rencontre un objet qui peut contribuer bien puissamment à mon bonheur. A vos côtés mes nerfs reprennent leur fermeté ! Je suis fort ! Je suis courageux.

Entre TOPKNOT.

Top. Mr. Merton, monsieur.
Emi. Merton !
McS. Faites-le entrer.
Asp. [*A McS.*] Maintenant, mon ami, mon seul ami, votre moyen pour calmer cet homme.
McS. Justement ; observez bien le moyen que je vais employer !

MERTON *entre.* MCSHANE *va vers lui.*

Monsieur, vous avez adressé à Mr. Aspen, relativement à mademoiselle, une lettre dans laquelle vous lui demandez ou d'abandonner ses prétentions avec magnanimité ou de les défendre le pistolet au poing ? En réponse j'ai à vous informer

que, réflexion faite, Mr. Aspen préfère abandonner ses prétentions.

Mer. Est-ce possible ?

McS. Mais il désire savoir si cela vous satisfera.

Mer. Parfaitement, monsieur.

McS. [*Donnant la main d'Emilie à Merton, puis se tournant vers Aspen.*] Eh ! bien, n'ai-je pas apaisé ce gaillard ?

Asp. Enfer !

Mer. Chère Emilie ! est-il donc vrai que je vous reconquiers par un moyen qui semblait devoir élever entre nous la seule barrière infranchisable ? [*Il l'embrasse.*

Viv. [*Entrant.*] Que vois-je ?

McS. Quoi ? le tableau de la félicité primitive : la jeunesse et l'innocence qui s'embrassent.

Viv. [*A Merton.*] Comment êtes-vous entré ici ?

Mer. A la requête de Mr. Aspen, qui, ayant à l'instant même, de la manière la plus honorable, résigné ses prétentions à la main de votre fille . . .

Viv. Myers !

Asp. J'étrangle !

McS. Monsieur l'accepte, cela va sans dire.

Viv. Quels motifs ont dicté cette conduite extraordinaire, je ne saurais le deviner ; mais vous auriez pu être ailleurs plus explicite avec un vieil ami. Dans l'état actuel, cette insulte à ma fille et à moi-même est trop directe pour nous permettre de rester chez vous un instant de plus. [*Il sort avec Emilie.*

Asp. [*Avec une explosion de fureur.*] McShane !

McS. Eh ! que diable vous prend-il maintenant ? J'ai donné satisfaction à votre rival : que vous faut-il de plus ?

Asp. Ma peste ! ma sangsue ! mon fléau ! Mais je vais courir après Vivian, et lui tout expliquer. [*Il sort en courant.*

Entre TOPKNOT.

Top. Monsieur, il y a là plusieurs habitants et plusieurs fermiers qui se pressent à la porte, et qui veulent serrer la main à Mr. Aspen avant de partir.

McS. Faites entrer ces messieurs. Mr. Merton, si vous voulez bien monter, je vous suis à l'instant [*Merton sort. Une foule de fermiers entrent et saluent en traînant le pied.*] Comment va, messieurs ? Enchanté de vous voir tous en bonne santé. [*Ils donnent des poignées de main en serrant fortement.*] Je *sens* votre sincérité ! Ne devrais-je pas

ici faire un discours ? Oui, il le faut ! Je vais leur donner un échantillon de l'école grecque. [*Il monte sur une chaise.*] Messieurs, puis-je solliciter votre attention ?

Les fermiers. Oui ! oui ! oui !

McS. Messieurs, vous savez tous que voici le moment où tous ceux qui dans le pays sont capables de parler, doivent le faire, ou bien il leur restera peu de chances pour se faire écouter.

Les fermiers. Bravo ! bravo ! bravo !

McS. [*A part.*] Ce n'est point la gamme qu'il faut ! [*Haut.*] Frères et concitoyens !—[*A part.*] C'est cela ! [*Haut.*] Citoyens et patriotes ! J'ose dire que je possède autant qu'homme qui vive le sentiment de ce mal qui n'appartient qu'aux patriotes : l'élargissement du cœur ! Mon désir est d'obtenir une place dans votre sein ; oui, mes amis, et dans le sein de tous vos amis et de tous vos parents.

Les fermiers. Hourah !

McS. [*A part.*] Je les tiens !—Messieurs, d'abord j'ai l'intention de réduire de trois tiers vos fermages respectifs, et de vous laisser payer le huitième qui restera tout à fait à votre convenance.

Les fermiers. Hourah !

McS. Mais comme je crains de vous fatiguer par la longueur de ces détails . . .

Les fermiers. Non ! non ! non !

McS. Permettez-moi de terminer en vous déclarant que si peu que je paraisse avoir promis en cette occasion, vous verrez, quand nous en viendrons à l'exécution, que je tiendrai moins encore.

Le fermiers. Hourah ! [*Il passent leurs bâtons sous la chaise, le soulèvent et l'emportent sur leurs épaules.*

SCÈNE III.—*Galerie avec trois portes au fond et une à droite.*

Entrent LADY LEECH *et* MARIE.

Marie. [*Ouvrant la porte à droite.*] Voici votre chambre, madame.

Lady L. Pour aujourd'hui, mon enfant. Demain je ferai le tour de la maison et je choisirai la plus agréable. Venez m'appeler dans une heure.

Marie. Oui, madame.

Lady L. Mon Dieu ! quelle chose extraordinaire que l'homme de rien d'hier se trouve le propriétaire de ce domaine ! Et combien il est plus extraordinaire encore que cet homme paraisse s' être épris de moi tout d'un coup ! J'en suis tout enchantée. Il vaut certainement beaucoup mieux que le capitaine ; il a du goût, de l'esprit et un château. Je ne sais vraiment pas ce que je ferai, s'il vient à se déclarer. Eh ! bien, je vais me recueillir pendant une demi-heure et puis refléchir.

[*Elle sort.*

Entre ASPEN.

Asp. Je commence à craindre d'avoir conçu de trop belles espérances sur la campagne. Je ne pense pas que tous les gredins soient confinés à Londres. Je ne me rappelle pas avoir jamais en ville un jour de marché été plus bousculé que je ne l'ai été durant les six heures où je viens de jouir de la *retraite.* Encore six jours d'un pareil repos, et j'irai dormir du repos éternel ! Je parie pourtant que je ne me plaindrai plus la semaine prochaine ! Que faire ? Retourner à la ville ou nettoyer cette écurie d'Augias ? Je ne le puis point moi-même. La cervelle me tourne ! Il faut aller me coucher : une heure de repos me donnera peut-être de l'énergie !

[*Il essaie d'ouvrir la première porte. Un domestique l'ouvre du dedans.*

Le dom. Mon maître n'y est pas !

Asp. Ah ! ah ! mon bon ami, ce que je veux, c'est sa chambre et non sa compagnie.

Le dom. Pardon, monsieur ; mais cette chambre est celle de Lord Lounge, ami particulier du nouveau propriétaire.

[*Il ferme la porte.*

Asp. Sans doute il ne faut pas que j'offense mes amis jusqu'à ce que je puisse les flanquer à la porte.

[*Il s'approche de la porte du milieu.*

Entre un autre DOMESTIQUE *avec une malle.*

Le dom. Hé ! dites donc, monsieur ? Qu'est-ce que vous faites à cette porte ?

Asp. Je . . . je voulais seulement . . . mon cher ami, cette chambre est-elle aussi retenue ?

Le dom. Ne le voyez-vous pas ? [*Il l'ouvre avec une clef.*] Vous avez l'air d'un homme comme il faut, mais vous n'en avez guères les façons d'agir.

[*Le domestique entre dans la chambre.*

Asp. En voilà un cependant qui s'imagine que je voulais forcer la serrure et piller ma propre chambre. Je n'ai pas grand choix !

[*Il esssaie la dernière porte. Le domestique sort la tête par celle du milieu.*

Le dom. Holà ! Qu'est-ce que vous faites donc encore là ? C'est la chambre du capitaine.

Asp. Sont-elles toutes engagées ?

Le dom. Oui, toutes celles de ce corridor. Il y a là-bas un cabinet avec un lit à armoire. Je vous engage à le prendre, car il y a encore en bas une douzaine de dames qu'il faudra caser.

Asp. Eh ! bien ?

Le dom. Et elles parlent de coucher trois dans un lit !

[*Il ferme la porte.*

Asp. Trois dans un lit le 21 Juin ! J'ai payé ce domaine cent mille livres, et je n'y puis pas trouver une chambre à coucher pour moi ! Cela s'appelle du repos et de la solitude ! [*Il ouvre la porte à droite.*] Vide ; quelle chance ! ce sera mon asile, mon sanctuaire. Pas de clef. N'importe ! Entrons, et j'aurai soin que ni homme ni femme ne vienne envahir mon domaine. [*Il entre. Les domestiques ouvrent les portes.*

Dom. 1. Tom.

Dom. 2. Eh !

Dom. 1. Ce vieux sorcier est-il parti ?

Dom. 2. Pourquoi ?

Dom. 1. Parce que, si je l'avais retrouvé là, du diable si je ne lui aurais pas montré le fusil de chasse de mon maître.

[*Ils ferment leurs portes. On entend Lady Leech pousser des cris dans sa chambre.*

Lady L. Au secours ! au secours !

Asp. [*Paraissant sur la scène.*] Mais, madame, madame.

Lady L. [*Le suivant.*] Comment osez-vous, monsieur entrer ici de la sorte ?

Asp. Mais voulez-vous m'écouter, madame ?

Lady L. Non, monsieur, je ne veux pas vous écouter. Au secours !

Asp. Vous allez jeter l'alarme dans la maison.

Lady L. C'est bien mon intention, monsieur. Au secours !

Entre BURNISH.

Bur. Mon Dieu, chère dame, qu'arrive-t-il donc ?
Lady L. Une chaise, une chaise !
Bur. Expliquez-vous de grâce ?
Lady L. Des seis ! des sels !

Entrent MCSHANE *et* MERTON.

McS. Mes dames et messieurs, que diable se passe-t-il ?
Asp. Une malheureuse méprise que les terreurs de cette dame ont encore grossie.
Lady L. Oh ! mon Dieu !
McS. Madame, comme c'est vous seule qui paraissez posséder le secret, peut-être ne refuserez-vous pas de nous en faire part ?
Lady L. Aussitôt que je le pourrai, monsieur ; mais en vérité l'émotion m'ôte la parole ! En deux mots, voici la chose : accablée par une migraine, je m'étais retirée dans cette chambre pour m'y reposer. Je n'avais pas eu la précaution de tourner la clef, bien convaincue que personne n'oserait s'y introduire, quand tout-à-coup j'entends la porte s'ouvrir, et je vois entrer ce monsieur, votre ami . . .
McS. [*A Aspen.*] Sur mon âme, vous voilà encore à vos anciens tours.
Asp. [*En fureur.*] Vous êtes fou ! vous êtes tous fous ! et vous voulez me rendre comme vous. J'ai acheté cette maison pour y jouir de la paix et de la solitude ; et depuis que j'y suis, Dieu me pardonne si vous n'avez pas travaillé à me faire mourir à petit feu ! [*Il sort en courant.*
Lady L. Acheté cette maison, capitaine ! Milord, il serait très bizarre que nous eussions commis ici quelque méprise.
Lounge. Très bizarre.
Lady L. Ah ! je vois ce qui en est. Ces bourgeois cherchent toujours à s'introduire dans notre société, et ils n'en ont jamais assez qu'ils ne nous aient complétement dégoûtés ! Venez, milord ; abandonnons-les à la misérable obscurité pour laquelle ils sont nés ;—et cependant, capitaine, c'est là une horrible contrariété !
Bur. Sans contredit.
Lady L. Milord !

Loun. Horrible! [*Lady L., Burnish et Lord L. sortent.*

McS. Eh! bien, les voilà tous partis, et à moins de quelque incident, je suis sûr d'avoir bientôt à les suivre. Ce serait pitié pourtant, car la place est bonne, et je m'y trouve tout-à-fait à mon aise. Voyons, n'y aurait-il pas quelque moyen de . . Malédiction! les gardes du commerce! Arrière! Quelle affaire?

Entrent McNab et son acolyte.

McN. Pardon, monsieur; mais je suis le surintendant d'un hospice pour des personnes dont l'intelligence se trouve dérangée.

McS. Parlerait il de moi?

McN. Un malade que je conduisais à cet hospice a réussi à s'échapper de la voiture, et il a, je crois, cherché un asile dans cette maison.

McS. Psi! C'est cela. Vous le tenez! Nous voilà hors d'affaire enfin. Descendez ces escaliers vite à vous rompre le cou! le fou dont vous parlez va quitter la maison; saisissez-le par son habit, et tenez-le bien jusqu'à ce que je vous dise de cesser. [*Ils courent après Aspen.*] Vertubleu! en voilà une chasse! Bon, ils le rejoignent; ils sont sur lui maintenant! La rampe se brise; les voilà par terre! Voyez donc ce gaillard! Il se défend comme un tigre! Par la morbleu, il les rosse tous les deux. Ah! voici l'autre! Diable, les voilà qui viennent.

Entre ASPEN, *suivi de* VIVIAN. *Il a son habit et sa cravate déchirés; il tient à la main un morceau de la rampe et arpente avec fureur la chambre.*

Asp Londres! Parlez des fléaux de Londres; mais Londres est un bocage, une solitude, un paradis en comparaison de cette infernale campagne!

Viv. Aspen!

Asp. Bob, me connaissez-vous? Ne voyez-vous pas un changement dans ma personne? Mes joues ne se colorent-elles pas? Mes articulations ne se raidisent-elles pas? Mes nerfs ne deviennent-ils pas des fils de fer? Mes os, des barres de fer? Mon sang n'est-il pas à quatre-vingt-dix degrés? Moi, nerveux, bah! Je puis courir, sauter, boxer, lutter de toutes les

façons comme n'importe quel homme d'Angleterre, et prendre plaisir au jeu.

Viv. C'est une révolution !

Asp. Et une reforme aussi, mon cher. Parlez des fléaux de Londres. Quelqu'un osera-t-il me dire qu'il existe des harpies pareilles à celles-ci dans la capitale, ou plus d'un imposteur aussi audacieux que mon meilleur ami que voici.

[*Montrant McShane.*

McS. Allons, allons, Mr. Aspen, ne me dites pas d'injures, Je ne prétends pas excuser ce que j'ai fait ; mais je veux dire seulement que mes actes eussent-ils été deux fois plus laids encore, mon but suffirait pour les embellir.

Asp. Mr. McShane, j'ai une proposition à vous faire. Je vous acheterai une commission dans l'Inde, si vous voulez me promettre de vous embarquer le jour même de votre retour à Londres.

McS. C'est un marché ! Il y a longtemps que j'ai envie de quitter l'Angleterre. [*A part.*] Je parierais bien qu'il y a des hommes nerveux dans l'Inde.

Viv. Mais, Aspen, ce sont là des résolutions trop précipitées ; quelques semaines de séjour parmi nous vous remettraient, et...

Asp. Mon cher Bob, si je couche ici cette nuit, ce sera le terme de mon accointance avec la campagne ; pour le moment si je veux rendre un peu de calme à mes nerfs, il faut que je retourne à Londres. O Londres cheri, Londres trop calomnié, je suis désormais un être raisonnable et satisfait. J'ai reçu aujourd'hui une utile leçon : c'est que, comme tous les maux de la vie ne s'apprennent que par expérience, il est de temps à autre nécessaire de changer de séjour afin de corriger nos opinions. [*Le rideau tombe.*

FIN

XCV.—SCÈNE DU MARCHAND DE VENISE

SHAKESPEARE.

PERSONNAGES:

ANTONIO, marchand de Venise.	SHYLOCK, Juif.
BASSANIO, son ami.	

Shy. Trois mille ducats, n'est-ce pas ?

Bass. Oui, monsieur, pour trois mois.

Shy. Pour trois mois. Bien !

Bass. Pour lesquels, je vous l'ai dit, Antonio s'engagera.

Shy. Antonio s'engagera. Bien !

Bass. Pouvez-vous me rendre ce service ? Voulez-vous m'obliger ? Saurai-je votre réponse ?

Shy. Trois mille ducats pour trois mois et Antonio pour caution.

Bass. Votre réponse à cela.

Shy. Antonio est bon.

Bass. Avez-vous entendu quelque bruit qui vous en fasse douter ?

Shy. Oh ! non, non, non, non ; ma pensée en disant qu'il est bon est de vous faire entendre qu'il est suffisant ; néanmoins ses ressources sont toutes hypothétiques : il a un navire expédié pour Tripoli, un autre pour les Indes. On m'a dit de plus sur le Rialto qu'il en a un troisième au Mexique, un quatrième en Angleterre ; il a aussi d'autres cargaisons dispersées au-dehors ; mais les navires ne sont que des planches, les marins que des hommes ; il y a des rats de terre et des rats d'eau, des voleurs de mer et des voleurs de terre ; je veux parler des pirates ; et puis il y a le péril des vagues, des vents et des rochers. L'homme, malgré tout cela, est suffisant ; trois mille ducats ; je crois que je puis accepter sa caution.

Bass. Oh ! vous le pouvez sans crainte.

Shy. Je m'assurerai que je le puis ; et pour m'en assurer, j'y réfléchirai. Puis-je parler à Antonio ?

Bass. Si cela vous convient, venez dîner avec nous.

Shy. Oui, pour sentir le porc ; pour manger de cette demeure où votre prophète le Nazaréen a fait, par ses conjurations, entrer le diable ! Je vous acheterai, je vous vendrai, je causerai avec vous, je me promenerai avec vous et ainsi de suite, mais je ne mangerai pas avec vous, je ne boirai pas avec vous et ne prierai pas avec vous.—Quelles nouvelles sur le Rialto ?—Qui vient là ? [*Entre Antonio.*

Bass. C'est le seigneur Antonio.

Shy. Quel air de publicain obséquieux ! Je le hais parce qu'il est chrétien ; mais plus encore parce que, dans sa niaise simplicité, il prête de l'argent gratis et fait ici, à Venise, baisser pour nous le taux de l'intérêt. Si je puis une fois lui mettre la griffe dessus, j'engraisserai bel et bien la vieille haine que je lui porte. Il hait notre sainte nation ; et là même où se réunissent le plus nos marchands, il se raille de moi, de mes marchés, de mes bénéfices si bien gagnés qu'il appelle intérêts ; que ma tribu soit maudite, si je lui pardonne.

Bass. Shylock, entendez-vous.

Shy. Je récapitule mes ressources actuelles ; et autant que je puis les calculer de mémoire, il me serait impossible de réunir sur-le-champ la somme ronde de trois mille ducats. Qu'importe ! Tubal, riche hébreu de ma tribu, m'aidera. Mais doucement : combien de mois désirez-vous ? [*A Antonio.*] Salut et bonjour, bon seigneur ; vous êtes l'homme dont nous venons justement de parler.

Ant. Shylock, bien que je ne prête ni n'emprunte, attendu que je ne prends ni ne donne avec excès, cependant pour faire face aux préssantes nécessités de mon ami, je ferai exception à ma règle. [*A Bassanio.*] Sait-il déjà la somme qu'il vous faut ?

Shy. Oui ! oui ! Trois mille ducats.

Ant. Et pour trois mois.

Shy. Trois mille ducats ; c'est une somme bien ronde. Trois mois sur douze ; laissez-moi calculer le taux.

Ant. Eh ! bien, Shylock, serons-nous vos obligés ?

Shy. Seigneur Antonio, bien souvent, bien des fois sur le Rialto vous m'avez censuré à propos de mon argent et du taux que j'en demande ; cependant je l'ai supporté patiemment en me contentant de hausser les épaules, car la résignation est le caractère de toute notre tribu. Vous m'appelez mécréant, chien de coupe-jarret, et vous crachez sur mon gaban juif, et tout cela parce que je fais valoir ce qui m'appartient. Or voilà que maintenant, à ce qu'il paraît, vous avez besoin de mon aide : fort bien ! Vous venez à moi, et vous me dites : " Shylock, nous voudrions de l'argent ; " voilà ce que vous dites, vous qui avez craché sur ma barbe et m'avez repoussé brutalement, absolument comme vous chassez à coups de pied loin de votre seuil un chien étranger. Vous cherchez de l'argent. Que vous dirai-je ? Ne devrais-je pas vous répondre : " Est-ce qu'un chien a de l'argent ? Est-il possible qu'un méchant chien puisse prêter trois mille ducats ? Ou bien dois-je saluer bien bas, et du ton d'un esclave, en retenant mon souffle,

et murmurant d'humbles paroles, vous dire : " Beau sire, vous avez craché sur moi mercredi dernier ; vous m'avez repoussé du pied tel jour ; une autre fois vous m'avez appelé chien ; et pour toutes ces politesses je vous prêterai l'argent que vous désirez."

Ant. Je suis encore disposé à te donner les mêmes noms, à cracher encore sur toi, aussi bien qu'à te chasser du pied. Si tu veux prêter cet argent, prête-le non comme à tes amis (quand l'amitié en effet a-t-elle dû sa naissance au vil métal d'un ami ?) mais prête-le plutôt à ton ennemi ; s'il ne tient pas ses engagements, tu peux de bien meilleure grâce exiger la pénalité qu'il mérite.

Shy. Voyez comme vous vous emportez ! Je voudrais devenir ami avec vous, obtenir votre affection, oublier toutes les avanies dont vous m'avez flétri, subvenir à vos besoins présents, et ne prendre aucun intérêt pour mon argent ; et vous ne m'écoutez pas. C'est là une offre obligeante cependant.

Ant. Ce serait de l'obligeance vraiment.

Shy. Cette obligeance je la montrerai. Venez avec moi chez le notaire ; signez-moi là simplement votre billet ; puis, par manière de plaisanterie, si vous ne remboursez pas au jour dit, au lieu indiqué, la somme ou les sommes, stipulées dans le billet, que la forfaiture soit fixée a une livre pésant de votre belle chair, à couper et à enlever dans telle partie de votre corps qui me plaira.

Ant. Cela me va, sur mon âme. Je mettrai mon sceau sur pareil engagement, et je dirai : ce juif est un homme des plus obligeants !

Bass. Vous ne signerez pas pour moi un pareil engagement ; j'aime bien mieux rester dans l'embarras.

Ant. Oh ! ne craignez rien, ami ; je n'encourrai point la forfaiture. D'ici à deux mois, c'est-à-dire un mois avant l'échéance du billet, j'attends le retour de dix fois le montant de la somme.

Shy. Oh ! père Abraham, vois ces chrétiens ! Leurs cruelles façons d'agir leur enseignent à soupçonner les pensées des autres ! Dites-moi cela, je vous le demande ; s'il venait à n'être pas en mesure au jour dit, que gagnerais-je à exiger le prix de la forfaiture ? Une livre de la chair d'un homme, prise sur le corps d'un homme, n'est pas aussi précieuse, ni aussi profitable non plus, que la chair des moutons, des bœufs et des chevreaux. Je le répète, pour me concilier sa faveur, je fais cette offre amicale : s'il l'accepte, c'est bien ; sinon, adieu ; et je vous en prie, ne me faites pas un crime de ma bienveillance.

Ant. Oui, Shylock, je mettrai ma signature à cet engage ment.

Shy. Eh ! bien, venez sur-le-champ chez le notaire ; donnez lui vos instructions pour ce plaisant billet ; et j'irai sur-le-champ embourser les ducats, voir à ma maison que j'ai laissée sous la garde peu sûre d'un drôle fort dépensier ; puis je suis à vous sans délai.

Ant. Hâte-toi, aimable Juif.—Cet hébreu deviendra chrétien ; il prend de la bonté.

Bass. Je n'aime pas les bonnes conditions avec l'arrière pensée d'un coquin.

Ant. Venez ; il n'y a pas en ceci le moindre danger ; mes navires seront au port un mois avant l'échéance. [*Ils sortent*

XCVI.—HYMNE À LA NATIVITÉ.

Repos de la nature à la naissance du Seigneur.

Point de guerre ; nul bruit de bataille ne s'entendait sur la face du monde ; la lance et le bouclier pendaient inactifs aux parois des murailles ; le chariot bardé de fer ne se teignait point du sang ennemi ; la trompette ne parlait point à la foule armée, et les rois se tenaient les yeux baissés, comme s'ils eussent compris que leur souverain seigneur était tout près. Mais paisible était la nuit où le prince de lumière commença son règne de paix sur la terre ; les vents que le respect faisait taire caressaient doucement la surface des eaux, murmurant de nouvelles joies à l'océan apaisé qui avait entièrement oublié ses fureurs, tandis que les oiseaux du calme couvaient sur la vague charmée. Milton.

XCVII.—VÉRITÉ DES ÉCRITURES.

D'où, si ce n'est du ciel, des hommes sans art, nés dans différents siècles et dans différents lieux, pouvaient-ils tirer de si concordantes vérités ? ou comment ou pourquoi conspireraient-ils tous à nous tromper par un mensonge ? eux dont les travaux étaient volontaires, dont les conseils étaient reçus avec ingratitude, qui n'ont eu d'autres bénéfices que les privations, d'autre récompense que le martyr ! Dryden.

XCVIII.—LA PRIÈRE UNIVERSELLE.

PÈRE de tous, que dans tous les siècles et dans tous les climats adorent le saint, le sauvage et le sage,—Jehovah, Jupiter ou Seigneur !

Toi, Grande Cause Première, si peu comprise, qui as borné mon intelligence à comprendre, que tu es bon, et que je suis aveugle ;

Qui m'as cependant, au milieu de ces ténèbres, donné de distinguer le bien du mal ; et qui, tout en enchaînant la nature dans les liens de la destinée, as laissé libre la volonté humaine ;

Enseigne-moi à obéir à la voix de ma conscience, à cherir ce qu'elle m'ordonne plus que le ciel même, et à craindre plus que l'enfer tout ce qu'elle me défend.

Ne me laisse pas perdre les bienfaits que répand ta munificence, car Dieu est payé quand l'homme reçoit : jouir, c'est obéir.

Et ne me laisse pas croire que ta bonté se limite à l'étroite enceinte de cette terre, ni que tu es le seigneur de l'homme seul, quand des milliers de mondes roulent autour de nous.

Ne laisse pas non plus cette main faible et aveugle prétendre à lancer ta foudre ni à distribuer la damnation sur la terre à ceux que je crois tes ennemis.

Si je suis dans le droit chemin, fais-moi la grâce de m'y maintenir ; si je me suis trompé, oh ! daigne instruire mon cœur à trouver la bonne voie !

Délivre-moi également d'un fol orgueil ou d'un mécontentement impie, à propos de ce que ta sagesse nous a refusé ou de ce que ta bonté nous a accordé.

Apprends-moi à sentir les maux d'autrui, à cacher les fautes que je vois, et daigne m'accorder le pardon que j'accorde aux autres.

Tout chétif que je suis, soutenu par ton souffle, je conserve encore quelque force ; oh ! sois aujourd'hui mon guide, quelque part que j'aille, soit pour vivre, soit pour mourir.

Que le pain et la paix soient aujourd'hui mon partage : tout le reste sous le soleil tu sais s'il vaut mieux l'accorder ou non, et que ta volonté soit faite.

A toi, dont l'espace est le temple, qui as pour autels la terre, la mer, les cieux, que tous les êtres chantent un seul chœur, et que vers toi s'élève l'encens de toute la nature !

POPE.

XCIX.—UNE DAME DU TEMPS JADIS.

C'est une série de phrases apprises par routine ; une passion pour un uniforme écarlate ; au théâtre, elle rira ou pleurera sans pouvoir dire pourquoi ; elle ne saura pas retenir sa langue une minute, bien que son bavardage soit tout à fait vide de sens ; elle restera des heures entières assise auprès d'un fat et prendra pour de l'esprit toutes ses niaiseries ; son savoir va jusqu'à lire une chanson, mais elle en estropie tous les mots ; elle a en réserve des réparties dont elle s'est déjà servie mille fois ; elle peut en toute occasion vous fournir un assortiment de compliments tout faits ; elle a une telle horreur pour la robe d'un curé que cette vue seule suffirait pour la faire tomber en syncope ; merveilleusement douée pour la conversation, elle appelle la rudesse de l'esprit, et, prenant les grossièretés pour de la raillerie, elle vous dira tout haut vos plus gros défauts, et ne se fera nullement scrupule de signaler votre jambe tordue ou votre nez de travers ; elle peut à son dejeûner vous redire toutes les médisances de la veille, et gagne chaque jour en habilité à tricher et à chicaner au jeu.

Fine connaisseuse pour choisir la dentelle, elle vous dira à un liard près le prix le plus bas ; elle peut dans une réunion de femmes discuter quelle est la doublure qui convient le mieux à la soie, quelle couleur s'assortit le mieux aux différents teints, et où il faut avec art placer une mouche.

Si par hasard une souris se montre à ses yeux, elle sait parfaitement jouer la frayeur ; et si l'animal s'approche d'elle, elle pousse des cris si doux que tous les cœurs sont ravis de l'entendre. Elle peut adroitement faire enrager son époux, en ayant des attaques de nerfs toutes les fois que cela lui plaît ; une fréquente pratique lui a appris le moyen d'être malade à propos ; elle croit que rien ne saurait donner un air plus séduisant, puisque cela fait naître tout à la fois l'amour et la pitié. S'il arrive à Molly de commettre quelque négligence, d'oublier seulement de chauffer sa coiffure de dentelles, elle attrape un rhume aussi sûr que la mort ; elle prétend qu'elle peut à peine respirer, et s'étonne comment une femme modeste peut être aussi robuste qu'un homme.

En politique, elle se lance avec fureur dans un parti : whig mordante ou tory amère, ses arguments vont directement contre le côté qu'elle voudrait défendre ; elle démontre qu'elle est pleinement tory par les principes que soutiennent les

whigs ; et pour défendre la cause whig, elle emprunte ses raisonnements aux tories.

Oh ! oui, si un homme peut trouver plus de vertus dans l'esprit d'une femme, qu'on les envoie à Mrs. Harding ; elle paiera les frais jusqu'au dernier sou ; faites y attention, elle a de moi commission pour les ajouter dans la prochaine édition ; elles se vendront mieux qu'un article supérieur. Ainsi, courage, mes enfants, et que Dieu protège le Roi ! SWIFT.

C.—LES FRELONS DE LA SOCIÉTÉ.

CES mouches dorées qui, se chauffant au soleil de la cour, s'engraissent de sa corruption, que sont-elles ? Les frelons de la société ! Ces frelons vivent sur le travail de l'artisan ; pour eux le serf affamé force le glèbe rebelle à donner ses moissons auxquelles il n'a point part ; et ce sordide fantôme, plus maigre encore que la misère décharnée, qui consume une vie sans soleil au fond d'une mine insalubre, traîne dans le labeur une longue mort pour assouvir leur grandeur. La masse s'épuise de fatigues pour que quelques-uns puissent connaître les soucis et les maux de l'oisiveté.

D'où, crois-tu, que naissent les rois et les parasités. D'où vient cette lignée contre nature de frelons qui amoncèlent le travail et une pauvreté sans remède sur ceux qui bâtissent leurs palais et leur donnent leur pain quotidien ? Du vice, du vice noir et odieux, de la rapine, de la folie, de la perfidie, de l'injustice ; de tout ce qui engendre la misère et transforme la terre en un désert plein de ronces ; de la convoitise, de la vengeance et du meurtre.

Mais quand la voix de la raison, puissante comme la voix de la nature, aura réveillé les nations ; quand le genre humain reconnaîtra que le vice est discorde, guerre et misère, tandis que la vertu est paix, bonheur, harmonie ; quand l'homme plus mûr dédaignera les jouets de son enfance, la splendeur de la royauté perdra la puissance d'éblouir, son autorité s'évanouira en silence, le trône somptueux cessera d'attirer les regards dans les palais qui tomberont rapidement en ruine ; alors la profession du mensonge deviendra aussi haïssable et aussi ingrate que l'est aujourd'hui celle de la vérité.

SHELLEY

CI.—LA FILLE DE L'AUBERGE.

Qui est-elle, la pauvre folle, dont les yeux hagards semblent révéler un cœur accablé ? Elle ne pleure pas ; cependant elle soupire souvent et profondément ; jamais elle ne se plaint, mais son silence indique le calme d'un malheur sans remède.

La folle ne cherche ni aide ni pitié ; elle ne s'inquiète ni du froid ni de la faim ; à travers ses haillons le vent de l'hiver souffle froid sur son pauvre sein flétri, à moitié nu, et sa joue a la pâleur mortelle du désespoir.

Le jour n'est pas loin pourtant où Marie, la pauvre folle, était heureuse et gaie ; le voyageur qui passait par ce chemin ne se souvient pas d'avoir jamais rencontré fille aussi jolie aussi accorte que Marie, la servante de l'auberge.

Son bienveillant accueil enchantait les hôtes, lorsqu'elle saluait leur arrivée d'un sourire ; son cœur était étranger aux terreurs puériles, et Marie eût passé la nuit près de l'abbaye à l'heure où le vent sifflait dans les sombres galeries.

Elle aimait, et le jeune Richard avait fixé le jour de leur union, et elle espérait être heureuse pour la vie ; mais Richard était un paresseux et un vaurien ; et ceux qui la connaissaient plaignaient la pauvre Marie, et disaient qu'il n'était pas digne d'une aussi bonne femme.

On était en automne ; la nuit régnait orageuse et sombre ; fenêtres et portes étaient bien closes ; deux hôtes étaient assis auprès du foyer qu'éclairait une flamme pétillante, et, fumant en silence, ils écoutaient, avec une paisible satisfaction, les mugissements du vent.

"Il est agréable," dit l'un d'eux, "assis auprès d'un bon foyer, d'entendre le vent siffler au dehors."—"Belle nuit pour l'abbaye," répliqua son compagnon. "Pour le coup je crois qu'il serait bien éprouvé le courage d'un homme qui à cette heure parcourrait les ruines. "Moi-même, je tremblerais comme un écolier d'entendre les feuilles du lierre s'agiter au-dessus de ma tête, et je m'imaginerais, à demi convaincu par la peur, voir paraître le blanc fantôme de quelque méchant abbé d'autrefois ; car ce vent est capable de réveiller les morts."

"Je parie un dîner," s'écria l'autre aussitôt, "que Marie se hasarderait à cette heure vers le couvent."—"Eh ! bien, parie et perds," reprit le premier avec un ris moqueur ; "je suis sûr qu'elle s'imaginerait voir un revenant à ses côtés et qu'elle se trouverait mal si elle apercevait une vache blanche.'

" Crois-tu donc que Marie permette qu'on doute ainsi de son courage ? " s'écria son compagnon avec un sourire ; " je gagnerai, car je sais qu'elle s'aventurera par-là dans ce moment même, et qu'elle voudra gagner un chapeau neuf en rapportant un rameau de l'aune qui pousse dans la galerie."

Marie, inaccessible à la crainte, consentit en riant, et se dirigea aussitôt vers l'abbaye ; la nuit était sombre, et le vent soufflait avec violence ; et comme il balayait le ciel en mugissant profondément, elle frissonnait de froid tout en marchant.

Le long du sentier bien connu la jeune fille s'avançait vers le lieu où l'abbaye s'élevait obscure aux regards ; elle entra par le portail ; elle ne se sentit point effrayée, et cependant les ruines étaient solitaires et sauvages, et leur ombre semblait épaissir encore les ténèbres de la nuit.

Tout à l'entour était silence, excepté quand la rafale mugissait tristement autour du vieil édifice ; sur les débris moussus elle passa sans crainte, et pénétra enfin dans l'intérieur des ruines à l'endroit où l'aune s'élève dans la galerie.

Elle était contente d'être arrivée ; elle s'approcha vivement de l'arbre, et cueillit à la hâte un rameau, quand son oreille crut saisir le son d'une voix ; elle s'arrêta, et elle écouta avec anxiété, et son cœur alors battit avec violence !

Le vent soufflait ; le lierre bruyant s'agitait au-dessus de sa tête ; elle écoutait, mais elle n'entendit rien. Le vent cessa, et elle sentit son cœur défaillir de crainte, car elle entendit dans les ruines distinctement le bruit de pas qui s'avançaient vers elle.

Derrière un gros pilier, oppressée par la terreur, elle se glissa pour se cacher ; en cet instant la lune se montra brillante au-dessus d'un nuage sombre, et elle vit apparaître dans la clarté deux brigands, et entre eux un cadavre qu'ils portaient !

Alors Marie put sentir le sang se glacer dans son cœur ! une nouvelle rafale s'éleva, et fit voler le chapeau de l'un des deux hommes, et ce chapeau vint rouler jusqu'aux pieds de la pauvre Marie ! Elle tomba, et elle s'attendait à mourir !

" Maudit chapeau ! " s'écria l'homme. " Viens toujours, et faisons d'abord disparaître le corps mort," répliqua son camarade. Elle les vit passer près d'elle sans qu'ils l'aperçussent. Elle saisit le chapeau ; la terreur lui tint lieu de courage, et elle fuit rapidement à travers l'abbaye.

Elle court avec une vitesse furieuse, et se précipite par la porte de l'auberge ; elle jette autour d'elle des regards effarés ; alors ses jambes ne peuvent plus supporter leur fardeau ;

épuisée et sans souffle, elle s'affaisse sur le plancher, incapable de faire entendre un son.

Avant que ses lèvres pâles aient pu commencer l'histoire le chapeau frappe sa vue ; ses yeux s'écartent convulsivement de cet objet, et son cœur frémit d'épouvante et d'horreur, car elle a vu le nom de son Richard !

Près de la vieille abbaye, sur la place qui l'avoisine, on voit aujourd'hui le gibet de Richard ; non loin de l'auberge il appelle le regard ; le voyageur l'aperçoit, et pense, avec un soupir, à la pauvre Marie, la fille de l'auberge. SOUTHEY.

CII.—LE VOYAGEUR ASSASSINÉ.

QUAND le printemps ramena les fleurs et la joie aux bois et aux plaines d'alentour, on trouva les os du voyageur assassiné tout au fond d'un étroit vallon.

L'odoriférant bouleau suspendait au-dessus de lui dans le ciel ses touffes argentées, et mille fleurs printannières poussaient et se balançaient insouciantes tout auprès.

Le rouge-gorge gazouillait, tout en construisant son nid dans les branchages, et la perdrix conduisait sans crainte ses petits près de la place fatale.

Mais bien loin on pleurait le voyageur ; de beaux yeux au milieu des anxiétés d'une longue attente s'attristaient et se remplissaient de larmes à sa pensée.

Ils ne se doutaient guères, ceux qui l'aimaient ainsi, de la mort cruelle qui l'avait frappé, tandis qu'il appelait en vain sur la neige déserte, sans armes et sans secours ;

Ni comment, lorsque l'aurore boréale rougissait autour du pôle glacé, le loup de la montagne et le chat sauvage étaient accourus pour se repaître de la chair du cadavre ;

Ni comment, lorsque des étrangers trouvèrent ses os, ils lui firent à la hâte un cercueil et marquèrent sa tombe d'une pierre sans nom que n'arrosa point une larme.

Mais longtemps on attendit, on craignit, on pleura dans sa demeure lointaine ; et l'on rêvait, et pendant un sommeil trompeur, on tressaillait de joie en le voyant revenir.

On attendit longtemps ainsi, mais jamais on ne vit son retour ; jamais on ne sut non plus la mort cruelle qu'il avait rencontrée là-bas au fond de l'étroit vallon.

W. C. BRYANT.

CIII.—LE DONJON.

Et voilà ce que nos pères ont fait pour l'homme : Tel est le moyen qu'emploient notre amour et notre sagesse contre tout pauvre frère qui pêche contre nous, fort innocent peut-être ; et même s'il est coupable, est-ce là le seul remède ? Dieu de miséricorde ! Toutes les issues naturelles fermées par l'ignorance et la pauvreté desséchante, il sent ses forces morales retomber sur son cœur, croupir et se corrompre jusqu'à ce que, changées en poison, elles se montrent au-dehors comme une lèpre immonde ! Alors nous appelons nos gras charlatans, et c'est là leur meilleur remède : solitude désolée, impitoyable, gémissements et pleurs ; et lorsque vient l'heure où resonnent les clefs et les verrous, des figures sauvages entrevues à travers les vapeurs humides du donjon dans le triste crépuscule d'une lampe fumeuse ! C'est ainsi qu'il languit enfermé dans le mal jusqu'au jour où son âme perd son essence, dégradée sans espoir par le spectacle d'une éternelle dégradation !

O nature ! c'est par d'autres remèdes que tu guéris ton enfant égaré et malade ; tu verses sur lui tes douces influences, tes rayons de soleil, tes belles formes et tes douceurs rafraîchissantes ; les mélodies de tes bois, de tes vents, de tes eaux, jusqu'à ce qu'il se laisse toucher et ne puisse plus supporter de se sentir une chose discordante et désassortie dans l'harmonie de ce concert universel ; alors, fondant en larmes, il revient sur ses pas, et son cœur ulcéré se guérit et s'apaise par la bienfaisante influence de l'amour et de la beauté.

Coleridge.

CIV.—UN NAUFRAGE.

Les autres embarcations, la chaloupe et la pinasse, avaient été brisées dès le commencement de la tempête ; et la position de la barque n'était pas des plus belles, attendu qu'il n'y avait pour voile que deux couvertures, et pour mât une rame que, par bonheur, un jeune garçon avait jeté par-dessus la lisse du navire ; et c'est à peine si deux bâteaux auraient pu sauver tous ceux qui se trouvaient à bord, encore moins les provisions nécessaires.

Le crépuscule régnait, car le jour sans soleil descendait sur l'océan solitaire, comme un voile qui, s'il était levé, ne

ferait que découvrir l'air menaçant d'un ennemi dont la haine ne se masque que pour vous mieux attaquer; ainsi à leurs yeux sans espoir la nuit se montrait, assombrissant horriblement leurs figures blêmes et les effrayantes profondeurs de l'abîme. Douze jours durant, la terreur avait été leur compagne; la mort maintenant était devant eux.

A huit heures et demie, boute-hors, poulaillers, espars, on avait jeté à la mer tout ce qui, d'aventure, pouvait servir à tenir à flot les intrépides matelots; car ils luttaient encore, quoique sans résultat. Il n'y avait d'autre lumière dans le ciel que quelques étoiles. Les bâteaux poussèrent au large, encombrés de monde; le navire donna de la bande, fit une embardée à bâbord, puis plongeant de l'avant, il sombra.

Alors s'élança de la mer vers le ciel l'adieu désespéré; alors le timide poussa des cris de douleur; le brave resta calme; quelques-uns s'élançèrent du bord avec d'horribles hurlements, jaloux d'aller au devant du trépas; et la mer s'entrouvrit comme l'enfer sous le navire qui attirait vers lui, en s'enfonçant, la vague tournoyante, comme un homme qui lutte corps-à-corps avec son ennemi et cherche à l'étrangler avant de mourir.

Ce fut d'abord une clameur universelle, plus formidable que la voix du formidable océan, semblable à l'explosion du tonnerre qui se prolonge d'échos en échos; puis tout se tut, sauf le vent furieux et le choc des vagues impitoyables; mais par intervalle s'élevait, accompagné d'un battemant convulsif sur la vague, une clameur solitaire, la dernière lamentation d'un vigoureux nageur à l'agonie.

Le septième jour parut, et point de vent! Le soleil ardent les dévorait et les brûlait; sur la mer immobiles ils gisaient comme des cadavres; plus d'espérance, excepté dans la brise qui ne venait pas; ils jetaient les uns sur les autres de sauvages regards; tout avait été consommé, l'eau, le vin, les vivres, et l'on pouvait, bien qu'ils ne parlassent point, deviner les terribles convoitises du cannibale dans leurs yeux ardents comme ceux des loups.

L'un d'eux enfin glissa le sinistre vœu à l'oreille de son voisin, qui le souffla à un autre, si bien qu'il fit promptement le tour; alors un murmure plus fort s'éleva, chuchotement sinistre, sauvage, désespéré! Et lorsque chaque patient connut la pensée de son camarade, il trouva que c'était la sienne jusque-là cachée au fond de son cœur; puis il parlèrent de tirer au sort pour la chair et pour le sang, et se demandèrent qui mourrait pour nourrir ses compagnons.

Parmi ce lugubre équipage se trouvaient deux pères, et avec eux leurs deux fils ; l'un d'eux était à la vue le plus robuste et le plus vigoureux ; il mourut vite ; et quand il fut parti, son voisin le plus proche prévint son père, qui jeta sur lui un seul coup d'œil, et dit : " La volonté du ciel soit faite ! Je ne puis rien ; " et il vit son fils précipité dans l'abîme, sans une larme ou un gémissement.

L'autre père avait un enfant plus faible, physionomie douce, aspect délicat ; mais ce jeune homme résista plus longtemps : sa patience et sa douceur semblaient retarder son destin ; il parlait peu, mais de temps à autre il souriait comme pour prendre une part du faix qu'il voyait s'alourdir sur le cœur de son père, avec cette pensée mortellement profonde : il faut nous séparer.

Et son père restait penché sans cesse sur lui ; il ne quittait jamais son visage des yeux, mais il essuyait l'écume qui montait à ses lèvres pâles, et le contemplait ardemment ; puis quand la pluie longtemps désirée tomba enfin, et que les yeux de l'enfant, déjà demi voilés par la mort, se ranimèrent et semblèrent chercher quelque chose pendant un moment, il tordit un haillon pour en faira couler quelques gouttes de pluie dans la bouche de son fils expirant, mais en vain !

L'enfant mourut : le père tint le corps embrassé et le contempla bien longtemps ; et lorsqu'enfin la mort ne laissa plus l'ombre d'un doute, quand le fardeau chéri reposa raide et froid sur son cœur, quand le souffle et l'espérance se furent enfuis, son regard le suivit fixement jusqu'au moment où la vague à laquelle on l'avait livré, l'emporta sans pitié. Alors le père s'affaissa sur lui-même, muet et frissonnant ; et il ne donna plus d'autres signes de vie que le frémissement de ses membres.

BYRON.

CV.—LE MONDE N'EST QU'ILLUSION.

CE monde n'est rien qu'une ombre fugitive, créée pour l'illusion de l'homme ; les sourires de la joie, les larmes de la douleur, éclat décevant, source décevante : il n'y a rien de vrai que le ciel !

Le rayon qui luit sur l'aile de la gloire est faux comme les teintes mourantes du soir ; et les fleurs d'amour, d'espérance et de beauté sont des fleurs recueillies pour la tombe ; rien n'est brillant que le ciel !

Pauvres pélerins durant un jour d'orage, nous sommes entraînés de vague en vague ; la lueur de l'imagination et la lumière de la raison ne servent qu'à éclairer notre triste voyage ; il n'y a rien de calme que le ciel ! MOORE.

CVI.—NOUS SOMMES SEPT.

UN simple enfant, cher frère Jim, qui respire légèrement et sent la vie circuler dans tous ses membres, que pourrait-il savoir de la mort ?

Je rencontrai une petite fille du village ; elle avait huit ans, me dit-elle ; ses cheveux tombaient autour de sa tête en boucles abondantes.

Elle avait l'air agreste d'une enfant des forêts ; elle était étrangement vêtue ; ses yeux étaient beaux, très beaux même ; sa gentillesse me ravit.

" Frères et sœurs, petite fille, combien êtes vous ? " " Combien ? sept en tout," dit-elle, en me regardant d'un air étonné.

" Et où sont-ils ? dites-le moi, je vous prie." Elle répondit : " Nous sommes sept ; deux d'entre nous demeurent à Conway, et deux autres sont allés sur mer.

" Deux autres reposent dans le cimetière, ma sœur et mon frère ; et dans la cabane du cimetière, je demeure près d'eux avec ma mère."

" Vous dites que deux demeurent à Conway et que deux autres sont allés sur mer ; cependant vous êtes sept ! Dites-moi, je vous prie, douce enfant, comment cela peut être ? "

Alors la petite fille répliqua : " Nous sommes sept, garçons et filles ; deux d'entre nous reposent dans le cimetière, sous l'arbre du cimetière."

" Vous courez, ma petite fille ; vous êtes pleine de vie ; mais si deux sont couchés dans le cimetière, alors vous n'êtes plus que cinq."

" Leurs tombes sont vertes ; on peut les voir," répliqua la petite fille, " à douze pas au plus de la porte de ma mère, et ils sont côte-à-côte.

" Là souvent je tricote mes bas ; là j'ourle mon mouchoir ; et là sur la terre je m'assieds,—je m'assieds et je chante pour eux.

'Et souvent après le coucher du soleil, monsieur, quand il fait clair et beau, j'y porte ma petite écuelle et j'y mange mon souper.

" La première qui mourut fut la petite Jeanne ; dans son lit elle demeura gémissante jusqu'au jour où Dieu la délivra de ses peines ; et alors elle partit.

" Ainsi elle fut placée dans le cimetière ; et durant tout l'eté, autour de son tombeau, nous jouâmes, mon frère Jean et moi.

" Et quand la terre devint blanche de neige et que je pouvais courir et glisser, mon frère Jean fut forcé de s'en aller, et il repose à son côté."

" Combien êtes-vous alors," lui dis-je, " si ces deux-là sont dans le ciel ? " La petite fille répondit : " O monsieur, nous sommes sept."

" Mais ils sont morts, ces deux-là sont morts ; leurs âmes sont dans le ciel." Mais c'étaient paroles perdues, car la petite fille n'en tenait pas moins à son idée et répétait : " Oh, non, nous sommes sept ! "

WORDSWORTH.

CVII.—REQUETE D'ANDRÉ À WASHINGTON.

CE n'est point la crainte de la mort qui courbe mon front ; je ne te demande point ici de prolonger ma vie d'une seule minute ; je puis mourir sans que ma lèvre frémisse, ni que mon cœur s'émeuve ; que cette prière seulement soit entendue avant que je quitte ce monde.

Je puis renoncer au regard de ma mère, au baiser de ma sœur ; je puis songer à l'amour, et subir cependant une mort comme celle-ci ! Je puis renoncer à la renommée que je brûlais de conquérir ; je puis tout abandonner, hors le nom sans tache dont je me fais gloire.

Tu as le pouvoir de me donner ou de me refuser la joie pour l'heure que j'ai à vivre, le calme pour mourir. Par tout ce que les braves ont de sacré, par mon dernier soupir, je demande à mourir de la mort d'un soldat.

N. P. WILLIS.

CVIII.—MARCO BOZZARIS.

(Marco Bozzaris, l'Epaminondas de la Grèce moderne, tomba dans une attaque de nuit contre le camp des Turcs à Laspi, emplacement de l'ancienne Platée, le 20 Aout, 1823, et expira au moment de la victoire. Ses dernières paroles furent: "Mourir pour la liberté est un plaisir et non une peine.")

A minuit, dans sa tente bien gardée, le Turc rêvait à l'heure où la Grèce, agenouillée comme une suppliante, tremblerait en son pouvoir. En songe il portait à travers le camp et la cour les trophées du vainqueur; en songe il entendait le chant du triomphe; puis il portait la bague où se trouvait le cachet de son prince; il occupait le trône du monarque; il était roi! Ses pensées étaient aussi audacieuses et aussi radieuses que l'oiseau de Paradis.

Une heure se passa; le Turc s'éveilla; ce rêve brillant était pour lui le dernier; il s'éveilla pour entendre ses sentinelles crier: "Aux armes! Ils viennent! Les Grecs! les Grecs!" Il s'éveilla pour mourir au milieu de la flamme et de la fumée, des cris, des gémissements, des coups de sabre et des boulets tombant drus et pressés comme des éclairs des nuages de la montagne; et il entendit, d'une voix aussi forte que la trompette, Bozzaris encourager ses soldats: "Frappez jusqu'à ce que le dernier ennemi armé expire; frappez pour vos autels et vos foyers; frappez pour les verts tombeaux de vos ancêtres! Dieu et votre patrie!"

Ils combattirent, comme des braves, longtemps et bien; ils entassèrent sur le sol les cadavres des Musulmans; ils vainquirent; mais Bozzaris tomba, saignant de toutes ses veines. Les camarades qui lui survivaient virent son sourire, lorsque retentit leur cri de victoire et qu'ils furent maîtres du champ du carnage; puis ils virent ses paupières se fermer dans la mort, paisiblement et comme pour le repos de la nuit, comme les fleurs se ferment au coucher du soleil.

Viens dans la chambre nuptiale, ô mort! Viens dans celle de la jeune mère, lorsqu'elle sent pour la première fois le souffle de son premier né! Viens lorsque sont brisés les sceaux bénis qui retiennent la peste et que les cités populeuses gémissent sous les coups du fléau; viens sous la forme funèbre de la consomption, avec la tremblement de terre, avec la tempête de l'océan; viens quand le cœur bat vif et chaud, au milieu des chansons du festin, de la danse et du vin;—alors tu es terrible, ô mort! Les larmes, les gémissements, le glas funèbre, le drap

mortuaire, le cercueil et tout ce que nous savons, rêvons ou craignons de l'agonie, tout alors est ton partage.

Mais au héros, quand son épée a remporté la victoire de la liberté, ta voix se fait entendre comme la parole du prophète, et dans ses accents profonds retentissent les actions de grâce des nations à venir. Parmi les héros que la Grèce nourrit à l'époque de sa gloire, Bozzaris, tu reposes ! Même sous ce ciel glorieux, il n'est pas de plus glorieuse tombe. Nous racontons ta destinée sans un soupir, car maintenant tu appartiens à la liberté et à la gloire ; tu as pris place au sein de cette phalange peu nombreuse de héros dont les noms immortels n'étaient point nés pour mourir ! FITZ-GREENE HALLECK.

CIX.—PSAUME DE VIE.

NE me dis pas en vers mélancoliques : " La vie n'est qu'un rêve vide," car l'âme qui sommeille est morte, et les choses ne sont point ce qu'elles paraissent.

La vie est réelle ! La vie est sérieuse ! et le tombeau n'en est point la fin. " Tu es poussière, et en poussière tu retourneras," n'a point été dit pour l'âme.

Ce n'est ni le plaisir ni le chagrin qui sont notre voie ou notre but ; mais il nous faut agir pour que chaque matin nous trouve plus avancé que la veille.

L'art est long, et le temps fuit, et nos cœurs, bien que fermes et braves, battent incessamment, comme des tambours voilés, une marche funèbre vers le tombeau.

Sur le vaste champ de bataille du monde, dans le bivouac de la vie, ne ressemble point au muet troupeau que chasse le pasteur ! Sois un héros dans la lutte !

Ne te fie pas à l'avenir, quelque riant qu'il soit ! Laisse le passé mort ensevelir ses morts. Agis,—agis dans le présent qui vit, le cœur ici et Dieu là haut !

La vie des grands hommes nous rappelle à tous que nous pouvons rendre notre vie sublime ; et, lorsque nous partons, laisser dernière nous des empreintes sur le sable du temps.

Peut-être quelque autre pélerin, voguant sur l'océan solennel de la vie, frère perdu au milieu du naufrage, apercevra ces empreintes et reprendra courage.

Levons-nous donc. Agissons, le cœur prêt à toutes les destinées ; accomplissant toujours et poursuivant toujours, sachons travailler et attendre. H. W. LONGFELLOW.

CX.—HYMNE DU SOIR.

Sur les ailes rapides des heures un autre jour brillant, avec ses pleurs et ses sourires, vient de s'évanouir. Toi qui comptes nos jours à mesure qu'ils fuient, puisse chacun de ces jours qui s'envole nous rapprocher de toi !

Sur la vaste mer de la vie bientôt nos barques seront lancées, et les doux liens qui nous unissent seront brisés et perdus. Père qui es aux cieux, guide-nous vers le rivage où jamais la nuit ne descend, où l'on ne se dit plus adieu.

Anne C. Lynch.

FIN.

INSTRUCTION BOOKS

FOR

STUDENTS OF MODERN LANGUAGES,

PUBLISHED BY

D. APPLETON & COMPANY,

549 & 551 BROADWAY, NEW YORK.

AHN'S INTRODUCTORY PRACTICAL COURSE to acquire the French Language by a Short and Easy Method. Translated and arranged, and supplied with a pronunciation of English Sounds. By J. C. ŒHLSCHLÆGER. 12mo. Price 75 cts.

"The system of instruction of Ahn is simple and natural, and many who have acquired the language testify to its advantages."

Integral Method of French Instruction.

I. NEW AND COMPREHENSIVE FRENCH INSTRUCTOR, based upon an Original and Philosophical Method, Applicable to the Study of all Languages, with an Introduction explanatory of the Method, and a Treatise on French Pronunciation. By STEPHEN PEARL ANDREWS and GEORGE BATCHELOR. 1 vol., 12mo. 469 pages. Price, $1.50.

II. PRACTICAL PRONOUNCER AND KEY to Andrews and Batchelor's New French Instructor. Containing the Lessons of the Instructor, with a phonetic rendering in parallel columns; a French Translation of the Exercises, together with an Appendix. 1 vol. 12mo. 347 pages. Price, $1.25.

It is claimed that the labor of teaching and learning the French language is immensely reduced by this new method, and the success of the pupil placed upon a footing of certainty never heretofore attained. The general characteristics of the system for which this claim is made are as follows: 1. The judicious combination of Theory and Practice, Rule and Exercise, in their just proportion to each other. 2. A new Analysis of the Elements of Language. 3. The presentation of a Panoramic View of the French Language as a whole. 4. Teaching one thing at a time, and proceeding by Inductive Steps. 5. The thorough examination of Complex Sentences, and the peculiar force and relations of Connecting Words. 6. The furnishing of so complete a Key to the Pronunciation that the American can teach it with the same accuracy and facility as the native Parisian.

BADOIS'S GRAMMAIRE ANGLAISE d'après le Système d'Ollendorff, à l'Usage des Français. Par CHARLES BADOIS. 12mo. 282 pages. Price, $1.50.

The want of a condensed Grammar for teaching Frenchmen the English language, long experienced by residents as well as travellers in this country, has been met by M. Badois with this clear and practical Treatise, on the Ollendorff plan. In the course of a few lessons, the learner is so familiarized with the most necessary English words and idioms that he can readily express himself, and can understand ordinary conversation. To the grammatical course is appended a series of Reading Lessons, accompanied with an interlinear translation, which renders the volume complete, and makes it all that the French student can require for the acquisition of our tongue.

CABINET DES FÉES; or, Recreative Readings, arranged for the express use of Students in French. By G. GERARD, Professor of the French Language and Literature. 1 vol., 12mo. Price, $1.50.

"This is just the book for learners of French who have just commenced to read in that tongue."

CHOUQUET'S CONVERSATIONS AND DIALOGUES. By GUSTAVE CHOUQUET. 16mo. 204 pages. Price, 75 cts.

A phrase-book is essential to those who would acquire an easy style of conversation in French. Such an auxiliary they will find in this work of Chouquet's, which embraces dialogues on daily occupations and ordinary topics, involving those idiomatic expressions that most frequently occur. The author displays judgment in his choice of subjects, and tact in adapting himself to the comprehension of the young. With a knowledge of the phrases and idioms presented in this volume, the student can take part in ordinary conversation with fluency and elegance.

CHOUQUET'S GUIDE TO FRENCH COMPOSITION. By GUSTAVE CHOUQUET. 12mo. 297 pages. Price, $1.25.

This volume is intended to serve as a reading and translation book, a text-book on Rhetoric, and a manual of French composition and conversation. The First Part Comprises a treatise on Rhetoric, written in French, but applicable to all languages, which will discipline the mind of the learner in the elaboration of thought, and train his judgment for sound literary criticism. The Second Part is devoted to Composition proper; contains analyses and models of narrations, descriptions, dissertations, letters, etc., and a list of subjects on which, after these models, the pupil is required to try his powers.

It will be seen that this work is intended only for those who have already acquired some knowledge of the language; for such, particularly in young ladies' schools, it is admitted to fill, in the most satisfactory manner, a want that was long felt. It teaches at once French and Rhetoric—and that by a pleasant and easy process.

COLLOT'S DRAMATIC FRENCH READER; being a Selection of some of the best Dramatic Works in the French Language. By Professor A. G. COLLOT. 12mo. 521 pages. Price, $1.50.

In the belief that dramatic literature affords peculiar facilities for familiarizing the student with French conversation in familiar, as well as more elevated, style, Prof. Collot has brought together in this volume fourteen of the *chefs-d'œuvre* of the French drama, comedy and tragedy, by such authors as Scribe, Piron, Molière, Voltaire, Racine, and Corneille. They are arranged in progressive order, and furnished with notes on such passages as require explanation. Affording entertaining pictures of French life, as well as specimens of the finest style, it is believed that this collection is just what is needed for advanced classes.

COMMENT ON PARLE À PARIS: French as Spoken in Paris. By Madame DE PEYRAC. 12mo. 252 pages. Price, $1.50.

"Comment on parle à Paris," or how they speak French in Paris, is certainly a very desirable thing to know; with the aid of this new and unique manual by Madame de Peyrac, the knowledge may be gained without difficulty. Her volume is not intended for children, but for those who have partially acquired the language, and need only familiarity with an elegant style of conversation. To invest the subject with greater interest, the form of a domestic romance is adopted. A variety of characters are introduced, and lively tableaux of French life and manners are presented. Teachers, who are dissatisfied with the Readers they have heretofore employed, are recommended to procure and examine this admirable volume, which has been warmly commended by critics and educators.

CORINNE, OR ITALY. By Baroness DE STAËL. New edition, revised and corrected. 1 vol., 12mo. 432 pages. $1.50.

In the whole circle of polite literature we scarcely know of any production in modern times, that has been honored with such lavish encomiums as the celebrated work, by Mad. de Staël, entitled "Corinne, or Italy." The multitude of eloquent passages and enchanting pictures which adorn this extraordinary production, do not impair in the least the interest of the fiction, as the authoress has skilfully introduced the digression only where the progress of the action is suspended, when the reader is even afraid of its resuming its course, and when he enjoys a moment of repose, so much the more because he is sensible of an approaching storm. . . . . "Corinne" is a work adapted to all readers. From its brilliant pictures the artist may derive fresh enthusiasm, with new means of expressing it; the learned may acquire ingenious comparisons and new imagery; the tourist to the classic land of the Old World, the most important and judicious hints.

COUTAN'S CHOIX DE POESIES (Select Poetry for Young Persons). By Madame A. COUTAN. 12mo. 329 pages. Price, $1.50.

Madame Coutan's collection, made during many years devoted to the teaching of French, embraces some of the choicest and best poetry in the language. While it is peculiarly adapted to young ladies' schools, there is no class of students or general readers to whom it will not prove an acceptable and instructive companion.

De Fivas's French Works.

I. NEW ELEMENTARY FRENCH READER: An Introduction to the French Language. Containing Fables, select Tales, remarkable Facts, amusing Anecdotes. With a Dictionary. By ALAIN DE FIVAS. 16mo. 147 pages. Price, 75 cents.

II. THE CLASSIC FRENCH READER; or, Beauties of the French Writers, Ancient and Modern. With a Vocabulary of all the Words and Idioms contained in the Work. By J. L. JEWETT. 12mo. 388 pages. Price, $1.50.

The Elementary Reader, as its name imports, is for beginners. It consists of short and easy pieces, written in familiar style, and of the most attractive character.

The Classic Reader may, with advantage, follow the Elementary, or may be used independently of it with somewhat older classes. For this work, the choicest productions of the extensive field of classic French Literature have been gathered. The great names of Fénélon, Bossuet, Montesquieu, Chateaubriand, Thierry, Béranger, etc., afford sufficient guaranty of the purity, vivacity, and elegance of the contents. Each piece presents a subject complete in itself. By selections from the writings of different literary epochs, the reader is enabled to form an enlightened judgment of each, and the work is thus rendered a faithful mirror of the best French literature, ancient as well as modern. The short biographical sketches of the authors, prefixed to the several extracts, will be read with interest.

III. NEW GRAMMAR OF FRENCH GRAMMARS. Comprising the substance of all the most approved French Grammars extant, but more especially of the Standard Work, "Grammaire des Grammaires," sanctioned by the French Academy and the University of Paris. With numerous Exercises and Examples illustrative of every Rule. By Dr. V. DE FIVAS, M. A., F. E. I. S. 1 vol., 12mo. $1.25.

At once the simplest and most complete grammar of the French language. To the pupil, the effect is almost as if he looked into a map, so well defined is the course of study as explained by M. de Fivas.

"Its precision and conciseness are admirable. We cordially recommend it to teachers and students. Its excellence cannot fail to secure it an established reputation."
—Standard.

THE FRENCH MANUAL: A New, Simple, Concise, and Easy Method of Acquiring a Conversational Knowledge of the French Language, including a Dictionary of over Ten Thousand Words. By M. ALFRED HAVET. Entirely revised and corrected from the last English edition, with a new system of Pronunciation. 1 vol., 12mo. 332 pages. Half bound, $1.25.

"A great many learners," says *Le Courrier de l'Europe*, "might, after having waded through the tedious courses of French hitherto followed, be able to express themselves in a sort of half academic language, but it would be altogether impossible for them to converse on the ordinary topics of every-day life, or give an order to a servant. It is this familiar language that M. Havet's book is destined to put them in possession of, and we believe nothing has been neglected to secure that happy result." It is, in the opinion of some of our foremost teachers, emphatically the best system for learning French.

Ollendorff's French Grammars.

FIRST LESSONS IN THE FRENCH LANGUAGE; being an Introduction to Ollendorff's Larger Grammar. By G. W. GREENE. 16mo. 138 pages. Price, 75 cents.

OLLENDORFF'S NEW METHOD of learning to Read, Write, and Speak the French Language. With full Paradigms of the Regular and Irregular, Auxiliary, Reflective, and Impersonal Verbs. By J. L. JEWETT. 12mo. 498 pages. Price, $1.25.

KEY TO EXERCISES. Separate volume. Price, $1.

OLLENDORFF'S NEW METHOD of learning to Read, Write, and Speak the French Language. With numerous Corrections, Additions, and Improvements, suitable for this Country. To which are added, *Value's* System of French Pronunciation, his Grammatical Synopsis, a New Index, and short Models of Commercial Correspondence. By V. VALUE. 12mo. 588 pages. Price, $1.25.

KEY TO EXERCISES. Separate volume. Price, $1.

Ollendorff's French Grammars have been before the public so long, and have had their merits so generally acknowledged, that it is unnecessary to enter into any detailed description of their peculiarities or lengthy argument in their favor. Suffice it to say, that they are founded in nature, and follow the same course that a child pursues in first acquiring his native tongue. They teach inductively, understandingly, interestingly. They do not repel the student in the outset by obliging him to memorize dry abstract language which conveys little or no idea to his mind, but impart their lessons agreeably as well as efficiently by exercises, which teach the principles successively involved more clearly than any abstract language can. They give a conversational, and therefore a practically useful, knowledge of the language; the student is made constantly to apply what he learns. To these peculiarities is due the wide-spread and lasting popularity of the Ollendorff series.

Prof. Greene's Introduction, the first of the works named above, will be found useful for young beginners. In it are presented the fundamental principles of the language, carefully culled out, and illustrated with easy exercises. It paves the way for the larger works, preparing the pupil's mind for their more comprehensive course, and awakening in it a desire for further knowledge.

Value's and Jewett's works are essentially the same, though differing somewhat in their arrangement and the additions that have been made to the original. Some institutions prefer one, and others the other. Either, it is believed, will impart a thorough acquaintance with French, both grammatical and conversational, by an interesting process, and with but little outlay of time and labor.

NOUVEAU (LE) TESTAMENT. Par J. T. OSTERVALD. 12mo. Limp cloth, 50 cents.

THE ADVENTURES OF TELEMACHUS. By FÉNÉLON. New edition, with the Meaning in English, at the foot of each page, of the most difficult Words occurring in the Text. To which is added a Synoptical Dictionary of Mythological and Geographical Names. From the edition of Charles le Brun. The whole carefully revised and corrected from Didot's Paris edition. 1 vol., 12mo. 395 pages. $1.25.

THE ADVENTURES OF TELEMACHUS. By FÉNÉLON. Standard edition. Edited by Gabriel Surenne. 18mo. 393 pages. Price, 75 cents.

Fénélon's world-renowned "Telemaque" will always retain its popularity as a Reader for French classes, on account of the purity of its style, the interest of its narrative, and the excellence of its moral. The present edition is convenient in form, faultless in external appearance, and as correct as the editorial supervision of an accomplished scholar like Surenne can make it.

ROEMER'S ELEMENTARY FRENCH READER. With an Analytical Study of the French Language, a Treatise on French Poetry, and a Dictionary of Idioms, Proverbs, Peculiar Expressions, etc. By J. ROEMER, LL. D., Professor of the French Language and Literature in the N. Y. Free Academy. 12mo. 297 pages. Price, $1.50.

From the N. Y. Com. Advertiser.

"We invite attention to this new French Reader, which seems admirably adapted to the use of the student, and especially to the code of instruction and explanation with which it is introduced—the whole forming, as we conceive, a book of exceeding value to both learners and teachers, and capable of greatly facilitating the labors of both."

PICCIOLA. By X. B. SAINTINE. Preceded by Researches on the Employment of Time in State Prisons, by Paul L. Jacobs. New edition, revised and corrected. 1 vol., 12mo. $1.25.

PRENDERGAST'S MASTERY SERIES for learning Languages on New Principles. By THOMAS PRENDERGAST, Author of "The Mastery of Languages; or, the Art of Speaking Foreign Tongues Idiomatically." This method offers a solution of the problem, How to obtain facility in speaking foreign languages grammatically, without using the Grammar in the first stage. It adopts and systematizes that process by which many couriers and explorers have become expert practical linguists.

The following Manuals may now be had:

HANDBOOK TO THE MASTERY SERIES, being an Introductory Treatise. Price, 50 cents.

THE MASTERY SERIES, GERMAN. Price, 50 cents.

THE MASTERY SERIES, FRENCH. Price, 50 cents.

To be followed shortly by

THE MASTERY SERIES, SPANISH. Price, 50 cents.

THE MASTERY SERIES, HEBREW. Price, 50 cents.

"We know that there are some who have given Mr. Prendergast's plan a trial, and discovered that in a very few weeks its results had surpassed all their anticipations."—*The Record.*

"The Mastery System gives, in our opinion, all the advantages of Ollendorff's, and is free from its defects. . . . To gain a thorough command of the common phrases which the majority use exclusively and all men chiefly, is the goal at which the Mastery System aims, and we think that goal can be reached by its means more easily and in a shorter time than by any method yet made known."—Norfolk News.

PRONOUNCING FRENCH DICTIONARY.

By GABRIEL SURENNE, F. A. S. E. 16mo. 556 pages. Price, $1.25. Pocket edition.

In the preparation of this new work, due regard has been paid to the introduction of such new words and definitions as the progressive changes in the language have rendered necessary; and for this purpose the best and most recent authorities have been carefully consulted. It is therefore confidently anticipated that the volume will prove not only a useful auxiliary to the student, but also a convenient Pocket Companion to the traveller, wherever the French language is spoken. A vocabulary of proper names accompanies the work.

ROWAN'S MODERN FRENCH READER.

With a Vocabulary of the New and Difficult Words and Idiomatic Phrases adopted in Modern French Literature. By F. ROWAN. Edited by J. L. Jewett, Editor of Ollendorff's French Method. 12mo. 341 pages. Price, $1.50.

One object of this volume is to offer specimens of the French language as it is spoken at the present day, and presented in the works of the modern authors of France, without the risk of sullying the mind of the young reader by indelicate expressions or allusions. Another is to facilitate the task of the teacher by rendering the work attractive to the pupil. Such selections have therefore been made as will, it is hoped, be interesting and entertaining to the young reader, while at the same time they will prove worthy specimens of the peculiar style of their respective authors.

The American edition is rendered still more valuable by the addition of extracts from the writings of Sismondi and Mignet, modern historians of distinguished merit. The vocabulary of new and difficult words and idiomatic phrases is conveniently arranged for reference, and considerably enlarged; while the whole has undergone thorough revision, with a view to accuracy in every particular. The orthography has been made to conform to that *of the Dictionary* of the Academy *and the usage* of modern writers.

ROEMER'S SECOND FRENCH READER.

Illustrated with Historical, Geographical, and Philological Notes. 12mo. 478 pages. Price, $1.50.

This volume, like the preceding one, presents a series of lively and entertaining extracts, calculated to stimulate the curiosity and enlist the feelings of the scholar in favor of the language. The selections are made from modern authors exclusively, and bear witness to the nice literary discrimination of the compiler. As a collection of elegant extracts, this volume is second to none; it has become a general favorite both with teachers and students.

ROEMER'S POLYGLOTT READER.

Forming one of a series of Five Volumes. Translated from English Text. By J. ROEMER, LL. D. 1 vol., 12mo. Price, $1.50.

The design of the work is to enable the learner to have the same work in five tongues. The selection are made from the best authors.

SPIERS AND SURENNE'S

French and English and English and French Pronouncing Dictionary. One vol., 12mo. 973 pages. Price, $2.50. Standard abridged edition. From new and large type.

The First Part of this well-known and universally popular work contains: Words in common use,
Terms connected with science,
Terms belonging to the fine arts,
Four thousand historical names,
Four thousand geographical names,
Upwards of eleven thousand words of recent origin,
The pronunciation of every word according to the French Academy and the most eminent lexicographers and grammarians; also,
More than seven hundred critical remarks, in which the various methods of pronouncing employed by different authors are investigated and compared.

The Second Part contains: A copious vocabulary of English words, with their proper pronunciation. The whole is preceded by a critical treatise on French pronunciation.

SIMONNÉ'S MANUAL OF

FRENCH VERBS. Comprising the formation of Persons, Tenses, and Moods of the Regular and Irregular Verbs; a Practical Method to trace the Infinitive of a Verb out of any of its Inflections; Models of Sentences in their different Forms; and a Series of the most useful Idiomatical Phrases. By T. SIMONNÉ. 12mo. 108 pages. Price, 75 cents.

The title of this volume, given in full above, shows its scope and character. The conjugation of the verbs, regular as well as irregular, is the great difficulty that the French student has to encounter; and, to aid him in surmounting it, M. Simonné has applied his long experience as a teacher of the language.

SPIERS AND SURENNE'S

French-and-English and English-and-French Pronouncing Dictionary. Edited by G. P. Quackenbos, A. M. One large vol., 8vo, of 1,316 pp., neat type, and fine paper. Half Mor., $6.

The publishers claim for this work,

1. That it is a revision and combination of (Spiers's) the best defining and (Surenne's) the most accurate pronouncing dictionary extant.
2. That in this work the numerous errors in Spiers's dictionary have been carefully and faithfully corrected.
3. That some three thousand new definitions have been added.
4. That numerous definitions and constructions are elucidated by grammatical remarks and illustrative clauses and sentences.
5. That several thousand new phrases and idioms are embodied.
6. That upward of twelve hundred synonymous terms are explained, by pointing out their distinctive shades of meaning.
7. That the parts of all the irregular verbs are inserted in alphabetical order, so that one reference gives the mood, tense, person, and number.
8. That some four thousand new French words, connected with science, art, and literature, have been added.
9. That every French word is accompanied by as exact a pronunciation as can be represented by corresponding English sounds, and vice versa.
10. That it contains a full vocabulary of the names of persons and places, mythological and classical, ancient and modern.
11. That the arrangement is the most convenient for reference that can be adopted.
12. That it is the most complete, accurate, and reliable dictionary of these languages published.

VOLTAIRE'S HISTORY OF

CHARLES XII. Carefully revised by GABRIEL SURENNE. 16mo. 262 pages. Price, 75 cents.

This is a neat edition of Voltaire's valuable and popular History of Charles XII., King of Sweden, published under the supervision of a distinguished scholar, and well adapted to the use of schools in this country.

WINKELMAN'S FRENCH

SYNTAX; being a course of Exercises in all parts of French Syntax, methodically arranged after Poitevin's "Syntaxe Française;" to which are added Ten Appendices, designed for the use of Academies, Colleges, and Private Learners. By FREDERICK J. WINKELMAN, A. M., PH. D., Professor of Latin, French, and German, in the Packer Collegiate Institute. 12mo. 266 pages. $1.25.

This work is intended for students who already have a partial acquaintance with the French language, but wish to acquire a more thorough knowledge of its Syntax than can be obtained through the text-books in general use. It is arranged in the same manner as the practical part of Poitevin's "Syntaxe Française." The examples of Syntax are mainly translations of passages from the best French authors. The Appendices—of which there are ten—illustrate various difficult points in French grammar.

THE MASTERY SERIES FOR Learning Languages on New Principles. By THOMAS PRENDERGAST, Author of "The Mastery of Languages, or the Art of Speaking Foreign Tongues Idiomatically." This method offers a solution of the problem, How to obtain facility in speaking foreign languages grammatically, without using the Grammar in the first stage. It adopts and systematizes that process by which many couriers and explorers have become expert practical linguists.

HAND-BOOK TO THE MASTERY SERIES, being an Introductory Treatise. Price, 50 cents.

THE MASTERY SERIES, GERMAN. Price, 50 cents.

German.

ADLER'S GERMAN-AND-English, and English-and-German Pronouncing Dictionary. By G. J. ADLER, A. M., Professor of the German Language and Literature in the University of New York. One elegant large 8vo vol. 1,400 pages. Price, $6.

The aim of the distinguished author of this work has been to embody all the valuable results of the most recent investigations in a German Lexicon, which might become not only a reliable guide for the practical acquisition of the language, but one which would not forsake the student in the higher walks of his pursuits, to which its treasures would invite him.

In the preparation of the German and English Part, the basis adopted has been the work of Flügel, compiled in reality by Heimann, Feiling, and Oxenford. This was the most complete and judiciously-prepared manual of the kind in England.

The present work contains the accentuation of every German word, several hundred synonymes, together with a classification and alphabetical list of the irregular *verbs, and* a dictionary of German *abbreviations.*

The foreign words, likewise, which have not been completely Germanized, and which often differ in pronunciation and inflection from such as are purely native, have been designated by particular marks.

The vocabulary of foreign words, which now act so important a part, not only in scientific works, but in the best classics, reviews, journals, newspapers, and even in conversation, has been copiously supplied from the most complete and correct sources. It is believed that in the terminology of chemistry, mineralogy, the practical arts, commerce, navigation, rhetoric, grammar, mythology, philosophy, etc., scarcely a word will be found to be wanting.

The Second (or German-English) Part of this volume has been chiefly reprinted from the work of Flügel. The attention which has been paid in Germany to the preparation of English dictionaries for the German student has been such as to render these works very complete. The student, therefore, will scarcely find any thing deficient in this Second Part.

AN ABRIDGMENT OF THE ABOVE. 12mo. 844 pages. Price, $2.50.

With a view of offering to the student of German such a portion of his larger work as would embody the most general and important lexicographical elements of the language in the smallest possible compass, the author has gone over the entire ground of the larger work—revising, condensing, or adding, as the case might require. All provincialisms, synonymes, and strictly scientific terms, have been excluded from these pages, and every thing that might prove unnecessary or embarrassing to beginners, or to travellers, and others for whom a smaller volume is better adapted.

From C. C. FELTON, *Prof. of Greek, Harvard Univ.*

"The careful manner in which Prof. Adler has investigated the language as employed by the great body of recent German writers, and the accuracy with which the best usage is explained in his definitions, make the work peculiarly valuable for English and American students."

ADLER'S HAND-BOOK OF GERMAN LITERATURE. Containing Schiller's Maid of Orleans, Goethe's Iphigenia in Tauris, Tieck's Puss in Boots, The Xenia, by Goethe and Schiller. With Critical Introductions and Explanatory Notes; to which is added an Appendix of Specimens of German Prose, from the middle of the Sixteenth to the middle of the Nineteenth Century. By G. J. ADLER. 12mo. 550 pages. Price, $1.50.

For classes that have made some proficiency in the German language, and desire an acquaintance with specimens of its dramatic literature, no more charming selection than this can be found. Sufficient aid is given, in the form of introductions and notes, to enable the student to understand thoroughly what he reads. The progress of the language is graphically illustrated by specimens of the literature at different eras, collated in an Appendix.

ADLER'S PROGRESSIVE GERMAN READER. By G. J. ADLER, Professor of the German Language and Literature in the University of the City of New York. 12mo. 308 pages. Price, $1.50.

The plan of this German Reader is as follows:

1. The pieces are both prose and poetry, selected from the best authors, and present sufficient variety to keep alive the interest of the scholar.

2. It is progressive in its nature, the pieces being at first very short and easy, and increasing in difficulty and length as the learner advances.

3. At the bottom of the page constant references to the Grammar are made, the difficult passages are explained and rendered. To encourage the first attempt of the learner as much as possible, the twenty-one pieces of the first section are analyzed, and all the necessary words given at the bottom of the page. The notes, which at first are very abundant, diminish as the learner advances.

4. It contains *five* sections. The *first* contains easy pieces, chiefly in prose, with all the words necessary for translating them; the *second*, short pieces in prose and poetry alternately, with copious notes and renderings; the *third*, short popular tales of Grimm and others; the *fourth*, select ballads and other poems from Bürger, Goethe, Schiller, Uhland, Schwab, Chamisso, etc.; the *fifth*, prose extracts from the first classics.

5. At the end is added a vocabulary of all the words occurring in the book.

The pieces have been selected and the notes prepared with great taste and judgment, so much so as to render the book a general favorite with German teachers.

A NEW, PRACTICAL, AND Easy Method of Learning the German Language. By F. AHN, Doctor of Philosophy, and Professor of the College of Neuss. 12mo. Price, $1.

EICHHORN'S PRACTICAL GERMAN GRAMMAR. By CHARLES EICHHORN. 12mo. 287 pages. Price, $1.50.

Those who have used Eichhorn's Grammar commend it in the highest terms for the excellence of its arrangement, the simplicity of its rules, and the tact with which abstruse points of grammar are illustrated by means of written exercises. It is the work of a practical teacher, who has learned by experience what the difficulties of the pupil are and how to remove them.

ROEMER'S POLYGLOTT READER IN GERMAN. Being a Translation of the English Selection. Translated by Dr. SOLGER. 12mo. $1.50.

WORMAN'S GERMAN GRAMMAR. 1 vol., 12mo. 500 pages. Price, $2.00.

The Elementary work by the same author has met with great success, having been introduced into a large number of schools and colleges.

OLLENDORFF'S NEW METHOD of Learning to Read, Write, and Speak the German Language. By GEORGE J. ADLER, A. M. 12mo. 510 pages. Price, $1.25.

KEY TO EXERCISES. Separate volume. Price, $1.

Few books have maintained their popularity in the schools for so long a period as the Ollendorff series. The verdict pronounced in their favor, on their first appearance in Europe, has been signally confirmed in America. The publishers have received the strongest testimonials in relation to their merits from the press, from State and county school officers, from principals of academies, and teachers of public and private schools in all sections of the United States.

Grammars for Teaching English to Germans.

OLLENDORFF'S NEW METHOD for Germans to Learn to Read, Write, and Speak the English Language. Arranged and Adapted to Schools and Private Academies. By P. GANDS. 12mo. 599 pages. Price, $1.50.

KEY TO THE EXERCISES. Separate volume. Price, $1.

BRYAN'S GRAMMAR FOR Germans to learn English. Edited by Professor SCHMIEDER. 12mo. 189 pages. Price, $1.25.

The publishers have got out these volumes in view of the great number of Germans residing in and constantly emigrating to the United States, with whom the speedy acquisition of English is a highly desirable object. To aid them in this, the services of competent and experienced teachers have been procured, and the admirable Grammars named above are the results of their labors.

The Ollendorff Grammar embraces a full and complete synopsis of English Grammar, applied at every step to practical exercises. It is constructed according to the "New Method" which has so generally approved itself to public favor. A month's study of this volume will *supply* the learner with such current idioms that he can comprehend ordinary conversation, and in turn make himself understood.

Bryan's Course is briefer, and better adapted for primary classes and those whose time of study is limited. It presents the cardinal principles of the language, well arranged and clearly illustrated. The anomalies of English syntax are handled in a masterly manner, and the general treatment of the subject such as to remove from it all difficulties by the way.

ELEMENTARY GERMAN READER. By Rev. L. W. HEYDENREICH, Professor of Languages at Bethlehem, Pa. Price, $1.00.

This is an excellent volume for beginners, combining the advantages of Grammar and Reader. It has received strong and cordial commendations from the best German scholars in the country: among whom are Prof. Schmidt, of Columbia College, N. Y.; William M. Reynolds, late Pres. of Capitol Univ., Columbus, Ohio; Edward H. Reichel, Principal of Nazareth Hall; W. D. Whitney, Prof. of Sanscrit and German in Yale College, etc., etc.

Italian.

MEADOWS'S ITALIAN-AND-ENGLISH DICTIONARY. In Two Parts. I. Italian-and-English; II. English-and-Italian. Comprehending, in the First Part, all the Old Words, Contractions, and Licences used by the ancient Italian Poets and Prose Writers; in the Second Part, all the various Meanings of English Verbs. With a new and concise Grammar, to render easy the acquirement of the Italian Language; exhibiting the Pronunciation by Corresponding Sounds, the Parts of Speech, Gender of Italian Nouns, New Conjugation of Regular and Irregular Verbs, Accent on Italian and English Words, List of usual Christian and Proper Names, Names of Countries and Nations. By F. C. MEADOWS, M. A. 1 vol. 16mo. $2.

Standard French Works.

Roemer's Polyglot Reader, and Guide for Translation. Consisting of a Series of English Extracts, with their Translations into French, German, Spanish, and Italian. The several parts designed to serve as Mutual Keys. By J. ROEMER, LL.D., Professor of the French Language and Literature in the New York Free Academy. 5 vols. 12mo.

Spiers & Surenne's French and English and English and French Pronouncing Dictionary. Edited by G. P. QUACKENBOS, A.M. One large vol. 8vo. 1,816 pages, neat type, and fine paper.

From WASHINGTON IRVING.

"As far as I have had time to examine it, it appears to me that Mr. QUACKENBOS, by his revision, corrections, and additions, has rendered the Paris Edition, already so excellent, the most complete and valuable Lexicon now in print."

From WM. H. PRESCOTT.

"In the copiousness of its vocabulary and its definitions, and in the great variety of idiomatic phrases and synonymes, it far exceeds any other French and English Dictionary with which I am acquainted."

From THEODORE FRELINGHUYSEN.

"At the least, the pains taken, the learning evinced, and the substantial improvements, show that you have contributed to the student facilities in the study of the French for which you deserve their patronage and thanks."

From the Professor of French in Loyola College, Baltimore.

"The number of words embodied, the different meanings attached to them, both when isolated and when in phrase, and the happy choice of type for the convenience of the scholar, are advantages which will be in vain sought for elsewhere."

Spiers & Surenne's French and English and English and French Pronouncing Dictionary.* Standard School Edition. From new and large type. 12mo. 978 pp.

The First Part of this well-known and universally popular work contains: Words in common use; terms connected with science; terms belonging to the fine arts; four thousand historical names; four thousand geographical names; upwards of eleven thousand words of recent origin; the pronunciation of every word according to the French Academy and the most eminent lexicographers and grammarians; also, more than seven hundred critical remarks, in which the various methods of pronouncing employed by different authors are investigated and compared.

The Second Part contains: A copious vocabulary of English words, with their proper pronunciation. The whole is preceded by a critical treatise on French pronunciation.

Surenne's Pronouncing French Dictionary. Pocket Edition. 16mo. 556 pages.

Standard French Works.

Simonné's Manual of French Verbs.* Comprising the Formation of Persons, Tenses, and Moods of the Regular and Irregular Verbs; a Practical Method to trace the Infinite of a Verb out of any of its inflections; Models of Sentences in their different Forms; and a Series of the most useful Idiomatical Phrases. 12mo. 108 pages.

Winkelmann's French Syntax.* A Course of Exercises in all Parts of French Syntax, methodically arranged after Poitevin's "Syntaxe Française;" to which are added ten appendices; designed for the use of Academies, Colleges, and Private Learners. By FREDERICK T. WINKELMANN, A.M. and Ph.D., Professor of Latin, French, and German, in the Packer Collegiate Institute. 12mo. 366 pages.

Voltaire's History of Charles XII.* Carefully revised by GABRIEL SURENNE. 16mo. 262 pages.

Grammaire Anglaise, d'après le Système D'Ollendorff, à l'Usage des Français: or, Grammar for Teaching English to Frenchmen. By CHARLES BADOIS. 12mo. 282 pages.

Comment on Parle à Paris: Or, French as spoken in Paris, for the use of Pupils and Travelers. 12mo. 252 pages.

D. APPLETON & CO.,

443 & 445 BROADWAY, N. Y.,

PUBLISH UPWARDS OF

200 SCHOOL TEXT-BOOKS,

Including the departments of English, Latin, Greek, French, Spanish, Italian, Hebrew, and Syriac; of which a complete

Descriptive Catalogue

Will be sent, free of postage, to those applying for it.

A single copy for *examination*, of any of the works marked thus*, will be transmitted by mail, postage prepaid, to any *Teacher* remitting one-half of its price. Any of the others will be sent by mail, *postage prepaid*, upon receipt of full retail price.